FONDATION ÉGYPTOLOGIQUE
REINE ÉLISABETH

MEMPHIS

A L'OMBRE DES PYRAMIDES

PAR JEAN CAPART
Directeur de la Fondation Égyptologique Reine Élisabeth, avec la collaboration de
MARCELLE WERBROUCK
Attachée aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire.

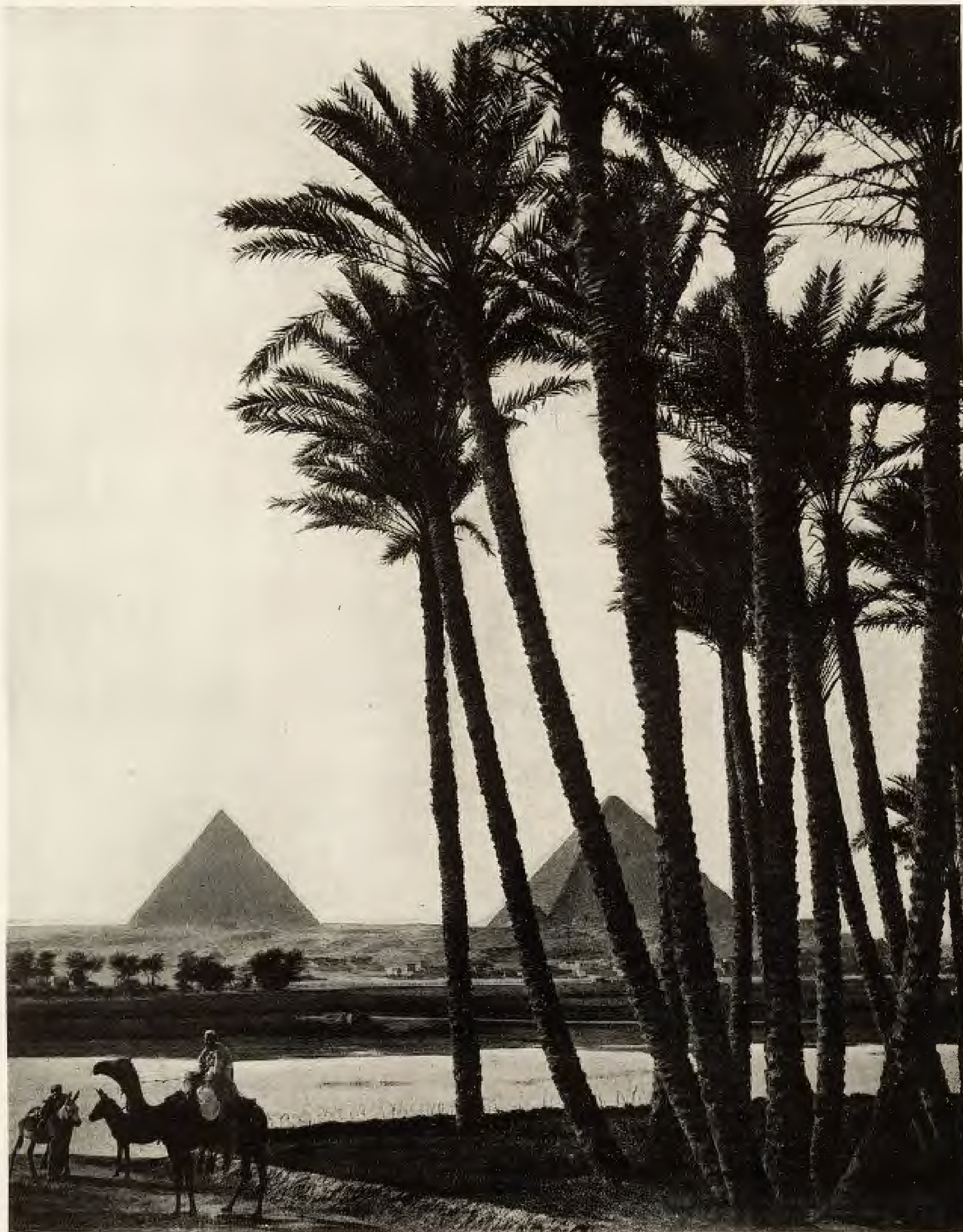




CHEZ VROMANT & C°, ÉDITEURS
3, RUE DE LA CHAPELLE, BRUXELLES
Dépôt à Paris (VIIe) : 37, rue de Lille
1930

MEMPHIS

A L'OMBRE DES PYRAMIDES



(Photoglob.)

MEMPHIS. A L'OMBRE DES PYRAMIDES

FONDATION ÉGYPTOLOGIQUE
REINE ÉLISABETH

MEMPHIS

A L'OMBRE DES PYRAMIDES

PAR JEAN CAPART
Directeur de la Fondation Égyptologique Reine Élisabeth, avec la collaboration de
MARCELLE WERBROUCK
Attachée aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire.





CHEZ VROMANT & C°, ÉDITEURS
3, RUE DE LA CHAPELLE, BRUXELLES
Dépôt à Paris (VIIe) : 37, rue de Lille
1930

A SA MAJESTÉ

LE ROI FOUAD

PROTECTEUR ÉCLAIRÉ DES ÉTUDES
HISTORIQUES

AVANT-PROPOS

J'ay veu ailleurs des maisons ruynées, et des statues, et de la terre, et du ciel : ce sont toujours des hommes. MONTAIGNE.



U cours des grands banquets célébrés à Thèbes alors dans tout son éclat, vers le milieu du deuxième millénaire avant Jésus-Christ, les harpistes chantaient un poème vantant les joies de la vie. Voici quelques extraits de ce chant, trouvé, disait-on, dans le caveau funéraire d'un Antef, pharaon de la fin du Moyen Empire : « Les vieux rois du temps passé reposent dans leur pyramide, comme aussi les nobles et les bienheureux. Ceux qui bâtissaient des maisons, leur place n'existe plus. Qu'en a-t-on fait ? J'ai entendu les dits d'Hardadaf et d'Imhotep, dont tout le monde cite les sentences. Mais où sont leurs tombeaux ? Leurs murs sont détruits, ils ont disparu, ils sont comme s'ils n'avaient pas existé. »

Depuis que cette chanson égayait les hôtes des festins brillants de la Thèbes des Thoutmès et des Aménophis, près de trois mille cinq cents ans se sont écoulés. Il semblerait donc peu surprenant que la gloire des lointains empires dont le poète déplorait l'oubli se fût effacée encore davantage de la mémoire des hommes. Que de révolutions se sont déchaînées sur l'Égypte, que d'invasions de peuples divers ont envahi la riche vallée du Nil ! Il y a longtemps que les vieux rois ont vu les retraites de leurs pyramides violées par les chercheurs de trésors. La construction de villes, de ponts, d'usines ont amené, jusqu'en ces derniers temps, la destruction des ruines les plus imposantes.

Pour comprendre jusqu'à quel point ces dévastations ont été poussées, il faudrait oser en faire la transposition à nos capitales modernes. Un ouvrage fantaisiste, publié il y a quelques années déjà, donnait un dessin bien calculé pour frapper l'imagination des lecteurs : des chasseurs australiens poursuivaient leur gibier à travers les ruines de la place de l'Opéra de Paris, en partie recouverte d'une maigre végétation. Fantaisie désordonnée, dira-t-on ! Réalité sans aucune imagination pour qui songe à la ruine de la vieille Memphis, la capitale des pharaons, constructeurs des grandes pyramides.

On peut, instruit par cet exemple, suggérer quelques tableaux possibles pour l'an 4000 de notre ère : le laboureur traçant ses sillons sur une île de la Seine et heurtant du soc de sa charrue quelques éclats des pierres de Notre-Dame de Paris. Ou encore, les monceaux de décombres des bureaux de la Cité de Londres servant d'assises à un village aux maisons de torchis, abritant de pauvres êtres dont plus un seul ne parlerait un idiome dérivé de l'anglais et dont une vingtaine à peine connaîtraient les rudiments d'une écriture.

La ruine de la capitale de l'Ancien Empire est si complète, que le voyageur se demande où est Memphis ? Plus aucune localité de l'Égypte moderne ne

porte ce vocable dérivé de « Men Nefer Mire », nom de la pyramide du roi Pépi Ier de la VIe dynastie. Les cartes les plus modernes écrivent *Memphis* à la hauteur de la gare de chemin de fer de Badrechein. Celle-ci se trouve sur la rive gauche du Nil, en face d'Hélouan, célèbre station balnéaire. Un plan de Baedeker reproduit, théoriquement, la topographie des ruines de Memphis. Cela se borne à bien peu de chose : des maisons écroulées au milieu desquelles poussent des palmiers, la direction générale d'un mur d'enceinte, un sphinx d'albâtre, deux statues de Ramsès II et quelques blocs de fondation du temple de Ptah. Le tout est dominé par un gros village arabe, appelé Mit Rahineh, dont les masures sordides n'éveillent aucune idée de capitale d'empire. C'est ici, dans la plaine encadrée de bois de palmiers, que le fellah, traçant les sillons dans le noir limon déposé récemment par la crue du Nil, rejette comme un obstacle à son travail quelques blocs de calcaire, derniers vestiges du grand temple de Ptah memphite. Le touriste, sans réfléchir, croit avoir, en passant par là, visité les ruines de Memphis ; il poursuit son excursion vers Saqqarah qu'il considère comme un point géographique nouveau dans l'histoire de l'Égypte.

Où est Memphis ? Pour la voir rapidement, il convient de monter sur la pyramide à degrés qui occupe le centre de la nécropole. La vue porte loin dans toutes les directions. A quelque vingt-cinq kilomètres vers le nord, au delà des pyramides de Guizeh, s'élève le plateau d'Abou Roache que couronnaient naguère les ruines de la pyramide la plus septentrionale de l'Égypte. Au sud, on distingue, réparties en plusieurs groupes, les pyramides de Saqqarah et de Dahchour. En dehors du champ de vision, à plus de cinquante kilomètres, la pyramide de Meidoum marque la limite méridionale de cette nécropole unique. A l'ouest, s'étendent à l'infini les dunes de sable du Sahara, dont les premières pentes abritent les sépultures de centaines de générations. A l'est, sur la rive gauche encore, les cultures alternent avec les bois de dattiers qui s'interrompent seulement en face de la ville du Caire. Sur la rive droite, la montagne, plus abrupte, montre les anciennes carrières de Tourah et de Massarah, qui ont fourni les matériaux des nécropoles antiques.

Tout ce pays qu'embrasse notre vue, c'est Memphis, l'immense capitale dont les centres d'activité se déplaçaient de siècle en siècle d'après le site que les rois choisissaient pour leurs palais terrestres et pour leurs résidences d'éternité. La terre est trop précieuse pour qu'on l'abandonne au profit des ruines ; les restes des maisons antiques, remplies d'un humus d'engrais, ont été exploités si diligemment, pendant une telle succession de siècles, que les marques de la vie humaine dans la capitale gigantesque se sont presque totalement effacées. Autour de Mit Rahineh, il en reste à peine quelques vestiges qui disparaissent d'année en année. C'est pourquoi les modernes s'imaginent que seuls ces monceaux de décombres marquent la place de Memphis dont le nom n'a plus aucune raison de figurer sur la carte.



Ce qui restait du temple de Ptah, il y a une trentaine d'années. (Phot. Schoofs.)

Les opérateurs habiles de l'Aerial Survey ont réussi dernièrement, par leur « Contact Mosaïc », à nous donner une vue d'ensemble de ce domaine autrefois débordant de vie et dont la gloire ne subsista que par la nécropole.

Les voyageurs ont signalé celle-ci de longue date et peu de relations de séjours en Égypte, dans les siècles antérieurs au XIX[e], oublient de raconter l'excursion à la « Plaine des momies ». Mais sa découverte scientifique remonte à l'année 1828, lorsque Champollion, pour la première fois, fut à même d'identifier les tombes de l'Ancien Empire. Il nous décrit d'abord le monument funéraire de Manefer avec ses admirables défilés d'animaux. Il signale ensuite le tombeau d'un scribe royal, Ra Shepses. « Après cela, dit-il, j'allai visiter, au nord de la pyramide, un tombeau qui devait être d'un haut intérêt avant que les barbares modernes ne l'eussent dévasté. Ce monument a été fouillé pour le compte de Mohammed bey, *defterdar* et gendre du pacha, homme connu en Égypte pour l'avidité et l'extrême férocité de son caractère... Des sculptures coloriées et représentant des porteurs d'offrandes ou des tableaux décoraient une seconde salle du même tombeau. La plupart de ces bas-reliefs manquants sont ceux que j'avais vus décorant un vestibule de la maison que Mohammed bey fait bâtir à grands frais entre Boulaq et le Vieux Caire. »

Quelques années plus tard, à partir du 20 novembre 1842 jusqu'au 18 mai 1843, Lepsius et ses collaborateurs firent les premières recherches systématiques à travers la nécropole memphite, d'Abou Roache à Dahchour. Lepsius identifia plusieurs pyramides ; il fit faire des relevés architecturaux d'un grand



Phot. J. Capart.)

LE VILLAGE DE MIT RAHINEH

nombre de tombes, principalement à Guizeh et à Saqqarah. Il rapporta au musée de Berlin les chapelles de Methen, de Manefer et de Merab. Les reliefs dessinés, correctement mais sans style, par les frères Weidenbach et reproduits dans les *Denkmäler* de Lepsius, ont constitué longtemps la source presque unique de nos connaissances sur la civilisation memphite.

Mais l'homme qui ressuscita vraiment l'Égypte des pyramides et qui la révéla même au grand public comme une réalité pleine de vie et de pittoresque, fut Mariette pacha. Ses fouilles, à la recherche du Serapeum de Memphis, commencèrent dans les derniers jours de 1850. Une de ses premières trouvailles fut le mastaba de Ti. Les années suivantes, il continua son exploration des *mastabas*, comme il avait lui-même désigné ces tombeaux d'Ancien Empire, du terme arabe appliqué par analogie. C'est alors qu'il fit sortir de terre les chefs-d'œuvre de la sculpture égyptienne.

Un illustre visiteur de ses fouilles, Eugène Melchior de Vogüé, écrivant dans la *Revue des Deux Mondes* un article nécrologique, évoque quelques souvenirs. « Chacun de ces témoins des annales du monde avait eu, outre sa chronique intime, son petit roman connu de Mariette seul, deviné ou imaginé aux heures de rêverie par le poète qui se cachait sous le savant... Ti, le propriétaire du grand tombeau de Saqqarah, où sont représentés de vastes domaines, avait été l'un des plus riches particuliers de l'Ancien Empire. Mariette parlait de son immense fortune avec la nuance de respect qu'un pauvre diable de savant marque involontairement aux puissants de la finance... Le fils de prédilection, le plus choyé de tous, c'était l'aîné, ce merveilleux *Cheikh el Beled*, l'homme de bois, vieux de quatre mille ans, de cinq mille peut-être, si intense de vie quand il vous regarde au fond de l'âme, qu'il semble créé d'hier et prêt à marcher. Le *Cheikh el Beled*, le « maire du village », comme l'avaient surnommé eux-mêmes les Arabes en l'amenant au jour, a été trouvé à Saqqarah, dans ce fief glorieux du savant, théâtre de ses plus belles découvertes, il était bien entendu que l'homme de bois avait été, en son temps, cheikh ou maire de la localité où le bey le remplaçait. Ses membres de cèdre jouaient à l'air et à la lumière après cette longue sépulture dans le sable. C'était la grande préoccupation de Mariette. Il avait essayé de le mettre sous verre, puis expérimenté les ciments les plus délicats : jamais père menant son fils malade au médecin, n'a été plus anxieux, plus navré. Il fallait voir le bey disant à Mlle Mariette, en lui montrant le vieil Égyptien : « Tiens, je l'aime mieux que toi! Je l'aime mieux que toi! » Puis, il les plaisantait tendrement, ses magots; il disait de celui-ci : « Comme il est laid, le monstre! » De celui-là : « Comme il est maladroitement fait! » Et si on le prenait au mot, de se mettre en fureur, avec sa bonne moue de bourru bienfaisant... Aimant bien, il était jaloux, atrocement jaloux. Par boutade, il eût voulu tout enfouir à nouveau, pour lui seul. Il fit ainsi, pour les tombeaux de Saqqarah, après qu'on y eut constaté quelques dégâts commis par des touristes



(Phot. Aerial Survey of Egypt.)

LA NÉCROPOLE DE SAQQARAH



(Phot. Aerial Survey of Egypt.)

LA NÉCROPOLE DE GUIZEH

stupides. Lors de mon premier voyage d'Égypte, en 1872, nous arrivâmes à Saqqarah avec quelques amis, sans Mariette ; à notre demande de voir les tombeaux, son intendant nous dit qu'ils étaient comblés ; comme nous nous récriions, l'Arabe reprit d'un air satisfait : « Ce n'est rien, Mariette sait où ils sont. » Le bey avait soigneusement nivelé le sable et possédait seul, en effet, les repères de ses « trésors ».

Hélas ! Mariette est mort, ne laissant que des notes sommaires sur les mastabas de l'Ancien Empire, et l'édition que Maspero en donna en 1889 ne fut appréciée que des spécialistes qui, journellement, y découvraient les richesses gisant sous le sable du désert.

Cependant, l'éclat des découvertes avait éveillé dans les milieux scientifiques un mouvement d'intérêt pour les recherches d'archéologie égyptienne ; les années qui suivirent la mort de Mariette virent naître une série d'organismes destinés à l'exploration de l'Égypte. De toutes parts, avec l'appui aussi bienveillant qu'éclairé de Maspero, les savants se mirent à l'étude de la nécropole memphite. Les missions allemandes, américaines, anglaises, autrichienne, française, italienne se partagèrent l'immense champ de fouilles dont le Service des Antiquités de l'Égypte se réservait la région de Saqqarah.

Depuis lors, les découvertes se succèdent d'année en année. Nous y avons appris à connaître mieux les pyramides royales et les temples gigantesques qui en formaient le complément. Les mastabas ont livré de merveilleuses statues et, par leurs reliefs et leurs peintures, ont accru le matériel de recherches sur la vie antique. Quelques caveaux ont livré un mobilier d'une richesse insoupçonnée. Des inscriptions biographiques ont retracé la carrière de grands personnages et fourni des précisions sur l'organisation du gouvernement et sur les bases du droit. Dans les toutes dernières années, les découvertes autour de la pyramide à degrés de Saqqarah nous ont appris que la splendeur de la IVe dynastie avait été précédée, au début de la IIIe, d'une période si brillante, que dorénavant le *siècle de Djeser* comptera parmi les âges de l'humanité.

Nous avons eu le privilège de suivre, presque pas à pas, le progrès des découvertes pendant les trente dernières années, et nous sommes heureux de rendre un témoignage de reconnaissance aux fouilleurs qui nous ont permis d'user libéralement, pour l'illustration de ce livre, des photographies qu'ils nous avaient autorisé à prendre sur leurs chantiers. Nous tenons à citer particulièrement MM. A. Barsanti, Bisson de la Roque, L. Borchardt, C. Firth, G. Jéquier, H. Junker, Ph. Lauer, J.-E. Quibell, G. Reisner, H. Schäfer.

Le musée du Caire nous a fourni un grand nombre de pièces de premier ordre, que nous reproduisons, soit d'après les anciennes photographies de Brugsch, soit d'après des clichés nouveaux exécutés spécialement par M. Lehnert, à qui la direction du musée a eu l'obligeance d'accorder toutes les facilités possibles. Le directeur général du Service des Antiquités,

M. P. Lacau, nous a donné les autorisations nécessaires. M. G. Foucart, l'ancien directeur de l'Institut Français d'Archéologie du Caire, nous avait généreusement permis de faire tirer des épreuves des magnifiques clichés exécutés avant la guerre par le regretté Daumas. Nos lecteurs seront reconnaissants à M. P. Jouguet, le directeur actuel de l'Institut Français, de nous avoir autorisé à nous servir de ces épreuves pour illustrer la tombe de Ti. Nous tenons aussi à dire avec quelle obligeance les directeurs des grands musées d'Europe et d'Amérique nous ont permis de reproduire des monuments, même inédits, de leurs collections.

Le lecteur se rendra facilement compte des difficultés matérielles, d'ordres divers, que rencontrait la préparation d'un ouvrage tel que celui-ci. Nous n'hésitons pas à dire qu'elles eussent été insurmontables sans l'appui constant de la Fondation Égyptologique Reine Élisabeth. Son président, Henri Naus bey, nous a, par ses interventions généreuses, mis à même de parcourir, à plusieurs reprises, les sites des principaux monuments. Reprenons le chant des harpistes thébains : « J'ai entendu les dits d'Hardadaf et d'Imhotep, dont tout le monde cite les sentences. Mais où sont leurs tombeaux? Leurs murs sont détruits, ils ont disparu, ils sont comme s'ils n'avaient pas existé... » La science moderne répond à la complainte millénaire : La tombe d'Hardadaf est au cimetière royal, à l'est de la grande pyramide de Guizeh; G. Reisner l'a retrouvée et il a pu l'identifier malgré la mutilation barbare des signes de l'inscription dédicatoire. A Saqqarah, Imhotep passe de la légende à la réalité; C. Firth et Ph. Lauer font renaître les merveilleux monuments qu'il construisit pour Djeser. Demain peut-être, ils nous annonceront la découverte du tombeau d'Imhotep. Les pierres d'éternité avaient perdu leur âme, l'égyptologie la retrouve et les générations mortes se réveillent pour témoigner de la gloire des empires du passé.



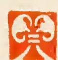
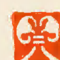


Aux lieux où retentit le fracas d'un empire
Le vent léger murmure à travers les palmiers.

(Phot. J. Capart.)

LA PALMERAIE DANS LES RUINES DE MEMPHIS

CHAPITRE PREMIER

 AVEC LE DROGMAN 



NOTRE époque de croisières en Méditerranée et de tournées faciles aux Lieux Saints, on peut, sans aucun doute, poser la question : qui n'a pas vu les pyramides? En effet, les programmes de voyages en Orient, même les plus sommaires, comportent la visite du Caire et des pyramides de Guizeh; ils ajoutent parfois une excursion rapide à la nécropole de Saqqarah.

Mais, si vous interrogez les touristes d'Égypte, vous vous apercevez dès les premiers mots que, s'ils ont vu les pyramides, ils n'en ont guère compris la signification. Ils ont deviné peut-être que la construction de ces gigantesques monuments avait nécessité un déploiement de force matérielle considérable; ils n'ont pas soupçonné la grandeur des temps dont les pyramides sont, en quelque sorte, la marque symbolique.

Pourrait-il en être autrement? Représentons-nous la tournée classique au plateau de Guizeh, telle qu'elle se fait en une demi-journée. Le groupe de voyageurs, venant du Caire, a d'abord, le long du chemin, l'attention attirée par les spectacles aussi multiples que nouveaux de la vie orientale. Tout à coup, les trois grandes pyramides, haussées sur le plateau désertique, se profilent à l'horizon (fig. 1). On s'étonne de les trouver petites, car les guides ont instruit leurs lecteurs sur les dimensions réelles de ces monuments. Mais, tandis que la voiture suit la route surélevée qui traverse la campagne égyptienne, fertile en tableaux pittoresques, les regards se reportent de temps à autre sur les pyramides, et leur masse grandit considérablement (fig. 3).

Les voyageurs, arrivés au pied de la falaise, ne peuvent se recueillir ni se préparer à la visite, car ils ont fort à faire pour se débarrasser des sollicitations importunes des âniers, des chameliers, des drogmans et autres qui se précipitent sur eux et crient tous à la fois, espérant faire agréer leurs services. Nous avons connu un touriste qui avouait ingénument n'avoir vu, au cours de sa première visite à Guizeh, que les oreilles de son âne!

Lentement, la petite caravane monte la rampe qui conduit au plateau; elle s'arrête au pied de la pyramide de Khéops. Déjà du temps d'Hérodote, les drogmans avaient à leur disposition une abondante collection d'histoires plus fantastiques les unes que les autres. Leurs héritiers, qui ne peuvent puiser dans le trésor de la vieille littérature populaire égyptienne, n'en racontent plus de très pittoresques; ils sont néanmoins intarissables lorsqu'il s'agit de répondre aux questions des voyageurs.

Au fait, où ces braves drogmans auraient-ils puisé leur science histo-



Fig. 1. (Phot. Koch.) LES PYRAMIDES DE GUIZEH

rique et archéologique? On assure que, dans la majorité des cas, leur carrière est la suivante. Dès qu'un homme voit que son fils est assez fort pour courir derrière un âne, il loue ses services au propriétaire des montures. A ce métier, le jeune garçon un peu débrouillard attrape rapidement les mots élémentaires des langues parlées par la majorité des touristes; il apprend à connaître les itinéraires des excursions principales; il retient tant bien que mal les explications que les drogmans fournissent aux voyageurs (fig. 2). Après un certain nombre d'années de ces exercices, les plus ambitieux des âniers aspirent à jouer à leur tour le rôle important, à revêtir une robe bariolée, à faire la route commodément installé sur une monture, à commander tyranniquement à tous les petits, à empocher les gros pourboires à la fin des excursions. C'est ainsi qu'un beau jour l'ancien ânier est promu drogman (fig. 4).

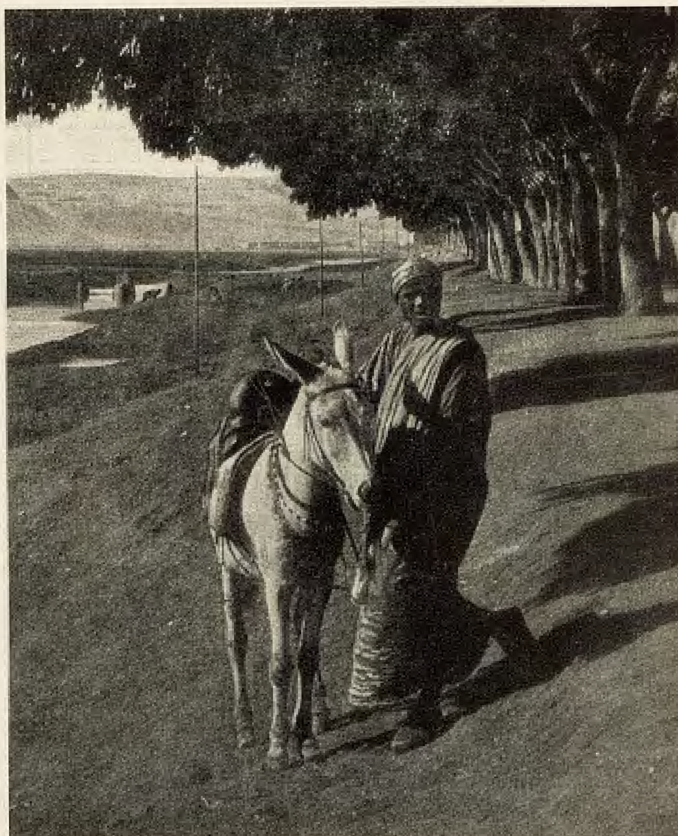


FIG. 2. (Photoglob.) L'ânier.

Pour celui qui sait, il n'y a rien de plus comique et de plus lamentable à la fois que d'entendre commenter les monuments antiques par cet homme-là. N'essayez pas de lui demander de replacer le temple, le tombeau dans son cadre historique. Les chiffres des trente dynasties flottent dans son esprit comme une masse inorganique; les rois qui portent un même nom changent de numéro suivant la fantaisie de l'heure; une statue de calcaire est présentée comme une sculpture en albâtre. Et ces explications sont fournies dans un jargon international où les mots empruntés aux diverses langues sont combinés avec une hardiesse qui ferait l'admiration d'un linguiste futuriste.

Tandis que le drogman débite à sa manière l'histoire de la grande pyramide, explique avec force gestes les procédés employés à la construction, les voyageurs, importunés par les marchands de fausses antiquités, ont plus ou moins réussi à se rendre compte des dimensions vraiment prodigieuses du monument (fig. 6). Quelques-uns, les plus courageux, ont décidé de voir aussi les chambres intérieures, malgré la réputation, bien exagérée, de l'extrême difficulté d'une telle



FIG. 3. (Phot. Fuzani.)

LES PYRAMIDES DE GUIZEH A L'ÉPOQUE DE L'INONDATION

visite. Ah! s'ils avaient avec eux quelqu'un qui fût à même de diriger leur attention, ils ne regretteraient pas leurs peines ; ils oublieraient la chaleur, la poussière, l'odeur des chauves-souris et les demandes importunes des bédouins. Ils comprendraient soudain la grande leçon de la pyramide et chercheraient avidement à s'instruire davantage sur la civilisation au milieu de laquelle les hommes réalisaient de tels prodiges.

Le drogman, après avoir montré la pyramide de Khéops, conduit sa troupe auprès du sphinx. C'est une désillusion pour tous de le trouver tapi au fond d'une cuvette de sable. Le drogman n'en a cure et commence son discours. Plus heureux que les égyptologues, il sait, lui, que le sphinx est certainement antérieur aux pyramides ; il cite textuellement un passage d'une stèle de Khéops, conservée, dit-il, au Musée du Caire, dans laquelle le grand roi disait : « Quand je vis, moi, j'ai construit la pyramide, il y avait sphinx. » Les mutilations de la face du colosse (fig. 5) sur lequel les Mamelouks se faisaient un jeu de tirer le canon, sont attribuées maintenant à « Nabouléon ». Les chercheurs de trésors de l'époque arabe ont tenté de parvenir jusqu'aux prodigieuses richesses que les anciens rois devaient avoir cachées dans les flancs du colosse. Les membres de l'expédition d'Égypte ont mesuré et décrit la cavité creusée dans la tête. Le « légendaire » des drogmans a recueilli à ce sujet la belle histoire suivante : « Il y a une trentaine d'années, une expédition composée d'Américains sollicita du gouvernement égyptien l'autorisation de poursuivre des travaux archéologiques dans le voisinage du sphinx. Les références offertes par les solliciteurs parurent suffisantes et l'autorisation fut accordée. On les vit bientôt creuser des tranchées dans le sable, en s'aidant d'une centaine de travailleurs indigènes.

« Mais ce n'était là que de la frime. En réalité, les soi-disant archéologues n'étaient que des chercheurs de trésors. Et, sous prétexte d'examiner la statue de plus près, ils trouvèrent le moyen de se hisser au sommet de la tête sans se servir d'échafaudages.



FIG. 4. (D'après Lance Thackeray.) Le drogman.



FIG. 5. (Photoglob.) LA FACE MUTILÉE DU SPHINX



FIG. 6. (Phot. J. Capart.) Un des blocs de la pyramide.

» Ils commençaient à forer un trou dans le vénérable crâne, lorsqu'ils furent surpris par des inspecteurs du Service des Antiquités, avertis par une dénonciation anonyme, probablement lancée par un contremaître indigène qu'ils avaient maltraité. Deux des archéologues tombèrent si malheureusement en redescendant du sommet, qu'ils se brisèrent les reins. L'un d'eux mourut le lendemain et l'autre passa plusieurs mois dans un hôpital du Caire avant de pouvoir regagner l'Amérique. Et c'est depuis cette histoire que les concessions de fouilles ne sont plus accordées en Égypte que par la voie diplomatique. »

De tels contes se trouvent à la base de la nouvelle, qui réapparaît périodiquement, de la découverte d'un temple sous le sphinx.

Après quelques secondes de silence recueilli, auprès de ce monument auquel l'humanité moderne attache, sans raison sérieuse, un mystère insondable, les voyageurs sont menés au temple attribué au sphinx. Pourquoi faut-il qu'on y entre par une porte autrefois inaccessible de l'extérieur du monument ? (Fig. 7.) C'est détruire pour le visiteur l'impression calculée par les architectes du mer-



FIG. 7. (Phot. J. Capart.)
Vestibule de Khéphren : La porte de la rampe.

veilleux portail. Mais, peut-être vaut-il mieux ainsi car, à quelque distance de l'ancienne façade, se dresse maintenant le « Sphinx Embroideries Bazar » agrémenté de réclames criardes.

Il y a bientôt trente ans que les fouilles scientifiques ont appris à reconnaître dans le temple du sphinx le vestibule du monument funéraire de Khéphren. Les éditeurs de cartes-vues l'ignorent et les drogmans restent imperturbables dans leur certitude : « Ce temple n'a aucune relation avec les pyramides. Il est dédié au sphinx qui était un dieu. C'est un temple pour toute l'Égypte. Quand quelqu'un mourait à Assouan, à Louqsor, partout, son corps passait ici avant d'être déposé au tombeau. »

Malgré tout, la grandeur de la conception, la dimension et la beauté des matériaux mis en œuvre exercent leur influence sur les voyageurs, surpris de ne trouver, dans leurs souvenirs des monuments d'Europe, aucun terme de comparaison. Malheureusement, à la sortie, l'armée des photographes les attend et le désir de rapporter un groupe pittoresque arrache le visiteur aux pensées graves qui allaient se fixer dans sa mémoire.

Le tour de la pyramide de Khéops s'achève. Souvent, à l'angle sud-ouest s'offre une attraction peut-être sportive mais réellement inhumaine. Pour quelques piastres, un Arabe monte jusqu'au sommet et redescend en un laps de temps aussi court que possible. Quand l'homme est encore bien haut, sautant de bloc en bloc, sa respiration haletante décèle le surmenage qu'il impose à son cœur. Ces quelques piastres présentées comme appât aux pauvres diables sont le seul commentaire de la hauteur prodigieuse de l'œuvre de Khéops.

Bien rares sont ceux qui font la visite complète du plateau de Guizeh, allant voir de près les tombes de Khéphren et de Mycérinus. La plupart des voyageurs s'imaginent que toutes les pyramides sont semblables et que la visite de l'une d'elles suffit amplement. Leur curiosité ainsi satisfaite, ils terminent la journée à Mena House d'où ils assistent, tout en prenant le thé, au splendide coucher du soleil. C'est un spectacle inoubliable auquel s'attachera pour toujours le

souvenir des pyramides ; mais, dans cet ensemble, les prestiges de la nature tendront sans doute à atténuer la puissance de l'effort humain.

Lorsque le programme du voyage comprend une excursion facultative à Saqqarah, le touriste est bien en peine de décider quel sera pour lui le meilleur emploi du temps. D'une part, il y a le Caire arabe plein du pittoresque de ses



FIG. 8. (Phot. J. Capart.) Plaine de Mit Rahineh.

quartiers indigènes, avec la cohue des marchés et les splendeurs de ses mosquées ; tout cela est à la main et a été entrevu dès l'arrivée. D'autre part, il y a cette excursion vers un site dont le nom était totalement inconnu avant le voyage : « Cela vaut-il la peine d'aller à Saqqarah ? — Comment donc, il n'y faut manquer à aucun prix. — Qu'y a-t-il à voir ? — Des pyramides et des tombeaux. — Mais nous en avons vu à Guizeh déjà. — Ce n'est pas la même chose. » Combien de fois n'avons-nous pas surpris un dialogue semblable dans le hall d'un grand hôtel du Caire ? Malheureusement, les touristes de Saqqarah, pas plus que ceux de Guizeh, ne sont conduits au milieu des ruines de la manière qu'il faudrait pour retirer de l'excursion tout le bénéfice intellectuel possible.



FIG 9. (Phot. J. Capart.) MIT RAHINEH. COLOSSE ROYAL



FIG. 10. (Phot. J. Capart.) Nécropole de Saqqarah.

Le voyageur, débarqué à la gare de Badrechein, traverse l'encombrement du village arabe, longe les grandes mares laissées par l'inondation et, arrivé au centre de la vaste plaine (fig. 8) qui occupe l'aire du temple de Ptah de Memphis, il examine avec curiosité, peut-être avec émotion, les colosses royaux (fig. 9). Puis il se remet en selle et, pendant près d'une heure, chevauche sur les digues, le long des canaux et entre les cultures des villages de Mit Rahineh et de Saqqarah. Enfin, il aborde la montagne sur laquelle apparaît, peu imposante en réalité, la silhouette de la pyramide à gradins (fig. 11).

La surface du désert est bouleversée plus qu'à aucun autre endroit d'Égypte et rien ne suggère aux modernes l'aspect que présentait autrefois l'immense ville des morts dans laquelle d'innombrables générations avaient groupé leurs sépultures. De place en place, des éboulis marquent de petites pyramides, si différentes des grandes constructions de Guizeh que l'on hésite à y reconnaître l'œuvre des hommes (fig. 10).

Pour beaucoup de personnes, et en tous cas pour les drogmans, la grande « sensation » de Saqqarah reste le Serapeum, tombeau des Apis, découvert par Mariette en 1851. C'est là que les touristes s'attardent. On leur montre ensuite les mastabas de Ptahhotep et de Ti, quelquefois même l'un ou l'autre des monuments déblayés par le Service des Antiquités depuis une trentaine d'an-

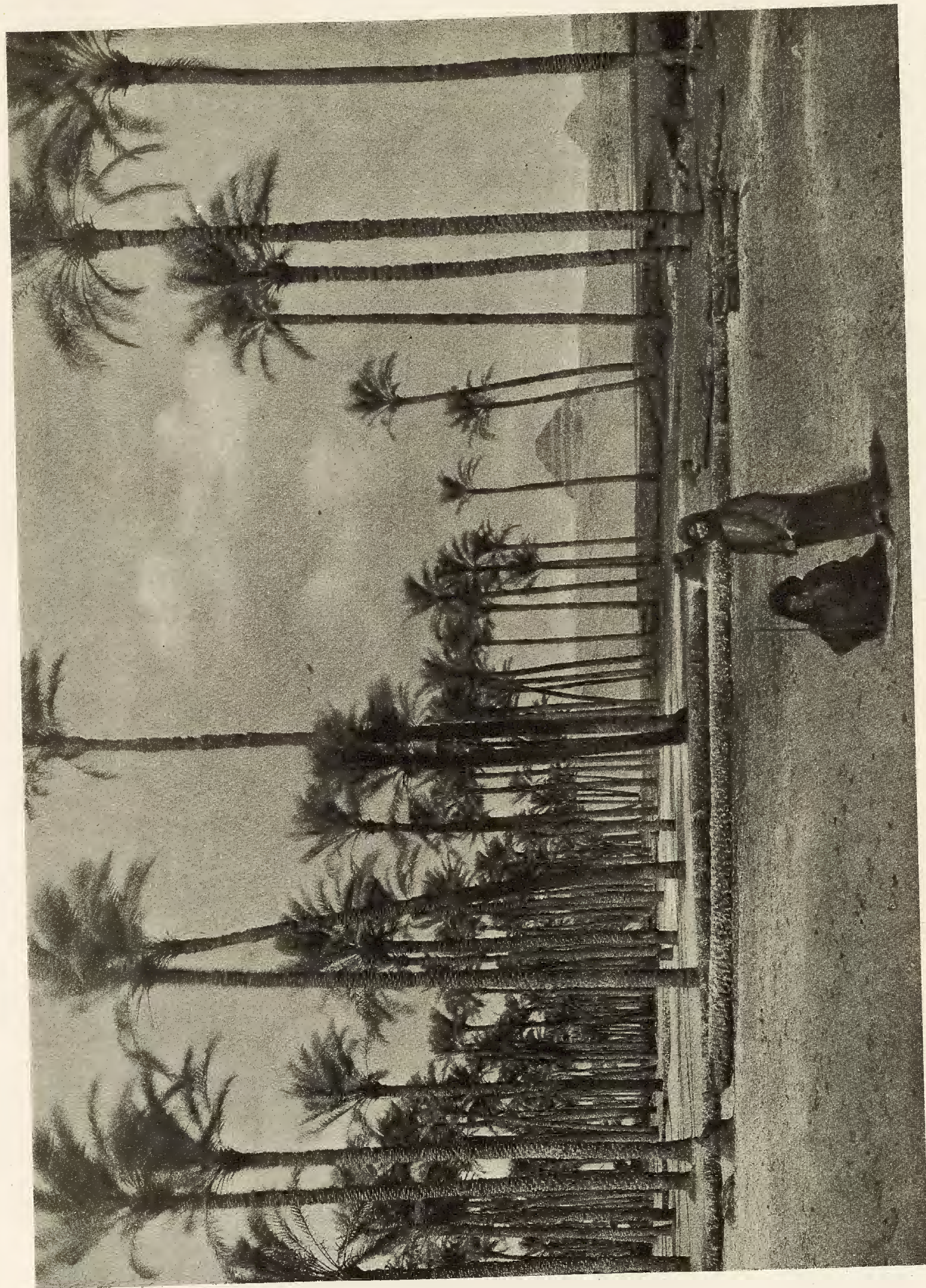


FIG. 11. LA MONTAGNE DE SAQQARAH (Photoglob.)

nées, dans le cimetière du roi Teti. Mais toutes ces visites se font hâtivement et sans qu'une préparation, même élémentaire, ait donné les indications indispensables à une juste appréciation des merveilleux bas-reliefs qui couvrent les murs de ces chapelles funéraires. Des groupes trop nombreux envahissent les étroits couloirs et les chambres exiguës. Le drogman souligne de quelques mots les représentations dont le sens s'impose à quiconque a des yeux. Quand il sort de ce programme, c'est pour émettre de formidables contre-sens ou pour donner, aux choses qu'il ignore, une signification inspirée par une fantaisie désordonnée. Il imagine, par exemple, dans tel bas-relief, le roi et la reine jouant aux dames et, du coup, voici la conception de la tombe entière faussée pour le visiteur non averti (fig. 12). Tout ce que l'archéologie a expliqué depuis cinquante ans, tout ce que le Service des Antiquités a découvert, grâce au travail de Quibell et de Firth, tout cela reste lettre morte pour les drogmans et leurs malheureuses victimes.

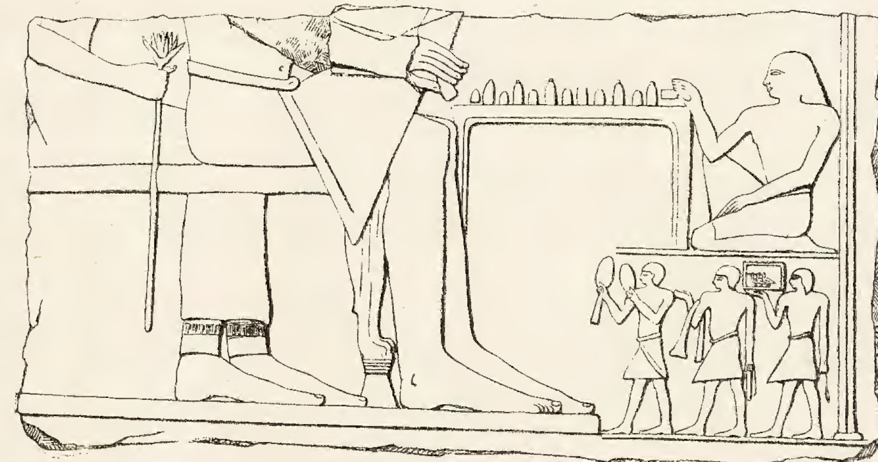


FIG. 12. (Dessin M. Baud.) Mera et sa femme jouant aux échecs.

A l'heure du lunch, c'est une bousculade à la maison de Mariette (fig. 13) pour trouver une place autour des tables de la loggia. Cette maison du désert, qui devrait être un musée, une relique précieuse où les archéologues iraient retrouver le souvenir de l'homme qui a donné à l'égyptologie l'impulsion la plus féconde depuis la géniale découverte de Champollion (fig. 14 et 15), est devenu un caravansérail bruyant et malpropre. Il faut voir ce spectacle les jours de foule. Les cars ont déversé leurs contingents d'écoliers, de scouts, de petits employés qui viennent faire un pique-nique et pour qui les monuments ne sont qu'un prétexte à joyeuse partie; certains jours nous y avons même trouvé des artistes de cinéma venant mimer, au milieu de la nécropole, des épisodes de la vie orientale et qui terminaient leur grimage avant de répondre à l'appel du metteur en scène.

Les dernières heures de Saqqarah sont souvent gâtées par les sollicitations des âniers qui, pressés d'avoir tôt fini leur journée, assurent qu'il est temps de rentrer si l'on ne veut pas manquer le train du Caire. On peut se demander combien les œuvres les plus impressionnantes de l'Occident perdraient de leur



FIG. 13. (Photoglob.) La maison de Mariette.

majesté dans des conditions analogues ? Ici, comme à Guizeh, le touriste, qui avait commencé à sentir l'intérêt des monuments, est distrait, découragé. Il ne tentera pas une nouvelle visite à ce champ de ruines dont personne n'a pris soin d'éclairer la signification.

Que dire, enfin, des sites grandioses où l'on ne conduit presque jamais les voyageurs ? La chose s'explique pour ceux qui passent seulement quelques jours au Caire. Mais demandez aux personnes qui font de longs séjours dans la vallée du Nil si elles ont été à Abou Roache, à Zaouiet el Aryan, à Dahchour, à Meidoum ? Elles sont les victimes de l'inflexible routine des agences de voyage qui semblent ignorer jusqu'au nom de ces localités. Cependant, ce n'est qu'après avoir visité toute la nécropole memphite, qui s'étend sur soixante-dix kilomètres, que l'on peut espérer se faire une idée d'ensemble de la vieille Égypte durant la période que les historiens ont appelée Ancien Empire.

Il faut reconnaître que l'effort de réalisation est ici beaucoup plus grand qu'à Thèbes. Les ruines de la capitale du Nouvel Empire sont plus éloquentes dès le premier contact ; elles sont groupées en un espace plus resserré et réparties d'une manière plus systématique. A Thèbes, on peut s'imprégner de l'atmosphère des temples avant d'aborder l'étude des nécropoles ; tandis que plus on remonte vers le passé et plus le cadre historique est difficile à définir. Il semble

que les Égyptiens du Nouvel Empire soient plus proches de nous, comme si, du fait que les traditions ont été rompues depuis moins longtemps, il nous soit plus aisé de reconstituer le mobile des actions humaines. Pour l'Ancien Empire, nous nous laissons invinciblement fasciner par les pyramides. Leur masse nous suggère l'idée d'un effort colossal, démesuré, qui n'a pu se produire que par la violence et la contrainte. Nous voyons de prodigieux potentats qui soumettent au fouet tout un peuple d'esclaves, en vue de la réalisation de leurs monstrueuses fantaisies. Les monuments, nombreux d'ailleurs, qui permettraient de corriger de telles impressions ne sont pas d'un accès facile. Les inscriptions s'éparpillent tout le long du Nil, jusqu'à la première cataracte. Les musées du Caire, d'Europe et d'Amérique ont recueilli d'importantes collections. Des milliers de mastabas sont ensevelis sous le sable. Hélas ! si le sable a submergé les grands témoins de l'époque memphite, il n'a pu les protéger des habitants modernes. Ceux-ci les ont saccagés, éventrés à la recherche de légendaires trésors ; puis,



FIG. 14. (D'après A. Mariette.) Mariette à Saqqarah.

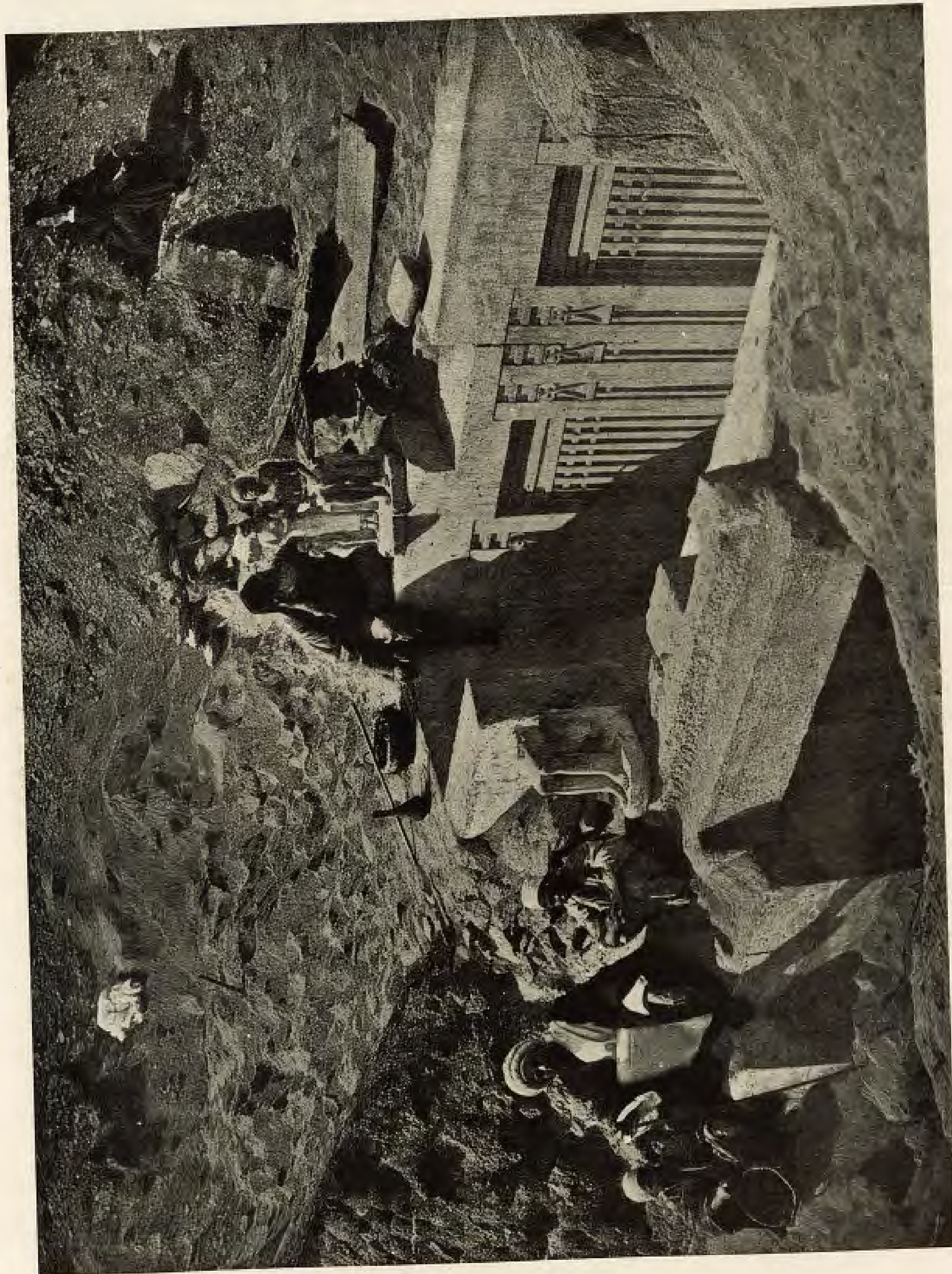


Fig. 15. MARIETTE AU MASTABA DE RA-N-ANKH (D'après A. Mariette.)

ils les ont dépecés pour en livrer les morceaux aux antiquaires. Maspero a voulu arrêter cette exploitation sacrilège en concédant aux grands musées le droit de transporter dans leurs salles des mastabas complets (fig. 16). C'est donc à travers le monde entier qu'il faut aller chercher les éléments nécessaires à la résurrection de l'Ancien Empire.

Du reste, même en Égypte, il n'est pas donné à tous de visiter les ruines.



Fig. 16. (Phot. Ch. Mathien.) Déblaiement du mastaba de Bruxelles.

Personne ne contestera aux fouilleurs le droit de n'être pas troublés sur leurs chantiers par des visites importunes. La curiosité excusable des touristes doit être contenue dans de sages limites. Mais il faut éviter que des sites archéologiques célèbres soient enfermés trop longtemps par des murs de pierre ou des clôtures de fil de fer barbelés. Le touriste, qui a lu le *Times* avec attention ou qui a préparé soigneusement son voyage par l'étude du *Baedeker*, éprouve une vive déception à se voir interdire l'entrée de monuments dont il a retenu la description. S'il fait un pas dans les enceintes réservées, un gardien arabe exhibe une pancarte imprimée affirmant l'interdiction de visiter. S'il s'adresse au Service des Antiquités au Caire, il réussira généralement à obtenir les autorisations indispensables, mais combien de visiteurs ont le temps ou le courage d'entamer une telle procédure ?

Mais, le plus souvent, le touriste ignorera toutes les découvertes récentes et ne pourra s'en apercevoir que rentré chez lui, s'il lui prend la fantaisie de lire quelques ouvrages en guise de complément de son excursion au bord du Nil. Les programmes d'agences auraient besoin d'être sérieusement revisés à cet égard. Des organisations qui étaient remarquablement au point il y a quelques années et qui ont rendu d'incontestables services à tous les voyageurs, se doivent d'introduire dans leurs programmes les éléments d'intérêt nouveau, quitte à supprimer la visite de certains endroits qui eurent leur vogue justifiée autrefois et qui ne devraient plus retenir que les archéologues de profession. C'est ainsi que la période la plus brillante peut-être de la civilisation égyptienne est à peine connue, même de ceux qui ont parcouru attentivement la vallée du Nil. On ne fait que la soupçonner. Sa grandeur s'impose par les pyramides ; son art se révèle par les chefs-d'œuvre exposés au Musée du Caire ; mais le triomphe de ses grands architectes et de ses sculpteurs émérites reste quelque chose d'incompréhensible et d'inexplicable. On pourrait croire à l'un de ces mirages qui, au désert, flottent entre ciel et terre et qui, sur place, ne donnent aucune réalité. Pour s'assurer que la gloire de l'Ancien Empire n'a rien d'un tel mirage, il faut s'en approcher et se convaincre qu'à l'ombre des pyramides se cachent des réalités dont la connaissance se révélera, nous l'espérons, au fur et à mesure de la lecture des chapitres qui vont suivre.



CHAPITRE DEUXIÈME

SITES D'ANCIEN EMPIRE



MENA HOUSE, le grand hôtel moderne situé au pied du plateau de Guizeh, est notre point de départ pour la visite au monument mystérieux de Zaouiet el Aryan. Nous devons aller vers le sud et nous partons, un peu à l'aventure, parce qu'il n'y a pas de route tracée, comme cela arrive souvent en Égypte. Nous longeons d'abord le désert au bas de la falaise, admirant les chefs-d'œuvre de Guizeh, qui se présentent, l'un après l'autre, sous un angle inconnu des visiteurs du plateau. Nous traversons le village arabe de Kafr el Haram. La pyramide de Khéphren s'élève formidable au-dessus des maisons en briques crues qui bordent la place à laquelle une mare donne du pittoresque (fig. 17). Nous franchissons un espace bouleversé. C'est un cimetière de soldats étrangers du temps de la grande guerre ; il est venu, presque naturellement, se souder à la bordure de la nécropole antique. Voici le sphinx ; il émerge des flots de sable que les fouilleurs ont écarté à grande peine pour quelques années. La vue pénètre dans une petite vallée qui rappelle un lit de torrent : quelques acacias tenaces mettent une note de verdure sur le sable et sur les tombes d'un cimetière arabe, se pressant les unes contre les autres. Tout au fond s'élève la pyramide de Mycérinus, dont le nom ancien est : « Divin est Menkaoure. »

Nous continuons à nous diriger vers le sud, sans réussir à faire préciser par nos âniers le point exact de la montagne sur lequel il convient de fixer la marche. Nous suivons, temporairement, des pistes marquées sur le sable par les montures et dont le tracé sinueux n'a été déterminé que par l'humeur fantaisiste de l'une ou l'autre d'entre elles, il y a bien longtemps. A chaque instant on passe de la zone occupée par une maigre végétation à la zone stérile ; quelques pouces de différence dans le niveau de l'inondation ont suffi pour faire croître, en bordure du désert, cette herbe précaire qui disparaîtra bientôt.

Nous marchons depuis plus d'une heure ; nous avons dépassé déjà un autre cimetière arabe que nous avons cru reconnaître comme proche de Zaouiet el Aryan, et nous nous arrêtons hésitants. Il y a plusieurs années que nous ne sommes venus dans ces parages et aucun signe caractéristique de la montagne n'indique à quel endroit il convient de s'enfoncer vers le désert. Il faut escalader les pentes sablonneuses des premiers contreforts du plateau libyque pour se reconnaître dans la grande étendue monotone. C'est bien cela : nous traversons une centaine de mètres de terrain ondulé semé de cailloux à patine brunâtre et, brusquement, nous voici devant la gigantesque excavation qui est le but de notre visite (fig. 18).

« Comment a-t-il été possible de découvrir un monument perdu ainsi en plein désert? » C'est la première remarque qui jaillit des lèvres. Laissons Barsanti nous raconter lui-même la genèse de sa trouvaille : « Le 15 mai 1900, découragé du résultat négatif des fouilles que je venais d'exécuter dans la pyramide de Zaouiet el Aryan, je regagnais les pyramides de Guizeh en compagnie du reis Ibrahim Fayed, mais au lieu de suivre la route qui court à la lisière du désert, nous cheminions sur le plateau supérieur. Arrivés à un kilomètre et demi environ au nord de la pyramide de Zaouiet, le reis me fit observer que le sol était semé partout d'éclats de granit. Je pensai aussitôt qu'ils indiquaient le site d'un chantier où l'on avait terminé la taille des blocs et des objets mobiliers destinés à quelque grand tombeau, et que ce tombeau devait être caché dans le voisinage. Examinant les lieux plus attentivement, je remarquai tout près de l'atelier un véritable gisement de poudre de granit, telle que celle dont on se servait pour polir les pierres dures employées à la construction. Frappé vivement de ces indices, je montai sur une colline prochaine pour embrasser plus commodément l'ensemble du site et, du coup je reconnus, au sud de la colline, les restes d'une immense construction rectangulaire dont les murs dépassaient à peine le niveau des terrains environnants. De grands blocs en calcaire demeuraient encore en place, mais la plupart des autres gisaient épars de-ci de-là, parmi des amas d'éclats de calcaire ; il semblait qu'il y eut là des centaines de puits non encore fouillés ; néanmoins l'idée me vint que le tout formait un monument unique, probablement un grand mastaba. J'étudiai donc minutieusement les mouvements du sol et bientôt j'aperçus, au centre du plateau, une petite dépression formant cuvette et une sorte de rigole qui courait du nord au sud, sur le grand axe de ce prétendu mastaba. J'achevai de me convaincre que j'étais en présence d'un monument inconnu, de taille à faire hésiter les fouilleurs ordinaires. »



FIG. 17. (Phot. J. Capart.) Le village des pyramides.

Il fallut de longs mois pour que Barsanti pût se rendre compte de l'importance de sa trouvaille. D'abord, il dut dégager, du sable qui l'encombrait, un couloir large de 8^{m}50 et long de 110 mètres, descendant à près de 20 mètres de profondeur (fig. 19). Ce plan



FIG. 18. (Phot. J. Capart.) Zaouiet el Aryan. La grande tranchée.

incliné est divisé en trois parties, suivant l'habitude égyptienne ; une glissière pour la manœuvre des blocs est ménagée entre deux séries de marches d'escalier (fig. 20). La cavité centrale, de 25 mètres sur 11^{m}70, était en partie comblée par des blocs en calcaire jetés pêle-mêle, pesant de trois à quatre tonnes, et dont l'ensemble représentait environ 4.200 mètres cubes de pierre. Sur quelques-uns de ces blocs, des marques de carriers, à l'encre rouge, répétaient le nom du roi Neferka, que l'on n'a pas réussi à identifier à l'un ou à l'autre des rois de ce nom de la IIe ou de la IIIe dynastie. Le long des parois laissées rugueuses, le chef des travaux du pharaon avait fait établir, sur des traînées de mortier de couleur claire, des lignes d'axes servant à prendre toutes les mesures nécessaires, comme le font encore les architectes de nos jours.

Les Égyptiens ont descendu, au fond de l'immense cavité creusée dans le sol même du plateau calcaire, d'énormes blocs de granit rouge qu'ils ont empilés sur plusieurs rangées (fig. 21). Ils ont constitué ainsi un radier cyclopéen qui semble

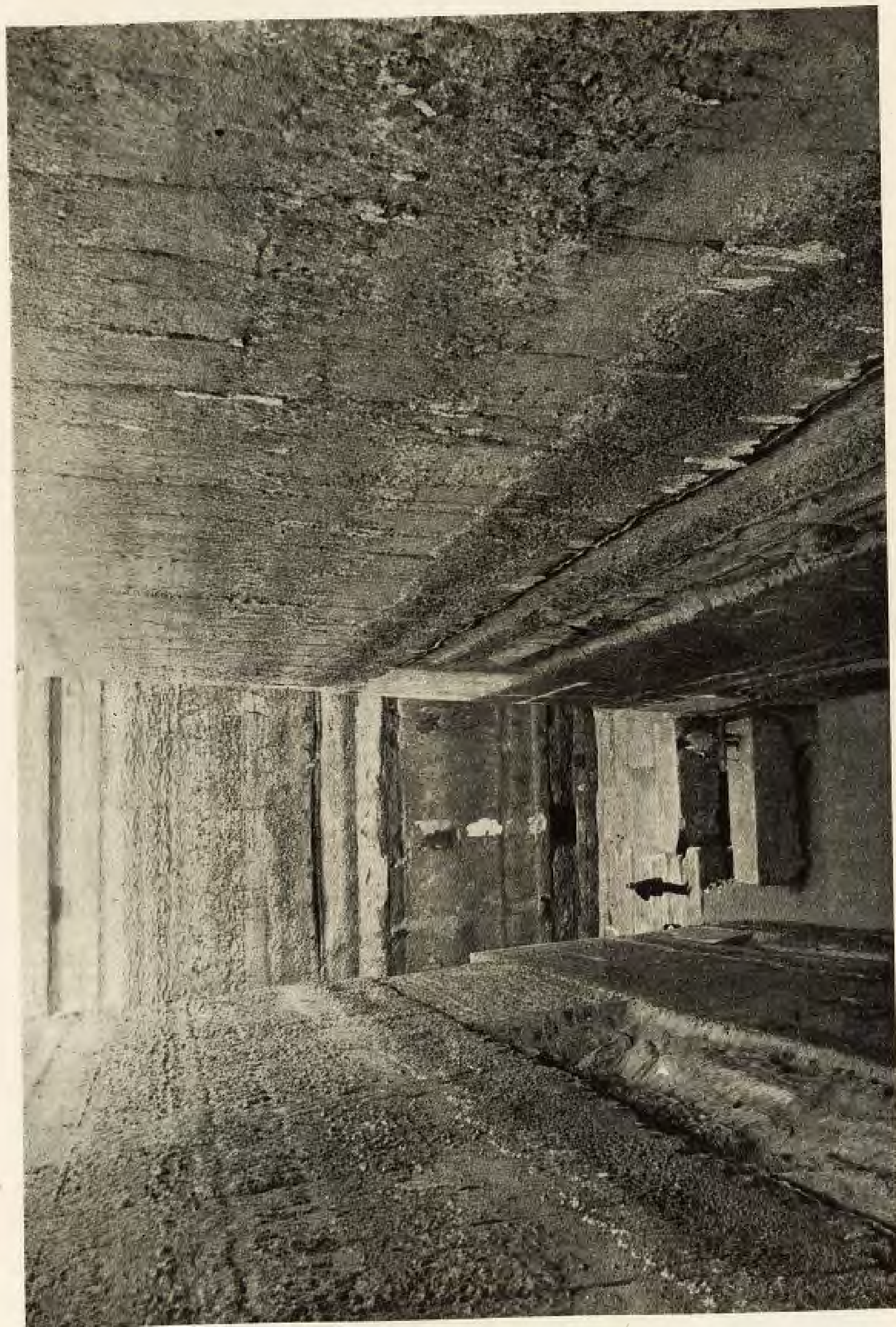


Fig. 19. (Phot. Ch. Mathien.) ZAOUIET EL ARYAN. VUE VERS LE FOND

bien n'être que la préparation d'un édifice laissé inachevé. A l'extrémité nord, une grande cuve ovale et son couvercle, en granit rose « poli à glace », représentent sans doute le sarcophage préparé pour le roi. Des circonstances inconnues ont empêché celui-ci d'y reposer jamais.

Ceux qui ont visité Zaouiet el Aryan, il y a quelques années, se rappelleront toujours l'impression extraordinaire du site entièrement déblayé. On pouvait parcourir ce dallage dont les éléments déconcertent par leurs dimensions ; on était frappé du contraste entre cet appareillage rude et l'aspect raffiné du sarcophage qui surgissait du sol comme une pierre précieuse à peine dégagée de sa gangue (fig. 22). Autour de soi, les parois s'élevaient formidables, constituant une barrière qui faisait oublier tout le paysage d'alentour. Maspero, tout pénétré lui-même de la grandeur de cet ensemble, engageait les touristes à se rendre sur place pour admirer le monument : « L'immensité de l'œuvre entreprise par les Égyptiens ne se révélera pas à eux tout d'abord, disait-il ; c'est seulement au bas de l'escalier, lorsqu'ils poseront le pied sur le dallage de granit, qu'elle éclatera à leurs yeux. Non pas que chaque détail examiné en particulier offre rien de très remarquable et qui sorte de l'ordinaire, mais l'impression est de celles qu'on n'oublie jamais. La taille et la richesse des matériaux, la perfection des coupes et des joints, le fini incomparable de la cuve en granit, puis, d'autre part, la hardiesse des lignes et la hauteur des parois, tout se réunit pour composer un ensemble unique jusqu'à présent. C'est comme un choc que l'on ressent et nulle part la puissance des vieux architectes égyptiens ne se révèle avec une force aussi soudaine. »

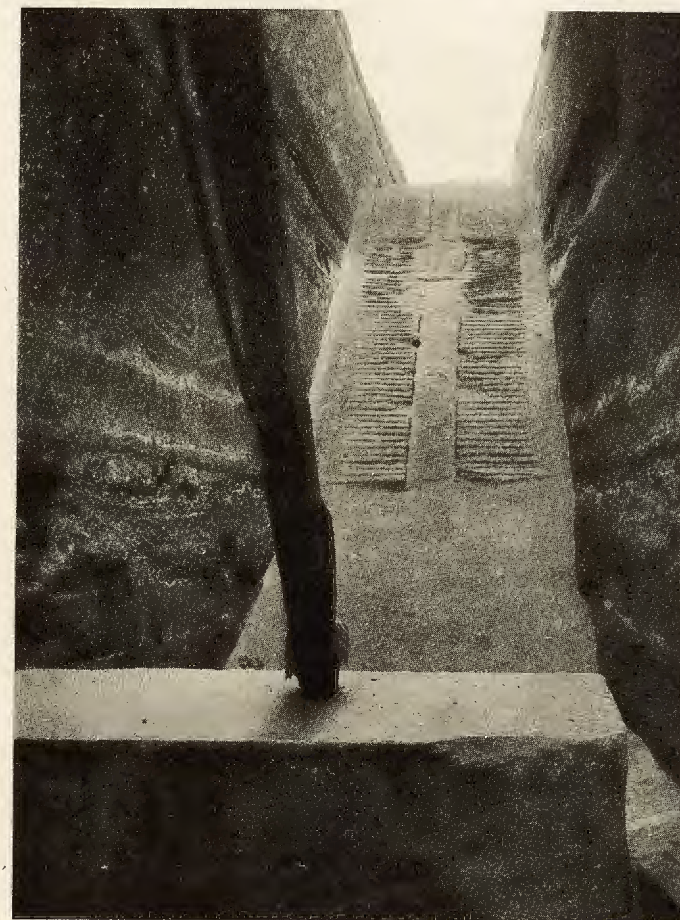


Fig. 20. (Phot. J. Capart.) La descenderie.

Aujourd'hui nous n'avons plus retrouvé Zaouiet el Aryan dans le même état. Le sable vient lentement reconquérir son domaine. Le sarcophage, déchaussé



FIG. 21. (Phot. J. Capart.) ZAOUIET EL ARYAN. LE BLOCAGE DE GRANIT

du dallage, est déjà partiellement recouvert (fig. 24). Pour résoudre les énigmes que posait le monument, Barsanti a entrepris ce travail fantastique, digne des Anciens, d'explorer toute la masse du radier de granit, à la recherche d'une cachette possible où se trouverait enseveli, avec son mobilier funéraire, le pharaon dont la mort imprévue aurait empêché d'achever la pyramide à peine ébauchée. Qui oserait le lui reprocher ? Mais, pour mener à bien ses recherches, Barsanti a dû déplacer de nombreux blocs, faire des puits dans les parois latérales en calcaire, de manière à pouvoir cheminer sous la masse de granit. Il avait espéré tout remettre en état le jour où il aurait reconnu l'inutilité de son travail. Mais la mort l'a surpris à son tour, et c'est ainsi que Zaouiet el Aryan n'a pas gardé son impressionnante physionomie de naguère (fig. 23).

* * *

On atteint commodément la pyramide de Meidoum en partant de Wasta. Déjà de la ligne de chemin de fer elle apparaît, isolée sur le plateau. Sa forme étrange laisse supposer qu'elle représente une étape intermédiaire dans la création de la pyramide classique ; elle suggère à ceux qui ont quel-

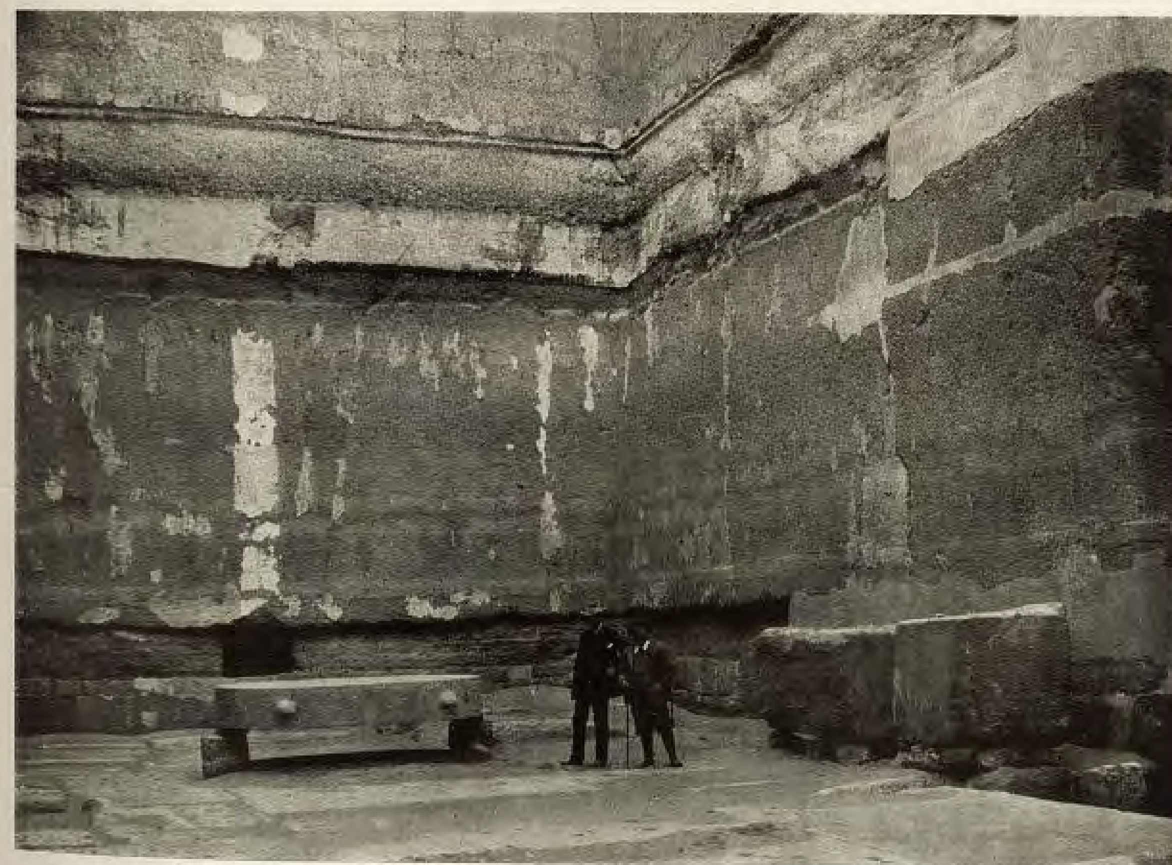


FIG. 22. (Phot. J. Capart.) L'ébauche de chambre et le sarcophage.



Fig. 23. (Phot. J. Capart.) ZAOUIET EL ARYAN. LE RETOUR DU SABLE

ques notions d'archéologie orientale, une tour à étages de Babylonie. Allons la voir de près.

Bâtie comme il convient dans les sables arides, elle est fort loin de la rive du Nil, car la plaine cultivée empiète largement sur le désert à cet endroit. On a donné à la pyramide le nom du petit village arabe de Meidoum qui se développe, avec beaucoup de pittoresque, au bord d'une mare où s'ébattent des oies (fig. 25). Il est curieux de constater que, dans une des tombes découvertes au pied du monument, on relève le nom d'une localité dont la transcription est Methoun. Ce nom ancien, soit dit en passant, signifie l'arène destinée aux combats de taureaux.

Arrivés à l'extrémité de la route, nous escaladons quelques collines de sable, puis nous descendons dans une sorte de plaine unie au centre de laquelle surgit la masse du monument, qui semble perdu dans ce recoin du désert. Il est à peu près sûr que des raisons religieuses ou magiques devaient intervenir dans le choix de l'emplacement des sépultures royales. Comment comprendre que l'on se soit imposé de transporter à de telles distances des carrières les matériaux de la pyramide, si des espaces plus faciles d'accès avaient pu être choisis ?



Fig. 24. (Phot. A. de Malander.) Le sable envahisseur.

A en juger par l'aspect qu'elle présente actuellement, la construction paraît avoir été établie sur un monticule naturel qui la fait ressembler à une tour massive aux parois légèrement inclinées, bâtie sur plan carré et surmontée de deux bastions en retrait (fig. 27). Les voyageurs qui l'ont décrite il y a plusieurs siècles, notent l'existence de cinq étages. D'après les recherches de Sir Flinders Petrie, il y en a eu autrefois huit. Mais la pauvre pyramide a servi longtemps de carrière ; elle a été exploitée, des siècles durant, par les fellahs des régions voisines, et des caravanes de chameaux en ont emporté les pierres. Celles-ci étaient sou-

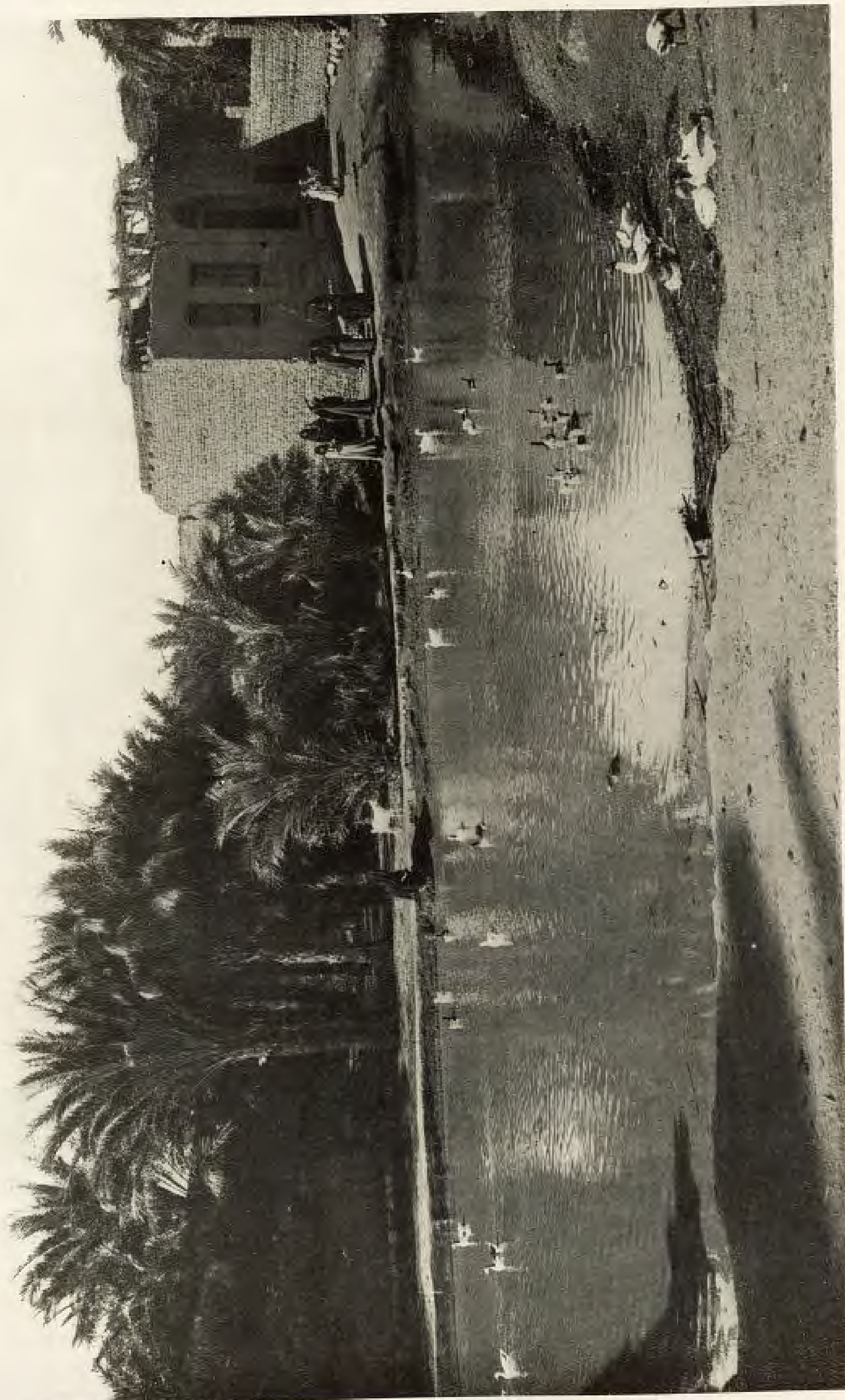


Fig. 25. (Phot. J. Capart.) VILLAGE DE MEIDOUM



Fig. 26. (Phot. J. Capart.) Pyramide de Meidoum. Face sud.

vent trop lourdes : on les a débitées en morceaux sur place, et la pseudo-colline servant de base au monument n'est autre chose que l'accumulation des débris de ce travail sacrilège. Là où les explorateurs modernes ont dégagé les couches inférieures, la crudité des cassures des pierres, qui contraste avec la patine des parties plus élevées, montre bien que les dévastations se continuaient encore à une époque toute proche de nous.

Ces gradins que nous voyons actuellement devaient être entièrement dissimulés sous un revêtement lisse, ininterrompu de la base au sommet, et la pointe aiguë se serait élevée à près de 90 mètres de hauteur. On ne peut s'empêcher d'admirer la perfection du travail de la maçonnerie : les couches, appuyées les unes sur les autres et déterminant les gradins provisoires, sont achevées comme s'il s'agissait d'une façade définitive (fig. 26). Sous le soleil, les pierres ont pris une patine dorée tout à fait remarquable mais, à l'est principalement, la surface est abîmée par les milliers d'alvéoles de guêpes qui tourbillonnent en chantant dans la belle lumière d'Égypte, au grand danger de

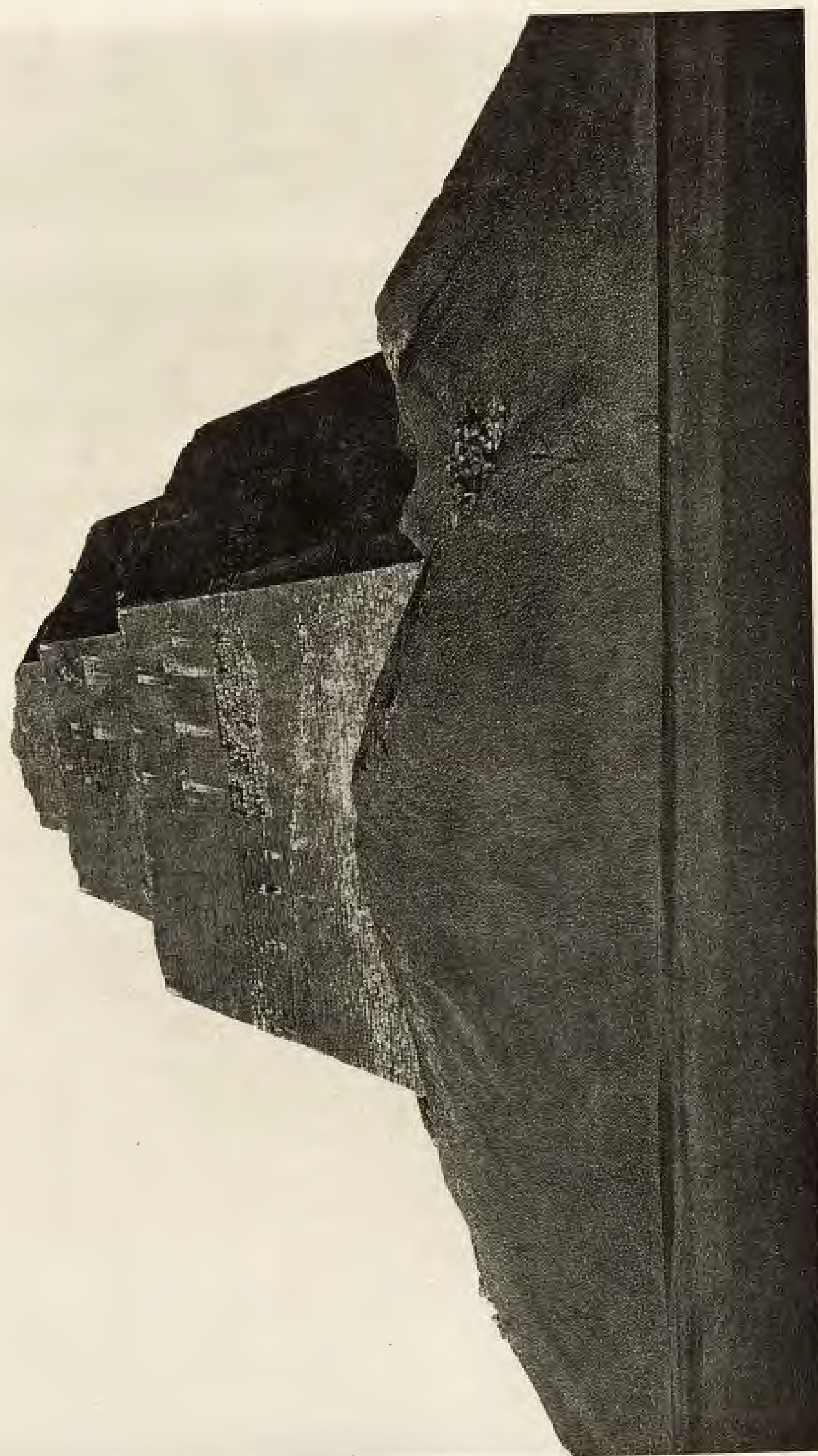


Fig. 27. (D'après A. Mariette.) PYRAMIDE DE MEIDOUM



Fig. 28. (Phot. J. Capart.) Pyramide de Meidoum. Face est.

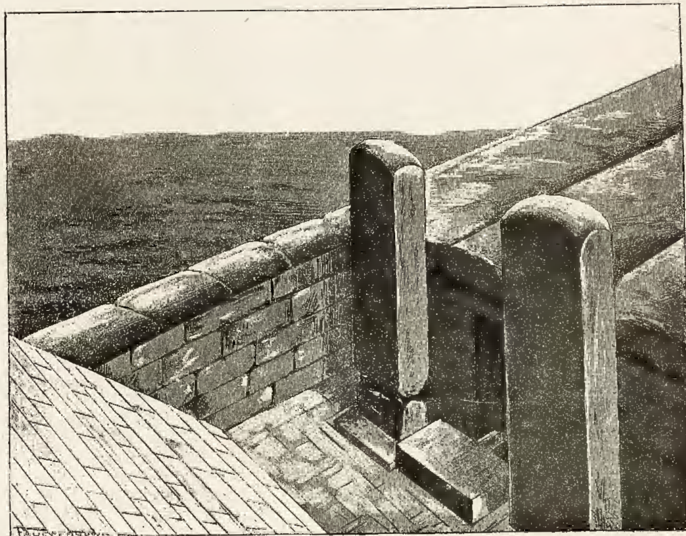
ceux qui veulent examiner le monument de près (fig. 28). C'est au bas de la face est que le professeur Petrie eut, il y a près de quarante ans, l'extraordinaire surprise de découvrir une chapelle quasi-intacte : « Tout ce que j'attendais, tout ce que j'espérais, c'étaient quelques restes des fondations et quelques fragments. Mais ici, rien ne semblait avoir été dérangé ou abîmé pendant la longue durée de l'histoire connue. Ici, nous trouvions la plus ancienne construction du monde aussi parfaite dans sa conservation, à part quelques taches produites par les intempéries, qu'au moment où l'Égypte était encore vide de monuments. » Sur les murs se lisaient les inscriptions, à l'encre, des scribes qui, il y a trente-cinq siècles, venaient visiter avec admiration ce beau monument. Après avoir chanté la gloire de leur souverain, ils se laissaient aller à leur enthousiasme débordant pour le magnifique temple de l'Horus (roi) Snefrou, qu'ils comparaient au ciel lorsque le soleil s'y levait. L'un d'eux va même jusqu'à s'écrier : « Ce sont des aromates frais et de l'encens qui tombent du ciel sur le toit du temple royal. »

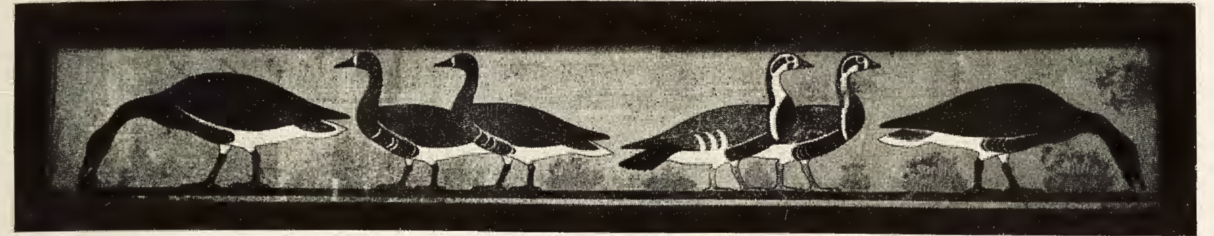

FIG. 29. (Phot. J. Capart.) Cimetière arabe de Meidoum.

Ne cherchez pas le temple ; il est à nouveau enseveli sous les monceaux de décombres et nous ne le connaissons que par les plans de Petrie et par un dessin sommaire dans la grande histoire de Maspero (fig. 30). Mais peut-être vaut-il mieux, après tout, qu'il en soit ainsi car, sans cela, le monument n'eût pas échappé à la rage de destruction des amateurs de pierres. Lorsque Petrie a commencé ses travaux, il a pu écrire : « Le désert est labouré de pistes de charrettes qui partent dans toutes les directions. Tout habitant de Meidoum qui se respecte veut, à sa mort, avoir une tombe faite du revêtement de la pyramide. Des tailleurs de pierre habiles vivent là, connaissant la manière de débiter, avec l'aide d'un marteau seulement, un bloc de six tonnes en longs morceaux réguliers, et je le leur ai vu faire en un quart d'heure de temps. »

En retournant sur nos pas, nous longeons le petit cimetière arabe où reposent quelques-uns des meurtriers de la pyramide (fig. 29). Que les pierres de leurs tombeaux leur soient pesantes !

A la face nord, à une certaine hauteur, s'ouvre le couloir qui conduit à la chambre funéraire. Dans l'état actuel des lieux, la visite est quasi impossible. Le couloir d'entrée, qui descend en pente raide, est fait de pierres polies sur lesquelles on avance plié en deux. Puis, le couloir devient horizontal sur une courte distance. Il se termine au fond d'un puits de quelques mètres qu'il faut remonter pour atteindre le plancher de la chambre.


FIG. 30. (D'après G. Maspero.) Temple de Snefrou.


FIG. 31. (Phot. Lehnert et Landrock.) Les oies de Meidoum.

Nous avons dit que c'est le roi Snefrou, de la fin de la III[e] dynastie, qui a fait construire la pyramide. Il semble bien que son corps n'y ait jamais reposé et qu'il faille chercher dans la nécropole de Dahchour la vraie sépulture du souverain : c'est la pyramide rouge que nous visiterons bientôt. L. Borchardt a retrouvé les restes de deux gigantesques rampes en pierre qui servirent pendant la construction du monument de Meidoum, auquel on a travaillé, d'après le témoignage de marques de carriers, au moins pendant dix-sept ans.

En réalité, il y a peu de choses à voir à Meidoum, car les mastabas dans lesquels étaient ensevelis les membres de la famille royale et d'où sont sortis quelques merveilleux documents — statues de Rahotep et de Nofrit, frise des oies (fig. 31) — ne forment plus, à l'heure actuelle, que des monceaux de ruines informes, rangées au bord du désert, au nord de la pyramide. Mais cette dernière, en dépit de toutes ses mutilations, a gardé tant de grandeur, tant de beauté, que tous ceux qui l'ont admirée de près ne peuvent plus conserver l'impression d'une construction barbare. Meidoum affirme déjà la perfection du travail des vieux architectes memphites.

* * *

Partis de Badrechein, nous avons traversé le bois de palmiers (fig. 32), au milieu duquel sont couchées les statues colossales marquées du nom de Ramsès II, et atteint le grand canal d'irrigation. Il faut, pour se rendre à Dahchour, prendre maintenant la direction du sud. Quatre pyramides se voient nette-


FIG. 32. (Phot. J. Capart.) Bois de palmiers à Badrechein.



FIG. 33. DAHCHOUR. PYRAMIDE RHOMBOIDALE (Phot. Schroeder.)

ment au désert. Deux d'entre elles se trouvent en bordure et datent du Moyen Empire. Le temps et les hommes se sont acharnés sur elles au point de les rendre méconnaissables. Faites, dans leur noyau intérieur, de briques en argile simplement séchées au soleil, elles ne sont plus que des masses informes de couleur noire. Les deux autres, plus imposantes, ont gardé presque intacte leur silhouette. C'est vers elles que nous nous dirigeons : elles paraissent tout proches et cependant nous marchons depuis près d'une heure sur la digue du canal sans arriver au niveau de la plus septentrionale.

A notre droite, dans les champs verts, les fellahs travaillent laborieusement ; ils lèvent à peine la tête pour regarder notre petite caravane qui s'aventure dans ces parages généralement dédaignés des touristes. Nous descendons sur la digue pour prendre un sentier qui serpente à travers les terres. Il longe une mare où des pêcheurs lancent, avec une adresse remarquable, l'épervier dans les mailles duquel ils capturent les poissons, amenés par l'inondation périodique. Le chemin traverse un jardin de palmiers à la fraîche verdure qui contraste avec le désert dont nous approchons et près duquel nous trouvons, avec surprise, de délicieuses fleurs qui poussent déjà en partie dans le sable.

Maintenant, il s'agit d'escalader la montagne dont les pentes abruptes sont couvertes d'une nappe de sable blanc et fin, pénible à la marche. Nous nous arrêtons à l'ombre d'une maison basse entièrement close. C'est là qu'a résidé Jacques de Morgan pendant ses fouilles de Dahchour.



FIG. 34. (Photoglob.)
Pyramide rhomboïdale. Revêtement.

Nous avons décidé d'aller d'abord à la pyramide méridionale. Elle semble proche et sa forme unique se marque nettement sur le ciel. Nous marchons face au soleil, cherchant à nous écarter le moins possible de la ligne idéale, mais il n'y a guère de piste marquée car bien peu de monde fréquente

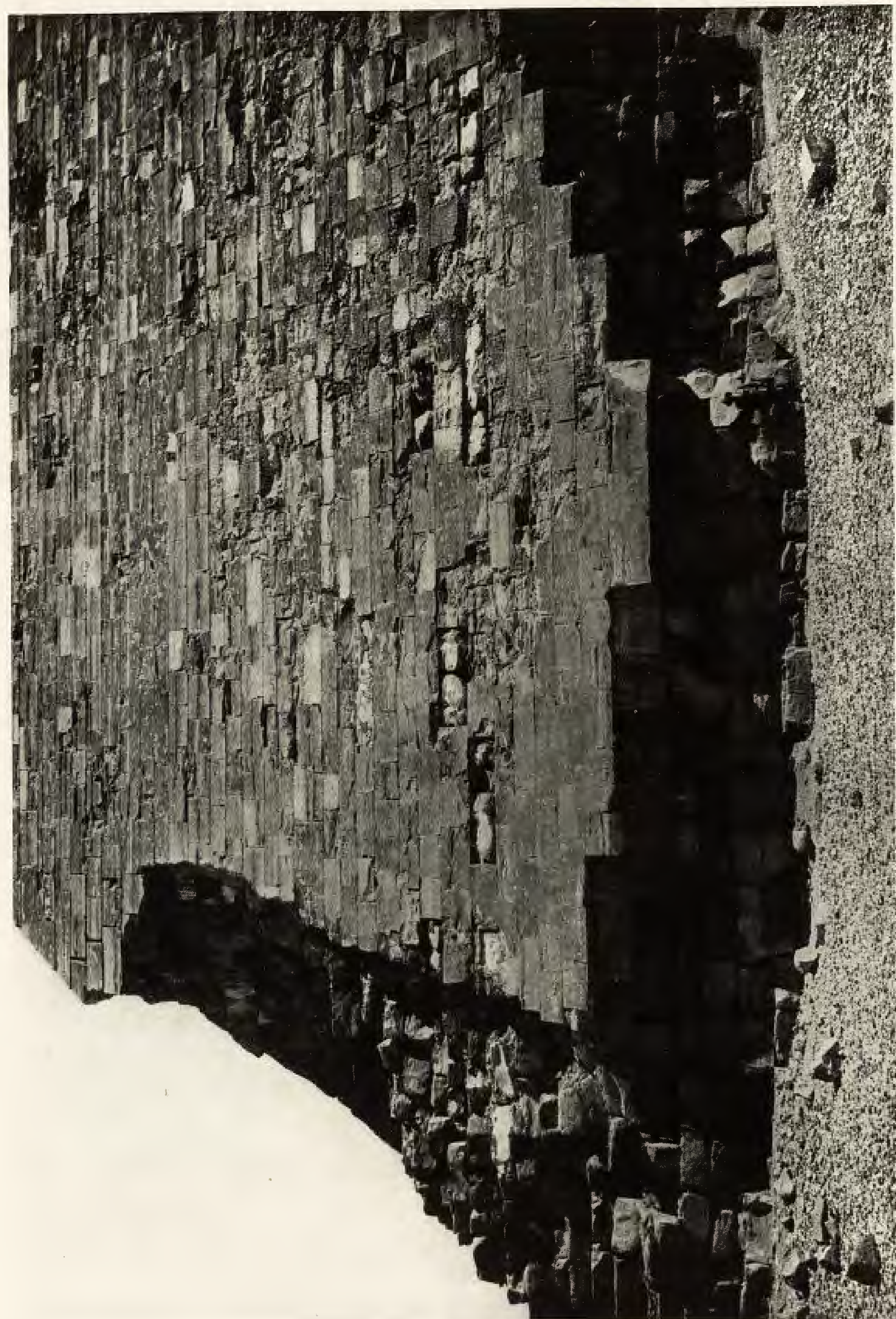


FIG. 35. (Phot. J. Capart.) DAHCHOUR. PYRAMIDE RHOMBOIDALE. FACE OUEST



FIG. 36. (Phot. J. Capart.) Pyramide rhomboïdale. Vestige de la rampe.

cet endroit. Le désert, qui paraissait uni, est rude, parsemé de silex à la patine foncée. Des ouadis le coupent plus ou moins profondément dans la direction de l'est et nous obligent à des descentes et à des montées fatigantes. Chaque fois, la pyramide disparaît à nos yeux et, lorsqu'elle reparaît, elle est à peine agrandie.

Nous marchons ainsi longtemps... près de deux heures. Vers la fin du parcours, le sol paraît s'embraser dans la lumière ardente. Ce ne sont pas nos yeux éblouis et fatigués qui nous trompent, mais la réverbération produite par une infinité de fragments de gypse qui parsèment le terrain.

Voici une zone de collines à la surface bouleversée : c'est l'emplacement probable de tombes pillées formant la nécropole du constructeur de la pyramide. Jusqu'à présent, on ne connaît pas avec certitude le nom de ce roi. On a pensé à Houni, le prédécesseur de Snefrou. En tout cas, ce monument funéraire donne une extraordinaire impression de force et de puissance (fig. 33). Les architectes l'ont bâti en deux parties superposées dont les faces ont des inclinaisons différentes : 54°41′ pour la partie inférieure, 42°59′ pour la supérieure. La hauteur totale est de près de 100 mètres. Mieux que toutes les autres, la pyramide sud de Dahchour a réussi à défendre son dallage contre les déprédations qui n'ont fait brèche qu'à la base et sur les angles (fig. 34).

Il faut dire que les blocs de revêtement sont d'une dimension considérable ;

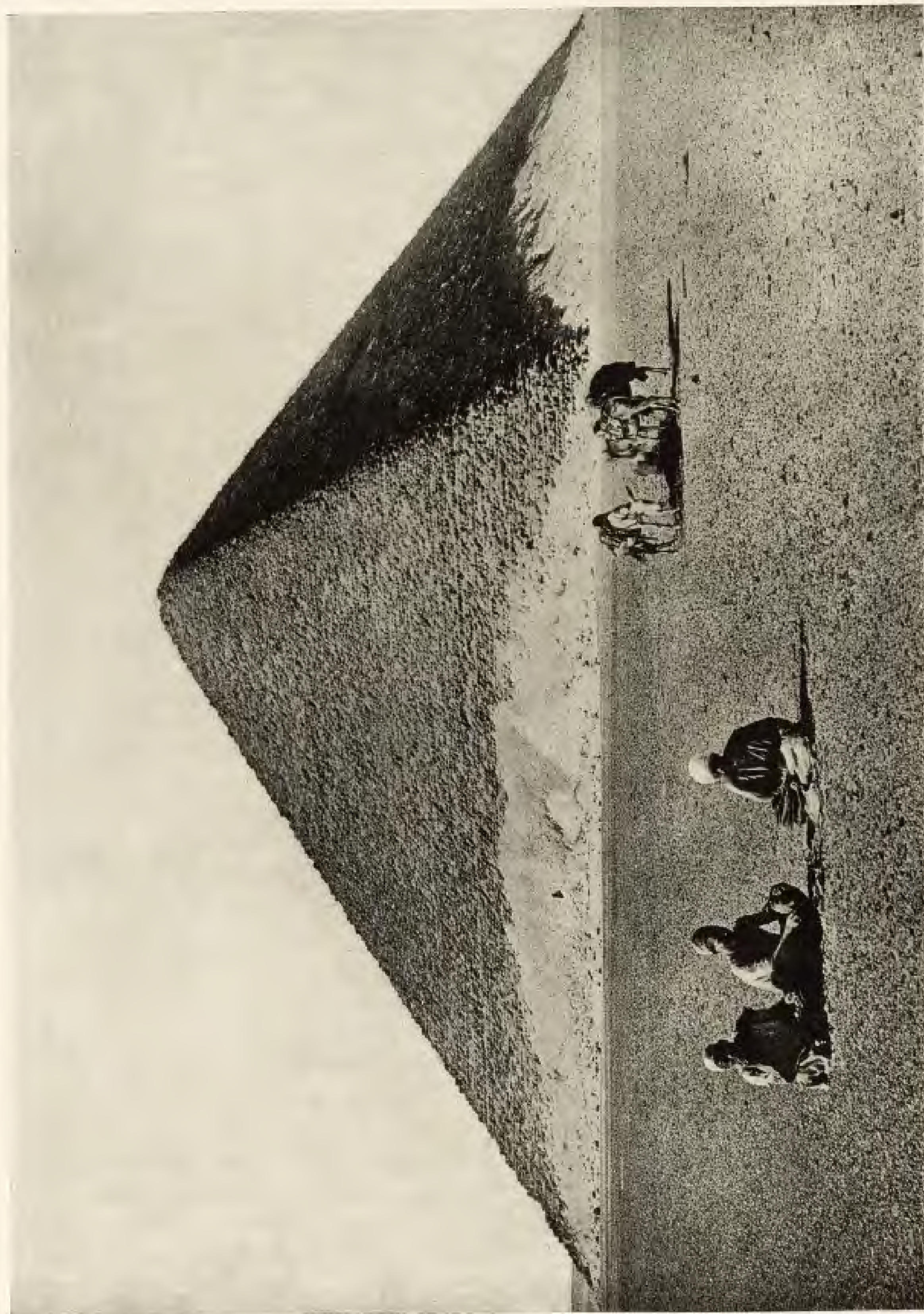


FIG. 37. (Photoglob.) DAHCHOUR. PYRAMIDE DE SNEFROU



FIG. 38. (Phot. J. Capart.) Pyramide de Snefrou. Face ouest.

qu'ils sont maçonnés au moyen d'un mortier de gypse et de gravier d'une réelle dureté. On a préféré s'attaquer d'abord à toutes les constructions environnantes qui ont été arrachées jusqu'aux pierres des fondations. On pourrait soupçonner que les fragments de bas-reliefs, au nom de Khéops, remployés aux constructions du Moyen Empire à Licht, proviennent des temples de Dahchour. Le grand mur d'enceinte a disparu mais son tracé se marque encore nettement à la surface du sol en une ligne blanche formée des débris du calcaire débité en morceaux. De place en place, il est resté des cavités que le vent du désert a remplies de fin sable blanc, ce qui accentue encore la tache claire sur le sol généralement foncé. La direction de la grande chaussée dallée qui montait sur le plateau en diagonale, peut encore aisément se reconnaître (fig. 36). Au point de raccord à la face septentrionale, Jéquier a retrouvé, vers l'angle nord-est, quelques blocs en place montrant une curieuse maçonnerie de forme circulaire.

Malgré tout, les démolisseurs de pyramide ont fait de sérieuses brèches dans les faces mêmes de la construction. On y gagne peut-être de pouvoir étudier l'agencement intérieur de la maçonnerie. Les blocs n'ont pas été assemblés au hasard ; à mesure qu'ils arrivaient de la carrière, on les a disposés en lits réguliers, compensant les inégalités de l'appareil par des pierres taillées spéciale-



Fig. 39. (Phot. J. Capart.) BOIS DE KERDASA

ment. Les derniers lits semblent même être inclinés régulièrement vers l'intérieur, afin d'augmenter encore la cohésion de l'ensemble. Chaque pierre de revêtement a dû premièrement être commandée suivant une épure précise sans laquelle il eût été impossible de réaliser ces belles surfaces, dignes de l'admiration des constructeurs de tous les temps (fig. 35).

L'intérieur, qui n'a jamais été complètement exploré, présente, paraît-il, d'intéressantes dispositions. D'après les plans relevés il y a un siècle, il y aurait deux salles gigantesques à deux niveaux différents, avec le plafond en encorbellement, comme on le trouve dans le couloir central de la pyramide de Khéops. L'entrée qui s'ouvrait à la face ouest à une grande hauteur, est encore fermée par la porte de pierre originale. A l'entrée de la face nord, la disposition particulière des blocs, à droite et à gauche de la baie, permet de reconnaître le procédé de suspension de la pierre mobile qui obstruait le passage (d'après D. Dunham). C'est dans une des galeries qu'on a relevé un dispositif fort ingénieux de herse de pierre, que les architectes d'époque plus récente semblent avoir oublié. Mais nous ne pouvons voir ces particularités, car, pour le moment, l'entrée est murée ; elle le restera aussi longtemps que le Service des Antiquités n'aura pu reprendre et terminer ses recherches en cet endroit.



Fig. 40. (Phot. J. Capart.) Abou Roache. La descenderie.

Au sud, une petite pyramide éboulée marque sans doute la sépulture de la reine. A 1.500 mètres vers l'est, on a surpris, en 1901, des Arabes qui démolissaient à grands renforts de leviers et de pioches de remarquables tombeaux de fonctionnaires de la IVe dynastie, dont le Musée du Caire a recueilli les fragments. Une étude plus approfondie du site réserverait sans doute des trouvailles intéressantes. Mais la nécropole est tellement éloignée du fleuve que les travaux d'exploration exigeraient de qui voudrait les entreprendre autant d'abnégation que de force de caractère.

Ayant épuisé l'intérêt de cet endroit, nous reprenons notre marche, nous dirigeant cette fois vers la pyramide de Snefrou, connue sous le nom de « pyra-

mide rouge ». Elle est formidable : haute de 99 mètres sur 213 de large, elle est presque l'égale du colosse de Guizeh (fig. 37). Si l'on reporte la surface qu'elle couvre sur le plan d'une capitale d'Europe, on est saisi de voir l'aire qu'elle occupe, dépassant de tous côtés nos monuments les plus ambitieux. Les pierres dont on l'a construite n'ont pas résisté aux intempéries comme le beau calcaire de la pyramide sud. Les surfaces sont rongées, écaillées ; les lignes sont émoussées ; l'ensemble prend l'aspect d'une montagne naturelle, d'autant plus que de nombreux blocs ont roulé du haut et se sont dispersés à l'entour du monument (fig. 38). Il faut être tout près de cette masse pour en apprécier la grandeur réelle, car les Anciens l'ont construite si loin dans le désert que, si l'on s'en écarte un peu, elle est absorbée dans l'immensité de l'espace et perd toute son importance. On a tort de ne pas visiter davantage le site de Dahchour. C'est une préface imposante, presque indispensable, à la visite de Guizeh.



FIG. 41. (Phot. J. Capart.) Abou Roache. La chambre ruinée.

* * *

De très loin, dès la sortie des jardins de Mena House, nos regards dirigés vers le nord, cherchant à mesurer la distance à parcourir, se sont fixés sur une partie de la montagne plus élevée, plus escarpée : c'est Abou Roache. Pour s'y rendre, deux routes s'offrent à nous. La première passe à travers les grands bois de palmiers, par le village de Kerdasa (fig. 39), pour aboutir aux pauvres masures groupées autour de la tombe du cheikh Abou Roache, qui a donné son nom à toute la région environnante.

L'autre route est celle du désert. Nos chameaux suivent longtemps la lisière des terres cultivées avant de s'y engager. Quelques traces laissées sur le sable marquent seules la direction. On s'élève lentement le long d'un ravin où les eaux d'un torrent coulaient, semble-t-il, récemment encore, et l'on s'étonne déjà qu'une pyramide royale ait pu être construite si haut dans la montagne.

Nous arrivons enfin sur le plateau où souffle le vent du désert. Mais où est la pyramide ?



FIG. 42. (Phot. J. Capart.) Le désert d'Abou Roache.

Près de la petite maison de l'Institut Français, le sol montre une élévation de quelques mètres à peine. Tout autour, le terrain est parsemé d'éclats de granit rouge. On se croirait dans une de ces carrières où les Anciens allaient chercher les blocs pour leurs monuments et commençaient à leur donner une première façon avant le transport. Mais ici, les tailleurs de pierre qui ont été à l'œuvre n'ont pas édifié ; ils ont, au contraire, exploité la pyramide revêtue de syénite et en ont tiré des seuils de porte, des meules à broyer, etc. Les anciens voyageurs qui nous ont laissé des croquis du site, ont vu encore, bien marquée sur le sol, la forme générale du monument. En un siècle, les ravages se sont précipités et le fier tombeau n'est plus qu'une masse aux contours indécis.

Lorsque le revêtement et le temple qui se développait à la face est ne furent plus à même de fournir les matériaux qu'ils convoitaient, les pillards entreprirent d'éventrer la pyramide. Ils ont déchaussé et emporté toutes les pierres du grand couloir incliné (fig. 40), enlevé les parois, le plafond et le beau dallage de la chambre sépulcrale.



(Phot. Archives d'Art et d'Histoire.) Fig. 43.

TÊTE DU ROI DIDOUFRI



Fig. 44. (Phot. J. Capart.) Abou Roache. La Chaussée des Géants.

A Zaouiet el Aryan, nous trouvons la pyramide arrêtée en cours d'exécution ; Abou Roache nous montre l'édifice, achevé autrefois, presque entièrement détruit. La disposition générale est la même : la grande tranchée, la chambre qui s'ouvre sur elle. La comparaison des deux monuments éclaircit les doutes qui pourraient subsister encore dans quelques esprits sur la destination réelle de Zaouiet el Aryan.

Lorsque l'on descend au fond de la cavité d'Abou Roache, véritable cratère, on peut voir, dans un angle, quelques blocs de calcaire restés en surplomb (fig. 41). C'est tout ce qui subsiste du remplissage de la grande cavité, au fond de laquelle était bâtie la chambre, et qui avait dû être comblée avant qu'on élevât la pyramide proprement dite.

Il a fallu de l'audace pour entreprendre des fouilles dans un site bouleversé de la sorte. Qui aurait osé prédire à Chassinat qu'il en retirerait de merveilleux morceaux de sculpture ? Le Musée du Louvre possède quelques remarquables

pièces sorties des décombres du temple d'Abou Roache; parmi celles-ci, la tête en pierre rouge du roi Didoufri (fig. 43 et 162).

Plusieurs mastabas se groupent à proximité de la pyramide, mais ils ont été tellement abîmés qu'on reconnaît à peine leurs contours.

Ne nous attardons pas davantage à essayer de retrouver la trace de ce que les hommes barbares ont réussi à effacer; allons plutôt contempler, au bord du plateau, le paysage magnifique (fig. 42). La montagne forme une sorte de barrière énorme, délimitant de notre côté une cuve immense, fermée au delà par une série de collines moins élevées. Partout le sol est profondément raviné par l'action de torrents qui se sont entrechoqués et combattus avec une fureur indicible. Quand le regard quitte le paysage infernal, il trouve, à quelque distance, la belle campagne verdoyante bordée de gracieux bois de dattiers. Tout au loin, on entrevoit la ville du Caire, dominée par le Mokattam et les minarets de la mosquée de Mehemet Ali. Vers la droite, les trois grandes pyramides de Guizeh s'étalent majestueusement sur le plateau rocheux. A gauche, on ne voit que le désert sombre et tourmenté, fermé par une rampe partiellement faite de blocs assemblés, véritable chaussée de géants, le long de laquelle les ingénieurs de Didoufri faisaient monter les pierres qui devaient servir à l'érection de la pyramide (fig. 44).

Dans les collines proches des cultures et du village arabe d'Abou Roache, les fouilles de l'Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire ont amené la découverte d'une importante nécropole dont les tombes, soit plus anciennes, soit plus récentes que les pyramides, ont été pillées et ravagées lamentablement. Sans doute, un motif d'ordre religieux avait fait choisir cet emplacement du désert pour la sépulture de personnages princiers. Jusqu'à présent, aucune inscription n'a permis de préciser ce motif. Khéops avait, le premier, établi sa pyramide au rebord du plateau de Guizeh, plus au nord que tous les rois ses prédécesseurs. Didoufri, qui monta sur le trône après lui, tenta de faire mieux encore; mais, tandis que la postérité a gardé la mémoire de Khéops, il a fallu les travaux récents des égyptologues pour tirer Didoufri de l'oubli et lui restituer, non sans hésitation, sa place dans la série des grands pharaons de la IVe dynastie.



CHAPITRE TROISIÈME

LE PLATEAU DE GUIZEH



JOMARD, parlant des pyramides de Guizeh, dans la *Description de l'Égypte*, s'exprimait de la manière suivante :

« Leur cime, vue de très loin, produit le même genre d'effet que les sommets des hautes montagnes de forme pyramidale qui s'élancent et se découpent dans le ciel (fig. 46). Plus on s'approche, plus cet effet décroît. Mais quand vous n'êtes plus qu'à une petite distance de ces masses régulières, une impression toute différente succède; vous êtes frappé et surpris, et dès que vous gravissez la côte, vos idées changent comme subitement; enfin, lorsque vous touchez au pied de la grande pyramide vous êtes saisi d'une émotion vive et puissante, tempérée par une sorte de stupeur et d'accablement. Le sommet et les angles échappent à la vue. Ce que vous éprouvez n'est point l'admiration qui éclate à l'aspect d'un chef-d'œuvre de l'art, mais c'est une impression profonde. L'effet est dans la grandeur et la simplicité des formes, dans le contraste et la disposition entre la stature de l'homme et l'immensité de l'ouvrage qui est sorti de sa main : l'œil ne peut le saisir et la pensée même a peine à l'embrasser. » (Fig. 45.)

Avant de nous approcher de ces prodigieux monuments et d'essayer de les comprendre, il n'est pas sans intérêt peut-être de rapporter une anecdote puisée par un voyageur moderne à une source qu'il a malheureusement négligé de citer. Cette anecdote est relative à la visite de Bonaparte aux pyramides :

« Lorsque, arrivé à leurs pieds avec son armée, ses généraux se sont empressés de monter sur leur sommet, Napoléon est resté en bas, les examinant attentivement, tournant autour d'elles. Les officiers souriaient : « Bonaparte a peur » de monter », disaient-ils. Il est de fait que Napoléon, sujet au vertige, n'avait pas voulu s'élever à quatre cent vingt-deux pieds au-dessus du sol. Du reste, pouvoir y monter plus ou moins facilement est une affaire de jambes plus ou moins longues, la hauteur des pierres qui forment les marches étant souvent d'un mètre. On le sait, Napoléon était petit. En redescendant, les officiers lui dirent, avec une légère pointe d'ironie : « Croyez bien que c'est seulement en » gravissant jusqu'à leur sommet que l'on peut se rendre une idée exacte de » leur grosseur, de leurs immenses dimensions. — En êtes-vous bien sûrs? » dit Napoléon en souriant. « Voici pourtant qui va vous prouver que je me suis » rendu compte aussi bien que vous autres. » Et il leur fit voir un calcul qu'il venait de faire au crayon, calcul qui établissait que, d'après la quantité de mètres de pierres qui se trouvait réunie là, on pourrait, avec celles des trois



FIG. 45. LA MASSE DES PYRAMIDES DE GUIZEH (Phot. Fuzani.)



FIG. 46. (Photoglob.) Pyramides de Guizeh.

pyramides de Guizeh, faire un mur de dix pieds de haut sur un de large, autour de la France ! Nos généraux restèrent interdits. Monge, le célèbre géomètre, qui suivit notre armée en Égypte, refit le calcul et il le trouva parfaitement exact. »

Néanmoins, ceux qui en ont la force ne devraient pas hésiter à s'imposer la fatigue qui résulte de l'ascension de la grande pyramide. C'est en s'y mesurant, de gradin en gradin, que l'on arrive à réaliser l'effort des vieux architectes (fig. 47) ; de plus, la vue dont on jouit du sommet est incomparable. On enveloppe d'un seul coup d'œil tout cet immense champ des pyramides qui se développe vers le sud à perte de vue, où chaque triangle qui se dessine sur le désert marque le centre d'une nécropole royale pleine de trésors historiques. A nos pieds, les quartiers du grand cimetière de la IVe dynastie se délimitent avec une surprenante précision (fig. 49). Les grands monuments mutilés reprennent leur forme générale (fig. 48) ; les avenues qui divisent cette véritable ville des morts s'accusent sur le sol, malgré tous les bouleversements produits par les pillages et les fouilles archéologiques. La publication de belles photographies aériennes a permis tout récemment de donner une excellente impression de ce spectacle grandiose à tous ceux qui n'ont pas eu la bonne fortune d'escalader le monument.

Pour préciser l'idée que chacun doit pouvoir se faire des pyramides, il faut



(Phot. Fuzani.) FIG. 47.

A L'ANGLE NORD-EST DE LA PYRAMIDE DE KHÉOPS.

bien donner quelques chiffres. Pour la pyramide de Khéops, la longueur des côtés est de 230m38; la hauteur, 146m59 (réduite actuellement à 137m18); la hauteur des faces inclinées : 186 mètres. La maçonnerie représente 2.521.000 m³. Petrie a calculé qu'il a fallu pour la construire, 2.300.000 blocs d'environ 1,10 m³ chacun. La pyramide occupe une surface de 54.300 m², c'est-à-dire, plus de trois fois la surface de Saint-Pierre de Rome.



FIG. 48. (Phot. J. Capart.) Quartier sud de la nécropole, vu du sommet de la grande pyramide.

Ces mesures ne sont, bien entendu, qu'approximatives, car la partie inférieure étant recouverte depuis des siècles par du sable et des débris, on n'a pu que tout récemment relever avec précision les dimensions principales du monument. De plus, tout le revêtement extérieur a été arraché et ce n'est qu'à la base, à la face nord, qu'il est possible d'en reconnaître quelques traces.

Arrêtons-nous un moment auprès de ces beaux blocs, taillés et agencés avec une minutie déconcertante. Ils reposent encore partiellement sur le dallage, et la marque des joints n'est pas plus accentuée que si la ligne avait été tracée sur la pierre avec une pointe d'acier aiguë (fig. 6). La pyramide, à la surface rugueuse



FIG. 49. (Phot. J. Capart.) QUARTIER EST DE LA NÉCROPOLE, VU DU SOMMET DE LA GRANDE PYRAMIDE



FIG. 50. (Phot. J. Capart.) Pyramide de Khéops. Pierres de décharge.

et déchiquetée (fig. 51), n'est plus qu'un lamentable squelette du beau monument érigé sur l'ordre du pharaon. Même avec beaucoup d'imagination, il est difficile de se figurer l'impression que devait produire sur les Anciens cette montagne de pierre taillée dans sa masse en figure géométrique et dont les parties lisses, resplendissant sous l'éclat de la lumière, devaient ressembler à un rayon de soleil pétrifié.

C'est à la face nord que se trouvait l'entrée des couloirs menant aux chambres intérieures. Mais la porte était close sous le dallage de revêtement dont rien n'interrompait la surface unie, sinon, bien haut, l'orifice de deux conduits qui, traversant la masse, venaient aboutir aux caveaux. A présent, l'entrée s'ouvre à la treizième assise. Le couloir, qui mesure à peine plus d'un mètre de haut, descend par un angle de 26°5'. D'énormes blocs de pierre ont été disposés en dos d'âne au-dessus du plafond, de manière à décharger celui-ci de la pression formidable qu'il aurait dû supporter sans cela (fig. 50). L'entrée primitive est fermée actuellement ; on rejoint le couloir par une galerie que les pillards ont creusée à travers la maçonnerie au moment où la pyramide fut forcée. La

construction, faite d'énormes blocs assemblés par l'industrie des hommes, s'arrête à partir d'un certain point et la galerie continue en plein roc. On s'imagine la difficulté que devait présenter le travail de ces mineurs qui n'avaient pas à leur disposition les outils perfectionnés des modernes! On suit le couloir pendant près de 100 mètres avant d'arriver à une chambre creusée dans le roc, à plus de 30 mètres sous la base du monument (fig. 52). Peu de personnes ont la curiosité de descendre jusque-là et, cependant, il est utile d'y aller si l'on veut se rendre compte de l'immensité de l'œuvre. Cette chambre souterraine permet de se figurer le chantier en pleine action. La première partie de la salle a déjà sa hauteur normale. Dans le fond, au contraire, on voit encore comment le rocher était labouré de sillons permettant de détacher des blocs du banc de pierre. Ces blocs devaient être de dimensions restreintes, car il ne faut pas oublier que chaque morceau détaché devait nécessairement être évacué par le couloir dont la dernière partie n'a pas plus de 90 centimètres de haut sur 60 centimètres de large. On ne peut s'empêcher de songer aux fourmis qui, pour la construction de leurs galeries, transportent dans leurs mandibules des blocs plus volumineux que leur corps.



FIG. 51. (Phot. J. Capart.) L'arête nord-est de la pyramide.

Tout ce travail n'a servi à rien! Un jour, l'architecte de Khéops a décidé, sans doute d'après les ordres de son maître, de modifier le plan de la pyramide. C'est alors qu'un second couloir ascendant a été branché au plafond du premier. Le point de jonction est difficile à reconnaître actuellement, car l'orifice inférieur du second est bouché par des blocs de granit, manœuvrés par les anciens après les funérailles du roi et que les modernes ont préféré tourner dans l'épaisseur de maçonnerie faite de pierres moins résistantes.



FIG. 52. (Phot. J. Capart.) La chambre souterraine.

Arrivés au sommet de ce couloir, nous pénétrons par un vestibule horizontal dans une grande chambre. L'angle aigu de la voûte est fait d'énormes blocs encastrés profondément dans les murs. Les parois sont noircies et polies par le frottement d'innombrables mains. On a peine à distinguer les joints des pierres de dimensions gigantesques. On se refuserait volontiers à croire qu'il s'agit d'une maçonnerie et non d'un caveau creusé dans le roc. Même les Bédouins qui accompagnent les voyageurs à l'intérieur de la pyramide ne savent exactement ce qu'il en est. C'est ici qu'aurait dû se trouver le sarcophage royal, sans les développements ultérieurs apportés au plan de l'édifice et qui allaient lui ajouter de nouveaux éléments d'incontestable grandeur.

Revenons sur nos pas. Jusqu'à présent nous avons cheminé dans les couloirs où l'on ne peut s'avancer que plié en deux. Nous nous trouvons cette fois dans une galerie spacieuse, haute de 8 m 50 et longue de 47 mètres (fig. 53 et 54). Les murs, faits de calcaire compact, s'élèvent en se rétrécissant d'une assise à l'autre. C'est ainsi que les larges dalles du plafond reposent sur sept assises en encorbellement (fig. 55). A droite et à gauche, des banquettes dans lesquelles sont creusées des encoches, permettent de deviner le dispositif au moyen duquel le cercueil du pharaon a été traîné jusqu'à la chambre funéraire. Nous y pénétrons par un étroit couloir qui s'ouvre du sommet de la galerie.

Empruntons au *Baedeker* les indications relatives aux dimensions de ce caveau

royal (fig. 56) : La longueur des côtés nord et sud est de 5^{m}20 ; celles des côtés est et ouest, de 10^{m}43, sur 5^{m}81 de hauteur. Le sol est à 42^{m}28 au-dessus de la base de la pyramide. Toute la chambre est revêtue de granit et le plafond est formé de neuf énormes dalles, longues de 5^{m}64. Il faut se promener lentement le long des parois en effleurant du doigt la surface du granit, pour constater les dimensions réelles des blocs employés à la construction de cette chambre ; mais pour se rendre compte de ce travail gigantesque il faut se rappeler que les carrières d'où ces pierres ont été extraites se trouvent à près de 1.000 kilomètres de distance vers le sud.

Le sarcophage de granit est placé sur le dallage, à l'extrémité ouest de la salle. Sa vue produit une impression mélancolique. Cette belle cuve de pierre, taillée avec régularité, dont les parois sonnent comme une cloche quand on les heurte, est maintenant abîmée par le temps et par les hommes, souillée par les gouttes de cire tombées de la bougie des innombrables visiteurs qui se sont penchés sur elle.

Nous savons à peu près depuis quand les modernes visitent l'intérieur de la pyramide. Près de l'entrée et dans la grande galerie, des noms et des dates depuis 1504 ont été relevés. En 1764, un voyageur anglais, du nom de Davison, a découvert, en perçant un passage au plafond de la galerie, qu'il existait au-dessus du caveau royal une première chambre de décharge. Plus tard, on a constaté qu'il y en avait ainsi cinq superposées. C'est sur les blocs qui ont servi à construire les deux plus élevées qu'on a trouvé des marques de carrière à l'encre rouge au nom du roi Khéops.

L'ingéniosité des anciens architectes se révèle encore par un détail. Au sortir de la chambre royale, on remarque une sorte de réduit dans lequel manœuvraient de véritables vannes faites de granit, qui descendaient entre des rainures de manière à obstruer définitivement le passage. On les a fait éclater lors de l'ouverture de la pyramide, à l'exception de l'une d'elles qui n'avait pas manœuvré autrefois et qui est restée coincée à la partie supérieure.



FIG. 53. (D'après la *Description de l'Égypte*
La grande galerie vue d'en bas.

S'il fallait convaincre un incrédule du haut

degré de développement de la civilisation égyptienne et qu'on n'eût à sa disposition qu'un temps strictement limité, il serait tout indiqué de conduire cet homme, s'il est intelligent et capable d'un effort de réflexion, à l'intérieur de la grande pyramide. Il y apprendrait plus, en une heure, qu'en une année dans la bibliothèque spéciale la mieux montée.

Au sortir de la pyramide, nous nous dirigerons vers l'est, où se trouvait autrefois le temple consacré à la mémoire de Khéops. C'est à peine si l'on peut encore reconnaître quelques traces du dallage en pierres noires. Deux immenses cuvettes, de forme allongée, ont été longtemps considérées comme les « fosses à mortier ». Actuellement, on croit y reconnaître l'emplacement de barques funéraires qui faisaient partie de l'équipement du temple. Un peu plus loin sont échelonnées, du nord au sud, trois petites pyramides qui ont servi à des reines ou à des princesses de la famille de Khéops. Le temple de la plus méridionale est devenu, au cours des âges, un centre de dévotion à l'Isis des pyramides. On le remania en le reconstruisant à plusieurs reprises et les murs portent des ex-voto gravés par les fidèles. C'est là que Mariette a retrouvé la stèle célèbre au nom de la princesse Henout-Sen, renouvelée à la XXIIe dynastie en pastiche d'une inscription de la IVe.



FIG. 54. (D'après la *Description de l'Égypte*.)
La grande galerie, vue d'en haut.

Tout le plateau incliné vers l'est, de part et d'autre de la rampe qui menait de la plaine à la pyramide, est couvert d'énormes tombeaux rangés avec régularité et dont la silhouette générale répète le type de la banquette arabe, du « mastaba » (fig. 49). C'est là que reposaient, dans leur caveau creusé sous le sol, les grands personnages de la cour du roi, entre autres, le prince Hardadaf dont nous rencontrerons le nom ultérieurement. La reine Meresankh, petite-fille de Khéops, nous a laissé, sous le massif d'un des gigantesques mastabas, une tombe merveilleusement conservée. Elle est composée d'un grand hall sur lequel s'ouvrent deux annexes. Celle de droite, sorte de réduit autrefois fermé par une porte et des murs que les pillards ont fait disparaître, montre, hardiment détachées de la paroi du fond, dix grandes images. Quatre

d'entre elles représentent Meresankh ; trois autres, ses filles. Les trois dernières, formant un groupe séparé, sont des images de la reine-mère Hetepheres II qui, à en juger d'après plusieurs indices, aurait fait exécuter la tombe pour sa fille. Le réduit du fond montre encore d'autres effigies disposées symétriquement à droite et à gauche d'une stèle au pied de laquelle est creusé le puits conduisant au caveau.



FIG. 55. (Phot. J. Capart.)
La grande galerie. Extrémité nord.

Hetepheres II était la petite-fille d'Hetepheres I, reine de Snefrou et mère de Khéops, dont le professeur G. Reisner a découvert la mystérieuse cachette au mobilier funéraire d'une richesse inespérée. Le puits de 32 mètres, retrouvé bloqué jusqu'à la surface du sol, s'ouvre à peu de distance de la pyramide de reine la plus septentrionale.

Les parois rocheuses du plateau sont creusées d'hypogées à plusieurs niveaux ; la plupart, laissés ouverts depuis longtemps, ont été ravagés par les indigènes du village voisin (fig. 58). Dans quelques-uns de ces tombeaux on peut voir, sculptées à même la roche, de grandes figures d'hommes et de femmes debout, ou encore des figures de scribes disposées dans des niches et dont l'effet est saisissant. Ce sont les témoins de la gloire de Khéops.

Nous sommes descendus de la sorte au niveau de la vallée et, si nous avançons quelque peu vers le sud, nous pouvons aborder l'examen de la tombe du roi Khéphren (fig. 57), en commençant par le vestibule inférieur. Celui-ci se présente à nous sous l'aspect d'une construction massive, établie sur plan carré, aux parois légèrement inclinées et terminées par une pierre faîtière arrondie. Ce qui frappe au premier regard, c'est la dimension extraordinaire des blocs de granit qui servaient de revêtement et dont quelques-uns ont un poids si considérable qu'on est tenté de se demander par quelle aberration les architectes s'obstinaient à transporter bien loin et à mettre en place des masses

qui décourageraient les efforts des constructeurs modernes. Un bloc de granit pèse 38.000 kilogrammes ; un autre, 150.000 !

Les destructeurs des monuments antiques semblent ici avoir renoncé à leur tâche devant son énormité ; c'est ainsi que nous possédons encore le seul temple d'Ancien Empire dont il reste autre chose que des ruines. On entrait par deux portes disposées symétriquement à droite et à gauche de la façade. Il se peut que ces portes aient été flanquées chacune de deux figures de sphinx dont on croit reconnaître les bases sur le dallage. Ces entrées étaient vraisemblablement consacrées l'une au royaume de Haute-Égypte, l'autre au royaume de Basse-Égypte. Elles conduisent toutes deux à un vestibule dont les murs sont entièrement revêtus de granit (fig. 59). Il est curieux d'observer les irrégularités de l'appareil. Pourquoi n'avoir pas cherché à bâtir les murs en assises régulières, auxquelles les joints, remarquablement exacts d'ailleurs, auraient pu donner un véritable rythme ? Au lieu de cela, on s'est contenté de poser des blocs de module différent qui font penser à un habit composé de nombreux morceaux d'étoffes aux formes les plus hétéroclites. On a même taillé des pièces formant un angle, alors qu'il eût été plus facile de déterminer celui-ci par l'intersection des deux murailles. On ne peut s'empêcher de croire que tous ces joints devaient être dissimulés autrefois sous un enduit. N'oublions pas que les Anciens recouraient au granit non parce qu'ils le considéraient comme une belle matière mais parce qu'ils y voyaient un élément indestructible. Ils cherchaient avant tout à construire pour leurs morts des « maisons d'éternité », des « temples de millions d'années ».

Un puits s'ouvre dans le dallage du vestibule, mais il est douteux qu'il ait fait partie du plan primitif. C'est là que Mariette a retrouvé, jetées pêle-mêle, les admirables statues de Khéphren, du Musée du Caire.

Celui qui pénétrait dans le temple par la porte centrale de ce

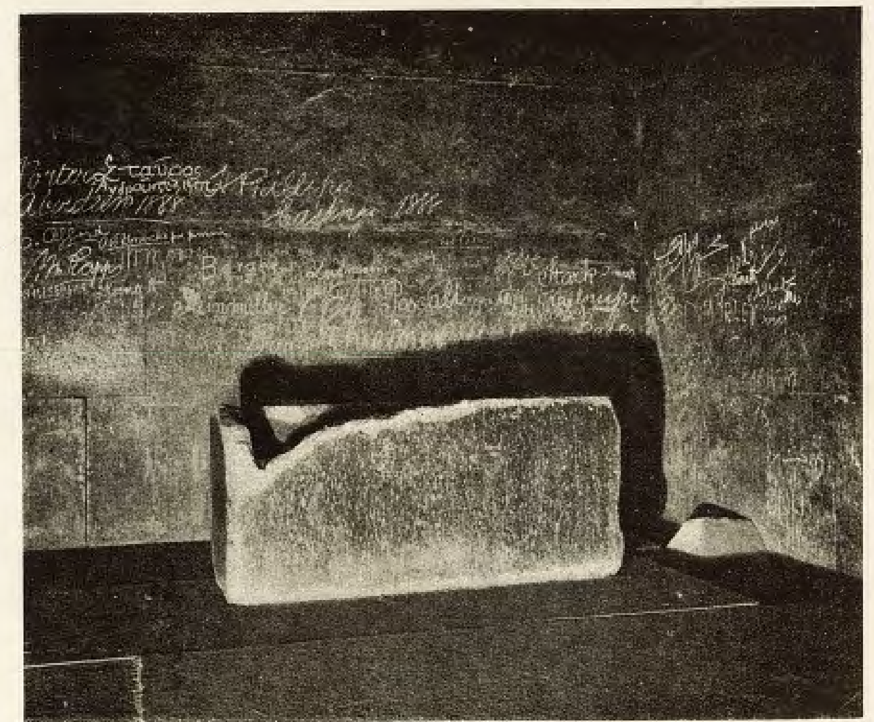


FIG. 56. (Phot. J. Capart.) Pyramide de Khéops. Chambre du sarcophage.

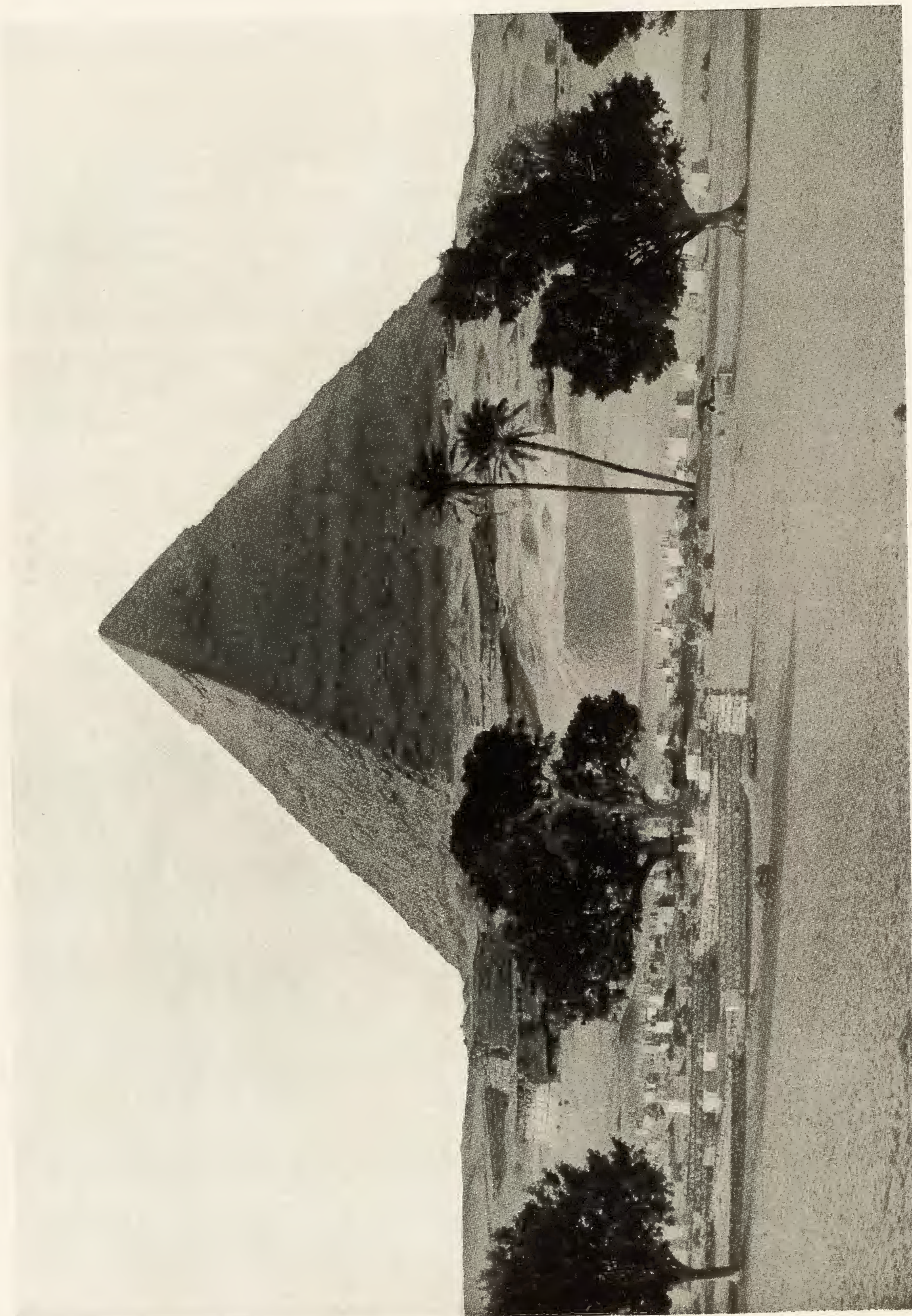


FIG. 57. (Phot. Fuzani.) PYRAMIDE DE KHÉPHREN

vestibule, se trouvait dans une vaste salle dont la forme n'a été reprise dans aucun monument de l'architecture occidentale. C'est comme un T gigantesque, renversé. A droite et à gauche, une seule rangée de piliers supporte les puissantes architraves sur lesquelles reposaient les dalles du plafond. Au centre, la nef prend toute son ampleur avec ses deux rangées de piliers carrés, faits chacun d'un seul bloc de granit. Le long des murs étaient alignées des statues dont le socle était encastré dans le dallage d'albâtre. A la partie supérieure, de fines rainures en biseau ménageaient à la salle un éclairage mitigé qui devait sans doute augmenter encore l'impression de grandeur produite déjà par sa disposition architecturale.



FIG. 58. (Phot. J. Capart.) Hypogées de Guizeh.

Lorsque nous visitons les ruines d'un monument grec ou romain, nous pouvons imaginer sans trop d'effort les cérémonies qui s'y déroulaient. Pour l'Égypte pharaonique, il n'en est pas de même et nous sommes bien embarrassés de nous rendre compte des particularités du plan. A quoi répondent les petites salles disposées au sud de la barre du T ? Par analogie avec certaines chambres de plusieurs pyramides, on les appelle des magasins. Il se peut qu'elles aient réellement servi au rangement et à la conservation des objets nécessaires au culte. Mais ici, de nouveau, nous nous trouvons décontenancés par la banalité de l'emploi et la grandeur, la beauté des matériaux mis en œuvre. Contentons-nous de remarquer une plaque de granit de 4 mètres de long sur 2 de large et 75 centimètres d'épaisseur. A la partie nord se détache un couloir de près de cinq cents mètres de long, qui établissait la communication entre le vestibule et le temple proprement dit, et dont les fouilles récentes ont déblayé l'assiette (fig. 7). Pourquoi faut-il que l'on oblige les visiteurs à entrer par cette issue dérobée ? Ce n'est qu'en pénétrant par les portes principales que l'on peut retrouver quelque chose de l'impression calculée par les auteurs du monument.



FIG. 59. (Phot. J. Capart.) TEMPLE DE KHÉPHREN. VESTIBULE DE GRANIT

Pour voir le grand sphinx, déblayé dans ces dernières années par le gouvernement égyptien, il faut longer la chaussée qui monte vers la pyramide. L'œuvre, lamentable, ravagée et mutilée par le temps et par les hommes, a souffert aussi des restaurations successives qu'elle a subies depuis la haute antiquité (fig. 61). On ne peut, évidemment, se résoudre à voir le sphinx tomber en morceaux ; mais chaque fois qu'on y a touché, son aspect y a perdu et ceux qui l'ont autrefois sculpté, à même le rocher, auraient le droit de se plaindre du manque de respect de la postérité à l'égard de la majesté de leur œuvre. Les égyptologues ont dissipé le mystère qui s'attachait à cette grande figure, mais les légendes flottent encore autour d'elle et en font un monument unique dans toute l'histoire de l'antiquité. Ce que l'on sait, ce que les textes affirment, c'est que le sphinx est l'image d'un dieu solaire. Tandis qu'il dormait à l'ombre du monument, le jeune prince qui allait devenir Thoutmès IV eut un songe prophétique. Le dieu lui apparut et lui dit : « Je suis ton père, Harmakhis-Khepra-Ra-Atoum. » On y voyait donc l'incorporation de différentes divinités solaires qui avaient fini par s'unir et se confondre. La stèle qui porte cette inscription et qui se dresse encore entre les pattes du colosse est malheureusement mutilée à l'endroit précis où se trouve le nom de Khéphren. Néanmoins, on dit généralement que le sphinx a été sculpté à cette époque, mais la démonstration de cette hypothèse



FIG. 60. (Phot. A. de Malander.) Pyramide de Khéphren. Ruines du temple.



Fig. 61. (Phot. Fuzani.) LE SPHINX DÉBLAYÉ



Fig. 62. (Photoglob.) La pyramide de Khéphren.

est encore à faire, si bien que la véritable énigme du sphinx reste la date de sa création. Attendons le résultat des fouilles en cours.

De l'autre côté de l'allée, on a découvert la tombe d'une grande dame que l'on croit être la mère de Khéphren. Sur la gauche, un peu plus vers le désert, se trouvent les restes d'une pyramide inachevée.

Montons à l'extrémité du couloir jusqu'aux ruines à peu près méconnaissables du temple funéraire proprement dit. L'architecte Hölscher, qui l'a étudié sous la direction de Steindorff, a réussi à en rétablir le plan avec toute la certitude désirable. Quand on a vu celui-ci, on peut en retrouver sur place les éléments principaux : d'abord, une série de magasins, puis de grandes salles à piliers rappelant la disposition caractéristique du vestibule; ensuite, une large cour, sans doute décorée de piliers osiriaques, conduisant à cinq chapelles disposées régulièrement à travers toute la largeur du temple. Sur le côté sud, un couloir dérobé menait à une nouvelle série de magasins et à la chambre où se dressait, exactement dans l'axe de la pyramide, le décor en forme de niche qu'on appelle improprement la stèle. Les regards se fixent surtout sur deux massifs de pierre, bizarrement érodés par l'action du sable chassé par le vent, ce qui leur donne l'aspect de rochers naturels (fig. 60). Cette impression est encore renforcée par l'extraordinaire dimension des pierres dont est faite

cette maçonnerie sans doute unique au monde. Lorsqu'on lit, dans le rapport de l'architecte, les mesures et le poids des blocs, on a quelque peine à s'imaginer la réalité. Sur place, on est tenté de croire que les Anciens devaient avoir à leur disposition des forces, oubliées depuis, qui leur permettaient de faire abstraction du problème de la pesanteur. Cela seul expliquerait aisément comment ils employaient sans hésitation des pierres dont la plus volumineuse (on n'a pu la mesurer qu'approximativement parce qu'elle est encore engagée dans le sol) ne pèse pas moins de 425.000 kilos. Le plus grand des obélisques encore debout, l'obélisque d'Hatshepsout, à Karnak, n'atteint pas ce poids.

Au nord et au sud du temple funéraire s'appuient les grands murs d'enceinte qui enserrent étroitement la pyramide comme pour l'isoler du contact des vivants. La tombe de Khéphren est presque aussi formidable que celle de Khéops. Tandis que cette dernière a perdu tout son revêtement, sauf quelques blocs de la base du côté nord, la pyramide de Khéphren a conservé, elle, une sorte de calotte lisse, saillant aux angles, d'un fort curieux effet (fig. 62). Les dépe-



FIG. 63. (Phot. J. Capart.) Pyramide de Mycérinus. Revêtement de granit.

ceurs de monuments se sont fatigués ici, avant d'avoir atteint le sommet et consommé la destruction.

La pyramide de la reine est établie non à l'est, mais au sud de la pyramide royale, assez loin de l'enceinte particulière de celle-ci. Elle possède, comme celle du pharaon, des murs dans lesquels elle est enclose. Vestibule, couloir et temple, majestueuse pyramide du roi, petite pyramide de la reine, tels sont les monuments principaux de l'aire de Khéphren, qui possède encore quelques particularités intéressantes. Il faut voir surtout la grande paroi verticale découpée dans le rocher vers l'ouest, par les architectes de Khéphren. Il s'est formé ainsi une esplanade régulière, le long de laquelle s'ouvrent les portes d'une série de tombeaux. Plus vers l'ouest encore, on voit se dessiner, sous le sable, de nombreuses constructions dans lesquelles on a cru deviner les habitations occupées par les ouvriers pendant les longues années que dut prendre l'achèvement de cet ensemble gigantesque.

Dirigeons-nous maintenant vers la pyramide de Mycérinus. En tout autre

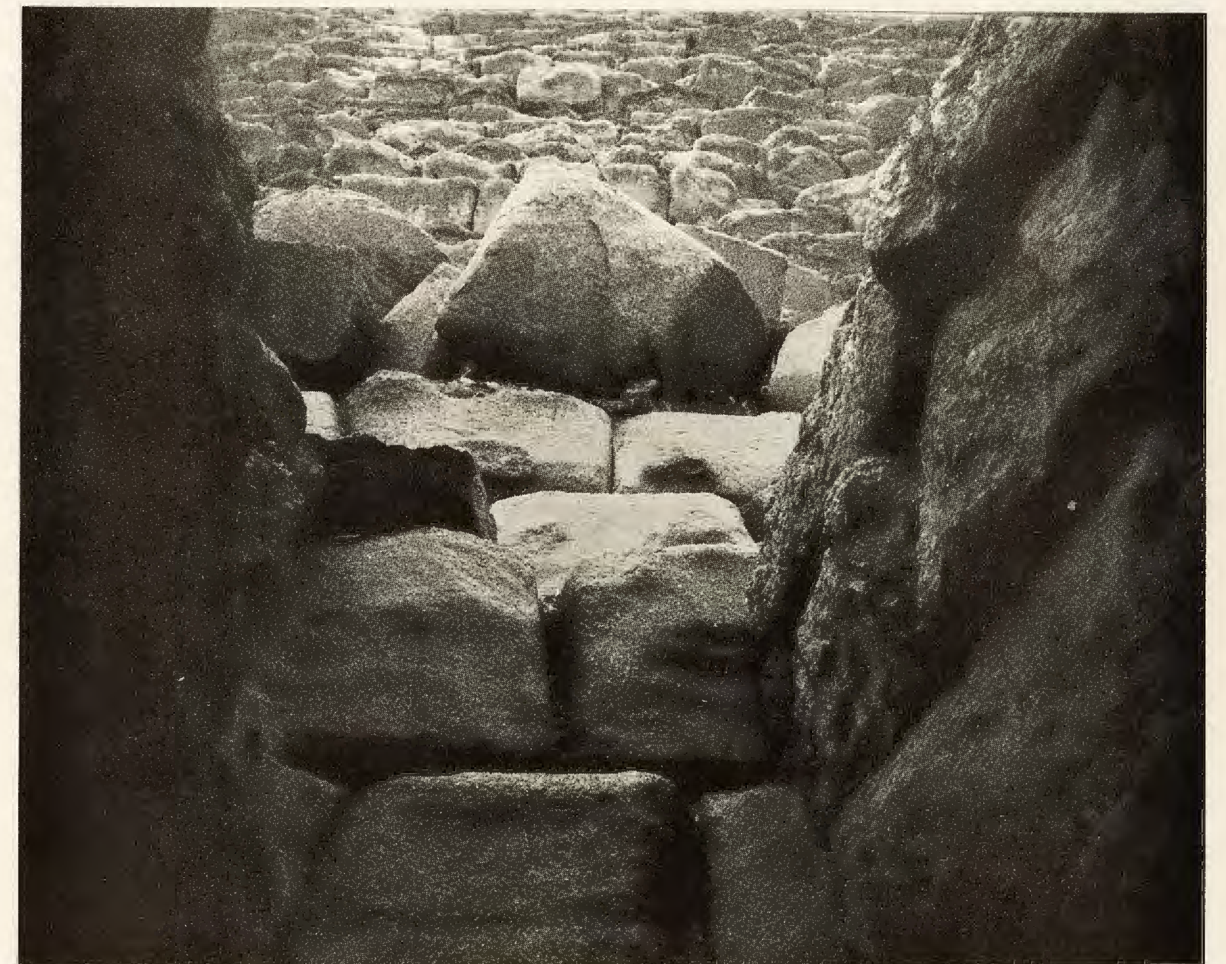


FIG. 64. (Phot. J. Capart.) Pyramide de Mycérinus. Blocs de granit non équarris.



Fig. 65. (Phot. Ernst von Sieglin Expedition 1910.)

LA PYRAMIDE ET LE TEMPLE DE MYCÉRINUS



Fig. 66. (D'après G.-A. Reisner et C.-S. Fisher.) La carrière de Mycérinus.

endroit elle nous paraîtrait immense ; ici, elle semble petite, malgré ses 66 mètres de hauteur. On dit que son constructeur a voulu rivaliser avec les grandes pyramides seulement par la perfection donnée à son œuvre. Ce n'est sans doute qu'une légende ; néanmoins, il est de fait que le beau granit a été employé ici avec plus de profusion : seize assises de la partie inférieure en étaient revêtues (fig. 63). Mais le travail ne fut pas achevé. Mycérinus — tout au moins les drogmans le racontaient-ils à Hérodote — était voué par le sort à un nombre d'années restreint. Il eut beau chercher à tromper l'oracle en faisant de la nuit le jour, il mourut sans avoir terminé son tombeau. A la face est, là où l'on peut observer le mieux comment le temple funéraire faisait corps avec la pyramide (fig. 65), les blocs de granit dont la surface externe a été laissée brute, donnent à l'appareil l'aspect d'une construction du type rustique (fig. 64). Dans le temple même, à la partie nord, on peut voir des pierres qui viennent d'être posées telles qu'elles sont arrivées de la carrière, ayant encore leur marque peinte en rouge. Les constructeurs avaient soin de laisser un rebord en saillie tout autour de la face externe, de manière à empêcher les accidents au cours

de la manipulation et de la pose. Ce rebord disparaissait au polissage.
Le temple inachevé se réduit mal au plan des édifices de même genre mieux connus. On peut voir sur le sol l'emplacement de la rampe qui se dirigeait vers la vallée et aboutissait à un vestibule que Reisner a trouvé entièrement, ruiné. Les admirables groupes en schiste, du Caire (fig. 213) et de Boston y étaient cachés. Nous trouvons ici trois petites pyramides, comme chez Khéops, mais disposées au sud et non à l'est. Rien ne permet de deviner la cause de ces variantes d'orientation. Deux de ces pyramides sont nettement à degrés.
Une partie des pierres ayant servi à construire les monuments de Mycérinus a été extraite du sol même du plateau de Guizeh. Plus tard, sur les gradins de la carrière exploitée à ciel ouvert, on a bâti et creusé des tombes pour les familles des prêtres attachés au culte du roi (fig. 66).
A de nombreux endroits sur le plateau, se trouvent aussi groupées des sépultures qui datent pour la plupart de l'Ancien Empire. Entre les chaussées de Khéphren et de Mycérinus, le Service des Antiquités a déblayé quelques mastabas aux dispositions tout à fait remarquables. Mais la grande nécropole, où reposent de nombreuses générations de personnages de rangs divers se rattachant de près ou de loin à la famille ou au sacerdoce des rois de la IVe dynastie, s'étend à perte de vue dans la partie du plateau désertique à l'ouest de la pyramide de Khéops. Depuis plus d'un quart de siècle, des missions scientifiques s'emploient à la dégager du sable. Les quartiers se révèlent les uns après les autres, apportant chacun leur précieuse moisson de monuments historiques. Nous aurons à nous livrer à l'étude de cette nécropole, car nous ne l'avons considérée en ce moment que dans ses rapports avec les tombes royales. Guizeh est tout un monde ; nous venons d'y faire une rapide visite topographique. Plus tard, nous évoquerons les témoignages que nous apportent ses monuments.



CHAPITRE QUATRIÈME

ABOU SIR ET ABOU GORAB



RARES sont les touristes qui font l'excursion d'Abou Sir et tous, ou presque tous, reviennent désappointés. Les curieux monuments de la Ve dynastie qui se trouvaient là ont été détruits à un point tel, qu'il est difficile de se rendre compte sur place de leur splendeur d'autrefois.
Pour comprendre les ruines, il faut avoir étudié au préalable les grands ouvrages dans lesquels les investigations des égyptologues ont été exposées, ou mieux encore, pour la pyramide de Sahoure, avoir examiné la maquette du musée de Berlin. Peu d'édifices d'Ancien Empire sont mieux connus que ceux-là, grâce aux fouilles et aux publications de la Société Orientale Allemande. La reconstitution de la nécropole d'Abou Sir est un des triomphes de l'archéologie d'Égypte au début du XXe siècle (fig. 70).
Lorsqu'on va visiter Abou Sir, on part ordinairement de Saqqarah, le long de la falaise désertique. De loin, les pyramides paraissent des buttes de décombres. Elles étaient construites moins soigneusement que celles de la IVe dynastie et, le revêtement arraché, le noyau intérieur s'est éboulé. C'est peut-être grâce à cette circonstance que les dépeceurs de monuments n'ont pu extraire jusqu'au dernier bloc des temples protégés par les éboulis.
En interrogeant avec soin et patience ces ruines, on a pu retracer l'histoire du site. Sahoure, le premier, décida de bâtir sa pyramide en cet endroit, sans doute à proximité de son palais qui devait s'élever sur la rive gauche du Nil, dans la plaine. Ses architectes purent choisir à leur gré l'emplacement le plus favorable. Le plan qu'ils adoptèrent pour la sépulture royale peut être considéré comme un véritable modèle (fig. 68). Au bas de la montagne, exactement à la limite des inondations, s'élevait, sur un quai où l'on pouvait aborder lorsque les eaux étaient hautes, un élégant vestibule ouvert par un portique aux colonnes décorées de palmes. De ce vestibule, qui abritait sans doute plusieurs statues royales, on passait dans une galerie couverte s'élevant en pente douce jusqu'au plateau. Celle-ci débouchait dans une salle longue, aux parois épaisses, qui donnait accès dans une cour entourée de portiques dont l'effet devait être vraiment remarquable. Nous pouvons reconnaître, sans trop de difficultés, l'endroit précis au milieu du temple bouleversé (fig. 67). De grandes parties du dallage en basalte sont conservées ; quelques bases de colonnes, qui y sont encastrées, dessinent encore vaguement le contour du portique. La partie inférieure des murs était aussi en pierre noire, tandis que la partie supérieure était de beau calcaire blanc des carrières de Tourah, sculpté en fins reliefs rehaussés



FIG. 67. TEMPLE DE SAHOURE. ATRIUM (Phot. J. Capart.)

de brillantes couleurs. Au moment des fouilles, plusieurs colonnes gisaient pêle-mêle au milieu des fragments sculptés. Certains ont cru impossible de songer à une reconstitution sur place, et colonnes et reliefs ont pris le chemin des musées du Caire et de Berlin.

Tous ces éléments ont permis aux dessinateurs et aux architectes de suggérer, dans les publications de la Deutsche Orient-Gesellschaft, un ensemble nouveau dans l'architecture égyptienne (fig. 71). La cour, avec ses portiques aux gracieuses colonnes dactyliformes, appelle irrésistiblement la comparaison avec un atrium classique. Rien dans les divers éléments ne donne l'impression, souvent pénible dans les monuments égyptiens, que les rapports architecturaux ont été faussés par l'emploi de la pierre. La masse de la pyramide, sur laquelle se détache le portique, n'est cependant pas écrasante. La richesse des matériaux employés, leur diversité de couleurs, les oppositions de lumière et d'ombre sous les portiques, tout cela témoigne du raffinement de l'art architectural à cette époque. Dans un angle de la cour était exposé un autel en granit, décoré de figures de génies apportant les offrandes au roi défunt.

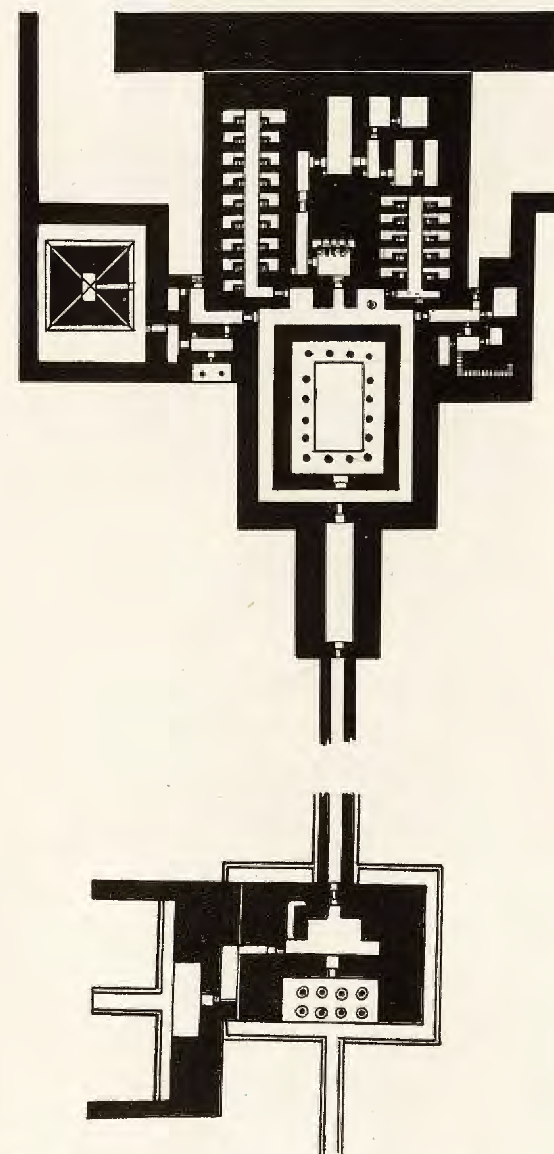


FIG. 68. (D'après L. Borchardt.)
Temple de Sahoure. Plan.

On atteignait ensuite une sorte de vestibule de dégagement où s'ouvraient plusieurs portes. Dans l'axe principal de l'édifice se trouvait une chambre, plutôt exiguë, divisée en cinq compartiments destinés chacun à une statue de Sahoure. A droite et à gauche, un couloir donnait accès à une série de magasins et de trésors dont la disposition se reconnaît encore assez nettement sur place. Ces réserves étaient ménagées au nord et au sud dans l'épaisseur d'un grand carré de constructions formant ce qu'on appelle d'habitude le temple intime. C'est dans le même massif que se dissimulaient également des couloirs et des chambres dont l'une, située exactement dans l'axe de l'édifice, renfermait la stèle.

La pyramide de la reine se dresse

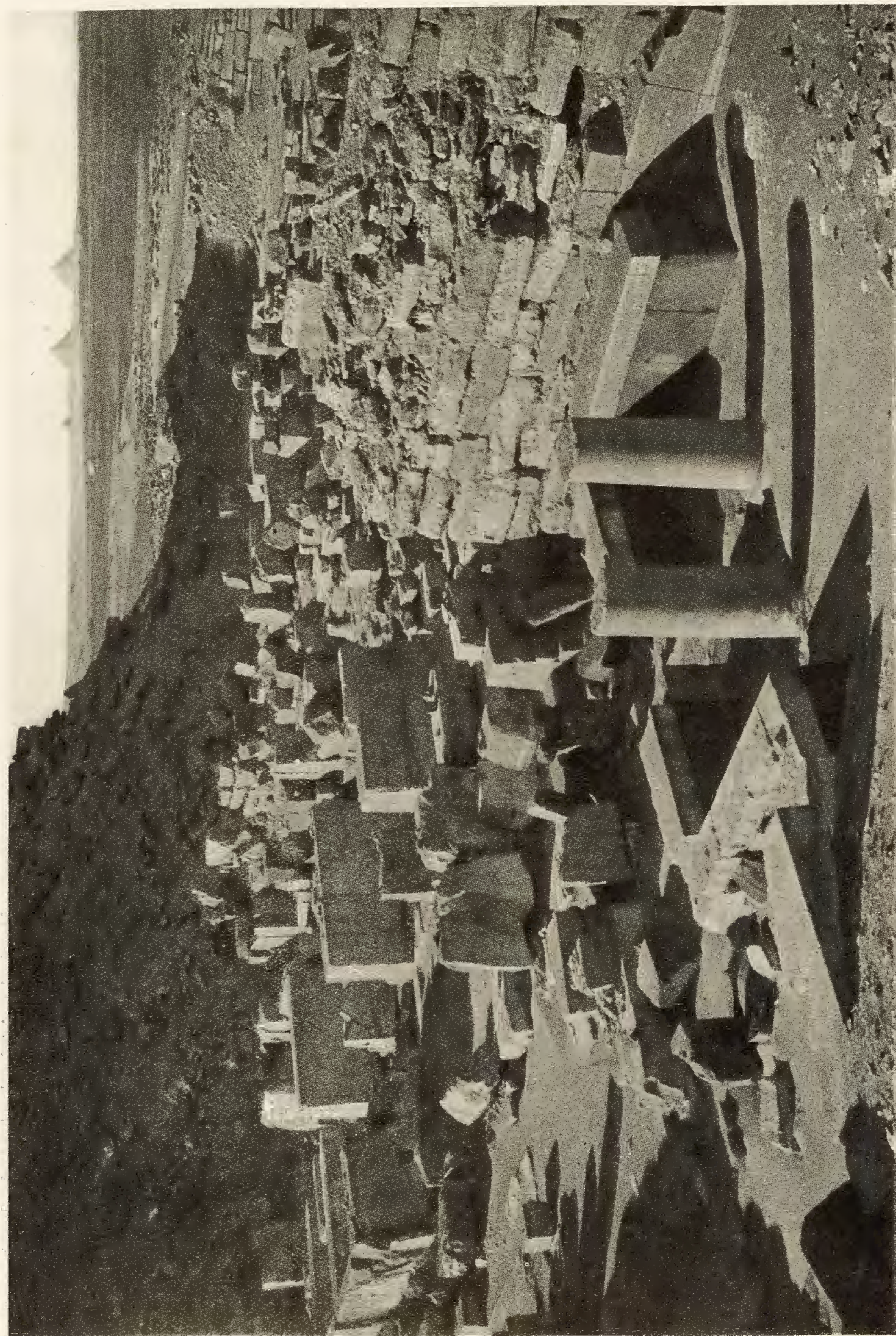


Fig. 69. (Phot. J. Capart.) TEMPLE DE SAHOURE. PORTIQUE DE LA REINE



Fig. 70. (D'après L. Borchardt.) Nécropole royale d'Abou Sir. Reconstitution.

dans une petite cour au sud de la partie centrale du temple. Quelques salles, commandées par un portique indépendant, s'y rattachent (fig. 69). Les fouilleurs ont eu la surprise de découvrir, dans le sous-sol, un système d'écoulement des eaux au moyen de tuyaux de cuivre. Cette étrange canalisation recueillait l'eau de plusieurs déversoirs dont l'orifice se fermait par des bouchons du type le plus moderne.

Il n'y a pas beaucoup de ruines en Égypte qui donnent encore au visiteur attentif une telle impression de richesse et de splendeur. A considérer la beauté et la diversité des matériaux mis en œuvre, à remarquer le fini des colonnes et la fermeté de la gravure des hiéroglyphes (fig. 73), on comprend ce que devait être un tel édifice. Il faut se représenter l'aspect mystérieux de ces salles, de cet admirable portique au plafond constellé d'étoiles, aux murs tapissés de reliefs peints d'une exécution raffinée (fig. 72).



Fig. 71. (D'après L. Borchardt.) Atrium reconstitué.

Pendant des siècles, sans doute, le temple de Sahoure a servi de carrière aux habitants de tous les villages voi-

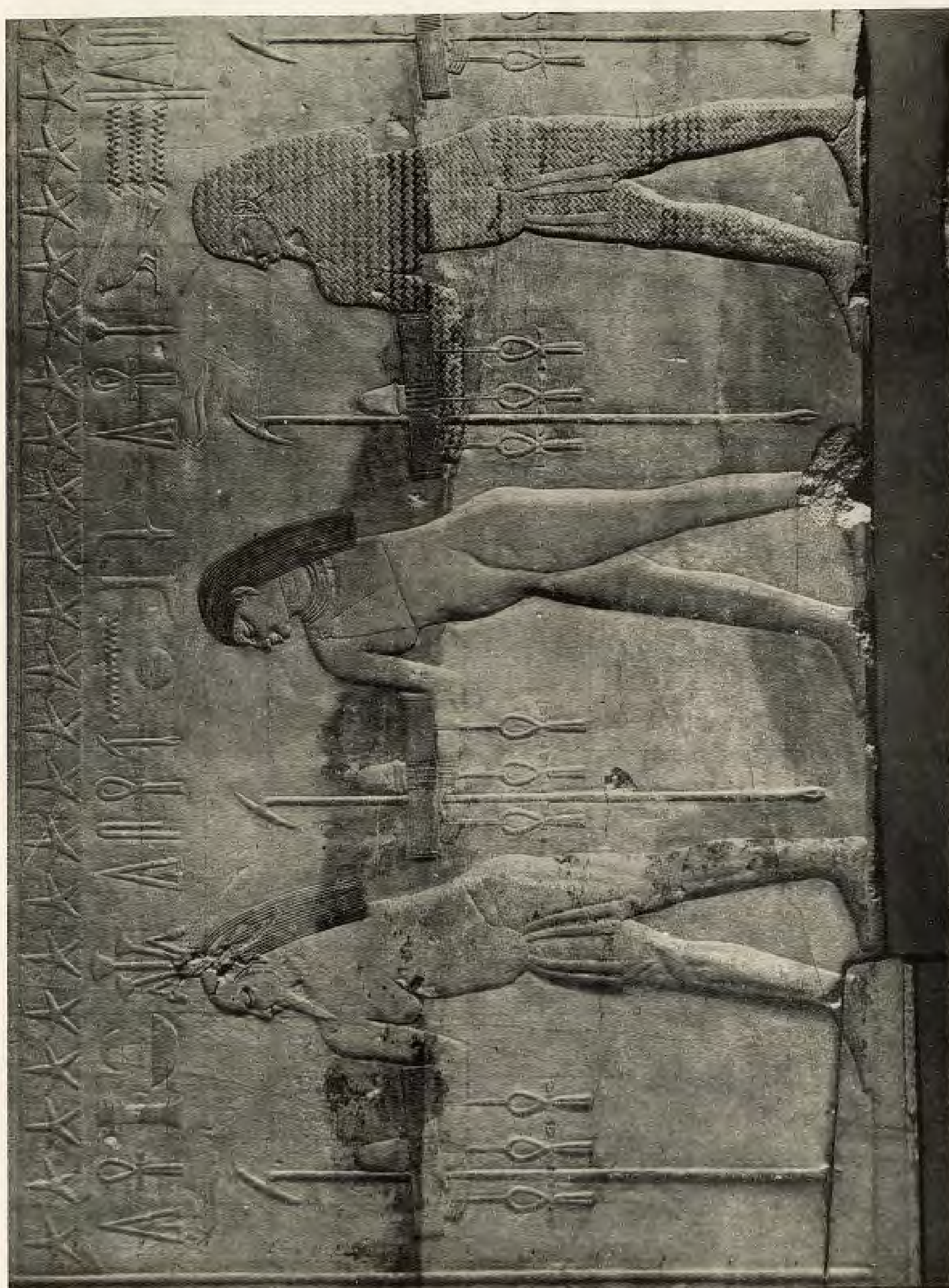


Fig. 72. (Phot. Lehnert et Landrock.) LES NILS DE SAHOURE

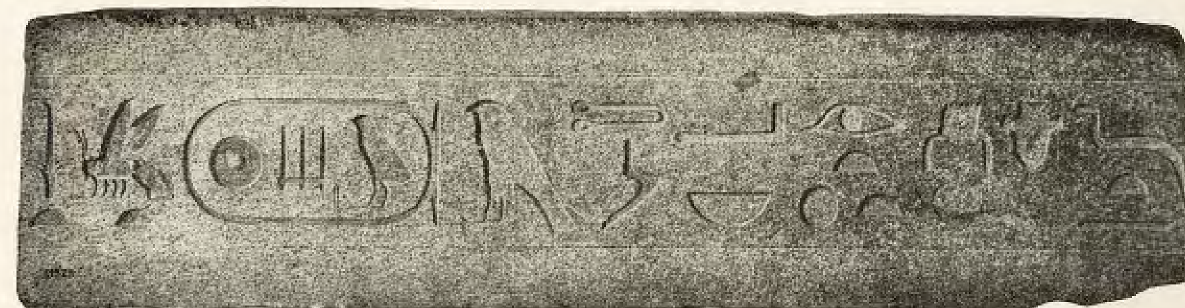


Fig. 73. (Phot. Lehnert et Landrock.) Linteau de granit.

sins. Les éléments retrouvés au cours des fouilles étaient-ils insuffisants au point de justifier l'abandon des ruines à leur triste destinée, sans tenter même un effort de mise en ordre ? Il ne fallait pas, cela va de soi, rebâtir le temple de Sahoure, mais on pouvait déblayer les accès et les couloirs pour permettre d'en suivre complètement le tracé, fermer par des moellons les brèches qui brouillent la lecture du plan, redresser sur leur base quelques belles colonnes de granit et, par l'indication d'un morceau de plafond et de corniche, permettre à l'œil de rétablir les proportions de l'ensemble. Ces colonnes splendides exilées dans les salles étroites du musée attirent à peine l'attention des visiteurs qui passent, indifférents, à côté du miracle de perfection technique qu'elles constituent. M. Engelbach, qui vient de prendre sur l'une d'elles deux mille cinq cents mesures, a constaté que nulle part l'irrégularité de la surface ne dépasse cinq millimètres. Nous voilà de nouveau devant une énigme : comment les Égyptiens faisaient-ils pour tourner ces colonnes de granit ?

Suivant la coutume, les familiers du roi Sahoure construisirent leurs sépultures à proximité du temple et plusieurs grands mastabas s'installèrent de la sorte sur le plateau du désert, surtout au sud



Fig. 74. (Phot. E. Brugsch.) Colonne lotiforme.



FIG. 75. (Phot. J. Capart.) TEMPLE DE NEFERIRKERE



FIG. 76. (Phot. J. Capart.) Abou Sir vu de la vallée.

de l'allée montante. C'est là que se trouve la tombe de Ptah Shepses, qui a fourni au Musée du Caire la plus ancienne colonne lotiforme en pierre (voir fig. 74).

Lorsque Neferirkere résolut, lui aussi, de faire bâtir sa pyramide sur le plateau d'Abou Sir, il dut se reporter à quelque distance vers le sud, de manière à pouvoir développer aisément les diverses parties de son temple funéraire sans empiéter sur la nécropole de Sahoure. Mais Neferirkere mourut prématurément : une portion seulement de son temple était construite, en belles pierres ; on acheva le reste en briques. Ce contraste entre les deux parties de l'édifice est encore sensible. Il se remarquait fort bien, pendant les fouilles d'Abou Sir, lorsqu'on montait sur la pyramide de Neouserre et qu'on examinait de là le temple de son prédécesseur (fig. 75).

Les maisons des prêtres constituaient, d'ordinaire, une agglomération autour du vestibule de la vallée. Celles des prêtres de Neferirkere étaient, contrairement à l'usage, groupées à proximité du temple même. Le vestibule de Neferirkere avait été commencé, mais Neouserre trouva plus commode de se l'approprier en détournant l'allée montante dans la direction de sa pyramide, intercalée entre celles de ses prédécesseurs. Il éprouva quelques difficultés du fait des mastabas malencontreusement placés sur son chemin et qu'il n'osait faire disparaître. Ses architectes se tirèrent d'embarras en disposant le plan du



FIG. 77. (Phot. J Capart.) TEMPLE SOLAIRE D'ABOU GORAB. VASQUES D'ALBATRE

temple en équerre. Ainsi, les éléments principaux purent être établis contre la pyramide ; seuls les magasins durent être ramenés dans la partie antérieure et trouvèrent place au nord et au sud de la salle longue donnant accès à la cour à portique. Les fouilleurs ont relevé quelques colonnes en granit, du type papyriforme, que l'on peut admirer au Caire et à Berlin.

A l'heure actuelle, le site abandonné s'estompe sous le voile épais de sable qui l'avait caché pendant de longs siècles (fig. 76).



FIG. 78. (Phot. Ch. Mathien.) Abou Gorab. La barque solaire.

En interrogeant l'étendue aux alentours, on remarque, à quelque distance vers le nord, un espace couvert de débris. C'est le temple solaire d'Abou Gorab. Allons le reconnaître de près. L'édifice se rattache sans doute à la nécropole d'Abou Sir. Il est d'un type tout particulier ; on le distingue encore sous les ruines et les décombres. Vers l'ouest, un massif éboulé permet de deviner que là se trouvait une petite pyramide. Montons sur cette éminence afin d'embrasser l'ensemble d'un coup d'œil (fig. 81). Nous sommes ici sur la base, autrefois revêtue de granit, d'un gros obélisque de maçonnerie dont l'image a été heureusement conservée dans de nombreuses inscriptions. Ainsi, l'emblème solaire héliopolitain se dressait au milieu d'une vaste cour partiellement bordée de chambres et de couloirs. La présence d'une magnifique table d'offrande en



FIG. 79. TEMPLE SOLAIRE D'ABOU GORAB. RELIEF DES SAISONS (Phot. Musée de Berlin.)

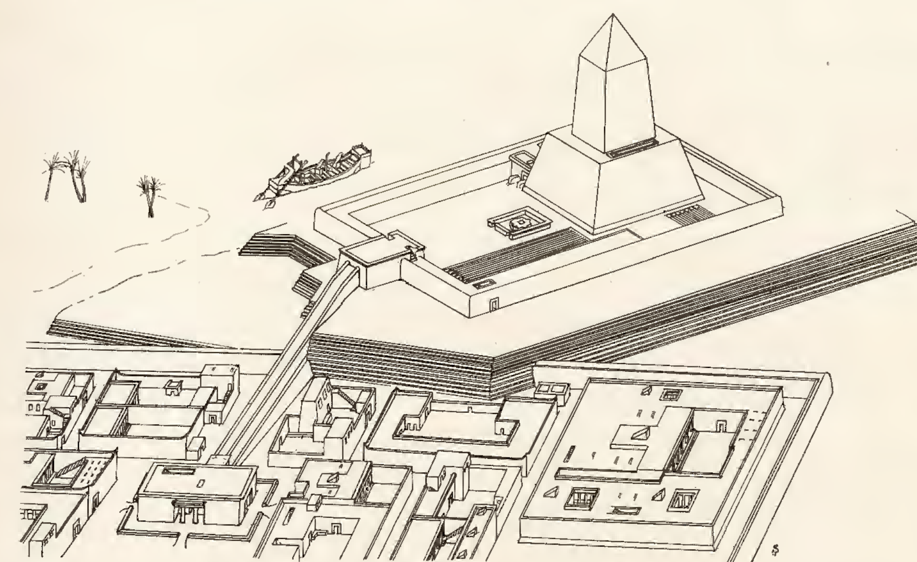


FIG. 80. (D'après L. Borchardt.) Temple solaire. Reconstitution.

albâtre à la base de l'obélisque prouve que le culte se célébrait réellement devant l'emblème solaire, considéré comme l'incorporation du dieu. Rappelons à ce propos qu'une inscription du temple de Karnak détermine le nombre de pains et de cruches de bière qu'il convient de présenter journellement aux obélisques.

Il semble qu'il y ait eu ici également des sacrifices d'animaux, car une partie du dallage d'albâtre de la cour est creusée de rainures profondes qui se dirigeaient toutes vers une série de grandes vasques, dont plusieurs sont conservées (fig. 77). C'est là sans doute que coulait le sang des victimes.

On a peine à s'imaginer le nombre de reliefs qui ornaient un édifice de ce genre. Le peu qu'on a retrouvé des reliefs d'Abou Gorab est d'un intérêt exceptionnel: par ces fragments de scènes, on peut voir que les murs servaient à retracer, dans tous leurs détails compliqués et minutieux, le rituel des fêtes religieuses. A l'endroit où le couloir se détache du mur



FIG. 81. (Phot. Ch. Mathien.) Temple solaire. Autel.

d'enceinte pour se diriger vers la base de l'obélisque, s'élevait une chambre, sorte de sacristie, où les reliefs reproduisaient en tableaux synthétiques les diverses productions de l'Égypte, classées suivant les saisons de l'année (fig. 79). C'est une première évocation des sujets que les livres d'heures de notre Moyen Age reprendront avec une verve plus réaliste.

Il y a de bonnes raisons de croire que le temple solaire d'Abou Gorab n'était que l'interprétation funéraire du sanctuaire d'Héliopolis, mise à la disposition du roi défunt (fig. 80). Il y avait sur le plateau d'Abou Sir trois pyramides royales ; Abou Gorab possédait de même trois temples solaires. Un seul a été fouillé, mais l'emplacement des deux autres a été reconnu déjà.

D'après les textes, le sanctuaire héliopolitain comprenait, outre l'obélisque, deux barques solaires servant à la navigation du dieu, l'une pendant les heures du jour, l'autre pendant la durée de la nuit. Il n'est donc pas étonnant qu'une barque solaire ait été trouvée à Abou Gorab. Cela n'empêche qu'on éprouve une véritable surprise en découvrant, en contre-bas au sud du temple, un grand bateau fait en briques, aux lits incurvés pour imiter la charpente de bois (fig. 78). Malgré l'état de destruction des maçonneries, on a pu reconnaître, sans l'ombre d'un doute, l'une des deux barques dépeintes sur les reliefs et représentées en petit modèle dans certains tombeaux. La visite d'Abou Sir est sans doute décevante. Elle permet de mieux comprendre à quel point il est urgent d'explorer les ruines. Peu d'endroits ont donné autant de résultats de premier ordre pour la connaissance de l'architecture de l'Ancien Empire ; mais il était plus que temps de recueillir ces précieux indices qui disparaissent chaque jour davantage. Si l'on avait tardé quelques années, Abou Sir et Abou Gorab n'étaient plus à même d'apporter à la vraie histoire leur témoignage aussi précieux qu'éloquent.



CHAPITRE CINQUIÈME

LA NÉCROPOLE DE SAQQARAH



Le petit village arabe de Saqqarah pauvrement bâti au bas de la falaise libyque (fig. 83), nous a gardé le souvenir de Sokaris, grand dieu des morts de Memphis, qui régnait en maître sur l'immense nécropole. Cette dernière cache dans son sein plus d'histoire qu'aucune autre au monde. Des souterrains ont donné des fragments de vases et des impressions de sceaux au nom des rois des premières dynasties et, aux époques grecque et romaine, le Serapeum était encore un des lieux de culte les plus fréquentés de l'Égypte. Un grand couvent copte, bâti en majeure partie au moyen de pierres arrachées aux monuments antiques, était installé au milieu des ruines (fig. 85). Nous avons donc ici toute la durée de la civilisation pharaonique, depuis les débuts de l'empire memphite jusqu'à l'effondrement complet au moment de la victoire du christianisme. Au cours de cette longue période de siècles, les corps d'innombrables Égyptiens sont venus trouver, au sein du royaume de Sokaris, leur demeure d'éternité.

Le monument qui domine la cité des morts est la pyramide à degrés construite au début de la IIIe dynastie pour le pharaon Djeser. On connaît deux tombes préparées pour ce souverain. L'une est à Beit Khallaf, dans la région d'Abydos, et se présente sous l'aspect d'une immense banquette, faite de pierres, qui recouvre des appartements creusés dans le roc (fig. 128). La seconde, qui est la pyramide de Saqqarah, se rattache évidemment à un autre type. Faut-il voir, dans cette double forme de la sépulture, une indication de la dualité idéale entre les royaumes de Haute et Basse-Égypte, dualité que les Égyptiens n'ont cessé d'affirmer ? Il est de fait que plusieurs grands tombeaux des rois des premières dynasties se rattachent nettement au type du mastaba qui évoque une tradition habituelle à ces époques ; tandis que la pyramide — certains auteurs le soupçonnent — représenterait une doctrine funéraire différente qui n'aurait définitivement triomphé, et encore, qu'à partir de la IVe dynastie.

La pyramide de Saqqarah présente tant de particularités, si nous la comparons aux pyramides classiques de Guizeh et d'Abou Sir, que nous ne pourrons nous tromper bien fort en y reconnaissant un type de transition. Tout d'abord, elle est établie sur plan rectangulaire : c'est pourquoi elle fait penser, avec ses gradins, à une série de mastabas superposés plutôt qu'à un édifice homogène. Le noyau de la construction est constitué de petits blocs de calcaire ; l'on a peine à se représenter l'aspect du monument intact, avec son revêtement dont, seuls, quelques blocs ont été retrouvés en place. Le temple funéraire, qu'on



Fig. 82. (Phot. Lekegian.) PYRAMIDE DE DJESER AVANT LES FOUILLES

s'attendait à découvrir vers l'est, est appuyé à la face nord, ainsi qu'on vient de s'en apercevoir au cours des fouilles importantes de Mr C. Firth.

Longtemps le site a paru si bouleversé qu'on hésitait à entreprendre des recherches coûteuses autour de la pyramide (fig. 82). Cependant, sous le sable et les décombres étaient cachés des monuments dont la découverte est une des plus grandes surprises de l'égyptologie. Voilà plusieurs années que le Service des Antiquités travaille à déblayer systématiquement toute l'aire des constructions de Djeser, et les fouilleurs sont encore loin de pouvoir considérer leur tâche comme achevée.



Fig. 83. (Phot. J. Capart.) Village de Saqqarah.

La meilleure manière de se faire une idée d'ensemble est d'escalader la pyramide même. On voudrait rester des heures au sommet, tant la vue est belle et impressionnante. Du côté du désert c'est l'infinie succession de nécropoles et de pyramides (fig. 277). Du côté de la belle vallée, pleine de lumière, ce sont les grands bois de palmiers qui marquent les ruines de Memphis.

Mais n'oublions pas que nous sommes montés pour faire de l'archéologie et ramenons nos regards aux abords immédiats de la pyramide (fig. 84). Celle-ci est enfermée dans une vaste enceinte dont le tracé se lit clairement sous le sable. Elle a, dit-on, mille coudées sur cinq cents. Au nord se développait le temple funéraire ; il a été très difficile de retrouver sa disposition générale. D'après les plans de Mr Ph. Lauer, le temple aurait un sanctuaire double dont les façades, aux colonnes engagées, sont d'un type architectural nouveau. Un trou d'ombre, au niveau du sol, marque le point de départ de l'escalier souterrain qui conduisait aux appartements intérieurs de la pyramide. Sur la vaste esplanade, on a retrouvé un curieux autel taillé dans le roc même et complété par une maçonnerie soignée. Vers l'ouest, on a déblayé d'immenses magasins en partie souterrains d'où l'on a retiré, en quantités considérables, des raisins secs et d'autres fruits. Vers l'est, deux masses éboulées (fig. 87) représentent les monuments funéraires consacrés à deux princesses royales, Int-ka-s et Hetep-her-nebti, connues antérieurement par une inscription d'Héliopolis. On a trouvé leurs

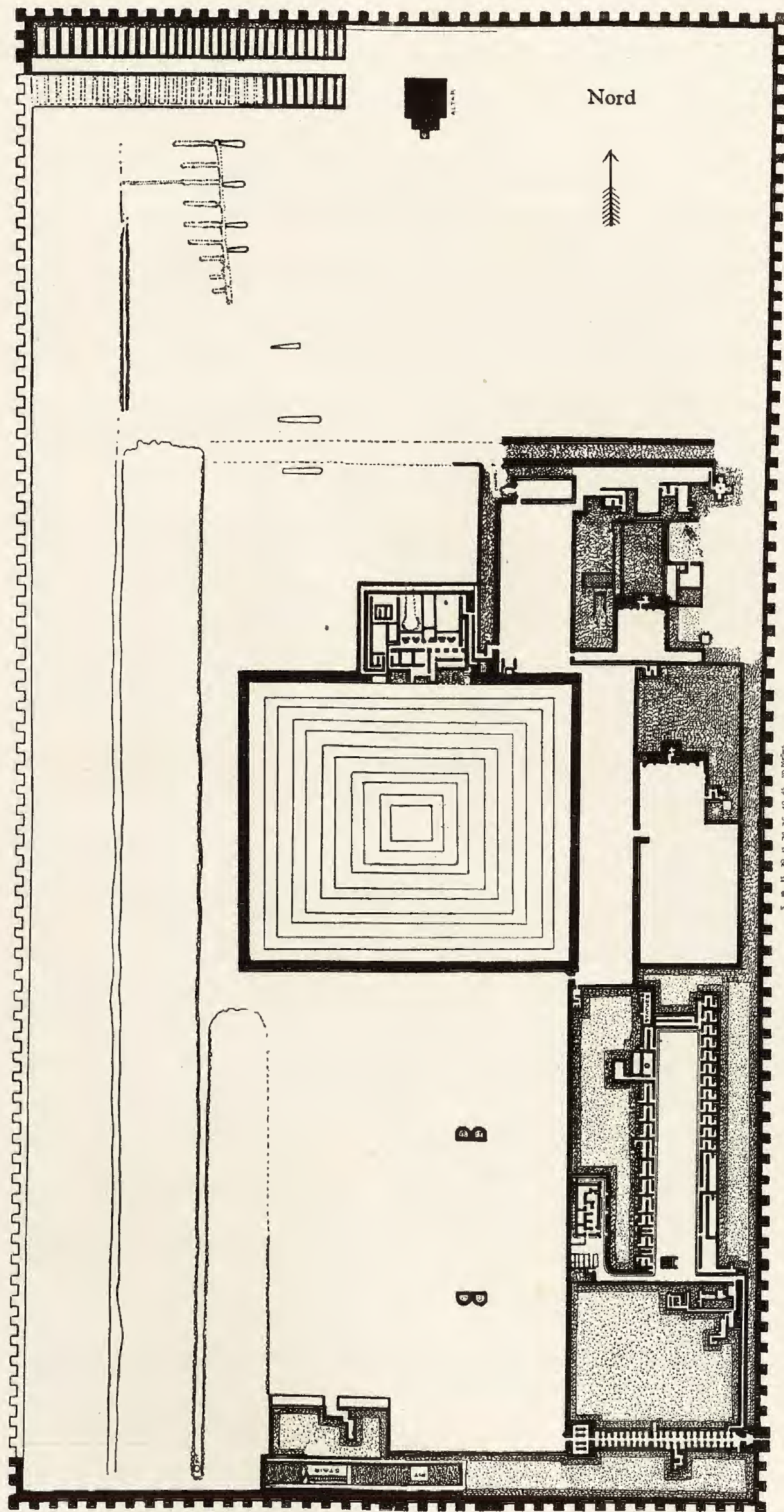


Fig. 84. L'ENCEINTE DE LA PYRAMIDE DE DJESER (D'après C.-M. Firth.)

Légende : Au nord de la pyramide, temple funéraire avec serdab (fig. 98). — Au nord-est, tombe de la princesse Int-ka-s (fig. 88 et 89). — A l'est, tombe de la princesse Hetep-her-nebti. — Au sud-est, d'abord le temple du Heb Sed (voir fig. 92, 96 et 97); ensuite les propylées (fig. 91 et 95). — Au sud, la tombe (fig. 99, 101, 102, 103 et 105).



Fig. 85. (Phot. J. Capart.) Couvent Saint-Jérémie. L'église.

noms gravés sur de nombreuses stèles découvertes en plusieurs endroits du téménos (fig. 90). Une chapelle s'adosse à la face méridionale de chacune des tombes et la cour qui la précède se remarque nettement. De nombreuses constructions se développent à la partie sud-est de l'enceinte ; elles sont fort mutilées mais leur plan a pu être reconstitué entièrement. On y distingue une série de chapelles, probablement réservées à la célébration d'une fête que les Égyptiens appelaient « Heb Sed » (fig. 86). Enfin, au sud, se détache un mastaba construit sur le mur d'enceinte. Une position aussi insolite faisait croire que cette sépulture devait être celle d'un personnage important.

Et maintenant, descendons la pyramide, avec prudence et lenteur plus encore qu'à la montée, et parcourons réellement cet espace que nous avons mesuré si allègrement du regard là-haut.

Tous ceux qui voient les tombes des princesses ont la même surprise : s'agit-il vraiment de constructions égyptiennes ? (Fig. 89.) Les colonnes engagées dans la façade semblent provenir d'un monument grec de belle époque ; les fûts cannelés qui reposent directement sur le stylobate doivent avoir été taillés par les ouvriers du Parthénon. On se demande s'il n'y a pas là une erreur



Fig. 86. TEMPLES DE DJESER. QUARTIER EST. VUE PRISE DU SOMMET DE LA PYRAMIDE (Phot. J. Capart.)



Fig. 87. (Phot. J. Capart.) Tombes des princesses. Vue prise du sommet de la pyramide.

des archéologues et si les monuments qu'ils viennent de retrouver n'ont pas été l'objet d'une restauration à l'époque grecque. Le doute est définitivement dissipé quand on s'aperçoit que les visiteurs anciens ont laissé sur les murs des inscriptions commémoratives de leur passage. Il y en a depuis la XVIIIe dynastie et jusqu'à l'époque saïte. Au moins quinze cents ans avant notre ère, ces monuments suscitaient donc l'admiration de ceux qui les voyaient et, à l'époque où les Grecs étaient autorisés pour la première fois à s'établir en Égypte, on allait encore les visiter. Les inscriptions exaltent la beauté des œuvres de Djeser. L'une d'elles fait exception ; laissée évidemment par un scribe grincheux, elle se plaint des gens qui inscrivent ainsi leurs noms et leurs commentaires... « car leur écriture est si mauvaise qu'on pourrait croire que c'est une écriture de femme »! Boutade d'un lettré dans un pays où l'instruction supérieure était presque le privilège des hommes.

Il n'y a donc pas l'ombre d'un doute, ces belles colonnes ont été réellement construites au commencement de la IIIe dynastie, et il deviendra de plus en plus difficile de soutenir que l'ordre dorique est une création des architectes grecs,

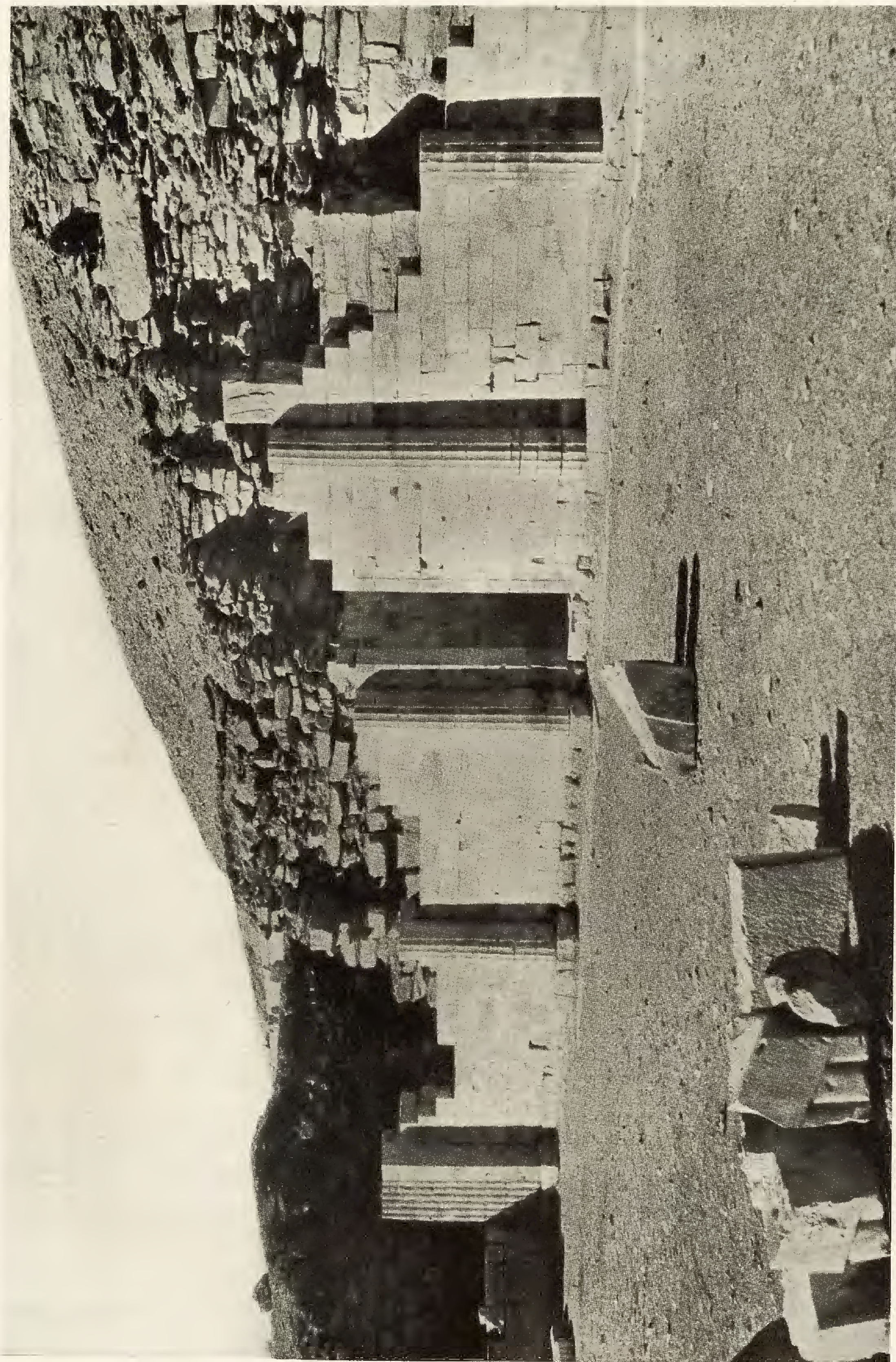


Fig. 88. (Phot. J. Capart.) CHAPELLE D'INT-KA-S, EN 1929

sans aucun emprunt à l'Égypte. Dans le problème, soulevé depuis un siècle par la découverte du proto-dorique à Beni-Hassan, Mr Firth vient d'apporter un argument décisif en faveur des architectes pharaoniques. Cela ne diminue en rien la gloire de leurs émules grecs qui, dans le répertoire des colonnes égyptiennes, ont choisi un type tombé en désuétude depuis des siècles — on ne sait pourquoi — et lui ont rendu une vie et une splendeur nouvelles.



Fig. 89. (Phot. J. Capart.) Chapelle d'Int-ka-s, en 1925.

Regardons encore ces belles colonnes de pierre. Pour rester fidèle aux proportions des portiques plus dégagés, construits en briques et en bois, il a fallu



Fig. 90. (Phot. Lehnert et Landrock.) Borne funéraire des filles de Djeser.



Fig. 91. (Phot. J. Capart.) LES PROPYLÉES DE DJESER



Fig. 92. (Phot. J. Capart.) Temple du Heb Sed. Chapiteaux.

appuyer la colonnade au mur du fond. Le fût a, dans ces conditions, pu garder toute son élégance (fig. 88). D'après les fragments retrouvés, il s'élevait à plus de 8 mètres avant de rencontrer l'architrave. A peu de distance au-dessus du sol, un mince bandeau en saillie interrompt le mouvement des cannelures. A la partie supérieure, deux petites protubérances imitent des seins de femme. M. Lauer, qui a le privilège d'étudier ces merveilleux monuments, a pu démontrer la survivance de ces formes architecturales dans une décoration de la XVIIIe dynastie, à Deir el Bahari. Quant au problème du chapiteau, il n'est pas encore entièrement résolu (fig. 92).

Aux extrémités du mur de façade, il y a un panneau dont la décoration, faite de baguettes en saillie, est nouvelle dans l'architecture égyptienne. Sur les deux murs en retour se dressaient des colonnes papyriformes simples qui sont les plus anciennes que l'on connaisse de ce type.

La porte d'entrée de la chapelle est bizarrement disposée, d'une manière volontairement asymétrique. Elle donne accès dans un couloir étroit, coudé à angle droit, conduisant à un réduit ménagé dans la masse du monument. Le

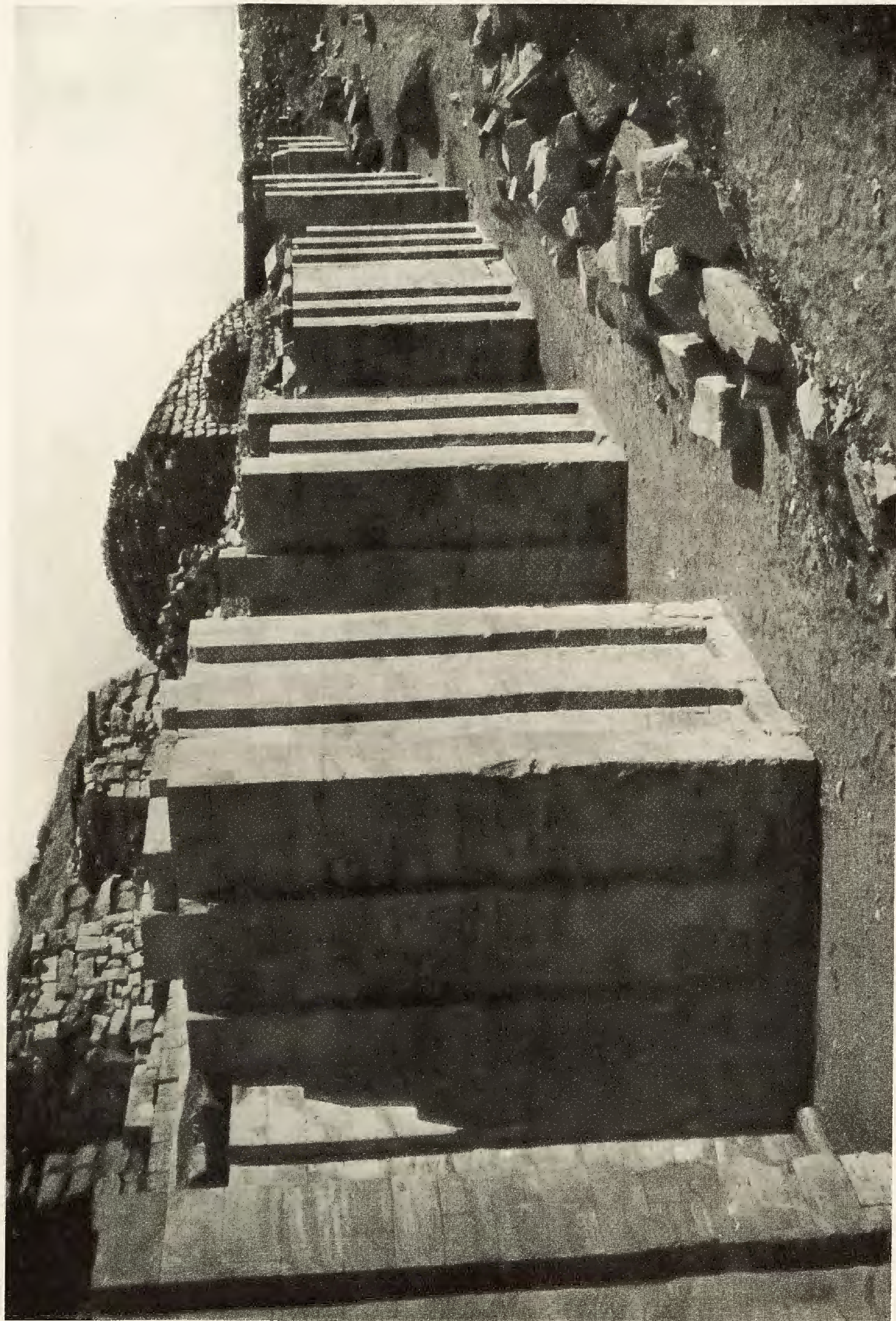


Fig. 93. (Phot. J. Capart). TÉMÉNOS DE DJESER. MUR D'ENCEINTE

plafond est formé de blocs taillés en rondins, copie de troncs d'arbres servant de couverture dans les constructions légères. En plusieurs endroits, des niches s'ouvrent dans les murs. Leur disposition fait qu'on se demande si elles n'ont pas servi à contenir des têtes funéraires.

Il n'y a aucune certitude pour la reconstitution de l'ensemble ; mais les intuitions, délicieuses fleurs sauvages de l'archéologie, ne sont-elles pas permises ? L'imagination, aidée par les travaux consciencieux de M. Lauer, nous fait voir alors ces délicats portiques de princesses, comme tous les autres édifices du téménos de Djeser, redressés et ranimés dans leur splendeur première (fig. 94).

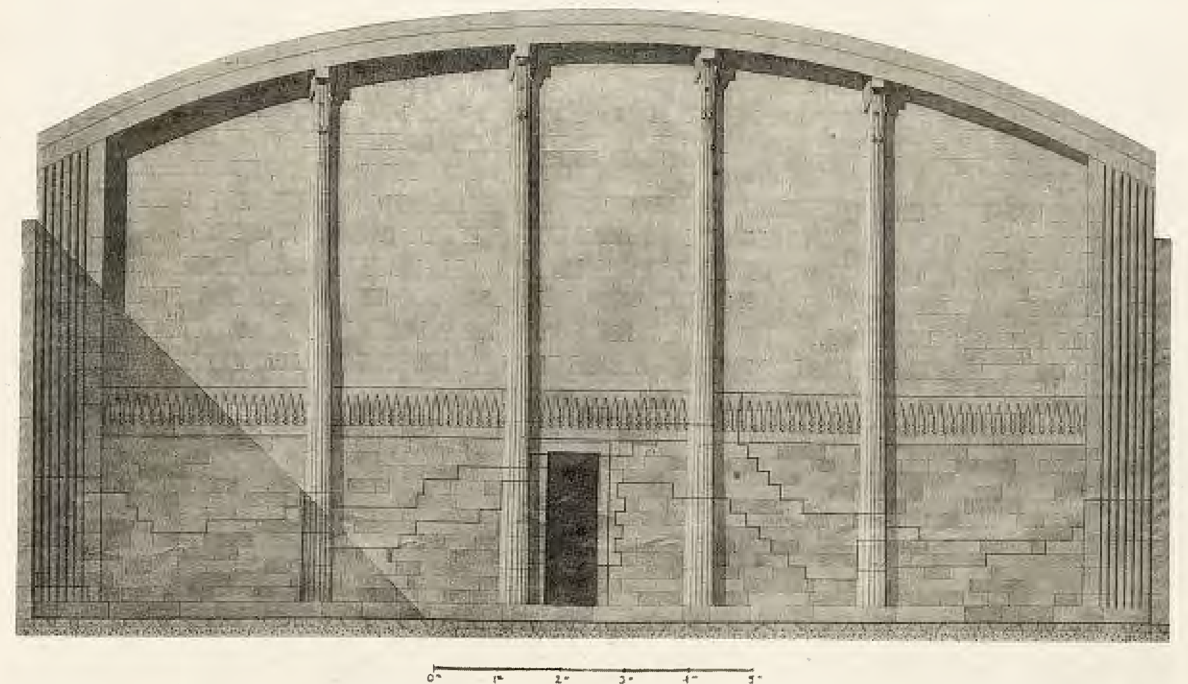


Fig. 94. (D'après Ph. Lauer.) Tombe d'Int-ka-s. Façade reconstituée.

Arrêtons-nous quelques instants, à l'angle sud-est, devant la seule entrée connue de l'enceinte. Les grands murs sont faits avec la même minutie que les façades des chapelles princières. Les blocs, généralement de petites dimensions, sont taillés avec une précision remarquable et ils sont assemblés avec tant de soin, que l'on murmure : « Rien n'est plus parfait, nulle part ailleurs, dans les monuments égyptiens. » Un archéologue grec en disait : « C'est aussi beau qu'aux Propylées. » Est-ce pour cela qu'on a presque instinctivement appliqué ce terme de propylées à la grande colonnade dans laquelle nous nous engageons maintenant ? (Fig. 91.) Avant de la traverser, remarquons les portes étranges. On a taillé dans le calcaire les battants ouverts, preuve nouvelle, évidente, que ces édifices de pierre ne sont que la copie fidèle de constructions réalisées d'abord en briques et en bois. Pour l'une de ces portes,



FIG. 95. (Reconstitution de Ph. Lauer.) Les propylées de Djeser.

on a même essayé de dégager en partie les revers des battants, afin d'imiter aussi les traverses servant à unir les planches.

La colonnade forme vraiment un vestibule d'entrée et ce n'est qu'après l'avoir traversé d'une extrémité à l'autre que l'on se trouve à l'intérieur de l'enceinte de la pyramide. Il faut admettre, à moins qu'on ne découvre plus tard une autre entrée, que les nombreuses constructions qui s'y élèvent n'ont d'autre accès que par cet espèce de défilé. Le caractère architectural de l'entrée qui nous occupe indique suffisamment son importance. Les colonnes sont d'un type inconnu jusqu'alors dans l'architecture égyptienne. Elles sont formées d'un faisceau de tiges circulaires, dans lesquelles on ne reconnaît ni le papyrus, qui devrait être rétréci à la base, ni une simple botte de roseaux. A la partie supérieure, l'architecte a dessiné une sorte de gaine, afin de donner l'impression que les divers éléments, qui auraient pu s'écarter sous la pression de l'architrave, sont consolidés et resserrés comme par une ceinture. Les colonnes sont toutes décapitées mais, d'après les fragments

retrouvés, Mr Lauer a reconnu qu'elles s'élevaient à six mètres environ (fig. 95).

Une marche lente à travers la colonnade nous permet de constater, avec surprise, qu'entre les fûts et les murs de côté, on a bâti de véritables cloisons transversales. C'est une preuve manifeste de cette traduction, dans la pierre, d'une architecture de bois. De deux choses l'une : ou bien les colonnes, qui doivent supporter le poids de la couverture, auront un diamètre plus fort ; ou bien les architraves et les dalles du plafond devront reposer en partie sur des murs de soutien. On a commencé, très logiquement, par respecter les belles proportions telles qu'elles avaient été calculées dans une architecture aussi gracieuse qu'éphémère. Plus tard, les architectes, dédaignant ces trucs constructifs, sacrifièrent plutôt une partie de l'élégance et de la légèreté de l'ensemble.

La façade du vestibule, à l'intérieur de l'enceinte, présente une disposition caractéristique : les grandes surfaces unies sont rompues par un jeu de panneaux, inspiré, lui aussi, de la construction ligneuse et que nous retrouvons, complètement développé, à l'extérieur du grand mur d'enceinte (fig. 93). Nous sommes ici en présence de la traduction la plus grandiose et la plus parfaite d'un motif dont le rythme se retrouve dans une infinité de monuments



FIG. 96. (Phot. J. Capart.) Vestige d'un groupe royal.


FIG. 97. (Phot. J. Capart.)
Temple du Heb Sed. Imitation d'une clôture de bois.

égyptiens de toutes les époques. Il faut y reconnaître, sans doute, un important édifice royal dont les formes furent copiées pour le tombeau. En effet, la plus ancienne sépulture royale d'Égypte, celle de Négadah, au nord de Thèbes, offre déjà, sur les parois de la grande banquette qui la forme, ce jeu compliqué de pilastres et de niches (fig. 113).

On a retrouvé aussi, au mur d'enceinte de Djeser, l'imitation, à l'échelle monumentale, de portes en bois à deux battants dessinés à la surface du mur de calcaire. Au moment où les constructions qui se développent à l'est venaient d'être débarrassées de leur manteau de sable,


FIG. 98. (Phot. J. Capart.) Temple nord de Djeser. Serdab.

l'état de ruine était tel qu'on aurait désespéré de pouvoir se faire une idée exacte de ce quartier du temple. La plupart des chapelles avaient été démolies jusqu'au niveau des blocs engagés dans le dallage. M. Ph. Lauer, l'habile collaborateur de Mr Firth, a pris la peine de classer, de mesurer les innombrables fragments épars sur le sol. Heureusement, les pièces d'angle, les couronnements des chapelles aux formes souvent capricieuses, ont été rebutés par ceux qui démolissaient les temples antiques, à la recherche de pierres bien


FIG. 99. (Phot. J. Capart.) La mystérieuse tombe du sud.

calibrées. La patience de l'architecte archéologue a produit des résultats remarquables et nous pouvons à présent trouver dans les reconstitutions précises qui en ont été faites, l'aspect de l'édifice ayant servi à la célébration des fêtes jubilaires du roi Djeser. Des chapelles de types divers s'alignent de trois côtés de la cour, contenant, pour la plupart, un tabernacle en forme de niche auquel on avait accès par des couloirs en chicane. L'architecte qui traduisait dans la pierre les édifices en bois a poussé la minutie jusqu'à copier des clôtures faites de pieux, les sculptant en forte saillie sur les parois de calcaire (fig. 97). Le fait de ne pas trouver ici les formes habituelles de l'architecture égyptienne prouve que nous étions jusqu'à présent d'une ignorance totale de ses ressources à l'époque de sa plus grande splendeur.

Toutes ces chapelles contenaient sans doute des statues de divinités et de personnages de haut rang. On peut le supposer, non seulement par la disposition des lieux, mais aussi par des fragments qu'on retrouve, à moitié enfouis dans le sable. Il y a, par exemple, en un certain endroit, plusieurs pieds de diverses grandeurs, alignés sur une base, et d'un travail excellent. C'est probablement le mince vestige d'un groupe de la famille royale (fig. 96). Parmi ces blocs de pierre jetés pêle-mêle et qui semblent avoir été abandonnés par les constructeurs, gisent des piliers ornés de figures simplement dégrossies.

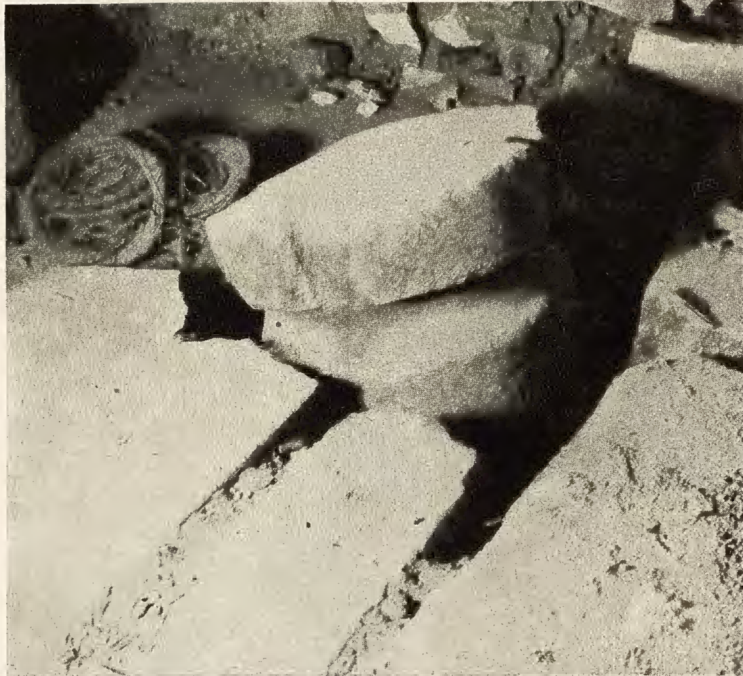


FIG. 100. (Phot. J. Capart.)
Pyramide de Djeser. Bouchon de granit.

Il nous reste à voir la partie du temple qui s'appuyait à la face nord de la pyramide. C'est là que Mr Firth a trouvé une sorte de coffre en maçonnerie, adossé aux dalles de revêtement et dans lequel était cachée la statue de Djeser, exposée maintenant au Musée du Caire. Deux petites ouvertures circulaires, creusées à hauteur de la tête, permettaient à l'âme du roi défunt d'entrer et de sortir de la chambre où était enfermé le corps d'éternité. En avant, le passage pouvait être fermé — théoriquement au moins — par deux battants d'une large porte copiée en maçonnerie (fig. 98).

Mais il est temps de visiter l'intérieur du tombeau dont nous n'avons parcouru jusqu'à présent que les dépendances. L'entreprise est un peu rude et bien des personnes, dans les premiers moments, pourraient regretter de s'être aventurées de la sorte. Mais il ne faut pas céder à la tentation de revenir en arrière.

Ceux qui ont vu déjà d'autres pyramides seront entièrement déroutés par ce qu'ils découvriront ici. On s'engage d'abord dans un couloir creusé dans le roc qui descend assez rapidement et dont l'entrée se trouvait dans le dallage du temple, à quelque distance devant la face nord. A l'endroit où cette galerie rencontre un passage disposé à angle droit, quelques marches d'escalier, fort délabrées, permettent d'atteindre un niveau plus profond. Le couloir est mal fait, creusé en partie dans des matériaux peu stables, semble-t-il. Il est encombré de blocs de pierre en de nombreux points. Plus loin, on est obligé de se laisser glisser dans un petit puits. Enfin, on débouche dans une grande salle qui occupe à peu près le centre de la pyramide. Le pavement semble avoir été complètement arraché, à l'exception de quelques blocs gigantesques de granit. Nous levons la tête, mais la faible lueur de nos bougies ne nous permet pas d'entrevoir le plafond qui se perd bien haut dans les ténèbres. En fait, il se trouve à plus de trente mètres. Les murs sont noircis par la fumée des torches des pillards qui ont réussi, autrefois, à détruire la belle sépulture de Djeser.

Les blocs de granit que nous venons de remarquer forment une étrange chambre de dimensions exiguës dont le mystère n'a pas encore été éclairci. On n'y voit aucune entrée, ou du moins rien qui ressemble à une porte. A la partie supérieure, il y avait une ouverture circulaire, vrai trou d'homme, qui a été bouchée par un bloc de granit de forme curieuse, pesant plusieurs tonnes (fig. 100). Les pillards ont réussi à disloquer suffisamment la masse pour se glisser par une étroite fissure et emporter les objets précieux enfermés sans doute dans ce « trésor ».

Des couloirs se détachent vers l'ouest et le sud de la grande chambre. Ils



FIG. 101. (Phot. J. Capart.) La descenderie de la tombe du sud.

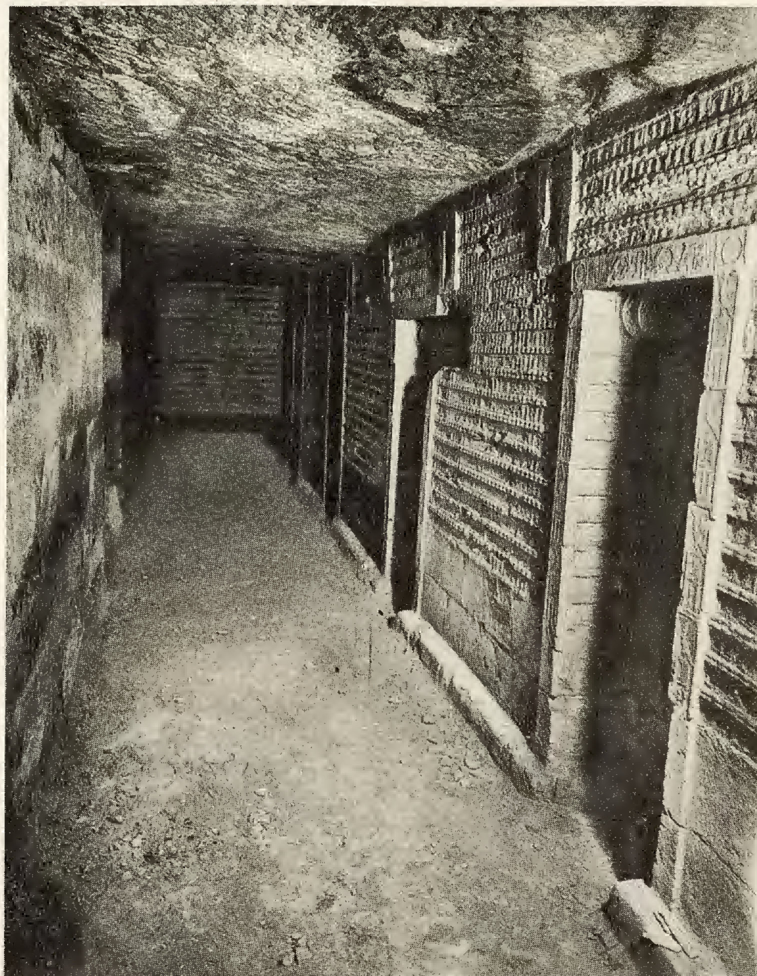


FIG. 102. (D'après C.-M. Firth.)
Galerie souterraine de la tombe du sud.

conduisent à des magasins très étendus, encore remplis aujourd'hui d'un lit épais de fragments de vases en pierre dure. Du côté de l'est, on pénètre dans deux petites chambres se commandant l'une l'autre, dont les murs en calcaire ont été taillés de manière à retenir, au moyen de mortier, un revêtement fait de plaques émaillées. Une des portes était rehaussée d'un décor, donnant le protocole du roi Djeser. Cette pièce remarquable a été détachée par l'égyptologue Lepsius qui l'a transportée au musée de Berlin (fig. 120).

Les anciens explorateurs se sont arrêtés devant les éboulis qui obstruaient le passage. Mr Firth, qu'aucune tâche, si ingrate soit-elle, ne rebute, les a déblayés. Il a pénétré de la sorte dans un mystérieux labyrinthe aux parois revêtues d'une fine maçonnerie de calcaire rehaussée de plaquettes d'émail. Trois niches contiennent de délicats reliefs, d'un style impeccable, représentant Djeser célébrant des cérémonies rituelles. Ce sont de vrais modèles que des artistes des temps saïtes sont venus relever minutieusement en traçant à la surface un réseau de lignes à l'encre noire. Un puits donne accès à un étage inférieur où se trouvent, paraît-il, d'autres galeries..., un puits encore..., et l'on ne sait où s'arrête ce monde infernal.

Nous revenons sur nos pas, vers la grande salle. L'impression éprouvée est étrange. On se sent ému, presque inquiet ; on a le sentiment d'être dominé par ces éléments architecturaux dont on a peine à concevoir le rapport. On voudrait s'attarder, trouver une explication ; on questionne ses guides et l'on constate que, pour eux qui vivent sur les lieux, l'énigme est presque aussi entière.



FIG. 103. (D'après l'*Illustrated London News*.)

PORTE RECONSTITUÉE PAR Mrs FIRTH

On se surprend à rêver aux scènes qui ont dû se passer au cœur de cette construction, aux accidents terribles qui n'ont pu manquer de se produire au cours des travaux de destruction, peut-être même aux crimes provoqués par la découverte de trésors.

Nous remontons lentement, remplis de ces idées, les longs couloirs obscurs. Arrivés au croisement de la galerie remarquée à la descente, nous nous y enga-



FIG. 104. (Phot. J. Capart.) Temple de Teti.

geons. A quelque distance, elle tourne à angle droit. Une des parois est creusée dans le roc, l'autre est cachée derrière des blocs de pierre empilés sans ordre. La pente s'accentue rapidement et soudain un profond trou noir s'ouvre devant nous : c'est la grande salle que nous retrouvons à peu près à la moitié de sa hauteur. Des cartouches de lumière nous permettent de dissiper les ténèbres pendant quelques secondes et, pour la première fois, nous nous rendons compte exactement de l'énormité du travail. Au plafond, près duquel s'ouvrent des galeries latérales, on voit encore des poutres de bois engagées et soutenues dans les parois, comme pour retenir le poids de toute la pyramide qui s'élève au-dessus. Cela rappelle bien peu les dispositifs puissants des constructeurs de pyramides, et nous reconnaissons le travail des pillards.

Ne nous y trompons pas. La grande salle dégagée, telle que nous l'avons à

présent sous les yeux, n'existait pas sous cette forme au temps de la III[e] dynastie. Pour comprendre, reportons-nous en esprit à l'excavation géante de Zaouiet el Aryan. Nous avons vu de quelle manière on avait commencé par creuser profondément la cavité destinée à contenir la chambre de la pyramide. On accédait au niveau inférieur par une rampe qui aboutissait au sol. En étudiant la nature des matériaux à la pyramide de Saqqarah, on a retrouvé les traces d'une rampe identique, d'abord à ciel ouvert puis en tunnel. Cette rampe a été complètement obstruée après l'achèvement des travaux au fond de la grande excavation. La vraie chambre a été bâtie dans la région inférieure, puis on a empilé sur elle des blocs de pierre jusqu'au niveau du sol avant de fermer la cavité par une voûte. On s'est contenté ensuite de ménager des couloirs d'accès, plus modestes, destinés au service jusqu'au jour de l'enterrement du roi.



FIG. 105. (Phot. J. Capart.) Tombe du sud. Le puits.

Lorsque, après bien des siècles, les pillards commencèrent leur travail ténébreux, ils entreprirent de vider la grande cavité à laquelle ils étaient parvenus en minant le sous-sol. Il y a des moments où l'on se demande s'il faut admirer davantage ceux qui ont bâti les pyramides pour y cacher la momie d'un roi et son riche mobilier, ou ceux qui ont eu l'audace de s'attaquer à de tels monuments pour en arracher les trésors ?

Un instant de réflexion suffit à remettre dans leur vrai jour les mobiles des uns et des autres. Les destructeurs ont fait preuve de qualités d'audace et de ténacité presque invraisemblable pour s'assurer la possession de l'or caché sous le roc. Les autres, à la poursuite d'un idéal religieux se traduisant dans les rites royaux et funéraires, ont donné à leurs pensées une forme si grande que notre faculté de la justifier se trouve en défaut, maintenant que les traditions sont rompues depuis des siècles.

Que dire de l'architecte qui, pour répondre au désir pieux du pharaon Djeser, a répété par deux fois un effort presque identique ? Du haut de la pyra-



Fig. 106. (Phot. G. Jéquier.) FOUILLES AU TEMPLE DE PÉPI II (1927)

mide, nous avons remarqué un grand mastaba posé sur le mur d'enceinte du téménos (fig. 99 et 101). Pendant la période où les fouilleurs s'acharnaient en vain à découvrir la chambre sépulcrale, ils s'étaient imaginé se trouver en présence de la sépulture d'un dignitaire de haut rang. Maintenant qu'ils ont dû démonter pierre à pierre tout le centre de l'édifice pour dégager un réduit en granit à peine assez grand pour avoir pu enfermer un corps humain contracté,



Fig. 107. (Phot. J. Capart.) Dallage et vasque de granit.

ils s'aperçoivent qu'ils ont mis à jour une réplique rituelle de la pyramide. Ici également se retrouve le prodigieux souterrain au revêtement d'émail (fig. 102 et 103), aux reliefs et aux inscriptions du style le plus classique. Dans le remplissage du grand puits (fig. 105) sont jetés pêle-mêle les fragments d'un édifice plus ancien aux plafonds décorés de magnifiques étoiles.

A côté de la pyramide de Djeser, celle d'Ounas paraîtra toute petite et, si nous pouvons mesurer la grandeur de l'Égypte d'après les monuments de ses rois, nous comprendrons toute la distance qui sépare le splendide pharaon de la IIIe dynastie de son lointain successeur de la fin de la Ve. La pyramide d'Ounas forme un monticule à l'angle sud-ouest de l'enceinte de Djeser. Du temple, il reste si peu de chose qu'il est sans intérêt de nous y arrêter. Une entrée rectangulaire, ouverte au nord, dans le dallage, nous permet de pénétrer dans

la tombe. Un premier couloir en pente, une sorte d'antichambre, un nouveau couloir horizontal nous conduisent à l'endroit où étaient disposées trois herses de granit. Au delà, nous pénétrons dans les appartements funéraires du roi défunt, composés de trois chambres. Déjà à quelques mètres de l'entrée, les murs, faits de beau calcaire fin, portent des textes, gravés en colonnes verticales, dont les hiéroglyphes ont été peints en bleu. Le plafond de la première chambre, disposé en forme de toit à deux versants, montre un décor d'étoiles. Toutes les surfaces, jusqu'au pignon, ont été couvertes d'inscriptions (fig. 207) qui se continuent dans l'embrasure de la porte et sur les murs de la deuxième chambre où repose encore le sarcophage intact (fig. 206). Autour de ce dernier, de grandes dalles d'albâtre, incrustées dans la muraille, portent un décor gravé, à la polychromie partiellement conservée et qui copie les formes de cet édifice royal auquel nous avons eu l'occasion de comparer les murs d'enceinte de Djeser. Quant à la troisième chambre, qui s'ouvre sur la première, elle a été laissée sans décoration. Divisée en trois niches égales, elle était destinée sans doute à contenir le mobilier funéraire du roi Ounas.



FIG. 108. (Phot. J. Capart.) Fouilles au temple de Pépi II (1927).



FIG. 109. (Phot. J. Capart.) Mastabat Faraon.

Au nord, au sud, à travers l'immense champ de ruines de Saqqarah, des pyramides semblables à celle d'Ounas marquent les sépultures royales des Ve et VIe dynasties.

Dans la nécropole de Teti, dont le vaste temple a été presque totalement détruit (fig. 104), une particularité de la sépulture de la reine mérite d'être signalée. La petite pyramide est entourée d'un dallage dans lequel des vasques en granit poli ont été soigneusement encastrées (fig. 107). Elles étaient, semble-t-il, cachées sous une pierre et, jusqu'à présent, personne n'a réussi à expliquer leur rôle. Serait-ce un dispositif analogue à celui du temple solaire d'Abou Gorab ? En ce cas, on pourrait les appeler des vasques sacrificatoires.

La plus méridionale des pyramides de Saqqarah, celle de Pépi II, a été étudiée par M. Jéquier, qui a déblayé, pour le Service des Antiquités, son temple funéraire fort important (fig. 106 et 108).

A peu de distance de là se dresse une masse imposante, connue sous le nom de Mastabat Faraon (fig. 109). Jusqu'au moment des fouilles de M. Jéquier, on ignorait le nom de son constructeur et ce n'est que par conjecture qu'on avait cru pouvoir y reconnaître une seconde tombe préparée pour Ounas. Les travaux récents ont permis de découvrir des indices qui le font attribuer au roi Shepseskaf, de la IVe dynastie.

Un changement dans les croyances religieuses devait amener, sans doute, une modification de la forme de la tombe. Si la forme pyramidale est en relation avec le culte solaire, comme on le croit volontiers, il faudrait admettre que Shepseskaf s'est écarté du culte officiel de ses prédécesseurs. M. Jéquier

trouve une confirmation de son hypothèse dans le fait que le nom du roi ne contient pas le signe du soleil qu'on trouve en tête du cartouche d'autres souverains de la IVe dynastie : Didoufri, Khéphren et Mycérinus. Mais, avouons que cela n'est encore qu'une ingénieuse conjecture.

Nous retrouvons au Mastabat Faraon la construction en blocs énormes, caractéristique des plus anciennes pyramides. Les chambres intérieures n'offrent aucun décor, aucune inscription ; la grandeur de leur appareil cyclopéen fait sur le visiteur une puissante impression. Imhotep, l'architecte de Djeser, cherchait ses effets principaux dans l'agencement précis des blocs de calcaire aux dimensions restreintes. Plus tard, pour faire mieux, on a découpé des morceaux de montagnes et on les a encastrés dans la maçonnerie. Le déploiement de forces était sans doute plus impressionnant ; l'effet n'y gagnait pas en proportion. La doctrine du « toujours plus grand » reste ici encore en opposition avec le sens du meilleur, et nous devons bien nous garder de céder à l'illusion du colossal. N'est-il pas curieux de constater que la seule visite de la nécropole de Saqqarah nous permet déjà d'inscrire une courbe qui va du parfait au puissant et qui retombe à l'imitation sommaire des formes des grandes époques ? Il nous resterait encore à voir ici les tombes des dignitaires groupées autour des pyramides de leurs maîtres, et dont les chapelles et les caveaux nous ont conservé une masse inimaginable de renseignements sur la vie égyptienne. Mais nous en réservons l'étude pour d'autres chapitres.



CHAPITRE SIXIÈME

LES DÉBUTS DE L'HISTOIRE



Les plus anciens vestiges de l'existence de l'homme sur le sol d'Égypte sont des armes ou des outils en silex, ramassés sur les hauts plateaux qui bordent l'actuelle vallée du Nil. Leur forme les apparente étroitement aux coups de poing découverts dans les alluvions de la Somme, et qu'on désigne sous le nom de chelléens. En Égypte, les pièces qui sont restées à la surface du désert actuel ont pris une patine foncée (fig. 111). Celles que l'on a découvertes au fond des vallées profondément creusées dans le plateau calcaire, dans les terrains entraînés par les eaux, ont gardé un ton plus clair.

Comment déterminer l'âge de ces instruments ? Les uns comptent des dizaines, les autres des centaines de siècles et les géologues n'ont pas encore trouvé un critère sûr qui permît de remplacer ces computs par une date précise. Ce qu'on a pu dire avec certitude, c'est que les alluvions au milieu desquelles on a retrouvé ces silex sont, en partie, plus anciennes que le Nil actuel qui dut s'y frayer un passage. Les outils chelléens d'Égypte ont été façonnés par l'homme avant qu'il y ait eu un Nil.

Il y a un hiatus formidable entre les populations paléolithiques qui se servaient de ces outils et les habitants dont on a découvert les restes d'agglomérations et les tombeaux sur les deux rives du Nil, depuis la pointe du Delta jusqu'à la première cataracte et même au delà. Combien d'invasions, combien de migrations de peuples ont eu lieu jusqu'au moment où l'Égypte a pris sa configuration moderne ? Quelques siècles avant le début de l'histoire égyptienne proprement dite, la vallée du Nil était occupée par des populations qu'on appelle généralement hamitiques et dont les descendants se sont maintenus dans ces régions jusqu'à nos jours.

A en juger d'après les objets découverts dans les ruines de leurs établissements, ou d'après le mobilier de leurs tombes, on est porté à les considérer plutôt comme des barbares, comparables en tous points aux populations actuelles de l'Afrique centrale. Ils ont déjà dépassé le stade de l'acquisition des industries primitives. Ils continuent à se servir généralement, pour leur outillage, du silex auquel ils donnent une taille extraordinairement parfaite, plus parfaite peut-être qu'en aucun autre coin du monde (fig. 114). Mais, chose curieuse, les plus anciennes tombes trouvées contiennent déjà quelques objets en métal.

Dans les colliers, auprès des coquillages et des pierres de couleur, on trouve, avec surprise, quelques perles d'or, d'argent, de fer météorite et de cet émail brillant qui sera une des caractéristiques des arts industriels de l'Égypte. Petit



Fig. 110. (Phot. F. Koch.) TABLE D'ABYDOS PREMIÈRE SECTION

à petit, les techniques et les décors de la céramique subissent des transformations qui finissent par être radicales. Les barbares de la Haute-Égypte, sous l'influence de voisins plus avancés, sont en train d'évoluer avant d'être absorbés par la civilisation nouvelle. Soudainement, pourrait-on dire, tout, dans la Haute-Égypte, va prendre un aspect nouveau, dès l'instant où les sépultures nous montrent l'emploi de l'écriture hiéroglyphique.



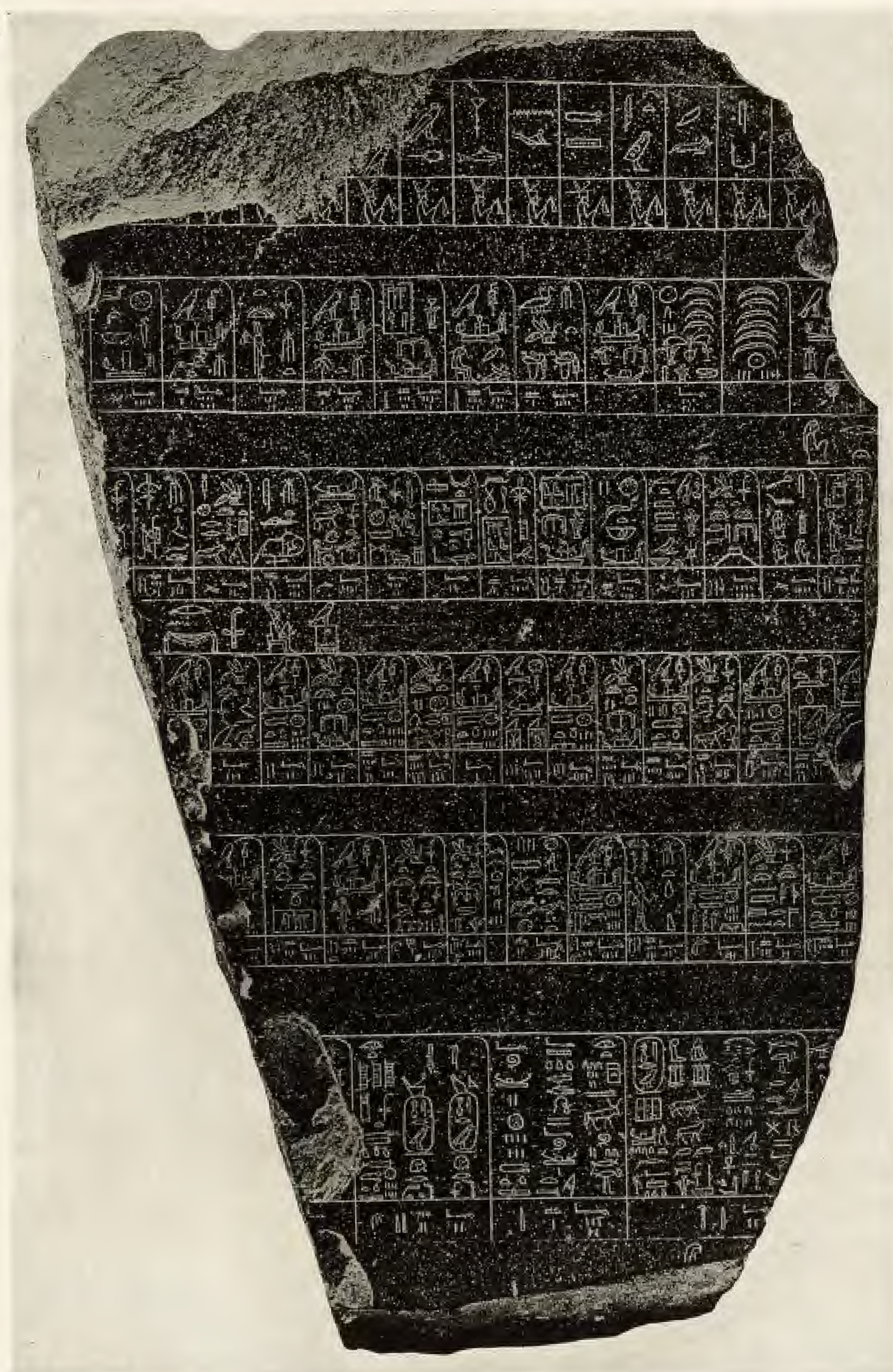
Fig. 111. (Phot. Musée de Bruxelles.)
Coup de poing chelléen.

Il y a quelques années, au moment où l'on venait de découvrir le préhistorique de la Haute-Égypte, appelé parfois la civilisation de Négadah, on a cru avoir enfin trouvé les premiers éléments d'où l'Égypte pharaonique était sortie par une lente évolution. Aujourd'hui qu'on a pu classer avec précision les divers éléments retrouvés, on constate qu'il n'y a pas, des barbares préhistoriques aux Égyptiens proprement dits, une lente évolution progressive. On peut fixer le point de suture et constater à quel moment un matériel commun de civilisation a été transporté tout fait dans la Haute-Égypte.

Les industries anciennes, en toutes manières périmées, s'atrophient, disparaissent de l'Égypte, quitte à se maintenir encore quelques siècles dans les régions de la Basse-Nubie où le mouvement civilisateur s'est fait sentir avec moins d'efficacité et moins de promptitude.

Cette vraie civilisation égyptienne que nous voyons transportée ainsi en bloc au milieu des populations de la Haute-Égypte avait sans doute derrière elle de nombreux siècles de formation et, si nous en croyons les débris d'annales qui nous sont parvenus, c'est par dizaines de mille années qu'il faudrait compter si l'on pouvait un jour surprendre les débuts réels de la civilisation pharaonique.

On sait que les historiens modernes, à la suite de Manéthon, groupent les



(D'après H. Schäfer.) FIG. 112.

PIERRE DE PALERME. RECTO

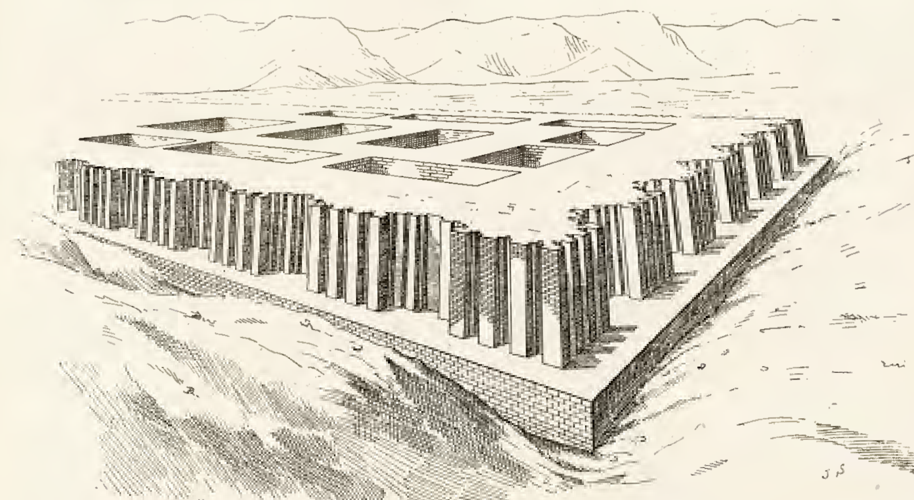


FIG. 113. (D'après J. de Morgan.) Tombeau royal de Négadah.

rois d'Égypte en trente dynasties. En tête de la première s'inscrit le nom de Ménès. Qu'on ne s'y trompe pas : Ménès n'est pas le premier qui ait porté le sceptre en Égypte. Les Égyptiens avaient des traditions et même des annales, pour les dynasties antérieures à celle que nous appelons la première. Ménès est un conquérant qui réalisa l'unité de pouvoir, laquelle devait, après lui, se maintenir presque sans interruption pendant quelques milliers d'années. Il est le premier qui ait gouverné un royaume unissant d'une manière permanente la Haute-Égypte et la Basse-Égypte, la Couronne blanche et la Couronne rouge.

Peut-on espérer que les fouilles archéologiques ramèneront au jour des monuments de cette vieille Égypte ? Depuis un quart de siècle on a si bien exploré toute la région en amont du Caire, qu'il serait invraisemblable qu'aucun document de ces dynasties préménites n'ait été ramené au jour s'il avait existé là. D'ailleurs, l'étude de plus en plus attentive des traditions conservées dans la littérature religieuse, tend à montrer que la première histoire se place dans le delta du Nil. C'est là que se seraient formés, petit à petit, par l'influence de quelques centres de culte dont les chefs auraient fait prévaloir leur hégémonie, deux royaumes dont la lutte pour la suprématie fut longue et ardente. Les Égyptiens d'époque classique avaient conservé des listes de rois dont les uns portaient la couronne rouge et les autres la couronne blanche, insignes caractéristiques des deux royaumes rivaux. On croit deviner que l'un des deux imposa sa domination à l'autre, mais pour



FIG. 114. (Phot. Musée de Bruxelles.) Couteau en silex.

une courte période seulement. Lorsque la lutte reprit, à l'aurore de ce que nous appelons les temps historiques, les puissances rivales se trouvaient installées de fait dans la Haute et dans la Basse-Égypte, et c'est ainsi qu'il est exact de dire qu'un roi du Sud, vainqueur, a réuni les deux royaumes en remportant la victoire sur les gens du Nord.

Nous devrions maintenant raconter l'histoire d'Égypte à partir de Ménès



FIG. 115. (D'après Flinders Petrie.) Abydos. Nécropole royale des premières dynasties.

Mais il faut bien reconnaître que c'est une chose encore complètement impossible. Les découvertes égyptologiques ont réalisé, depuis un siècle, des miracles. Pour comprendre où les recherches ont déjà conduit, voici une comparaison. Les cartes géographiques dressées il y a une cinquantaine d'années, montraient de nombreuses taches blanches, régions tout à fait inconnues. On se hasardait cependant à y tracer le cours hypothétique de certains fleuves, la situation de montagnes plus ou moins fantaisistes, d'après des traditions impossibles à contrôler. Les grandes découvertes de la seconde moitié du XIXe siècle ont permis, d'abord de fixer quelques points de repère assurés, puis de dresser la carte de plus en plus précise des terres autrefois mystérieuses. Pour l'histoire

d'Égypte il en va de même. Avant la découverte de Champollion, on ne savait rien de positif et l'on devait se borner à enregistrer les traditions confuses et mal ordonnées qui nous étaient venues surtout par Hérodote et Diodore.

La découverte de Champollion fut comme la première traversée d'une terre inconnue. Les disciples du maître réussirent à fixer quelques points précis ; mais il faudra bien du temps encore pour débrouiller les détails. N'oublions pas d'ailleurs que, lorsqu'il s'agit de reconstituer ce passé lointain, nous ne pouvons compter que sur les documents, bien rares, qui ont survécu au grand naufrage des civilisations antiques. Il est merveilleux que tant d'éléments soient parvenus jusqu'à nous ; il est dangereux de céder à l'illusion de croire que nous en possédons assez pour reconstituer les lignes maîtresses de l'histoire.

Il nous manque un fil conducteur. Nous l'aurions si l'ouvrage complet de Manéthon nous avait été conservé. Manéthon de Sebennytos, prêtre égyptien, avait été chargé par Ptolémée II de rédiger l'histoire ancienne d'après les documents indigènes. C'est lui qui est l'auteur probable du groupement des rois en trente dynasties. Peu de fragments de son œuvre ont été conservés ; en revanche, les écrivains chrétiens nous ont transmis la liste des rois, accompagnée d'indications sur la durée du règne de chacun d'eux. Ces copies ont été gravement altérées, aussi bien pour les noms propres que pour les chiffres. Néanmoins, au fur et à mesure de la découverte de monuments aux noms royaux, inscrits dans des cartouches, les égyptologues ont pu faire des classements, grâce à l'identification des rois avec ceux des listes de Manéthon, qui, dans l'ensemble, se sont révélées exactes.



FIG. 116. (Phot. J. Capart.)
Montant de porte de Khasekhemoui.

Champollion était parti de l'étude des cartouches des empereurs romains et des souverains grecs d'Égypte. Rapidement, il put remonter d'étape en étape



(Phot. E. Brugsch.) FIG. 117.

PALETTE DE NARMER. RECTO



FIG. 118. (Phot. E. Brugsch.) PALETTE DE NARMER. VERSO

et reconnaître un bon nombre de rois du Nouvel Empire, de la XVIIIe à la XXe dynastie. Avant sa mort, il avait entrevu la place exacte d'un roi du Moyen Empire, à la XIIe dynastie. Les travaux de Lepsius, d'E. de Rougé et de Mariette permirent de reconstituer l'ordre de succession de la plupart des rois de la IVe à la VIe dynastie. L'étude des fragments du livre des rois de Turin et des différentes listes monumentales (fig. 110) avait fait progresser cette vérification du cadre schématique de Manéthon, au moyen des documents originaux. Vers la fin du XIXe siècle, devant l'absence de monuments des trois premières dynasties, les égyptologues étaient portés à rejeter les listes de ces vieux rois dans la catégorie des mythes. Ménès et ses successeurs n'avaient, et ne pouvaient avoir, aucune réalité historique. Quelques bribes de récits, transmises par les classiques, permettaient d'ailleurs de tracer, pour plusieurs de ces rois, une physionomie légendaire. On démontrait savamment que le nom même de Ménès devait « son existence à une étymologie populaire ». « Le personnage, une fois créé et installé solidement à son poste, on n'eut point de peine à lui composer une histoire qui le présenta comme le type accompli et l'idéal du souverain. On le montra tour à tour architecte, guerrier, législateur : il avait commencé le temple de Ptah, il avait écrit les lois et réglé le culte des dieux, plus particulièrement celui d'Hapi ; il avait conduit des expéditions contre les Libyens. Quand il perdit son fils à la fleur de l'âge, le peuple improvisa un hymne de deuil pour le consoler, le *Maneros*, dont l'air et les paroles se transmettaient de génération en génération. Il ne dédaignait pas d'ailleurs le luxe de la table, car il inventa l'art de servir un dîner et la manière de le manger, couché sur un lit. Un jour qu'il chassait, ses chiens, affolés on ne sait pourquoi, se jetèrent sur lui pour le dévorer. Il leur échappa à grand'peine et s'enfuit poursuivi par eux ; arrivé



FIG. 119. (Phot. Ashmolean Museum.) Le roi Khasekhem.

au bord du lac Moeris et acculé à la grève, il allait périr quand un crocodile le chargea sur son dos et le transporta vers l'autre rive. Dans sa reconnaissance, il édifia une ville nouvelle, qu'il nomma Crocodilopolis et à laquelle il désigna pour dieu le crocodile même qui l'avait sauvé ; puis il érigea dans le voisinage le fameux labyrinthe et une pyramide qui lui servit de tombeau. D'autres traditions lui étaient moins favorables : elles l'accusaient d'avoir excité la colère des dieux contre lui par des crimes épouvantables : un hippopotame, sorti du Nil, l'avait tué après un règne de soixante à soixante-deux ans... »



FIG. 120. (D'après Flinders Petrie.) Étiquette du roi Semempsès.

La légende était bien bâtie et mettait en scène plusieurs thèmes favoris des contes populaires. Maspero, qui la résumait de la sorte, ajoutait : « Ses premiers successeurs n'ont, comme lui, que l'apparence de la réalité. Les listes en fournissent, il est vrai, la série complète avec le chiffre des années qu'ils ont régné, à un jour près, parfois avec la durée de leur vie ; mais on se demande où les chroniqueurs s'étaient procuré tant d'informations précises ? »

Cependant, depuis de longues années, reposait, dans le musée de Palerme, un fragment d'inscription qui permettait de répondre nettement à cette dernière question (fig. 112). Mais il fallait, pour attirer sur lui l'attention des spécialistes et pour leur apprendre en même temps toute sa signification, la série des découvertes sensationnelles de Négadah, d'Abydos et d'Hiéraconpolis, qui allaient permettre de toucher du doigt la réalité historique des vieux rois de l'Égypte et donner une confirmation éclatante de la valeur des sources auxquelles avait puisé Manéthon.

A Négadah, Jacques de Morgan découvre le plus ancien tombeau royal connu (fig. 113). Au premier moment on essaya de l'identifier à la tombe de Ménès même. En Abydos, Amelineau d'abord, Flinders Petrie ensuite, retrouvent, à la butte d'Oumm el Ga'ab (fig. 115), les sépultures des rois des deux premières dynasties dont les



FIG. 121. (D'après Flinders Petrie.) Plaquette du roi Aha.



STÈLE DU ROI SERPENT (Phot. Archives d'Art et d'Histoire.) FIG. 122.

cartouches étaient gravés au temple de Séthi Ier. Sur cette liste fameuse le roi de la XIXe dynastie est figuré présentant ses offrandes à ses lointains prédécesseurs dont il se vante d'avoir restauré les tombeaux ruinés. Quibell et Green, explorant les couches profondes du temple d'Hiéraconpolis, découvrent à leur tour des monuments gravés aux noms de rois des deux premières dynasties et même les statues de l'un deux (fig. 119).



FIG. 123. (D'après W. Spiegelberg.) Victoire de Den sur les Orientaux.

Le pharaon de Négadah se retrouvait en de nombreuses inscriptions de la nécropole d'Abydos. Le plus grand tombeau d'Oumm el Ga'ab avait appartenu à un roi Kasekhemoui, dont le nom était gravé sur un montant de porte en granit rouge au temple d'Hiéraconpolis (fig. 116). Le roi Narmer, que certains identifient à Ménès, consacrait une importante palette en schiste et des gravures en ivoire dans le même temple (fig. 117 et 118). Flinders Petrie retrouve son nom sur de nombreuses empreintes de sceaux, sur des vases et sur des tablettes de la nécropole d'Abydos.

Ces divers sites procurèrent encore une masse de documents d'une importance capitale, pouvant être étudiés en concordance ; leur classement était facilité par de nombreuses données positives, entre autres, par les noms gravés successivement sur un même objet. Il fallut peu de temps aux spécialistes pour rétablir les séries de rois, de reines, de grands personnages des deux premières dynasties, et, malgré quelques incertitudes de détail, que l'avenir permettra sans doute de dissiper, on peut assurer que les vieux souverains, naguère encore considérés comme une création légendaire, sont devenus des figures historiques plus fermes que celles des premiers rois de Rome. Certains de leurs monuments ont pris rang parmi les chefs-d'œuvre de l'art égyptien telle la stèle du Roi



FIG. 124. (Dessin de M. Baud.) Déesse Seshat.

Serpent au Louvre (fig. 122), tel le Singe de Narmer, à Berlin (fig. 126).

Les offrandes funéraires déposées dans les tombeaux des rois d'Abydos étaient munies de plaquettes en bois et en ivoire dont la signification a été nettement reconnue : ce sont des étiquettes mentionnant les produits divers, les fonctionnaires qui les ont recueillis, ainsi que l'indication d'une date (fig. 120 et 121). Celle-ci n'est pas donnée dans une ère déterminée, mais elle est fixée par la mention de certains événements qui se sont écoulés dans l'année : « L'année où le roi Den a, pour la première fois, vaincu les Orientaux (fig. 123) ; l'année de la célébration de la fête des Adorateurs d'Horus ; l'année de la fondation de tel temple, ou de la fonte de la statue de telle divinité. » C'est ainsi que Djeser datait encore les reliefs de son tombeau de Saqqarah.

Cette manière de distinguer les années du roi par des événements pourrait à elle seule nous permettre de deviner que les Égyptiens des premières dynasties avaient la coutume de rédiger des annales. Lorsque nous trouvons, dans le temple de Sahoure, d'Abou Sir, la déesse Seshat occupée à inscrire sur ses tablettes le nombre des prisonniers ramenés d'une expédition victorieuse, nous pouvons dire que cette scène, loin d'être une nouveauté, ne fait que confirmer une pratique fort ancienne (fig. 124). Les temples possédaient dans leurs archives les fastes de l'empire, dont le résumé était gravé sur les stèles monumentales. Le fragment de Palerme, auquel nous avons fait allusion plus haut, conserve une partie minime d'une stèle de ce genre. Récemment, le musée du Caire a pu s'assurer quelques fragments encore du même monument. Les fouilles d'Égypte nous ont habitués à des surprises si étonnantes qu'on espère retrouver un jour le duplicata de ce précieux document. Du coup, ce n'est plus seulement le cadre général de l'histoire des premières dynasties qui nous sera restitué, mais la chronique, année par année, de tous les événements notables, depuis Ménès jusqu'à la Ve dynastie. Là où les petites pla-



FIG. 125. Victoire sur les Asiatiques. (D'ap. L. Borchardt.)

quettes d'Abydos nous apportent la mention de quelques faits historiques, pris au hasard, la chronique de Palerme est à même de nous donner, sans lacunes, des éphémérides égyptiennes pendant de nombreux siècles.

Ce n'est pas sans émotion que l'on regarde, au musée du Caire, ces fragments des plus anciennes annales du monde. La pierre est usée en de nombreux endroits, rendant la lecture souvent impossible. On cherche à déchiffrer un ou deux signes de plus, en faisant jouer la lumière à la surface, car chaque hiéroglyphe assuré est un gain précieux pour l'histoire. Borchardt a réussi de la sorte à déterminer une campagne entreprise en Asie à la première dynastie (fig. 125) ; Breasted a reconnu la preuve d'une réunion des deux royaumes antérieurement à Ménès, car la stèle porte, gravées, des listes de rois plus anciens que la première dynastie. On trouvera dans les ouvrages des spécialistes l'étude minutieuse des divers fragments, leur place relative et la reconstitution hypothétique de la stèle complète. Il suffira de relever ici les points d'un intérêt général. Quelques cases du sommet nous conservent les noms de rois de la Basse-Égypte (fig. 127). Dans les grandes bandes horizontales sont inscrits la titulature des différents rois et le nom de leur mère. Des cases verticales, dont chacune est précédée du signe qui veut dire année, contiennent les événements mémorables ; en dessous de chacune d'elles, une petite case sert à l'indication de données statistiques sur l'inondation



FIG. 126. (Phot. Musée de Berlin.) Singe de Narmer.

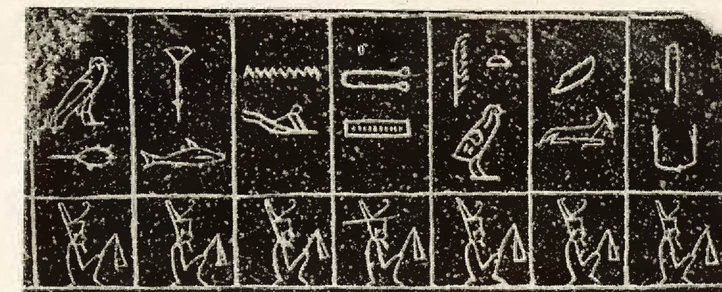
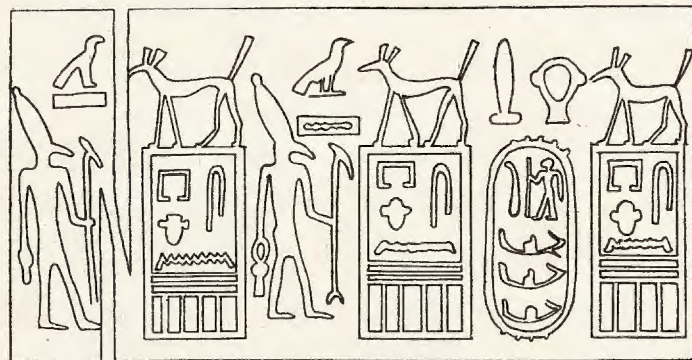


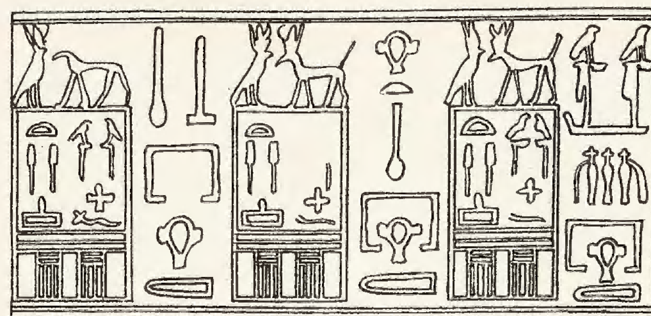
FIG. 127. (D'après H. Schäfer.) Pierre de Palerme. Les rois de Basse-Égypte.

du Nil. Les événements notés sont, le plus souvent, des célébrations de fêtes, la fabrication de statues divines, la fondation d'édifices et, à partir de la deuxième dynastie, tous les deux ans, le recensement des biens. A certains endroits, la célébration de la fête des Adorateurs d'Horus revient tous les deux ans. On la trouve sous plusieurs rois du début de la première dynastie. Elle est célébrée avec la même périodicité sous des rois de la IIe dynastie et de la IIIe dynastie mais, entre les deux, il doit y avoir une période où elle était supprimée. Cette constatation matérielle nous permet de deviner que l'histoire de ces premières dynasties n'a pas été sans crises intérieures, politiques ou religieuses.


FIG. 128. (D'après Flinders Petrie.) Protocole de Perabsen.

De menues observations sur l'ensemble des documents de cette époque ont permis de deviner des mesures que nous appellerions diplomatiques. Le nom de Neith, la grande déesse de Saïs, en Basse-Égypte, se retrouve dans celui d'une reine de la première dynastie. Quel meilleur moyen pour assurer la paix que de conclure des mariages entre les rois conquérants et les princesses de la famille souveraine vaincue? Au cours de la seconde dynastie, les protocoles royaux indiquent manifestement une crise grave. Le roi Perabsen inscrit dans son protocole l'image du dieu Seth, le grand adversaire d'Horus (fig. 128). Depuis Ménès, tous les pharaons se proclament des Horus; Perabsen est un Seth. Peu après, le roi Khasekhemoui sacrifie aux deux tendances opposées en s'appelant simultanément Horus et Seth (fig. 129).

Les empreintes de sceaux, relevées sur les bouchons des jarres contenant les provisions funéraires, ont permis de recueillir un nombre surprenant de titres de hauts fonctionnaires de la cour pharaonique, donnant une idée du développement et de la complexité de l'administration de l'Égypte (fig. 130). Ils nous ont fourni, en outre, des noms de domaines et de vignobles (fig. 132).


FIG. 129. (D'après Flinders Petrie.)
Protocole de Khasekhemoui.

Jusqu'à présent nous nous sommes soigneusement abstenus de mentionner une date. Cependant, il est sûr que le lecteur se sera plusieurs fois demandé à quelle époque remontent les règnes

dont le souvenir ressuscitait grâce aux découvertes archéologiques récentes. C'est toujours une déconvenue, en ouvrant des manuels d'histoire, de constater à ce sujet les divergences les plus troublantes entre les auteurs. On a placé le règne de Ménès à diverses dates entre 2500 et 5702 avant Jésus-Christ. En ce moment, il y a deux systèmes de chronologie : l'un, dit de la chronologie longue, place les débuts de la première dynastie avant 5000 avant Jésus-Christ; l'autre, dit de la chronologie courte, fixe le même point environ quinze cents ans plus tard. Si le début de la XVIIIe dynastie est daté avec une certitude absolue vers 1580 avant Jésus-Christ, les auteurs n'ont pu s'accorder au sujet de la XIIe dynastie et de toutes celles qui précèdent. Le problème pivote autour de l'indication d'un papyrus trouvé à Kahoun. Suivant les uns, l'an VII de Sésostris III tomberait entre 1882 et 1878 avant Jésus-Christ. Mais les autres font remarquer que les observations astronomiques que fournit ce papyrus sont telles, qu'il n'est pas interdit d'admettre qu'il faille ajouter à cette date une période sothiaque de plus, soit 1460 années. Les uns affirment qu'il y a moyen de comprimer les faits historiques et les deux cents noms de rois connus entre la XIIe et la XVIIIe dynastie, dans le court espace de deux siècles. Les autres se refusent à cette contrainte et préfèrent s'en tenir à la vieille chronologie de Manéthon, qui implique une période sothiaque de plus. Ces questions ont fait l'objet de nombreux mémoires dans lesquels les savants les plus capables ont exprimé surtout leur conviction, sans réussir jamais à faire la démonstration devant laquelle chacun s'inclinerait. Un auteur récent parle au nom du « sentiment que la totalisation des chiffres des listes (de Manéthon) fournit des durées trop longues ».


FIG. 130. (D'après Flinders Petrie.)
Empreinte de sceau.

L'idée de raccourcir la chronologie égyptienne provient sans doute de l'hésitation que nous avons naturellement à reculer très loin dans le passé l'épanouissement d'une civilisation que nous trouvons toujours plus complexe à mesure que nous la connaissons mieux. Certains esprits cèdent à regret quelques siècles lorsqu'on leur démontre qu'il faut plus d'espace pour classer les développements historiques incontestables. A l'heure actuelle, ceux qui tiennent le plus fermement au système de la chronologie courte pour la période entre le Moyen et le Nouvel Empire, estiment qu'il faut être plus large dans l'inter-

prétation de l'espace de temps qui sépare l'Ancien et le Moyen Empire. Rappelons-nous les résistances qui accueillirent les attributions de dates aux silex taillés de l'époque paléolithique.

Pour être sincère, il faut reconnaître que le problème de la chronique égyptienne de l'Ancien Empire est insoluble avec les données dont on dispose à ce jour. Sir Flinders Petrie, dans la dixième édition de son *Histoire d'Égypte*, soutient fermement l'authenticité de la chronologie manéthonienne. Dans un article récent, il montre à nouveau que l'antiquité égyptienne croyait à la succession des dynasties qu'énumère le prêtre de Sebennytos. Si, néanmoins, l'illustre archéologue anglais abandonne la conviction de toute sa carrière en la chronologie longue, c'est qu'il croit avoir découvert dans l'évolution du style décoratif des scarabées un argument sans réplique. Il est difficile de reconnaître plus implicitement que tous les matériaux employés à la construction des systèmes ne suffisent pas à faire une démonstration. Du moment qu'il s'agit de « sentiment », il est aussi légitime de s'en tenir, provisoirement tout au moins, au système élaboré par l'Égyptien Manéthon. Ces listes, tant suspectées pour les premières dynasties, se sont trouvées justes dans l'ensemble au contrôle des monuments. Que des erreurs se soient produites dans la tradition manuscrite des chiffres, personne ne le conteste ; mais cela ne justifie pas que l'on réduise à outrance la durée de l'histoire égyptienne, comme d'aucuns voudraient l'imposer.



CHAPITRE SEPTIÈME

L'APOGÉE DE MEMPHIS



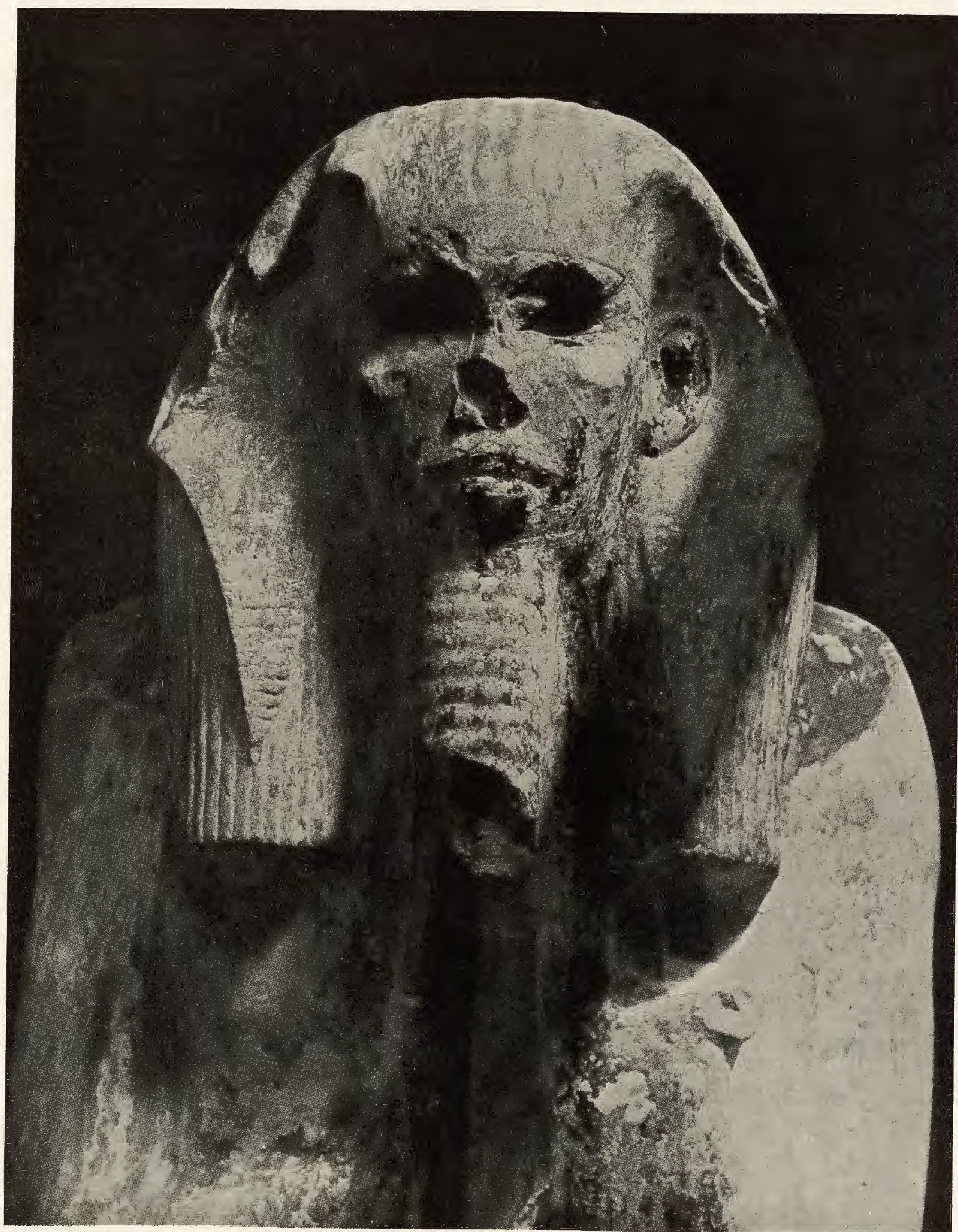
Nous nous trouvons sur un terrain historique plus ferme dès la IIIe dynastie, avec Djeser (fig. 131). Le nom de ce roi a été proclamé pendant des milliers d'années et il est resté visible sur des monuments gravés. Au Ouady Magharah, Djeser a laissé un tableau commémoratif de sa victoire sur les Bédouins ; à l'extrémité méridionale de l'Égypte, sur les rochers de l'île de Sehel, une stèle témoigne de sa ferveur à l'égard des dieux.

Malgré les révolutions, les soulèvements de toutes espèces, le culte funéraire du roi se maintint d'âge en âge : Sésostris II, de la XIIe dynastie, est un de ses dévots. Son nom apparaît sur une stèle d'Apis de la XXIIe dynastie ; il a des prêtres à l'époque de la XXVIe. Sur les empreintes de sceaux, retrouvés dans son tombeau de Beit Khallaf (fig. 133), on cite, parmi les vignobles du roi, un domaine dont le vin est mentionné fréquemment, non seulement à l'époque de la IVe et de la Ve dynastie, mais également pendant le Moyen Empire et jusque dans les inscriptions de la XIXe dynastie (fig. 132).

L'importance de la pyramide de Djeser à Saqqarah et des édifices qui l'entouraient, nous fournit une preuve de la richesse de l'Égypte sous ce règne et du haut degré auquel était parvenue l'architecture. Le professeur Schiaparelli a retrouvé quelques fragments du temple que le pharaon avait bâti à Héliopolis et qui était décoré d'inscriptions en relief d'un travail admirable. C'est de l'époque de Djeser également que M. J.-E. Quibell a pu dater, avec précision, le mastaba de Hesy, à Saqqarah, d'où proviennent les extraordinaires panneaux de bois qui comptent parmi les chefs-d'œuvre de l'art égyptien.

La postérité avait gardé un tel souvenir de la splendeur des constructions de l'époque de Djeser, qu'elle attribuait à l'architecte Imhotep l'invention de l'emploi de la pierre. C'était une erreur car plusieurs tombes de la Ire dynastie, en Abydos, montrent déjà des pavements et des murs où la pierre remplace la brique. Imhotep avait perfectionné cette invention et cela suffit pour que, tout naturellement, la légende ait fait de lui le premier architecte qui conçut et réalisa l'idée de bâtir pour l'éternité. Rien d'étonnant donc qu'à l'époque persane, un chef de travaux ait eu la prétention de rattacher sa généalogie à celle du légendaire architecte de Djeser.

Imhotep reste dans la mémoire des Égyptiens comme un génie universel. Il est le plus haut fonctionnaire de l'empire ; il est prêtre-lecteur et magicien ; on lui attribue la rédaction de livres et de sentences qui se transmettent d'âge en âge ; il est médecin et chef de tous les travaux du roi. La vénération pour cet



(Phot. Lehnert et Landrock.) Fig. 131.

DJESER

homme génial s'affirme d'assez bonne heure après sa mort. S'il faut en croire une tradition, vivace jusqu'à l'époque grecque, le roi Mycérinus, à la IVe dynastie, lui accordait déjà les honneurs quasi divins. Il est, dans l'histoire égyptienne, peu de mortels élevés au rang des dieux. Imhotep en est l'exemple le plus éclatant. A la Basse Époque, il est incorporé dans la triade memphite comme fils de Ptah et de Sekhmet, bien que l'on connût parfaitement le nom de ses parents mortels. L'architecte de Djeser, considéré comme dieu de la médecine, identifié par les Grecs à leur Asclépios, avait remplacé Nefertoum, fils de Ptah, l'architecte de l'univers et de Sekhmet, la grande magicienne (fig. 135).

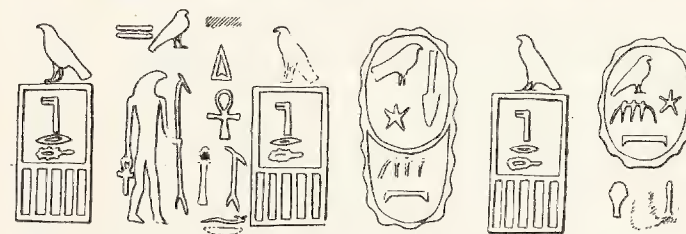


Fig. 132. (D'après J. Garstang.) Sceau de Djeser.

Son culte est célébré dans son monument de Saqqarah, proche du Serapeum. Lorsque les Ptolémées construisent des temples, ils n'oublient pas d'y faire une place à ce héros, auquel on prend l'habitude d'associer un de ses confrères de la XVIIIe dynastie, Amenhotep, fils de Hapi. A Thèbes, on les trouve à Karnak, à Deir el Bahari, à Medinet Habou, à Deir el Medineh, à Kasr el Agouz. Imhotep a son temple spécial à l'île de Philae ; au grand sanctuaire d'Edfou, il est figuré dans une scène du culte et une inscription lui attribue même le plan du monument primitif. En Nubie, on le retrouve à Debod, Dakkeh et Kalabcheh. Dans ce dernier temple, on le voit recevant une offrande de l'empereur Auguste. C'est un exemple de l'extraordinaire continuité des traditions en Égypte, puisque nous pouvons assurer qu'il s'est écoulé, entre Imhotep, le grand ministre de Djeser et Auguste, un temps deux fois aussi long qu'entre l'empereur romain et nous.



Fig. 133. (D'après J. Garstang.) Mastaba de Djeser à Beit Khallaf.



FIG. 134. (Phot. B. van de Walle.) RÉGION DE LA CATARACTE. ÉBOULIS GRANITIQUES

A l'époque grecque, les prêtres du temple de Khnoum, à Éléphantine, se prévalaient encore de privilèges dont ils faisaient remonter la concession à Djeser, et cela en une circonstance où la science d'Imhotep parvint à sortir l'Égypte d'une situation désastreuse.



FIG. 135. (Phot. Musée du Caire.) Imhotep.

Voici l'histoire inscrite sur la stèle de Sehel dont nous avons parlé plus haut. L'an XVIII de son règne, Djeser envoie au prince d'Éléphantine un décret dont la stèle a la prétention d'être la copie fidèle (fig. 137). Dans le préambule, le roi commence par expliquer dans quelles conditions il a été amené à faire ce décret. « J'étais dans mon palais, profondément soucieux, car depuis sept ans le Nil n'était pas venu en son heure et la détresse était générale. Le grain était rare, les herbages manquaient ainsi que toutes les choses servant à l'alimentation. Chacun cherchait à dérober à son voisin. Les bébés pleuraient, les jeunes gens avaient peine à se traîner, les vieillards avaient perdu courage, les grands ne savaient que conseiller, les réserves étaient épuisées et l'on manquait de tout. »

Djeser interroge le sage Imhotep pour savoir où se trouvent les sources du Nil et quel dieu possède sur elles la puissance. Le savant avoue qu'il ne peut répondre immédiatement ; il demande à pouvoir se rendre à Hermopolis, la ville de Thot, afin d'étudier les livres sacrés de la grande bibliothèque sacerdotale. Lorsqu'il revient de là, il est à même de fournir à son roi toutes les indications nécessaires et de lui dévoiler les routes cachées auxquelles, depuis un temps immémorial, aucun roi n'avait eu accès.

« Il y a un district au milieu de l'eau dans laquelle le Nil vient au jour ; on l'appelle Éléphantine et il est le premier nome en face du pays de Ouaouat (la partie nord de la Basse-Nubie). Là se trouve un escalier (le Nilomètre) où le dieu Ra fait ses calculs pour octroyer la vie à tous. L'eau s'appelle « les deux Kerti », qui sont les deux mamelles, d'où sortent toutes les bonnes choses. Là se



LE DOMAINE DE KHNOUM

FIG. 136. (Phot. J. Capart.)

trouve le lit de Hapi (le Nil) où il renouvelle sa jeunesse lorsqu'il provoque l'inondation du pays... »

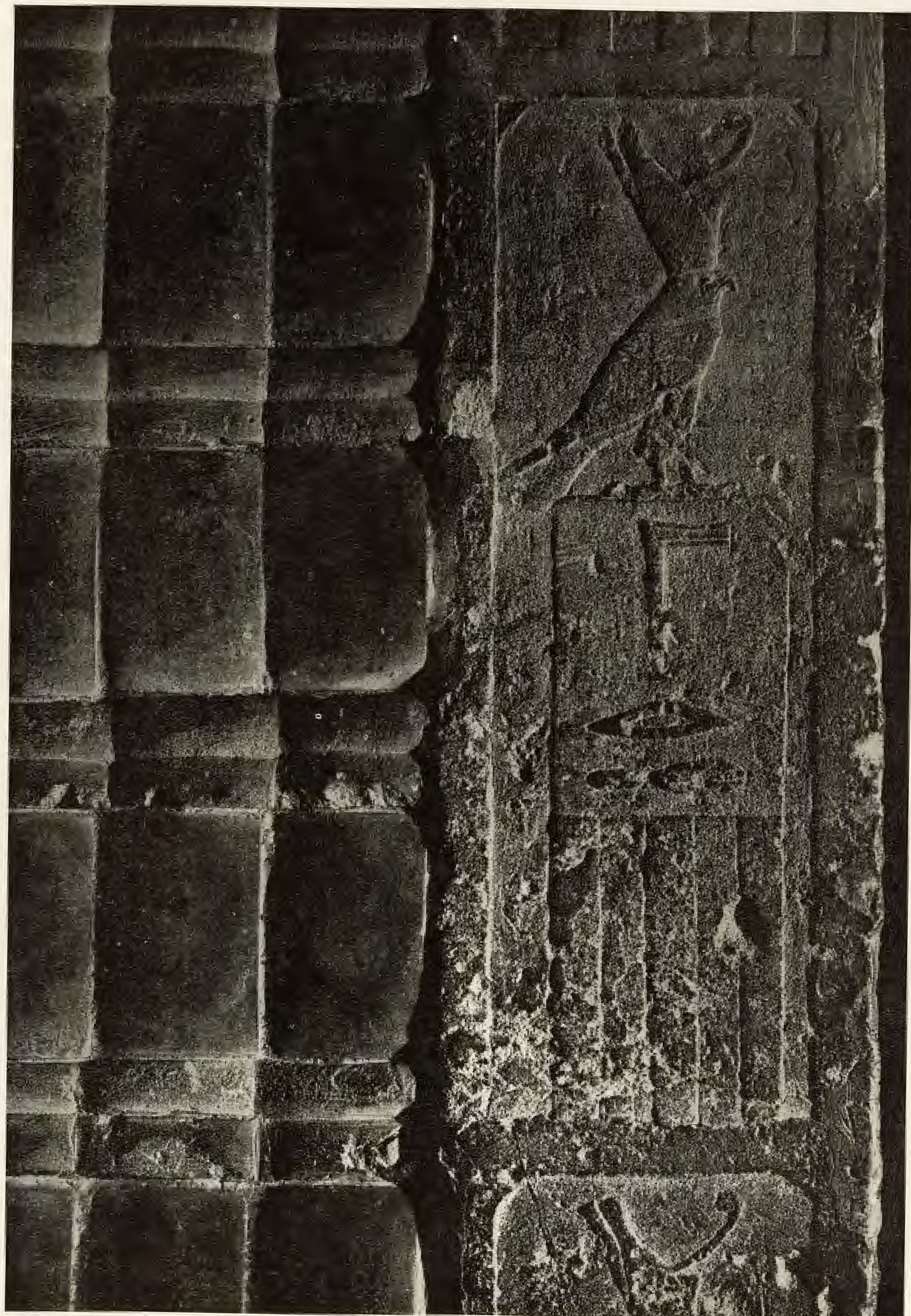
Le dieu est dépeint comme un homme qui frappe le sol de ses sandales pour faire jaillir le flot. Il tire de sa propre main le verrou de la porte, il en ouvre les deux battants pour permettre à l'eau de surgir.

Aux environs, sur la rive est, se trouvent des carrières de pierre que l'on exploite pour construire les temples de la Haute et de la Basse-Égypte, pour les pyramides des rois et pour les statues de toutes espèces (fig. 134 et 139). On y trouve un granit appelé pierre d'Éléphantine. Imhotep ensuite énumère les dieux qu'on y vénère à côté de Khnoum, puis il fait un catalogue des pierres qui existent sur les rives et dans le lit même du fleuve, ainsi que de tous les minéraux précieux que l'on peut se procurer dans le district et qui viennent, sans doute, pour la plupart, des régions d'amont.

Le roi manifeste sa joie d'entendre un tel rapport et donne l'ordre de sacrifier aux dieux et aux déesses d'Éléphantine. La nuit suivante, Khnoum apparaît au pharaon : « ... Je te donne toutes les pierres précieuses qui n'ont pas été trouvées depuis longtemps et les mines auxquelles on n'a plus travaillé, afin de construire les temples et de relever ce qui est tombé en ruine. Je suis le créateur, le Nil croît selon mon plaisir ; les deux sources sont en ma possession. Je ferai que le Nil gonfle et qu'il ne manque plus aucune année. Les plantes s'inclineront par leurs fruits et les hommes redeviendront heureux comme ils l'étaient autrefois. La misère disparaîtra et les greniers cesseront d'être vides. » Sur ces belles promesses, le roi se ré-



FIG. 137. (Phot. Ch.-E. Wilbour.) Stèle de Sehel.



LE PROTOCOLE DE DJESER (Phot. Musée de Berlin.) FIG. 138.

veille et il décide que, dorénavant, la région comprenant les douze aroures de terrain, depuis Éléphantine jusqu'à Philae, constituera un district privilégié que Khnoum et son temple posséderont en pleine propriété (fig. 136). Le décret, reçu par le prince d'Éléphantine, est gravé sur une stèle.

Combien de fois, au cours de l'histoire égyptienne, les rois furent-ils amenés à renouveler solennellement les privilèges ainsi conférés? On ne le sait exac-



FIG. 139. (Phot. B. van de Walle.) Carrière d'Assouan.

tement. A la XXe dynastie, Ramsès III probablement, eut l'occasion d'en rappeler les prescriptions principales. A l'époque grecque, peut-être lors de la visite de Ptolémée X Soter II au district de la cataracte, fut gravé sur le rocher de Sehel le texte grâce auquel cette histoire est arrivée jusqu'à nous. On a douté de la base historique de ce récit, mais les études récentes, du professeur K. Sethe surtout, tendent à démontrer la véracité de l'événement.

On voit donc de quelle réputation Imhotep jouissait à la cour de Djeser. Pour traduire cet épisode historique en langage moderne, nous pourrions dire qu'en un temps de détresse le roi charge son ministre de l'enquête sur les causes du cataclysme. Après une étude des documents déposés dans les archives, Imhotep est à même de rédiger son rapport, dont les conclusions sont admises. Les travaux nécessaires sont entrepris et l'Égypte retrouve sa prospérité.



FIG. 140. BASE DE STATUE DE DJESER. — SIGNATURE D'IMHOTEP (Phot. Lehnert et Landrock.)

L'apparition du dieu au roi, pendant son sommeil, et le songe prophétique qui en est la suite évoquent un procédé auquel les Égyptiens eurent souvent recours. Dans un conte populaire, de basse époque il est vrai, la femme d'un prince, désolée de ne pas avoir de fils, se rendit au temple d'Imhotep et le pria ainsi : « Tourne ta face vers moi ; c'est toi qui accomplis les miracles et qui es bienfaisant dans tous tes actes ; c'est toi qui donneras un fils à qui n'en a pas. » La princesse alla dormir dans le temple et le dieu, qui lui apparut, lui indiqua le moyen d'obtenir l'enfant tant désiré. Imhotep, devenu dieu de la médecine, se révéla puissant à ses fidèles en recourant au procédé qui avait si bien réussi autrefois à son maître, le songe prophétique, obtenu, sans doute, grâce à la science magique du ministre.

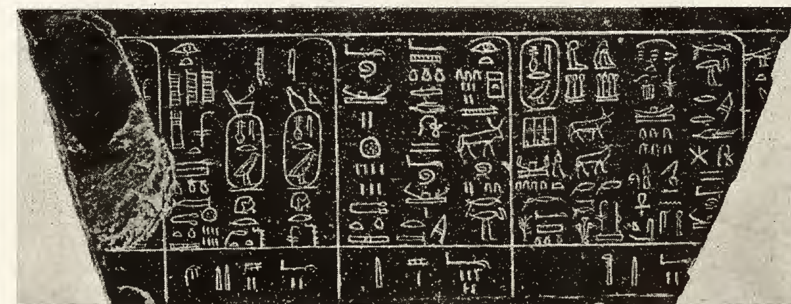


FIG. 141. (D'après H. Schäfer.)
Pierre de Palerme. — Annales de Snefrou.

Au IIe siècle de notre ère, un écrivain grec raconte une curieuse anecdote. Nectanébo, le dernier roi indigène, avait eu connaissance d'un livre découvert dans le temple d'Asclépios (Imhotep). L'écrit, attribué au roi Mycérinus de la IVe dynastie, relatait les fastes du dieu. On avait donné la mission de le traduire au dit écrivain qui, devant la difficulté de la tâche, négligea d'exécuter l'œuvre promise. Mais la maladie vint l'attaquer. Pendant la nuit, alors qu'il était saisi d'une fièvre violente et que sa mère veillait auprès de lui, le dieu apparut tenant à la main le fameux ouvrage. Le malade, guéri, ne négligea ni offrande ni sacrifice pour remercier son sauveur. Mais le dieu fit comprendre qu'il ne serait satisfait que le jour où le livre serait traduit, afin que tous les Grecs pussent adorer Imhotep, tous les médecins et tous les navigateurs connaître sa puissance. Ces détails forment le préambule de la traduction qui, malheureusement pour nous, a été détruite après les premières lignes.

L'histoire de Djeser et d'Imhotep, telle qu'elle s'est conservée dans la tradition égyptienne, est un témoignage non équivoque du développement et de la prospérité de l'Égypte au commencement de la IIIe dynastie. Les monuments de Saqqarah confirment cette impression (fig. 138). Par un hasard merveilleux, Mr Firth a retrouvé une base de statue de Djeser. L'inscription hiéroglyphique qu'elle porte donne, dans le style le plus parfait, les titres et les noms d'Imhotep, qui semble l'avoir dédiée à son maître (fig. 140).

Après cette lumière qui brille d'un si vif éclat, c'est, en Égypte, l'obscurité la plus profonde, et nous ne connaissons guère les monuments des succes-



FIG. 142. (Phot. Lehnert et Landrock.) Relief triomphal de Snefrou.

seurs de Djeser. Un papyrus dit brièvement : « La majesté du roi Houni mourut et la majesté du roi Snefrou s'éleva comme souverain excellent de cette terre entière.

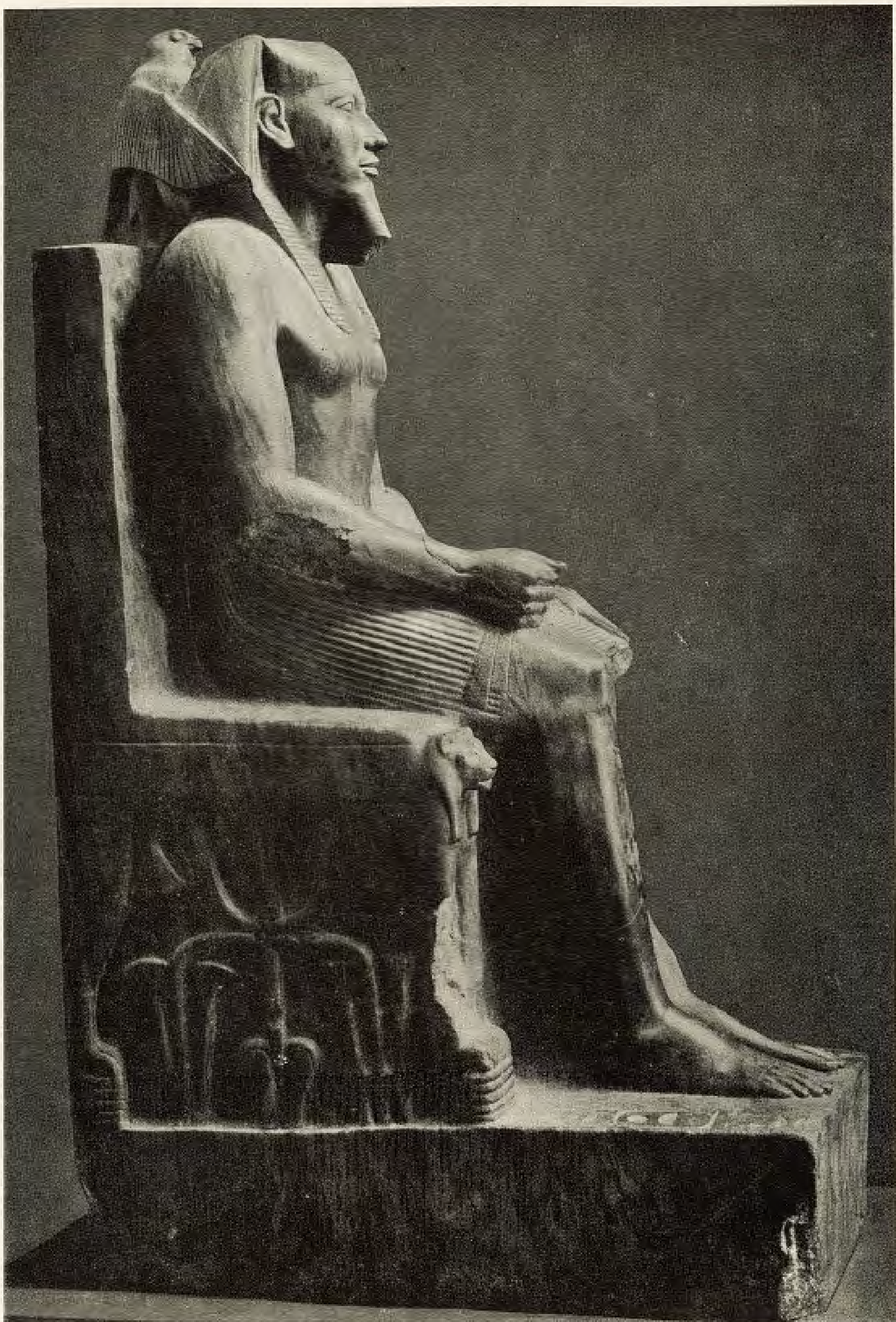
» Il arriva que, lorsque le roi Snefrou était le souverain excellent de ce pays entier, il arriva un de ces jours que les fonctionnaires de la capitale entrèrent au palais pour saluer le roi comme c'était leur habitude. Et puis, ils s'en allèrent. Alors Sa Majesté dit à son trésorier qui était à son côté : « Va me chercher les » fonctionnaires. » On les ramena immédiatement et ils se prosternèrent de nouveau, tout plats sur le sol, devant Sa Majesté. Le roi leur dit : « Mes gens, voyez. Je vous ai fait appeler pour que vous me cherchiez un de vos fils intelligent

ou un de vos frères excellent, ou un de vos amis, habile homme, qui puisse me dire quelques bonnes paroles ou des sentences bien choisies qui réjouiront Ma Majesté. » « Il y a, répondirent-ils, un grand prêtre-lecteur de la déesse Bast, ô roi, notre maître, du nom de Nefer Rehou. C'est un citoyen au bras solide, un scribe aux doigts habiles, un homme étonnant, plus riche qu'aucun de ses semblables. Que Ta Majesté consente à le voir. » « Qu'on aille me le chercher. » On l'introduisit immédiatement et il s'étendit devant Sa Majesté, qui lui dit : « Allons, Nefer Rehou, mon ami, dis-moi quelques bonnes paroles et des sentences choisies qui me réjouiront. » Et Nefer Rehou questionnant : « Les choses qui sont arrivées ou celles qui arriveront, ô roi mon maître? — Plutôt ce qui arrivera, car ce qui s'est passé aujourd'hui ne présente déjà plus d'intérêt. Alors, Nefer Rehou étendit sa main vers sa cassette de scribe, il y prit un rouleau de papyrus et le roseau, puis se mit à écrire. » Si Snefrou avait espéré se réjouir de ce que la sagesse du scribe allait lui révéler, il s'était étrangement trompé, car Nefer Rehou, interrogé sur l'avenir, révéla les catastrophes au milieu desquelles la civilisation de l'Ancien Empire devait s'écrouler bien des siècles plus tard.



FIG. 143. (Phot. J. Capart.) La reine Mertitefes.

» Un autre jour que le roi Snefrou s'ennuyait, Sa Majesté rassembla la Maison du Roi, afin de lui chercher quelque chose qui lui rafraîchît le cœur. Comme on ne trouvait rien, il dit : « Courez, et qu'on m'amène le premier lecteur Djadjamankh », et on le lui amena sur l'heure. Sa Majesté lui dit : « Djadjamankh, mon frère, j'ai assemblé la Maison du Roi afin qu'on cherchât quelque chose qui me rafraîchît le cœur mais je n'ai trouvé rien. » Djadjamankh lui dit : « Daigne Ta Majesté se rendre au lac de Pharaon et se faire amener une barque avec toutes les belles filles du harem royal. Le cœur de Ta Majesté se rafraîchira



KHÉPHREN (Phot. Metropolitan Museum.) FIG. 144.

quand tu les verras aller et venir; puis, quand Tu contempleras les beaux fourrés de Ton lac, quand Tu regarderas les belles campagnes qui le bordent et ses belles rives, alors le cœur de Ta Majesté se rafraîchira. » Nous réservons à plus tard le récit de ce qu'il advint de cette partie de plaisir raffinée.

Telle est l'image que la littérature égyptienne d'époque postérieure avait conservée du roi Snefrou cherchant à dissiper l'ennui de son palais en se faisant dire la bonne aventure ou en s'amusant d'une partie champêtre. La pierre de Palerme (fig. 141) et les fragments du Caire possèdent quelques cases relatives aux événements de son règne. Une année, le roi avait ramené sept mille prisonniers, hommes et femmes, et deux cent mille pièces de bétail, gros et petit, d'une expédition dans le pays du Sud; il avait fait construire des murs, c'est-à-dire des fortifications, au nord et au sud, désignés sous le nom de « châteaux de Snefrou »; il avait fait prendre en Syrie un chargement de bois de pin, de quoi remplir quarante bateaux. L'année d'après, on se sert du bois de « ash » et du bois de « mer » pour la construction de deux vaisseaux de cent coudées. Le bois de Syrie est encore employé l'année suivante pour les portes du palais royal. Il est possible que l'on puisse attribuer également à Snefrou une expédition victorieuse contre les Libyens. Au Sinaï, il a laissé plusieurs inscriptions aux mines (fig. 142) et au sanctuaire de l'Hathor locale. Plus tard, il est même devenu, en cet endroit, un véritable dieu auquel les souverains érigèrent des monuments. On trouve des témoignages de la persistance de son culte, comme de celui de Djeser, depuis la IVe dynastie jusqu'à l'époque grecque.



FIG. 145. (Phot. Lehnert et Landrock.)
Figurine de Khéops, en ivoire.

La statue de Mertitefes, une des reines de Snefrou, est conservée au musée de Leyde (fig. 143), mais la renommée de cette illustre dame est totalement éclipsée depuis que Reisner a ressuscité, à Guizeh, Hetep Heres, fille de Houni, épouse de Snefrou et mère de Khéops.



FIG. 146. TABLE D'ABYDOS, DEUXIÈME SECTION (Phot. F. Koch.)

CHAPITRE SEPTIÈME. L'APOGÉE DE MEMPHIS

Pouvons-nous douter de la puissance et de la grandeur de l'Égypte pendant la IVe dynastie lorsque nous avons sous les yeux les gigantesques monuments funéraires de ses rois et quelques-unes des merveilleuses statues qui les décoraient (fig. 144)? Ajoutons que le doute, s'il existait, serait définitivement écarté par l'étude des tombes contemporaines dont les reliefs et les peintures nous aideront à retracer, plus tard, la carrière des grands et la vie du peuple. L'histoire, au sens strict du mot, nous échappe, et la seule chose que les égyptologues aient pu faire jusqu'à présent, c'est énumérer la liste des vestiges portant les noms des différents rois. Pour Khéops, on a retrouvé son cartouche dans les ruines du temple de Bubaste, aux carrières d'albâtre de Hat Noub et au Sinaï. La nécropole d'Abydos a livré la seule image connue de lui, une minuscule figure d'ivoire, conservée au musée du Caire (fig. 145). Quelques vases gravés également au nom de Khéops ont été trouvés en divers endroits, par exemple à Coptos et à Hiéraconpolis.

Les guides d'Hérodote visitant l'Égypte semblent n'avoir pas été beaucoup mieux renseignés que nous ; ils se sont bornés à raconter des légendes sur les constructeurs des grandes pyramides. Il n'est pas douteux que ces tombeaux, par leurs dimensions mêmes, aient dû exciter l'imagination populaire. De bonne heure, les conteurs se mirent à l'œuvre et c'est ainsi qu'un papyrus du musée de Berlin nous a conservé l'histoire connue généralement sous le titre : « Le roi Khéops et les magiciens. » Le pharaon s'était fait narrer par ses fils des tours merveilleux attribués aux magiciens d'autrefois. C'est alors que le prince Hardadaf se leva et dit : « Jusqu'à présent Ta Majesté a entendu le récit de prodiges que les gens d'autrefois seuls ont connus mais dont on ne peut garantir la vérité. Je puis faire voir à Ta Majesté un magicien qui est de ton temps et que Ta Majesté ne connaît pas. C'est un vassal de cent dix ans, qui mange encore ses cinq cents miches de pain avec une cuisse de bœuf entière et qui boit jusqu'à ce jour ses cent cruches de bière. Il sait remettre en place une tête coupée et il connaît les choses cachées du sanctuaire de Thot. » Le prince va chercher le magicien et l'amène au roi. Ce dernier, après avoir mis à l'épreuve la puissance du sage Didi, l'interroge sur les mystères qu'il voudrait connaître. Mais alors, loin de contenter la curiosité du roi, Didi explique que le désir du pharaon se réalisera seulement au bénéfice de l'aîné des trois enfants qui naîtront de la femme d'un prêtre de Ra. Ce sont les fils du dieu lui-même et leur père leur a promis la royauté.

Le papyrus raconte ensuite la naissance des trois enfants qui, effectivement, ont été les trois premiers pharaons de la Ve dynastie. Le conte est évidemment une simplification populaire des événements qui amenèrent sur le trône une nouvelle dynastie, laquelle favorisa le culte solaire peut-être négligé pendant les règnes précédents. Les monuments d'Abou Sir nous en ont donné le témoignage.

La pierre de Palerme porte aussi quelques fragments des annales de la Ve dynastie. Comme le document a été rédigé à cette époque, les détails se multiplient. Chose caractéristique, nous y trouvons surtout des indications relatives aux donations faites aux différents temples et nous y reconnaissons les curieux édifices solaires d'Abou Sir, à l'égard desquels les souverains se montrent d'une grande libéralité. Sous le règne de Neferirkere, on note la construction de la barque solaire à l'angle sud du sanctuaire et le roi prend soin de déterminer les rations de pain qui devront être consacrées à la barque du soir et à celle du matin. Nous apprenons, en outre, que des produits nombreux ont été rapportés du Sinaï ainsi que du pays de Pount entre autres quatre-vingt mille mesures de myrrhe et du bois d'ébène en quantité.

Du pharaon Assa, avant-dernier roi de la Ve dynastie, on ne connaît guère que le nom. Cependant, on se souvient encore, à la VIe dynastie, des récompenses accordées par ce souverain au voyageur Baourded, qui lui avait ramené un nain d'une expédition dans les régions du Haut-Nil. On voit donc quels sont les résultats des recherches historiques sur la période que nous devinons la plus puissante de l'Ancien Empire (fig. 146) : quelques points nets et précis que nous pouvons fixer sur une carte immense — pour reprendre la comparaison que nous avons déjà faite — mais qui sont de nature à exciter notre curiosité plutôt qu'à la satisfaire. Tout le reste a disparu et la tradition écrite ne nous a livré que des légendes.



CHAPITRE HUITIÈME

 LA FIN D'UN EMPIRE 



Les tombes de la Ve et de la VIe dynastie nous fournissent quelques précieux éléments de la biographie de fonctionnaires chargés par leurs maîtres de missions d'ordres divers. Ces textes nous donnent ainsi des renseignements de valeur pour dépeindre certains aspects de la vie égyptienne à cette époque ; mais, il faut bien l'avouer, ils sont d'importance minime au point de vue historique proprement dit. Cependant, une longue inscription d'Abydos, conservée au musée du Caire, raconte la carrière de Ouni sous les rois Teti, Pépi Ier et Merenré, de la VIe dynastie (fig. 147). Voici en quels termes Ouni relate ses campagnes d'Asie, sous le règne de Pépi Ier : « Sa Majesté porta la guerre contre les habitants des sables avec une armée de plusieurs dizaines de mille hommes, recrutés dans le Sud tout entier, depuis Éléphantine jusqu'à Aphroditopolis, dans la terre du Nord, dans les forteresses, parmi les Nubiens de Irthet, les Madja, les gens de Imam, de Ouaouat, de Kaaou et parmi le pays des Libyens. Je fus envoyé à la tête de cette armée, tandis que les comtes, les chanceliers royaux, les amis du palais, les chefs de nomes, les commandants des châteaux du Sud et du Nord, les chefs-interprètes, les chefs de prêtres du Sud et du Nord, les surveillants des domaines de la couronne étaient chacun à la tête de sa troupe, de gens du Sud et du Nord, ou des forteresses et des cités qu'ils commandaient et des gens de ces pays de Nubie et de Libye. C'était moi qui avais à dresser le plan de l'expédition... »

Ouni se vante de l'ordre parfait qui régna durant cette mobilisation. Personne n'a dérobé quoi que ce soit de son voisin. Le passant n'a été dépouillé ni de son pécule ni de ses sandales. On n'a réquisitionné ni pain d'aucune ville, ni petit bétail d'aucun homme. L'expédition part d'un endroit appelé « porte d'Imhotep », en souvenir d'une victoire du ministre de Djeser et qui se trouve dans un district auquel est également associée la mémoire du pharaon Snefrou. Ouni est fier d'ajouter que jamais un fonctionnaire n'avait inspecté de telles troupes. Le rapport continue par un chant poétique :

Cette armée revint en paix après avoir dévasté le pays des habitants des sables,
Cette armée revint en paix après avoir détruit leur pays ;
Cette armée revint en paix après avoir démoli leurs forteresses ;
Cette armée revint en paix après avoir coupé les figuiers et les vignes ;
Cette armée revint en paix après avoir lancé le feu parmi toutes les troupes ;
Cette armée revint en paix après avoir décimé leurs bataillons par dizaines de milliers ;
Cette armée revint en paix ramenant une grande multitude de captifs ;
Sa Majesté me fit à cet égard des louanges au-dessus de tout.



Fig. 147. INSCRIPTION DE OUNI (Phot. E. Brugsch.)

Sa Majesté m'envoya pour commander cette armée cinq fois afin d'abattre les habitants des sables à chacune de leurs rébellions et je réussis de telle manière que Sa Majesté me donna des louanges à ce sujet.

Et lorsqu'on annonça une révolte au sujet de certaines choses parmi ces barbares, dans le pays du « Nez de la Gazelle », je transportai mes troupes par bateaux et je voyageai jusqu'au revers des hauteurs de la chaîne de montagnes qui se trouve au nord du pays des habitants des sables. Lorsque l'armée eut été amenée sur les hauteurs, alors je vins et je les frappai tous et je massacrai tous les révoltés parmi eux.

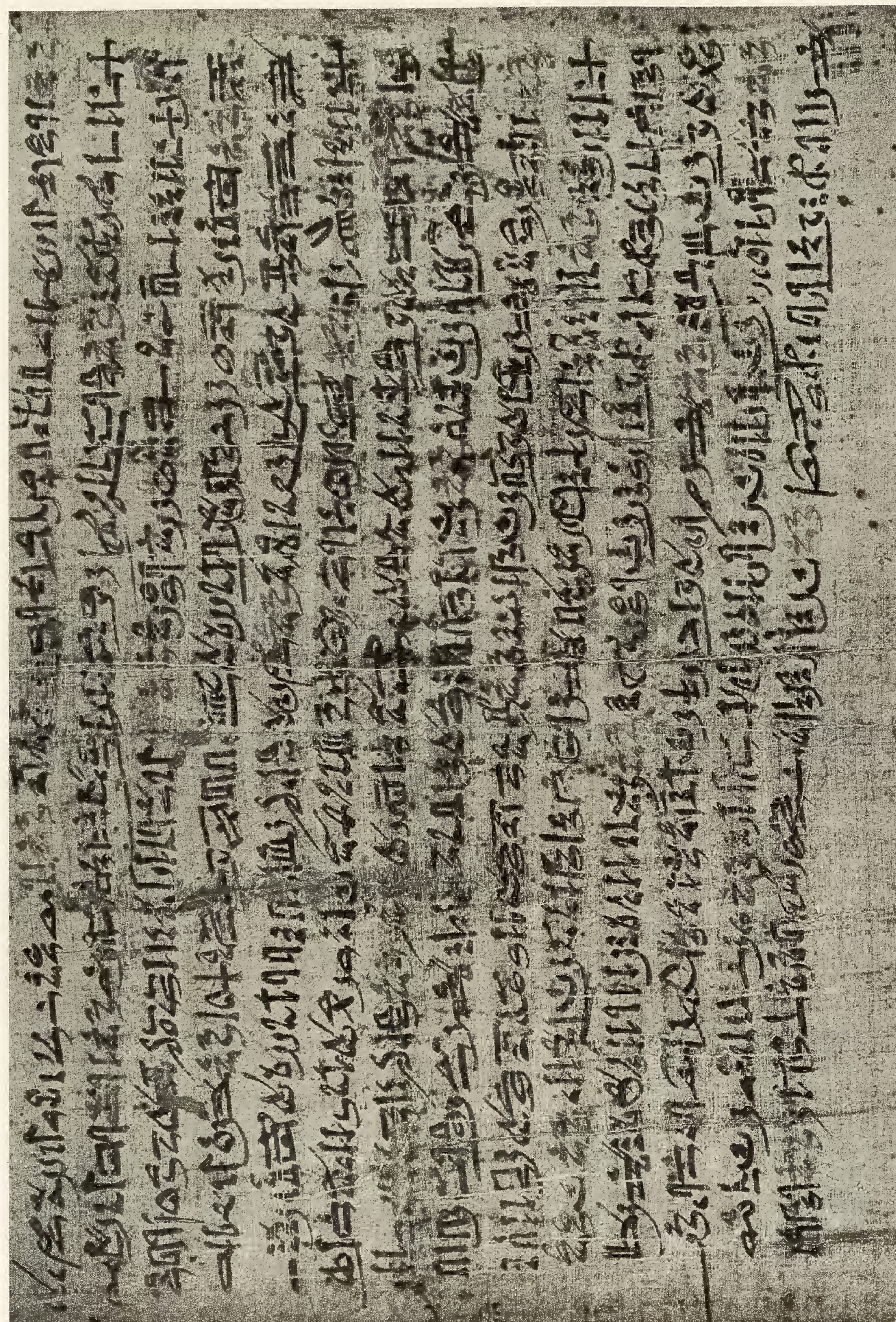
Comme l'a très bien vu Ed. Meyer, il s'agit de campagnes contre des tribus sémitiques qui, après avoir envahi la Palestine, cherchaient à pénétrer en Égypte. « Il semble donc qu'en Syrie, dit-il, se produisent de grands mouvements de peuples, analogues à celui des Bédouins qui, aux XIV[e] et XIII[e] siècles, envahirent la Syrie et au nombre desquels seront les Hébreux. Nous pouvons supposer que les campagnes des Égyptiens sont en relation avec ce mouvement en avant des Amorites en Syrie. » Plusieurs campagnes de dévastation à travers le pays le plus proche de l'Égypte n'ayant pas suffi à empêcher les révoltes de renaître, Ouni débarqua ses troupes près du « Nez de la Gazelle », probablement le Carmel, et, prenant l'ennemi à revers, lui infligea une sanglante défaite.

La frontière orientale du Delta a toujours été le point vulnérable de l'Égypte et les campagnes de Ouni n'écartèrent que momentanément la catastrophe qui menaçait la vallée du Nil.

A l'intérieur, la puissance du souverain s'affaiblissait. Les pharaons dotaient les temples avec une libéralité croissante et multipliaient les immunités accordées aux terres sacerdotales. En même temps, leur générosité aidait à la constitution de grands domaines, dont l'existence devait finalement amener le pouvoir royal, fort centralisé jusqu'alors, à perdre la plupart de ses privilèges au bénéfice d'une véritable féodalité.



Fig. 148. (Phot. F. Koch.)
Dadkara le Bédouin et Khendi.



PAPYRUS DE LEYDE — PAGE 7

FIG. 149. (D'après A.-H. Gardiner.)

Pépi II, monté sur le trône à l'âge de six ans (fig. 168), serait mort centenaire, d'après Manéthon. Le papyrus des rois, de Turin, lui attribue aussi quatre-vingt-quatorze années de règne. La décadence qui va se produire immédiatement après lui s'explique peut-être par la désorganisation du pouvoir central qu'un roi trop âgé ne réussit plus à défendre contre les cabales des partis rivaux. Quoi qu'il en soit, l'effondrement fut complet et la terreur qu'il provoqua fut si grande, les maux qui s'en suivirent si épouvantables, que, bien des siècles après, la littérature égyptienne en conservait le souvenir précis.



FIG. 150. (D'après Flinders Petrie.)
Cylindre de Khendi.

Dans un papyrus du musée de Leyde (fig. 149), un sage décrit les fléaux qui se sont abattus sur l'Égypte. Relevons les principaux traits de ce tableau saisissant, criblé, hélas! de lacunes qui rendent une traduction continue à peu près impossible. Les calamités dérivent d'abord du désordre intérieur : « L'homme considère son fils comme un ennemi... Les gens vertueux errent endeuillés au récit de ce qui est arrivé au pays. Pour aller à son champ, l'homme prend un bouclier...

» Le Nil a beau déborder, on ne cultive plus les terres et chacun dit : A quoi bon, ne savons-nous pas ce qui arrive au pays? Les femmes restent stériles, car Khnoum, le dieu des naissances, ne travaille plus pour elles à cause de l'état



FIG. 151. (Phot. Archives d'Art et d'Histoire.) Brasier de Khety II.



ASSAUT D'UNE PLACE FORTE (D'après J.-E. Quibell.) FIG. 152.

de l'Égypte. Les gens de basse condition sont devenus les possesseurs de toutes les choses précieuses, si bien que celui qui n'avait pas de quoi se faire une paire de sandales est le propriétaire de greniers pleins de grains...

» Les esclaves ont le cœur ulcéré; aussi les princes ne se mêlent-ils plus aux réjouissances de leur peuple. Les cœurs des hommes sont pleins de violence et la peste ravage la terre; il y a du sang partout et la mort sévit. Les riches gémissent, les pauvres se réjouissent et toutes les villes disent : Chassons les puissants d'entre nous... La saleté est partout; personne ne porte plus de linge blanc. En vérité, la terre tourne comme une roue de potier; le voleur est propriétaire de richesses tandis que l'homme riche est devenu maraudeur. Le fleuve est tourné en sang et il en faudra boire, quoi qu'on en ait, et l'on aura soif d'eau... Les crocodiles sont repus de victimes qu'ils ont capturées, car les hommes se livrent à eux de leur plein gré. La population diminue; en tout lieu des gens enterrent leur frère et, à peine les prières dites, ils fuient sans délai. Le fils d'un grand n'est plus reconnaissable; l'enfant d'une dame est comme l'enfant d'une esclave. L'or, le lapis-lazuli, l'argent, la malachite, la cornaline et le bronze sont suspendus autour du cou des femmes esclaves, tandis que les dames sont à dire : Si seulement nous avions à manger. Elles se lamentent des haillons qui couvrent leurs membres et leur cœur défaille lorsqu'on les salue...

» On ne va plus à Byblos. Que ferons-nous pour obtenir les bois de pin pour nos momies? Il en faut cependant pour enterrer les prêtres et jusque dans le pays de Crète les gens sont embaumés au moyen de leur résine. Le rire a disparu, car plus personne ne se réjouit. Les cris de deuil traversent le pays, mêlés aux lamentations...

» On ne préfère plus celui qui est le fils de quelqu'un à celui qui n'est le fils de personne. Grands et petits répètent : Si je pouvais mourir, et les enfants vont jusqu'à dire : Plût au ciel que nous ne fussions jamais nés...

» Les enfants des grands, on les écrase contre les murs; les enfants des pauvres, on les abandonne sur les monceaux de détritus...

» Les femmes esclaves ont toutes les libertés de langue; lorsque la maîtresse parle, les serviteurs n'en ont cure. L'homme écervelé dit : Quand je saurai où Dieu se trouve, j'irai lui faire des offrandes...

» Les routes sont surveillées par des gens qui se cachent dans les buissons et guettent le voyageur attardé pour lui ravir ses bagages. On lui enlève tout ce qu'il a, on le bourre de coups de bâton et on le blesse indignement...

» Si cela pouvait être la fin de l'humanité! Plus de con-



FIG. 153. Prisonnier asiatique. (D'après Flinders Petrie.)

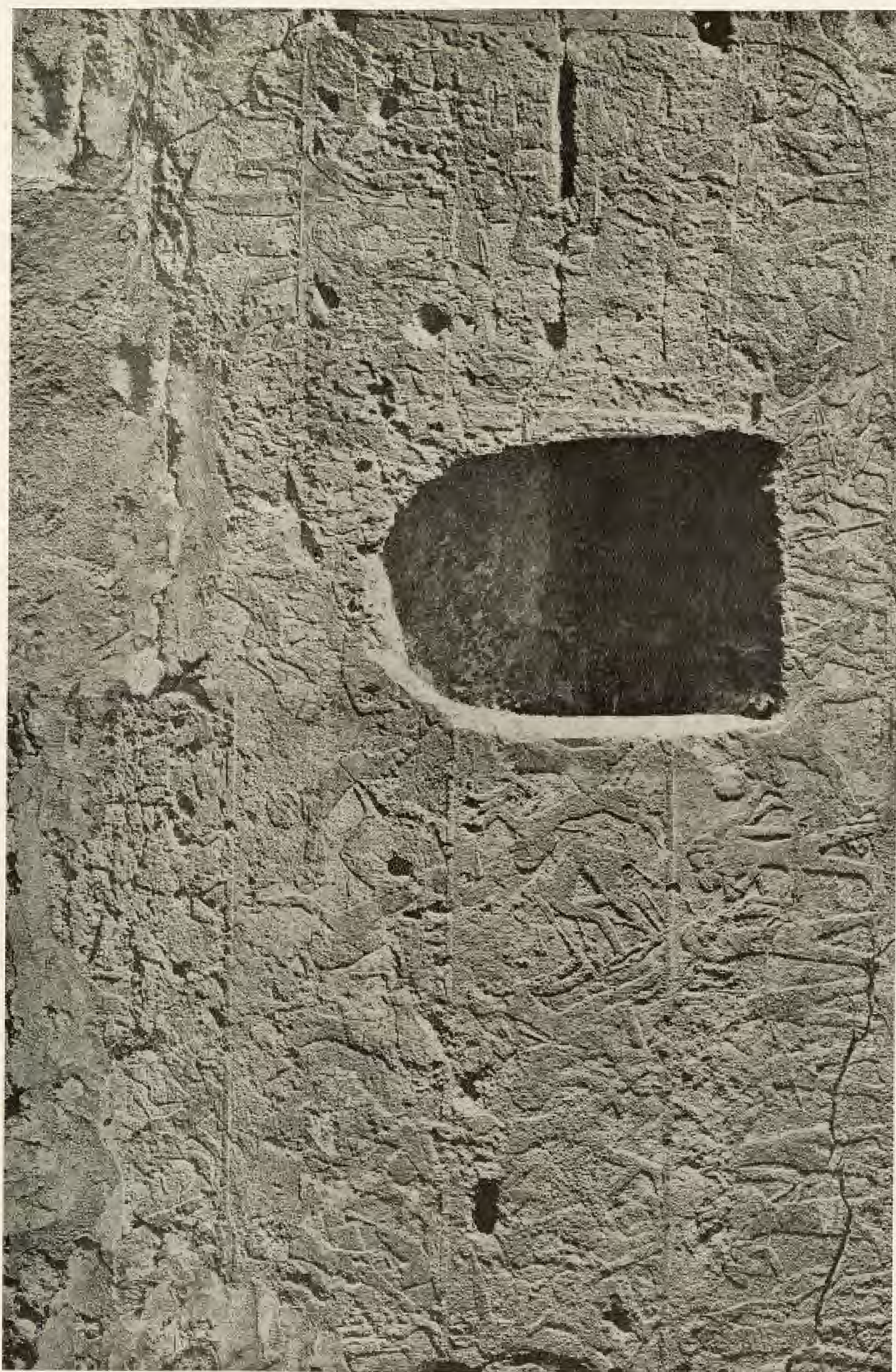


FIG. 154. SIÈGE D'UNE FORTERESSE

(D'après W. Wreszinski.)

ceptions, plus de naissances. Si la terre pouvait redevenir silencieuse après tout ce tumulte!

» On se nourrit d'herbe et l'on boit de l'eau. On dérobe les déchets aux pourceaux, sans penser comme autrefois : Bon pour toi, mais pas pour moi! tant chacun est affamé...

» Les bureaux publics ont été envahis et les documents d'état civil dérobés; aussi, ceux qui étaient des serfs deviennent maintenant des maîtres. Les textes des lois sont jetés hors des tribunaux et les hommes les piétinent sur les places publiques tandis que la canaille les lacère dans les rues. La grande cour de justice est envahie par la foule; les « enfants » (disciples) des magistrats sont jetés à la rue. »

Jusqu'alors, au cours de cette révolution cependant si profonde, le pouvoir royal avait résisté : « Ce qui n'était jamais arrivé s'est produit : le roi a été emmené par la populace; quelques hommes sans loi ont ravi au pays sa royauté. La capitale s'est effondrée en une heure de temps.

» Voyez, le riche dort sans avoir pu apaiser sa soif, tandis que celui qui en était réduit à mendier un peu de piquette est maintenant propriétaire de coupes débordantes. Le possesseur de fines étoffes n'a plus que des haillons; celui pour qui on ne tissait pas est maître de mousselines. Celui qui ne pouvait se construire un simple bateau est maintenant propriétaire de vaisseaux. Celui qui en possédait naguère les regarde, car ils ne sont plus à lui. Celui qui n'entendait rien au jeu de la harpe en possède une maintenant, et celui devant qui on ne chantait jamais vante à présent la déesse de la musique. Celle qui mirait son visage dans l'eau possède maintenant un miroir...

» Aucune fonction n'est plus exactement remplie; l'administration est comme un troupeau qui a perdu son berger... Aucun artiste ne travaille plus; l'ennemi dérobe au pays ses œuvres d'art. »

La faiblesse de l'Égypte est mise à profit par les Asiatiques qui envahissent la vallée du Nil; leurs révoltes avaient été comprimées avec peine par les expéditions des rois de la VIe dynastie.

Le papyrus de Leyde et un texte analogue de Pétersbourg, après avoir décrit le désastre dans toute son étendue, annoncent le retour à la prospérité lorsque montera sur le trône « un roi qui viendra du sud, du nom d'Ameni, le fils d'une femme de Nubie, né dans la Haute-Égypte. Réjouissez-vous, ô hommes de son temps. Ceux qui voudront faire le mal et auront médité des crimes n'oseront plus parler, tant ils auront peur de lui. Les Asiatiques tomberont en masse sous ses coups et les Libyens seront anéantis par sa flamme. On construira les murs du prince et les Asiatiques ne descendront plus en Égypte. Le droit sera rétabli à sa place et l'injustice expulsée. Celui qui verra cela et qui aura le privilège de servir alors les rois, sera vraiment un homme heureux ».

Mais, avant cette restauration complète, les malheureux habitants de l'Égypte



Fig 155 (Phot. Lehnert et Landrock.) DÉCRET DE OUADJ-KA-RA

connurent encore plusieurs siècles de vicissitudes et de luttes intestines dont nous trouvons le reflet dans les scènes des tombes (fig. 152 et 154). Il leur fallut même subir la domination de souverains étrangers qui s'établirent en Égypte, comme le feront les Hyksos, s'installant sur le trône des pharaons d'une manière telle que, plus tard, on inscrivit leurs cartouches dans les listes officielles. Les recherches des dernières années ont montré que les rois de la VIIIe dynastie étaient sans doute d'origine asiatique, comme ce Dadkara qui, dans la liste d'Abydos, est même chargé du surnom de Bédouin (fig. 148), ou, comme son successeur, Khendi, dont on connaît un cylindre manifestement syrien (fig. 150).

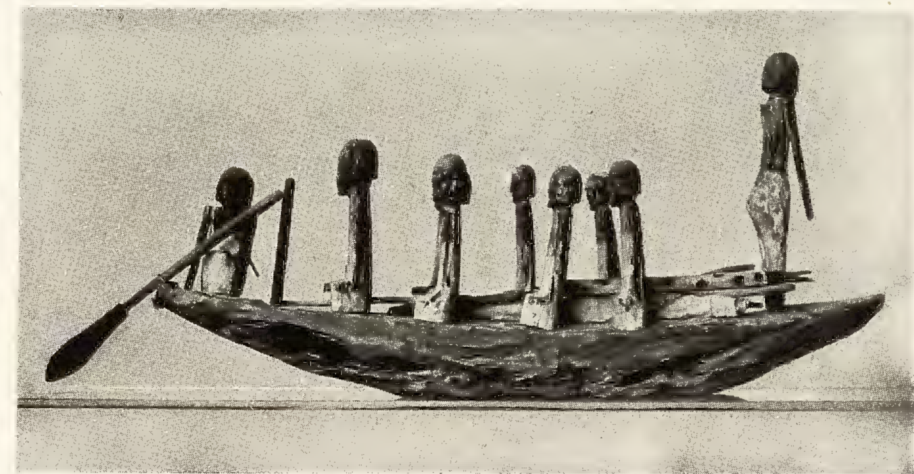


Fig. 156. (Phot. Musée de Bruxelles.) Bateau armé.

Quoi qu'il en soit de leur origine étrangère, ces souverains s'appliquèrent à rétablir l'ordre dans le pays. On possède, en effet, trois édits de cette époque. Par l'un, une fondation de Pépi II, à Coptos, est renouvelée ; un autre vante un fonctionnaire qui a rempli avec zèle une mission d'inspection ; le troisième permet d'entrevoir les dévastations faites dans la période révolutionnaire. Voici comment s'exprime le roi : « Tous les gens de cette terre entière qui feraient quelque chose violente et mauvaise contre les statues, les tables d'offrandes, les domaines funéraires, les bois et les fondations de toutes sortes, dans tout temple et tout édifice divin, je ne permets pas qu'ils puissent hériter des biens de leurs pères, ni qu'ils reposent parmi les bienheureux dans la nécropole, ni qu'on leur fasse les rites bienfaisants » (fig. 155).

Tandis que les rois de la VIIIe dynastie cherchaient, en reprenant les traditions du passé, à imiter les pharaons authentiques, une famille princière d'Héracléopolis réussissait à s'emparer des couronnes des deux Égyptes et elle donna, pendant plusieurs générations, des rois qui figurent, dans les listes de Manéthon, sous les IXe et X^e dynasties (fig. 151).

L'un d'entre eux a laissé pour son fils Merikara un véritable testament politique conservé par un papyrus de Pétersbourg (fig. 157). Après avoir développé les principes généraux du gouvernement, il rappelle au jeune prince les faits contemporains et montre la situation difficile dans laquelle se trouve le souverain.



Fig. 157. (D'après W. Golenischeff.) LE TESTAMENT DE MERIKARA

Tandis que son pouvoir n'est affermi que sur une partie de l'Égypte et qu'il doit se défendre contre le pays du Sud, il lui faut en même temps lutter sans cesse, dans le Delta, contre les étrangers qui envahissent l'Égypte par l'est et par l'ouest. Le père de Merikara peut se glorifier d'avoir déjà refoulé les envahisseurs. Il trace un tableau aussi sobre que précis des dangers que l'Asiatique fait courir à l'Égypte (fig. 153) : « C'est un misérable, habitant une terre pauvre, man-



Fig. 158. (Phot. E. Brugsch.) Les soldats de Siout.

quant d'eau, difficile à pénétrer à cause de ses arbres et de ses chemins montagneux et durs. Jamais l'Asiatique ne s'installe à un endroit ; il est constamment en mouvement. Depuis le temps d'Horus, il a entamé la bataille et, s'il n'a pas remporté la victoire, il n'a pas non plus été vaincu... Dès que ta frontière du sud est en danger, les gens du Nord entament la lutte... »

Mais, si les rois héracléopolitains réussirent de la sorte à rétablir la puissance nationale, ils ne purent maintenir l'hégémonie que leur disputaient les princes de Thèbes. On retrouve, dans les nécropoles de cette époque, des bateaux funéraires munis d'armes, ce qui trahit l'insécurité du fleuve (fig. 156). Les tombes de Siout ont conservé quelques traits biographiques de vassaux qui se vantent de l'appui qu'ils ont donné au pharaon légitime contre les tentatives d'usurpation des Thébains (fig. 158). Finalement, ceux-ci se révélèrent les plus forts et la XIe dynastie thébaine reforma l'unité, au bénéfice des souverains de la XIIe dynastie, dont le fondateur, Ameni Amenemhat, était l'homme providentiel annoncé par les prophètes. Mais ces événements appartiennent plutôt à l'histoire du Moyen Empire égyptien.

Le monde ancien, qui s'était écroulé, avait transmis sans doute au monde nouveau une grande partie des éléments qui lui permirent de restaurer le royaume. On peut douter cependant de ce que les rois thébains aient jamais dépassé le niveau qu'avaient atteint leurs prédécesseurs memphites.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer que plusieurs personnalités éminentes de l'entourage des souverains ont conservé une réputation qui s'est transmise d'âge en âge. Nous avons cité déjà Imhotep et Hardadaf; nous apprendrons à connaître les vieux vizirs Ptahhotep et Kagemni. Au Nouvel Empire, on copiait encore dans les écoles une chanson de table dont l'original avait été relevé dans la tombe d'un Antef, de la fin du Moyen Empire, et dans laquelle on pouvait lire : « J'ai entendu les dits d'Hardadaf et d'Imhotep, dont tout le monde cite les sentences. Mais où sont leurs tombeaux? Leurs murs sont détruits, ils ont disparu, ils sont comme s'ils n'avaient pas existé. Personne ne revient de là bas pour dire quel est leur sort, pour nous faire part de leurs besoins et pour tranquilliser notre cœur jusqu'au moment où, nous aussi, nous irons là où ils sont partis. Réjouis-toi, que ton cœur puisse oublier qu'un jour viendra où l'on te fera les rites divins. Suis ton désir aussi longtemps que tu vivras. Mets sur ta tête de la myrrhe, revêts-toi de lin fin, prends pour te parfumer les vraies merveilles des choses des dieux. Augmente encore les plaisirs que tu as et ne laisse pas ton cœur céder à la faiblesse. Suis ton désir et donne toi du bon temps. Fais ce qui convient sur la terre et ne tourmente pas ton cœur jusqu'à ce que vienne pour toi le jour des lamentations. Certes, le Dieu des Morts ne prête pas l'oreille à leurs plaintes et les pleurs n'ont jamais sauvé personne de l'autre monde. »

Les pierres qu'on croyait éternelles se sont évanouies, mais les paroles des sages subsistent dans la mémoire des hommes.



CHAPITRE NEUVIÈME

PHARAON, HORUS VIVANT



CELUI qui consulte, dans un ouvrage spécial, les listes royales, est frappé tout d'abord par le nombre considérable de souverains et, ensuite, par la complication apparente de leurs noms. Ces vieux pharaons sont si lointains, leur existence même a été oubliée pendant de si nombreux siècles, que leur nom seul n'éveille dans notre esprit aucune image concrète.

Nous avons vu que les documents hiéroglyphiques n'apportent, jusqu'à présent, qu'une aide médiocre pour rendre à ces rois une personnalité réelle. Les fouilles, il est vrai, nous ont restitué des statues et des reliefs qui, à première vue, pourraient sembler préciser leur portrait physique. Il est certain que, devant le Khéphren en diorite du musée du Caire (fig. 144 et 159) ou devant le Didoufri du Louvre (fig. 43 et 162), ou même en présence de la minuscule figure d'ivoire de Khéops (fig. 145 et 160), on peut avoir l'illusion de posséder de ces rois une image tout à fait fidèle. Certains auteurs n'ont même pas hésité à rechercher, dans ces effigies, les éléments d'une reconstitution du caractère des personnages qu'elles représentent. Cette illusion, bien compréhensible, ne résiste pas à l'étude comparative de plusieurs statues attribuées par les inscriptions à un seul et même souverain (fig. 163 et 165). Nous verrons d'ailleurs que la préoccupation du véritable portrait n'était pas la plus importante dans l'esprit des sculpteurs anciens. Ils visaient plutôt à créer des types et, en ce sens, il nous faut louer la perfection avec laquelle les artistes ont rendu la majesté royale dans le Khéphren en diorite et le Pepi Ier en bronze (fig. 164). Une fois seulement le hasard nous a conservé un moule de plâtre pris sur le visage d'un pharaon après la mort. Quibell l'a retrouvé en déblayant le temple de Teti, et l'effigie que donne le moule est surprenante (fig. 161).

Mais, si la personnalité des rois nous échappe, il nous reste la possibilité de composer une image en quelque sorte synthétique des pharaons.

Le trait le plus frappant est, sans doute, leur caractère divin. S'ils occupent le trône, s'ils portent les deux couronnes, ce n'est évidemment pas à la suite de calculs politiques ou par élection; c'est comme héritiers de leurs ancêtres, les dieux. Ceux-ci ont régné sur la terre et les pharaons, montés après eux sur le trône, ont la mission de gérer scrupuleusement l'héritage.

Les combinaisons de politique matrimoniale ou religieuse interviennent, mais seulement après les crises, en vue de rétablir la lignée légitime. L'usurpateur, épousant une princesse de sang divin, occupe le trône en attendant qu'un nouvel héritier puisse exercer ses *droits* de fils des dieux (fig. 167).



KHÉPHREN (Phot. E. Brugsch.) FIG. 159.



FIG. 160. (D'après Flinders Petrie.) Khéops (agrandissement de la figurine en ivoire).

Nous avons vu comment la Ve dynastie débute par trois pharaons nés d'une prêtresse de Ra et engendrés, selon la tradition, par le dieu même. Le papyrus Westcar, qui nous a transmis la version populaire de l'événement (fig. 166), raconte avec quelques détails intéressants la naissance des enfants divins : « La Majesté du dieu Ra dit à Isis, Nephthys, Meskhenet, Heket et Khnoum : Allez et délivrez Red-dedet des trois enfants qui sont dans son sein et qui doivent exercer cette fonction excellente (la royauté) dans ce pays entier. Ils vous construiront des temples, garniront vos autels d'offrandes, multiplieront les libations de vos tables sacrées. Ces divinités se mirent en route, les déesses déguisées en musiciennes et Khnoum, faisant figure de serviteur, portait leur équipement. Lorsqu'elles furent arrivées à la maison de Ra Ouser, elles le trouvèrent bien préoccupé. Elles se mirent à jouer et à danser, mais il leur dit : Mesdames, il y a ici une femme qui souffre. Elles dirent : Permets-nous de la voir, nous sommes à même de la délivrer. Elles entrèrent auprès de Red-dedet et s'enfermèrent avec elle. Isis se mit devant, Nephthys derrière, Heket aida. Isis dit : Ne sois pas fort en son sein, aussi vrai que tu t'appelles Ouser Ref, et elles reçurent cet enfant, et il avait une coudée de long, les os solides ; ses membres étaient d'or et sa coiffure de lapis-lazuli véritable. Elles le lavèrent, l'étendirent sur un drap et Meskhenet s'approchant de lui, dit : C'est



FIG. 161. (D'après J.-E. Quibell.) Masque mortuaire.



(Phot. Archives d'Art et d'Histoire.) Fig. 162.

DIDOUFRI

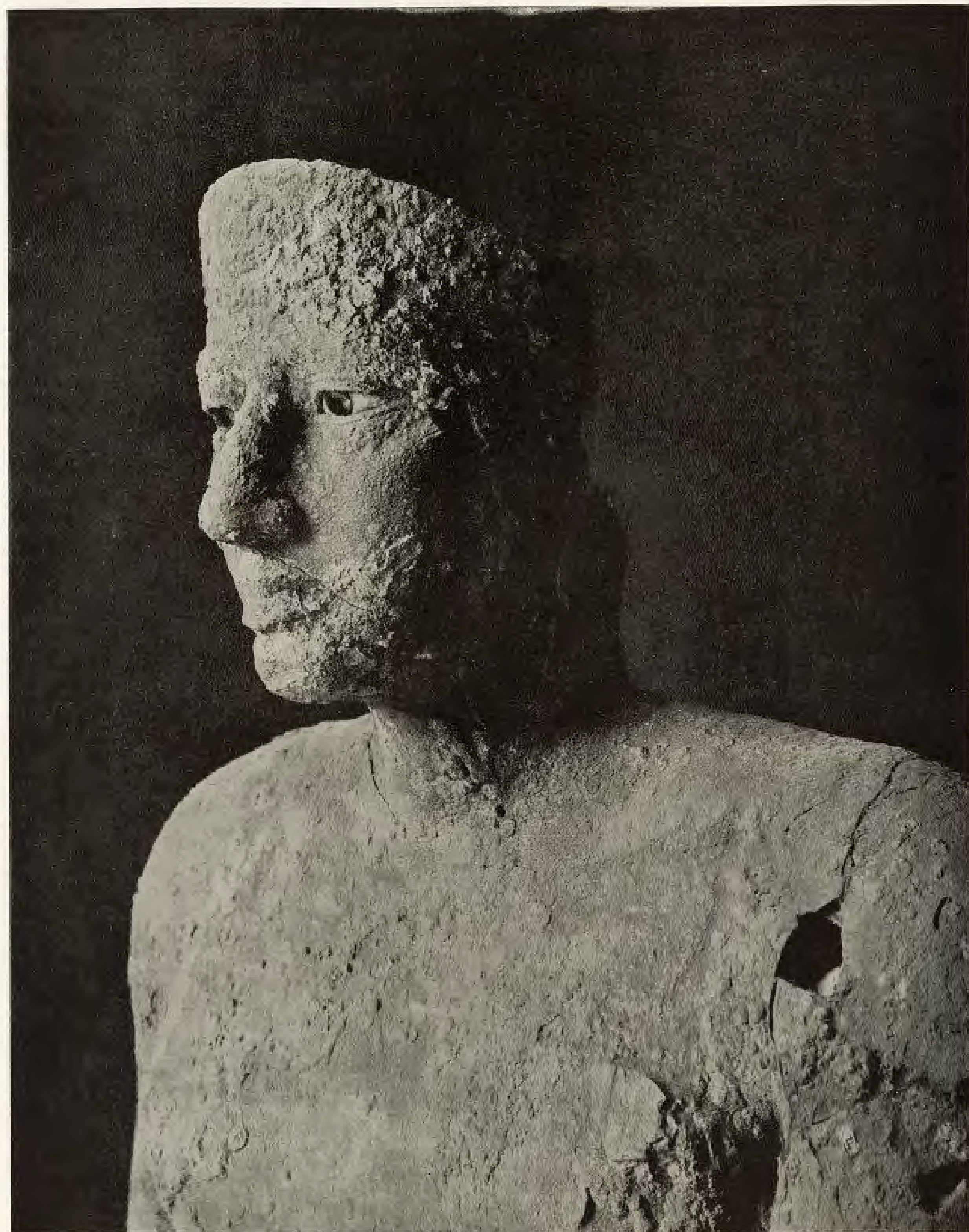
un roi qui exercera le pouvoir dans ce pays tout entier. Khnoum donna à son corps la santé. » Et c'est ainsi que vinrent au monde, l'un après l'autre, les trois enfants de Ra, qui reçurent leur nom d'après une circonstance de leur naissance. En effet, chaque nom, en Égypte, avait une signification précise et, si nous étions à même de mieux saisir leur sens, sous la forme abrégée des cartouches royaux, nous pourrions deviner parfois les tendances dominantes de la religion aux diverses époques. Souvent, le nom royal est elliptique : Khéops veut dire : « ... me protège ». Quelques variantes seules écrivent : « Khnoum me protège. » La prédominance du culte de Ra s'affirme en plusieurs centres. Dès la Ve dynastie, le protocole complet adopte le titre de fils de Ra. Le jeune prince, à sa naissance, recevait son prénom ; au jour du couronnement, on lui faisait son grand nom qui se décompose en cinq éléments, précédés de titres appropriés (fig. 170) symbolisant l'étendue de son pouvoir. Nous désignons d'ordinaire les rois par le dernier de ces noms, écrit dans le second cartouche (fig. 169), précédé de : « Fils de Ra ».

A croire les traditions recueillies par les auteurs classiques, la vie du pharaon était réglée par des lois inflexibles déterminant toutes ses actions et les enfermant dans le cadre rigide du rituel sacerdotal. Il y a, naturellement, une part de raison dans cette conception de la vie des rois. Les innombrables bas-reliefs des temples, qui répètent d'une manière souvent monotone les gestes du roi dans ses fonctions sacerdotales, étaient de nature à créer l'illusion d'un être de naissance divine, véritable esclave de ses devoirs à l'égard des dieux. On affirmait tellement sa royauté qu'on en arrivait à oublier son humanité.

Des textes de divers genres nous permettent heureusement d'écarter cette conception trop austère de la vie des pharaons. Nous avons décrit précédemment les perturbations politiques profondes qui furent la



Fig. 163. (D'après M. Mogensen.) Khéphren.



(Phot. E. Brugsch.) FIG. 164.

PÉPI Ier



FIG. 165. (D'après L. Borchardt.) Khéphren.

suite du règne démesurément long de Pépi II. Gardons-nous de voir ce souverain seulement sous l'aspect d'un vieillard rude. Les monuments et les textes nous permettent de le connaître à l'époque de sa prime jeunesse. M. G. Jéquier a découvert, au temple de la pyramide de Pépi II, une figurine en albâtre du souverain comme un tout jeune enfant, encore nu, portant la boucle sur le côté de la tête et assis sur le sol (fig. 168). C'est l'attitude dans laquelle, jusqu'à la basse-époque, on aime à représenter le petit Horus.

Les courtisans devaient être empressés à satisfaire les caprices de leur tout jeune maître et à lui procurer sans cesse des distractions nouvelles ; la tombe de Hirkouf, prince d'Assouan, nous en a conservé une preuve éloquente (fig. 191). Au cours d'un voyage d'exploration dans la région du Haut-Nil, Hirkouf a eu la chance de découvrir un nain et, sans tarder, il a expédié au roi-enfant, son maître, un messager porteur de la bonne nouvelle. Le pharaon de huit ans manifeste sa joie par une lettre dont le voyageur est si flatté qu'il la fait graver sur la façade de sa tombe. C'est grâce à cette circonstance que nous possédons le texte unique d'une missive royale d'Ancien Empire : « Sceau royal — L'an II,



(D'après A. Erman.) Fig. 166.

PAPYRUS WESTCAR. PAGE 10

le troisième mois de la première saison, le quinzième jour — Décret royal adressé à l'ami unique, prêtre-lecteur, chef interprète, Hirkouf. — J'ai noté les paroles de ta lettre que tu as envoyée vers le palais pour le roi, afin de faire savoir que tu es revenu sain et sauf du pays de Iam avec l'armée qui t'accompagnait. Tu as dit, dans cette lettre, que tu rapportais toutes les productions magnifiques qu'Hathor, la maîtresse du pays d'Imaaou, a données à l'esprit du roi de la Haute et de la Basse-Égypte, Neferkara (Pépi II), vivant éternellement et toujours.



Fig. 167. (Phot. Lehnert et Landrock.
Sahoure allaité par la déesse.

» Tu as dit dans cette lettre que tu rapportais un nain faisant les danses du dieu, du pays des esprits, semblable au nain que le chancelier divin Baourdedet ramena de Pount, au temps du roi Assa. Tu as dit à Ma Majesté : Jamais auparavant, aucun de ceux qui visitèrent le pays de Iam n'en a rapporté un semblable.

» Chaque année tu as fait ce qu'aime et ce que loue ton maître. Jour et nuit tu t'occupes à accomplir ce que ton maître désire, approuve et ordonne. Ma Majesté t'accordera des honneurs nombreux et excellents qui seront la gloire du fils de ton fils éternellement et tous ceux qui apprendront ce que Ma Majesté



Fig. 168. (Phot. Lehnert et Landrock.)
Pépi II, enfant.


FIG. 169. (Phot. Musée de Bruxelles.)
Cartouche de Sahoure.

a fait pour toi, diront : Y a-t-il rien de semblable à ce qui fut fait pour l'ami unique Hirkouf, lorsqu'il revint du pays de Iam et qu'il reçut le prix de la vigilance dont il fit preuve à accomplir ce que désirait, louait et commandait son maître ! Viens vers le Nord, à la capitale, immédiatement. Prends avec toi le nain que tu as ramené de la terre des Esprits, vivant, sain et bien portant, afin qu'il danse la danse du dieu pour amuser et réjouir le cœur du roi de la Haute et de la Basse-Égypte, Neferkara, vivant éternellement.

» Lorsqu'il montera avec toi dans le bateau, mets des gardes vigilants autour de lui, de part et d'autre du bateau, veillant à ce qu'il ne tombe pas à l'eau. Lorsqu'il dormira pendant la nuit, mets des gardes vigilants qui dormiront près de lui, dans sa tente, avec dix inspections par nuit. Ma Majesté désire voir ce nain plus que les choses apportées du Sinaï ou de Pount. Si tu arrives à la cour et que ce nain soit en bonne santé, Ma Majesté fera pour toi plus qu'on a fait pour le chancelier divin Baourdedet, au temps du roi Assa, tant Ma Majesté aime à voir ce nain. Des ordres ont été envoyés au chef des villes nouvelles, ami et chef des prophètes, pour commander que des aliments soient préparés, par lui, de tous les entrepôts et de tous les temples et sans aucune réserve. »


FIG. 170. (Phot. Metropolitan Museum.) Protocole royal.

Si Pépi II montre tant d'impatience à voir le nain exécuter des danses pour son amusement, Khéops n'en marque pas moins à faire venir à sa cour un habile magicien, lorsque son fils Hardadaf lui en révèle l'existence : « On arma des barques pour le fils du roi et il fit voile vers Ded Snefrou où résidait le sorcier Didi. Quand les vaisseaux eurent abordé à la berge, le prince débarqua et il se plaça sur une chaise d'ébène (fig. 171) dont les brancards étaient en bois de napéca, garnis d'or. Lorsqu'il fut arrivé près de Didi, la chaise fut posée à terre ; il se leva pour saluer le magicien et il le trouva étendu sur un lit bas, au seuil de sa maison, un esclave à la tête qui le grattait, un autre qui lui chatouillait les pieds. Le fils royal Hardadaf lui dit : Ta condition est celle de qui vit à l'abri de l'âge. La vieillesse, c'est d'ordinaire l'arrivée au port, c'est la mise en bandelettes, c'est le retour à la terre. Mais toi, tu reposes jusqu'à l'aurore, libre de toute maladie et sans t'épuiser en quintes de toux. Je te salue, ô vénérable. Je suis accouru en hâte pour t'inviter, par message de mon père Khéops à la voix


FIG. 171. (Phot. Metropolitan Museum.) Un grand seigneur en palanquin.



FIG. 172. (Phot. Lehnert et Landrock.) Bateau à voiles.

juste ; tu mangeras du meilleur que donne le roi et des provisions que reçoivent ceux qui sont parmi ses serviteurs et, grâce à lui, tu parviendras en bonne condition de vie à tes pères qui sont dans la tombe. Et Didi : En paix, en paix, Hardadaf, fils royal chéri de son père : Que ton père Khéops te récompense ; qu'il t'accorde un rang élevé parmi les vieillards ; que ton double résiste à tes ennemis ; que ton âme connaisse les chemins ardus qui conduisent à la porte du monde infernal. Je te salue, ô fils royal. Le fils du roi, Hardadaf, lui tendit les deux mains ; il le fit lever, et comme il se rendait avec lui au port, il lui tenait la main. Le magicien dit : Qu'on me donne un bateau pour transporter mes disciples et mes livres. On lui donna deux bateaux avec leurs équipages (fig. 172 et 173), et Didi lui-même navigua dans la barque où était le fils du roi. Or, quand il fut arrivé à la cour, Hardadaf entra pour faire son rapport à la Majesté du roi des Deux Égyptes, Khéops. Hardadaf lui dit : O roi, mon maître, j'ai amené Didi. Sa Majesté dit : Va, et reviens avec lui. Et Sa Majesté se rendit à la salle d'audience et on lui présenta Didi. Sa Majesté dit : Qu'est-ce que cela, Didi, je ne t'ai encore jamais vu ? — Qui est appelé, il vient ; le souverain m'appelle, me voici, je suis venu. — Est-ce vrai ce qu'on dit, que tu sais remettre en place une tête coupée ? — Oui, je le sais, Sire, mon maître. Sa Majesté dit : Qu'on m'amène un prisonnier, de ceux qui sont en prison, et

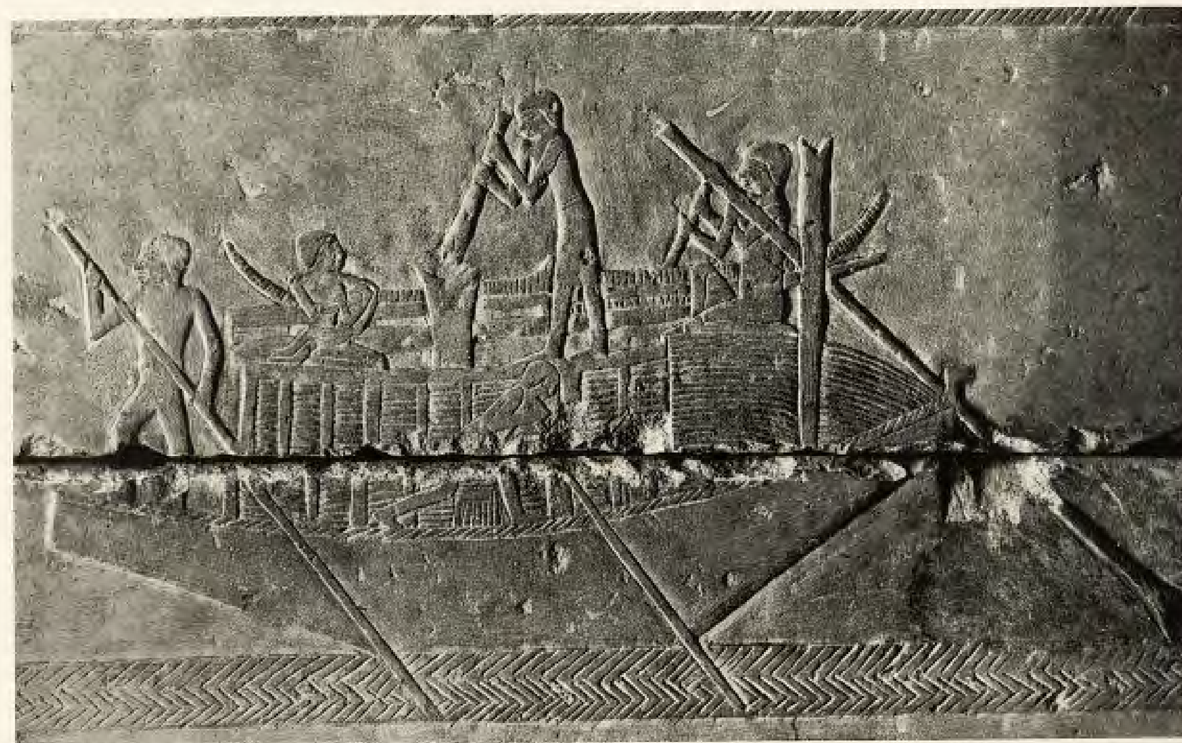


FIG. 173. (Phot. Lehnert et Landrock.) Scène de navigation.

qu'on lui inflige sa peine. Mais Didi : Non, pas d'homme, Sire, mon maître ; qu'on n'ordonne pas de faire rien de tel au bétail noble. On lui apporta une oie à qui on trancha la tête, et l'oie fut mise à main droite de la salle, et la tête de l'oie à main gauche de la salle. Didi récita ce qu'il récita de son grimoire ; l'oie se dressa, sautilla, la tête fit de même, et quand l'une eut rejoint l'autre, l'oie se mit à glousser. Il se fit apporter un autre oiseau ; autant lui en advint. Sa Majesté fit amener un taureau dont on abattit la tête à terre, et Didi récita ce qu'il récita de son grimoire ; le taureau se mit debout derrière lui mais son licou resta à terre. »

D'autres fois, le pharaon se fait donner des concerts (fig. 174) et si l'un des musiciens arrive à se distinguer par un talent exceptionnel, il reçoit des marques tangibles de la faveur du maître. Khoufou Ankh, dont le Musée de Boston a recueilli la stèle monumentale, se vante d'avoir été « chanteur, chef des chanteurs de pharaon, chef des joueurs de flûte ». Il ajoute qu'il « disait toutes bonnes choses à son maître chaque jour », ce qui laisse entendre, peut-être, qu'il ajoutait à sa science musicale l'habileté du conteur. Le roi lui a fait faire cette magnifique stèle, « à la porte de la salle d'audience, Sa Majesté l'inspectant chaque jour... tant il avait d'estime pour lui aussi longtemps qu'il vécut ». Khoufou Ankh, qui vivait à la IV[e] dynastie, nous donne l'exemple, le plus ancien probablement, d'un artiste musicien qui, grâce à son talent, s'élève au-



FIG. 174. (Phot. E. Brugsch.) Musique et danse.

dessus de la masse des exécutants anonymes représentés sur les bas-reliefs.

A ces plaisirs de l'intérieur du palais, le magicien Djadjamankh préférait conseiller à son maître Snefrou une promenade au milieu des fourrés de plantes des lacs de plaisance. Nous avons vu que Djadjamankh avait proposé au roi de faire ramer les plus jolies filles du harem. « L'on fit ce que Sa Majesté avait ordonné. Les femmes allaient et venaient et le cœur de Sa Majesté se réjouissait à les voir voguer. Une de celles qui guidaient la nage s'embarrassa dans sa résille et sa parure de malachite tomba à l'eau. Alors, elle arrêta le chant qui marquait la mesure, elle cessa de ramer et ses camarades se turent et ne ramèrent plus. Sa Majesté dit : Vous ne ramez plus ? Elles dirent : Notre compagne s'est tue et elle ne rame plus. Sa Majesté dit à celle-ci : Que ne rames-tu ? Elle dit : Mon ornement neuf de malachite est tombé à l'eau. Sa Majesté dit : Rame seulement, je te le remplacerai. Elle dit : Je veux mon bijou à moi, et non un bijou pareil. Alors, Sa Majesté fit appeler le magicien Djadjamankh pour le tirer de cette difficulté. Lors, celui-ci récita ce qu'il récita de son grimoire. Il enleva tout un pan d'eau et il le mit sur l'autre ; il trouva le bijou posé sur un rehaut de terre ; il le prit et le donna à sa maîtresse. Or, l'eau était profonde de douze coudées en son milieu et, maintenant qu'elle était empilée, elle atteignait vingt-quatre coudées ; il récita ce qu'il récita de son grimoire, et se remit l'eau du lac en son état. Sa Majesté passa donc un heureux jour avec toute la Maison du

roi, et Elle récompensa le premier lecteur Djadjamankh avec toutes sortes de bonnes choses. »



FIG. 175. (D'après Flinders Petrie.) Bas-relief triomphal de Snefrou.

Nous aurions tort de croire, par de tels incidents, inventions de la malice de conteurs, que le pharaon, négligeant les affaires de l'État, ne cherchait qu'occasions de se divertir. N'oublions pas, tout d'abord, que ses fonctions sacerdotales lui imposaient une lourde charge. N'était-il pas le fils des dieux, obligé par cela même de leur rendre le culte journalier, indispensable pour maintenir leur existence et s'assurer leur protection ? De plus, rien d'important dans le royaume ne pouvait se faire sans lui. Nous l'avons vu intervenir par ses décrets pour régler des questions graves ou mettre fin à des abus. Tous les ordres devaient être revêtus de son sceau. S'il envoyait en expédition ses fidèles serviteurs, il leur conférait le pouvoir en leur remettant un sceau royal. Lorsque les circonstances l'exigeaient, il partait lui-même en voyage d'inspection. Les inscriptions sur les rochers de la frontière du sud, nous le montrent recevant l'hommage des chefs de Nubie. On peut se demander même si certains des bas-reliefs triomphaux du Sinaï n'ont pas été gravés pour commémorer la présence du pharaon à la région des mines (fig. 175).

Le roi visitait les grands travaux. Parfois, il s'occupait personnellement de faire faire les tombeaux des fonctionnaires qu'il désirait honorer d'une manière spéciale. Nous avons vu Khéphren ou Mycérinus surveillant la préparation de la stèle de son musicien favori. De même, Sahoure fit sculpter, dans son propre palais, une pierre destinée à la tombe d'un de ses courtisans.

Le roi tenait conseil avec ses fonctionnaires, demandant leur avis, et nous avons dit comment Imhotep entreprit un véritable voyage d'études dans les

bibliothèques sacerdotales afin de documenter son maître sur les sources du Nil. Sur l'ordre du pharaon sans doute, certains ouvrages littéraires ou scientifiques que la tradition faisait remonter jusqu'à l'Ancien Empire, avaient été rédigés. On rapporte aux règnes des rois de la Iʳᵉ et de la IVᵉ dynastie, la découverte de textes religieux importants. Le chapitre 64 du Livre des Morts aurait été trouvé « par un chef maçon, dans les fondations du temple de Henou, au temps du roi Hesepti qui l'emporta comme une chose mystérieuse que nulle personne n'avait vue jusqu'alors ». Le chapitre 130 aurait été découvert sous le même règne, au temple d'Héliopolis, dans un sanctuaire de pierre fait par Horus pour son père Osiris. Suivant une autre version, le chapitre 64 fut trouvé à Hermopolis, sur une brique de fer du Sud, incrustée de lapis vrai, sous les pieds du dieu, au temps du roi Mycérinus, par le prince Hardadaf qui faisait une tournée d'inspection des temples. Au chapitre 137, certaines formules sont écrites d'après les livres que ce même prince sortit d'un coffre secret contenant des écrits de la main du dieu Thot. Enfin, nous avons eu l'occasion déjà de citer l'écrit laissé par le père du roi Ḿerikara, dans lequel le vieux souverain, riche de l'expérience d'une longue vie, dicte à son successeur les règles qui lui permettront de poursuivre heureusement l'œuvre commencée.



CHAPITRE DIXIÈME

LE GOUVERNEMENT DE L'EMPIRE



UN « droit civil bien établi, accompagné d'une procédure régulière, la fixation par écrit des principales ordonnances et des arrêtés rendus par l'administration et la juridiction, telles sont les marques d'un état civilisé : cette organisation et cette juridiction existent sous l'empire thinite. »

Ed. Meyer, en écrivant ces lignes, a caractérisé de la manière la plus nette le haut développement atteint par la première civilisation égyptienne que nous pouvons étudier directement. Peut-on imaginer un état de choses qui soit plus en contradiction avec l'idée que l'on se fait généralement de l'organisation du pouvoir dans la vallée du Nil, à l'époque des pyramides? L'image du pharaon, maître absolu de toute une population d'esclaves soumis à ses caprices, et qui ne vivent que suivant son bon vouloir, aura bien de la peine à s'effacer complètement devant les constatations de la science moderne.

Si le roi d'Égypte, fils des dieux, a le droit d'exercer sur ses sujets un pouvoir absolu, sa puissance trouve néanmoins un contrepoids efficace dans l'obligation, que sa charge lui impose, d'être le protecteur de son peuple. L'expression « pasteur du peuple » est employée formellement dans plusieurs textes égyptiens. Il est, par conséquent, tout à fait logique de rencontrer, parmi les divinités le plus souvent citées, Maat, déesse de la Vérité (fig. 178). Nous connaissons l'importance exceptionnelle des cultes solaires sous l'Ancien Empire. Ra, incorporé dans le disque, a une fille bien-aimée, véritable Minerve égyptienne, qui n'est autre que Maat. Le juge suprême s'en proclamait le grand prêtre.

De bonne heure les rois ont dû se préoccuper d'unifier la législation de manière à supprimer les différences qui existaient entre les deux royaumes désormais réunis. Nous ne devons donc pas nécessairement considérer comme une fable la tradition qui faisait de Ménès le premier législateur de l'Égypte.

Un écrit littéraire, rédigé sous un des rois héracléopolitains, mais qui se transmit d'âge en âge dans les écoles, nous fournit un précieux exemple de la manière dont le souverain faisait appliquer la justice lorsqu'il s'agissait d'un pauvre diable en conflit avec plus riche que lui. C'est l'histoire d'un colporteur du Ouady Natron qui se prépare à venir en Égypte avec des ânes chargés de marchandises (fig. 176). Il a laissé à sa femme et à ses enfants assez de pain pour attendre son retour et il s'est mis en route vers Héracléopolis, faisant de beaux projets en escomptant son gain. Malheureusement, il doit passer sur les terres d'un coquin rusé qui, d'emblée, décide de le dépouiller de ses biens. « La maison de cet homme, appelé Tehouti Nekht, était au bord d'un chemin fort



FIG. 176. L'ANE CHARGÉ

(Phot. Musée de Bruxelles.)

étroit. Il n'avait que la largeur d'une pièce d'étoffe, avec de l'eau sur un côté et du grain sur l'autre. Tehouti Nekht dit à son serviteur : « Cours et m'ap» porte une pièce de toile de ma maison. » Elle lui fut apportée sur-le-champ et il la déploya à même la chaussée, si bien que le liteau touchait à l'eau et l'effilé au blé.

» Lorsque le colporteur s'approcha, Tehouti Nekht lui dit : « Attention, » l'homme, tu n'as pourtant pas l'intention de marcher sur mon linge ! » — « D'ac» cord, mais il faut bien que je passe », et il alla vers le haut. Mais Tehouti » Nekht : « Prends-tu mon grain pour ton chemin ? » — « Il faut bien que je passe ! » La berge est escarpée, le long du chemin il y a du grain, et tu barres le pas» sage avec ton linge. » Mais pendant ce colloque, le drame se produit : un des ânes prend une bouchée de blé. Tehouti Nekht s'empare des ânes et de leur chargement, malgré les plaintes et les réclamations du pauvre homme qui a l'audace de menacer : « Je sais qui est le maître de ce village ; c'est le grand » propriétaire Rensi, fils de Merou. C'est lui qui écarte tout voleur dans cette » terre et je serais dépouillé sur son domaine ! » Cela lui vaut une volée de coups de bâton et même des menaces de mort s'il ne met fin à ses gémissements.

Dix jours de supplications ne changent rien à l'état de choses. Le malheureux se met alors en route pour Héracléopolis afin de porter ses plaintes au puissant Rensi, fils de Merou. Bientôt il est appelé à exposer son cas devant le tribunal et voici comment il parle : « O grand intendant, mon maître, le plus grand des grands, le guide de ceux qui sont et de ceux qui ne sont pas. Quand tu descends au bassin de la justice et que tu y navigues avec le vent favorable, puisse l'écoute de ta voile ne pas s'arracher, puisse ton esquif ne pas aller à la dérive, puisse aucun malheur ne venir à ton mât, puissent tes cordages ne pas se briser, puisses-tu ne pas échouer au moment d'aborder ; que le courant ne t'emporte pas ; puisses-tu ne pas goûter aux malices du fleuve ; puisses-tu ne pas voir la face terrible (le crocodile) ! Que viennent à toi les poissons les meilleurs et puisses-tu atteindre les oiseaux bien gras. Car tu es le père de l'orphelin, le mari de la veuve, le frère de la répudiée, le vêtement de qui n'a plus de mère. Fais que je puisse proclamer ton nom dans ce pays égal à toute bonne loi. Maître sans rapacité, grand sans petitesse, toi qui anéantis le mensonge et cultives la justice ; toi qui réponds à la voix de celui qui appelle. Je parle, écoute ; fais justice, louable que les plus louables louent, détruis mes misères. Me voici chargé de tristesse, me voici désespéré. Juge-moi, car me voici en grand besoin. »

L'incident qui suit est tout à fait inattendu. Le juge en réfère au roi et il lui dit : « Mon Seigneur, j'ai rencontré un de ces paysans, beau parleur en vérité, à qui son bien a été volé par un homme qui relève de moi. Voici qu'il vient pour se plaindre de cela, à moi. » Alors, Sa Majesté dit : « Si tu veux me satisfaire, traîne-le en longueur sans rien répondre à tout ce qu'il dira. Afin qu'il continue à parler, aie soin de garder le silence et fais-nous apporter ses discours



DÉCRET DE DAHCHOUR

FIG. 177 (D'après L. Borchardt.)

par écrit afin que nous puissions les entendre. Veille à ce que sa femme et ses enfants vivent. Qu'un de tes hommes aille et s'occupe d'écarter la détresse de sa maison. En outre, tu t'occuperas de l'entretien du paysan lui-même. Fais-lui donner à manger, mais sans qu'il se doute que c'est toi qui le lui procures. » On agit de la sorte et notre plaideur revint jusqu'à neuf fois pour exposer sa plainte et tâcher de décider le juge à lui faire rendre son bien. Chacun de ses discours fut transcrit sur papyrus et envoyé au palais. Le roi s'en réjouit plus que de toute autre chose et, finalement, donna l'ordre de faire justice. Il semble, d'après les restes mutilés du papyrus, que le ravisseur fut sévèrement puni et qu'il dut abandonner sa maison et tous ses biens au pauvre homme qu'il avait voulu dépouiller. Cette histoire est caractéristique du sentiment délicat que les Égyptiens avaient de la justice, en illustrant cette phrase des panégyriques funéraires : « J'ai sauvé le misérable de la main du puissant. » Le paysan volé croyait bien faire le plus grand éloge à son juge en lui disant : « Fais que je puisse proclamer ton nom dans ce pays comme égal à toute bonne loi. » C'est affirmer que les tribunaux ne se bornaient pas à l'application d'une sorte de droit coutumier. Leur action



FIG. 178. (Phot. Musée de Boston.)
« Prêtre de Maat », dans une titulature.



Fig. 179. VILLES FUNÉRAIRES AU TEMPLE DE SAHOURE (Phot. Lehnert et Landrock.)

était réglée par les lois. Nous ne possédons, malheureusement, aucun exemplaire de ces lois ; mais nous pouvons nous faire une idée de leur caractère et de leur précision en parcourant certains décrets édictés par les rois. L'exemple le plus complet a été retrouvé à Dahchour, gravé sur les murs d'enceinte de la nécropole de Snefrou (fig. 177). Le décret mentionne les deux villes des deux pyramides ; cela montre clairement que le culte du roi défunt s'exerçait aussi bien à Meidoum qu'à Dahchour. Dans sa forme actuelle, ce décret important n'est que la confirmation, par Pépi Ier, de privilèges anciens : « L'Horus Mery Taoui (Pépi Ier) ; l'an XXI, premier mois de la saison de Perit, jour 23. Décret royal pour le directeur des écritures royales, directeur de ces deux villes des deux pyramides, juge suprême, vizir, ami unique, directeur des travaux, Mer Ptah Mery Ra — pour le préposé aux parures royales, Ihykhent — le directeur des tenanciers de Pharaon, Ouni — le directeur des déclarations des biens sacrés, Khenou — l'ami unique, Ihymsa Mery Ra — le directeur de la maison du chef des virements, Mery — l'inspecteur directeur des interprètes des pays de Madja, de Iam, de Irthet. Le roi du Sud et du Nord, Snefrou, dans ses deux pyramides Kha Snefrou...



Fig. 180. (D'après H. Schäfer.)
Pierre de Palerme. Impôt sur le revenu.

» Ma Majesté a ordonné que soient libérées ces deux villes des deux pyramides, de faire toutes corvées de la maison du roi, toute imposition de toute place de la cour, éternellement ; qu'elles soient libérées de toute charge, de toute exécution de charge, selon l'ordre de gens quelconques ; que tous les tenanciers de ces deux villes des deux pyramides soient dispensés du droit de passage de tout messager, soit par eau, soit par terre, soit en descendant ou en remontant le fleuve.

» Ma Majesté a ordonné de ne faire labourer aucun champ de ces deux villes des deux pyramides, soit en service de labourage pour le compte des colons d'une épouse royale, d'un fils de roi, d'un ami ou d'un haut fonctionnaire quelconque ; soit en les moissonnant pour le compte de troupes alliées du Sud, les champs étant réservés pour le compte des tenanciers de ces deux villes des deux pyramides... » (Fig. 179.) Le roi continue en accordant diverses exemptions de charges et de corvées aux habitants des deux villes. Il défend de laisser recenser les pâturages, les animaux d'élevage et de reproduction, les peaux et les sycomores. Il met la population à l'abri des réquisitions faites par les troupes levées dans les régions du Sud, et il termine par ces mots : « Ma Majesté a fait ceci pour que soient libérées ces deux villes des deux pyramides de ces charges,

et afin qu'on fasse acte de prêtre, qu'on lève la contribution mensuelle et qu'on célèbre les rites divins dans ces deux villes des deux pyramides au bénéfice du roi du Sud et du Nord, Snefrou, dans les deux pyramides Kha Snefrou, par l'ordre et pour le compte du roi du Sud et du Nord, Mery Ra Pépi, vivant à jamais. »



FIG. 181. (D'après Flinders Petrie.) Sceau du roi Den.

La situation est bien nette. Lorsque Snefrou a établi le culte funéraire de ses deux pyramides, il a chargé des familles sacerdotales de célébrer les cérémonies et, comme rétribution, il leur a concédé des terres privilégiées. Dans la suite, ce culte négligé tendait à disparaître, car les générations nouvelles ne respectaient plus les exemptions d'impôts et de corvées qui devaient en assurer la persistance. Pépi Ier, par un acte de piété à l'égard de son prédécesseur, rétablit l'ancien ordre des choses en confirmant, d'une manière solennelle, les privilèges accordés par Snefrou au temps de la fondation.

Un tel décret nous permet de deviner, par l'énumération des charges qui pesaient normalement sur les contribuables, la complexité du régime fiscal. Les Égyptiens pratiquaient depuis longtemps l'impôt sur le revenu. La pierre de Palerme nous montre que le recensement qui lui servait de base était d'abord bisannuel, puis annuel (fig. 180). On est surpris de constater qu'à une époque fort ancienne, les déclarations portaient sur l'or et sur les bien-fonds, tandis qu'à une période plus récente, elles portaient sur le bétail. Une telle remarque laisse deviner des modifications profondes dans la structure économique de l'État à ces époques reculées.

Ce qui frappe surtout à la lecture des documents, c'est la solide organisation de l'Égypte, régie par des fonctionnaires occupant chacun une place déterminée dans le cadre administratif. Les sceaux, relevés sur les bouchons de jarres des premières dynasties (fig. 181, 182 et 184), ont montré combien était grande la spécialisation des pouvoirs. Ce n'est pas sans un vif intérêt que les égyptologues, découvrant les inscriptions des premières dynasties, ont constaté l'existence de la plupart des fonctions qu'ils connaissaient déjà par des textes d'époques plus récentes. Ils y ont aussi trouvé des preuves de cette séparation, au moins théorique, entre les deux Égyptes, impliquant la dualité dans

l'administration. En pratique, et tout au moins pour les grands chefs, il pouvait y avoir union personnelle des pouvoirs dans les mains d'un même homme.

En tête de l'administration se place, dès la IVe dynastie, le vizir, qui souvent joint à ses fonctions celle de juge suprême et, à partir d'une certaine époque, celle de préfet de la capitale (fig. 183). Si étrange que cela paraisse, il ne semble pas que les hautes fonctions aient été l'apanage de quelques familles. Le mérite, l'intelligence, le travail, qui assurent la faveur du roi, permettent à des hommes d'origine modeste de s'élever aux emplois les plus importants. Il est vrai qu'à certains moments les fonctions de vizir ont été réservées à des princes royaux ; puis, que le poste s'est transmis par héritage. Mais n'oublions pas de dire que, pendant la durée de l'Ancien Empire, l'Égypte a vu se produire une transformation complète des bases du pouvoir. A une royauté absolue, où tous et chacun dépendaient de la seule volonté du souverain qui ne connaissait d'autre limite que la loi et l'équité, succéda un régime féodal où des familles princières, de plus en plus puissantes, opposaient leur richesse et leur influence au pharaon dont les ressources avaient diminué et dont les ordres pouvaient être impunément discutés.

Les inscriptions des tombes nous fournissent de très nombreux renseignements sur les diverses carrières politiques, religieuses, militaires ou administratives. Il faut avouer que rien n'est plus difficile que la traduction de ces titres, car il est à peu près impossible de trouver leur équivalent dans des langues modernes. Parfois, par un concours de circonstances, on parvient à déterminer assez exactement un titre, parce qu'on est arrivé à en serrer la signification dans des limites de plus en plus étroites. On ne se trompait que partiellement lorsqu'on traduisait par « chef de caravane » un titre porté par des Égyptiens qui entreprenaient des voyages d'exploration à travers le désert. On s'est aperçu finalement qu'il fallait traduire « chef drogman » ou « chef interprète ». Mais dans combien de cas se trouve-t-on en présence de titres, pleins de sens historique pour les Anciens, qui ne peuvent avoir pour nous que la signification bizarre et énigmatique que l'on



FIG. 182. (D'après Flinders Petrie.) Sceau du roi Perabsen.



LE VIZIR PTAHHOTEP (Phot. Lehnert et Landrock.) FIG. 183.

obtiendrait, dans des milliers d'années, en interprétant notre « garde des sceaux » ou « chancelier de l'échiquier » ?

Lorsqu'un Égyptien avait fourni une longue carrière qui lui avait mérité, dans ses vieux jours, une sépulture dans la nécropole royale, il se plaisait à faire graver sur les murs de cette tombe tous les titres des nombreuses fonctions qu'il avait effectivement remplies, et auxquels s'ajoutaient sans doute des titres qui n'avaient plus qu'une valeur purement honorifique.



FIG. 184. (D'après Flinders Petrie.) Bouchon scellé.

Il ne sera pas sans intérêt d'emprunter au plus récent mémoire des fouilles de Saqqarah, l'énumération des quatre-vingt-quatre titres portés par Mererouka, surnommé Mera. M. Gunn a essayé de les traduire en tenant compte de tous les résultats des recherches philologiques. On verra combien il reste de points d'interrogation et de termes qu'on doit se contenter de transcrire :

Noble héréditaire, comte, juge suprême, vizir, chef ritualiste, main de..., compagnon unique, prêtre funéraire d'Anubis, ... d'Anubis, prêtre de Min, Maître (?) des Grands, Scribe des livres divins, directeur de toutes fonctions divines, main du dieu Herti (?), main de la déesse Hekat (?), directeur des Deux Sièges, directeur des châteaux de l'eau, chef de tous les domaines royaux, conseiller de la cour, ritualiste, maître des secrets de la maison de toilette, maître des secrets du langage sacré, seul confident du roi sur les deux rives, chef de ce que donne le ciel et crée la terre, trésorier du roi de la Basse-Égypte, bâton du taureau Apis, prêtre Sem, directeur de tous pagnes, administrateur des domaines des Boutites, grand de lustration (?), exempté, administrateur de Bat, directeur de la ville d'Iakemt, chef du harem royal (?), supérieur de la maison de Senout, grand prêtre d'Héliopolis dans les deux maisons, chef des deux salles de bain de la grande maison, gardien de la porte du dieu Douaou, prophète d'Horus qui est dans Shent, chef des places vénérables de la grande maison, chef des deux trésors, chef des deux greniers, chef de la maison de..., chef des deux champs (?) des offrandes, chef des deux côtés (de rameurs ?) du bateau des médecins de la grande maison, chef des six grands palais, bouche de tous les Boutites, chef des deux chambres Ouabet, chef des deux maisons de l'or, celui qui est dans la chambre de Nekhen, berger de Nekhen, chef de Nekheb, enfant chéri du roi, grand, chef des scribes des documents royaux, ... prêtre d'Anubis, porteur du diadème de Nous (?) de Outo, chef des secrets de ce qu'un seul voit, celui qui a puissance avec les dieux, chef du palais divin de la Haute-Égypte, ... prêtre d'Horus, grand prêtre d'Héliopolis, adminis-



FIG. 185. (Phot. Musée de Berlin.) Methen.

trateur du vignoble « étoile d'Horus, chef du ciel », directeur des châteaux de la couronne rouge, directeur du culte de l'Horus des dieux, le grand des cinq dans le temple de Thot, le bâton de la vache sacrée Hesat, confident du roi partout où ce dernier se trouve, inspecteur des prophètes de la pyramide royale, maître des secrets des décisions judiciaires des six grandes maisons, commandant des magistrats, serviteur des âmes de Bouto, chef de tous les ornements royaux, celui qui est dans la chambre, serviteur des âmes de Nekhen, maître des secrets du mystère du ciel, chef de la maison des armes, maître des secrets des missions confidentielles, chef des deux lacs (?) de la grande maison, inspecteur des prophètes et des tenanciers de la ville de la pyramide royale, chef des deux chambres de la garde-robe (?) du roi, maître des secrets de tous les commandements du roi, chef de tous les travaux du roi, directeur du filet de la tenderie d'Horus. Ces nombreux titres sont groupés dans la tombe, autour des figures du défunt, sur les architraves, sur les piliers, dans les panneaux horizontaux ou verticaux, choisis sans doute d'après leur longueur relative afin de remplir le mieux possible les espaces disponibles. Il serait donc bien inutile de vouloir y démêler la progression des fonctions et des titres que Mererouka reçut au cours de sa longue carrière. Il est évident que tous les degrés de la hiérarchie se rencontrent avec une apparence de fantaisie.

D'autres fois, au contraire, les inscriptions nous donnent une esquisse de biographie. Ouni, dont nous avons déjà parlé et qui nous occupera encore,

raconte qu'il débuta comme directeur de magasin, puis qu'il fut nommé inspecteur du domaine de pharaon. Un peu plus tard, nous le trouvons promu au rang d'ami et d'inspecteur des prêtres de la ville de la pyramide. Il passe ensuite à des fonctions judiciaires et il a le privilège de siéger dans des circonstances où seul le juge suprême a le droit d'assister à l'audience. Un épisode important de sa carrière nous montre que le harem du pharaon n'était pas à l'abri des intrigues et des conspirations. Lorsqu'il s'agit de mettre en jugement la reine Imtes, Ouni reçut la délicate mission de faire seul l'enquête et il n'hésite pas à dire que jamais personne n'avait joui d'une telle faveur, mais qu'il le devait au fait qu'il était plus cher au cœur de Sa Majesté qu'aucun fonctionnaire, qu'aucun noble, qu'aucun serviteur du roi. Il réussit à conquérir la confiance de son maître au point d'être chargé d'expéditions importantes. En d'autres mots, il devint généralissime lors des campagnes d'Asie. En récompense de ses bons services, il fut promu aux fonctions tout à fait supérieures de gouverneur de la région du Sud.

Un contemporain de Snefrou, dont la tombe se trouve maintenant au musée de Berlin (fig. 185), nous offre également de précieuses données biographiques : Methen a hérité de son père, le maître scribe Anubismankh, de biens qui ne sont guère importants, car « il n'y avait ni grain ni aucune chose dans la maison, mais seulement des serviteurs et du petit bétail ». Nous le voyons d'abord chef-scribe d'un magasin d'approvisionnement, puis directeur de ce magasin. Il reçoit ensuite divers emplois successifs dans le nome de Saïs, du Delta. Il énumère après cela toute une série de fonctions aux titres fort obscurs pour nous. Citons cependant : directeur de tout le lin du roi, administrateur dans le nome de Saïs, chef des villes du palais. C'est alors que fut fondé un premier domaine à son nom, son premier bénéfice, dirions-nous. Les hautes fonctions s'accumulent pour



FIG. 186. (D'après U. Hölscher.) Contrat de vente.



FIG. 187. (Phot. Musée de Berlin.)
Quelques titres de Methen.

lui et, en récompense, il reçoit des domaines de plus en plus étendus dans différents nomes du Delta. Il a le droit de prélever tous les jours cent pains sur les offrandes funéraires d'un temple de reine. Methen nous parle alors avec une certaine fierté de la belle maison qu'il a pu se bâtir. « Elle avait deux cents coudées de long et deux cents de large, bien construite, bien meublée, avec un jardin planté de beaux arbres et creusé de nombreux bassins. Elle était entourée de figuiers et de vignes. On en fit un acte par décret royal et on y inscrivit le nom de toutes ces choses. Plus tard, on planta de nombreux arbres et des vignes qui fournirent un vin abondant. On fit encore un très grand jardin entouré de murs et bien planté d'arbres. » De nombreux titres sont encore énoncés ; ils montrent que, si Methen a commencé par des emplois fort modestes, il a fini par acquérir la faveur royale dont le témoignage le plus évident est la tombe même dans laquelle les inscriptions tracent sa carrière (fig. 187).

C'est par centaines, sinon par milliers, que nous pouvons compter les tombes de fonctionnaires de l'Ancien Empire. Le catalogue des titres, que les découvertes allongent d'année en année, nous apporte un argument, dont on ne peut méconnaître la valeur et l'importance, en faveur du développement complet et raffiné de l'Égypte dès les temps où les inscriptions commencent pour nous. Nous avons peine à nous soustraire à cette impression que l'Égypte de l'Ancien Empire devait nous montrer les tâtonnements d'une organisation sociale qui se dégage lentement de la barbarie primitive. Il nous paraît étrange de découvrir à la fois un tel raffinement et une telle continuité dans les institutions politiques et sociales. Quand, à l'époque de Khéops, un simple citoyen achetait sa maison, il devait se préoccuper de faire passer un acte en bonne et due forme. Voici la traduction d'un document découvert à Guizeh (fig. 186) :

« Kamipou dit : Je prends cette maison contre rémunération au scribe Thenti et je donne pour elle en valeur de l'étalon Shat, 10, soit un objet (indéterminé)



FIG. 188. (Phot. Daumas.) Domaines funéraires de Ti.

valant 3 et fabriqué en matière *ini ;* un lit de valeur 4 et fabriqué en pin de première qualité ; un objet (indéterminé) de valeur 3 et fabriqué en bois de sycomore. Le scribe Thenti dit : Par la vie du roi ! je donnerai ce qui est juste. Tu seras satisfait de ceci quant à l'existence de tout le contenu de cette maison. Tu as entièrement effectué ces paiements par virement. Scellé au (sceau d'appartenance) en présence de l'administration de la ville funéraire de la pyramide de Khéops et de nombreux témoins appartenant tant au service de Thenti qu'à la (gilde) de Kamipou. (Signatures) : l'ouvrier de la nécropole Meh, le prêtre de double Yni, le prêtre de double Saben, le prêtre de double Niankh Hor. »

On a publié récemment une décision judiciaire qui jette une curieuse lumière sur la vie des tribunaux de l'Ancien Empire. Laissons parler d'abord le document, mutilé au début :

« ... Ce Sebekhotep présente un écrit que l'estimé du roi, chef des drogmans, Ouser, lui aurait fait faire et par lequel il lui aurait donné autorité sur sa femme et ses enfants et tous les biens qui se trouvaient dans sa maison, avec la charge de satisfaire aux besoins de tous les enfants de cet Ouser, en traitant les grands comme des grands et les petits comme des petits.

» Mais Thaou déclare que son père n'a fait en aucune circonstance un écrit

semblable. Si Sebekhotep peut appeler trois témoins sûrs en qui on puisse avoir confiance, et qui déclareront, sous serment, que cet écrit a été fait conformément aux déclarations de cet Ouser, alors les biens seront remis à ce Sebekhotep qui en sera l'usufruitier. Mais s'il n'apporte pas les trois témoins en présence desquels ces paroles ont été dites, alors rien de ce qui appartenait à cet Ouser ne sera mis à sa disposition, mais on rendra les biens au fils de Ouser, le nommé Thaou. »

Nous assistons de la sorte à un débat devant les juges au sujet de l'administration temporaire des biens d'un personnage défunt. Normalement, c'est le fils, sans doute le fils aîné, qui devait entrer en possession, avec la charge de veiller aux besoins de la femme et des enfants du de cujus. Mais un tiers intervient, affirmant avoir reçu par écrit la mission de remplir le rôle d'administrateur des biens de la famille. Le fils Thaou conteste que son père ait jamais fait un écrit pareil. Le jugement permet à Sebekhotep de faire la preuve par trois témoins assermentés qui viendront déclarer si, oui ou non, le défunt a réellement pris de telles dispositions.

A lire certains historiens du droit, on croirait encore que les Romains, les premiers, ont établi l'organisation juridique des rapports sociaux. Les vieux Memphites vivaient au milieu d'une armature légale réglant minutieusement tous les actes de leur vie. Il y a plus. Lorsque nous parlerons de la constitution des services funéraires, nous verrons les grands personnages faire graver, sur les murs de leurs tombeaux, le testament par lequel ils disposaient de leurs biens de manière à assurer à perpétuité les offrandes nécessaires au bien-être de leur âme (fig. 188). La législation les suivait à travers la vie d'outre-tombe.



CHAPITRE ONZIÈME

LES GRANDES EXPÉDITIONS



IL Y A, sur un des piliers du tombeau du prince Khoui, dans la nécropole d'Éléphantine, parmi les serviteurs qui transportent les offrandes, un personnage du nom de Khnoumhotep. On le retrouve également dans un autre tombeau, celui du prince Thethi. Khnoumhotep a donc été successivement au service de deux princes d'Éléphantine qui tous deux ont le titre de « chancelier divin », titre accordé par le roi à des chefs d'expédition. Au tombeau de Khoui, une inscription, plus longue que celle des figures de porteurs d'offrandes, donne des indications précieuses sur la carrière de Khnoumhotep. Ce dernier s'exprime de la manière suivante : « J'ai accompagné mes maîtres, princes et chanceliers divins, Thethi et Khoui, vers Keben et Pount, onze fois, et je suis revenu sain et sauf de ces pays étrangers. »

Ce n'est pas sans surprise que l'on découvre ce texte à Éléphantine, c'est-à-dire, à la frontière sud de l'Égypte, à la première cataracte du Nil. En effet, y a-t-il une notion plus fermement ancrée dans l'esprit du public que l'isolement parfait de l'Égypte, séparée par des obstacles naturels de toute relation avec le monde extérieur ? Or, les voyages de Byblos et de Pount peuvent être considérés à cette époque reculée comme de véritables aventures. Keben est la ville de Byblos, sur la côte syrienne ; Pount est situé sur les côtes d'Afrique, au sud de la mer Rouge. L'homme d'Éléphantine a donc navigué au long cours jusqu'à onze fois, dans la Méditerranée et la mer Rouge. C'est à des gens de cette trempe que fait allusion le conte égyptien dans lequel le narrateur affirme : « Je descendis en mer sur un navire de cent cinquante coudées de long sur quarante de large. Il portait cent cinquante matelots de l'élite du pays d'Égypte, qui avaient vu le ciel, qui avaient vu la terre et qui étaient plus hardis de cœur que des lions. »

Les navigations des Égyptiens, dès les premières dynasties, ne sont qu'un témoignage de plus du haut développement de leur civilisation. Les vases en pierre dure découverts en Crète, les céramiques étrangères trouvées dans les tombes de plusieurs nécropoles (fig. 192 et 193) nous obligent à reconnaître que les rapports n'étaient pas aussi exceptionnels qu'on serait porté à le croire. Ceux qui ont noté, dans le mythe d'Osiris, les épisodes qui se placent à Byblos, admettront sans hésiter que ces relations durent s'établir de très bonne heure. Le témoignage le plus ancien nous est fourni par un fragment découvert à Byblos d'un vase au nom de Khasekhemoui de la IIe dynastie.

Le texte de la pierre de Palerme, que nous avons eu l'occasion de citer pré-



Fig. 189. FLOTTE DE SAHOURE : RETOUR D'ASIE (Phot. Musée de Berlin.)

cédemment, affirme que Snefrou avait ordonné une expédition par mer au Liban, d'où quarante vaisseaux étaient revenus chargés d'arbres, ce qui implique des relations régulières (fig. 141).

Un temple égyptien dédié à la déesse Hathor, dame de Byblos, avait été bâti, en Syrie, au plus tard à la V[e] dynastie. Les rois Menkaouhor, Assa, Ounas,... y consacrèrent des offrandes dans des vases gravés à leur nom. L'Égypte ne possédait pas en quantités suffisantes les bois de construction ; elle se les procurait avec l'aide des princes syriens qui recevaient en paiement les produits manufacturés de l'Égypte. Le port de Byblos était devenu un centre actif de commerce, dominé par l'influence égyptienne, mais où les diverses civilisations orientales entrèrent en contact pacifique.

Un grand relief au temple de la pyramide de Sahoure, montrait le départ et le retour d'une expédition maritime au pays d'Asie (fig. 189). Il n'en reste que quelques fragments ; mais les spécialistes qui les ont étudiés ont pu reconstituer très exactement ces bateaux de haute mer, les plus anciens qui aient sillonné la Méditerranée (fig. 195). Somme toute, lorsqu'on les compare aux constructions navales d'époque plus récente, on s'aperçoit que les bateaux de la V[e] dynastie n'étaient guère inférieurs, par leurs qualités nautiques, à ceux qui, deux mille ans plus tard, allaient faire la renommée des Phéniciens. Destinés à naviguer dans l'estuaire du Nil, à s'échouer sur les plages, les bateaux pontés ont une quille peu profonde. L'avant et l'arrière, hardiment surélevés, sont unis par un câble épais, soutenu au milieu du bateau par des pieux fourchus et que l'on peut tendre et détendre suivant l'état de la mer. La navigation se fait à la voile et à la rame. Lorsqu'on marche à la rame, le mât double, en forme d'échelle, est rabattu ; un dispositif faisant fonction de poulie en facilite la manœuvre. La proue et la poupe, dressées presque verticalement, portent des signes destinés à écarter les dangers : à l'arrière, c'est le signe de vie ; à l'avant, c'est l'œil sacré dont les ethnographes modernes ont signalé la présence sur les constructions nautiques



Fig. 190. Flotte de Sahoure : un Asiatique. (Phot. Musée Pelizaeus.)



Fig. 191. FAÇADE DU TOMBEAU D'HIRKHOUF (Phot. B. van de Walle.)

jusqu'en Extrême-Orient. Les rames, de grandes dimensions, sont manœuvrées debout. Le gouvernail est constitué par des avirons énormes, maintenus par des hommes qui se tiennent dans le gaillard d'arrière.

Lorsque la flotte revient au pays, les bateaux sont plus lourdement chargés qu'au départ. A côté de l'équipage égyptien, on remarque de nombreux personnages que leur coiffure et leur type permet de reconnaître pour des étrangers (fig. 190). Ces hommes, ces femmes, ces enfants sont des Asiatiques, venus en Égypte « en paix » et non comme prisonniers de guerre amenés en esclavage. Nous les voyons ici s'associant aux acclamations que pousse l'équipage en l'honneur du roi : « Louange à toi, Sahoure, dieu des vivants ; nous avons vu ta beauté. » Parmi les étrangers se trouvent des Égyptiens qu'une courte inscription désigne comme interprètes.



Fig. 192. (Phot. Ashmolean Museum.)
Céramique étrangère.

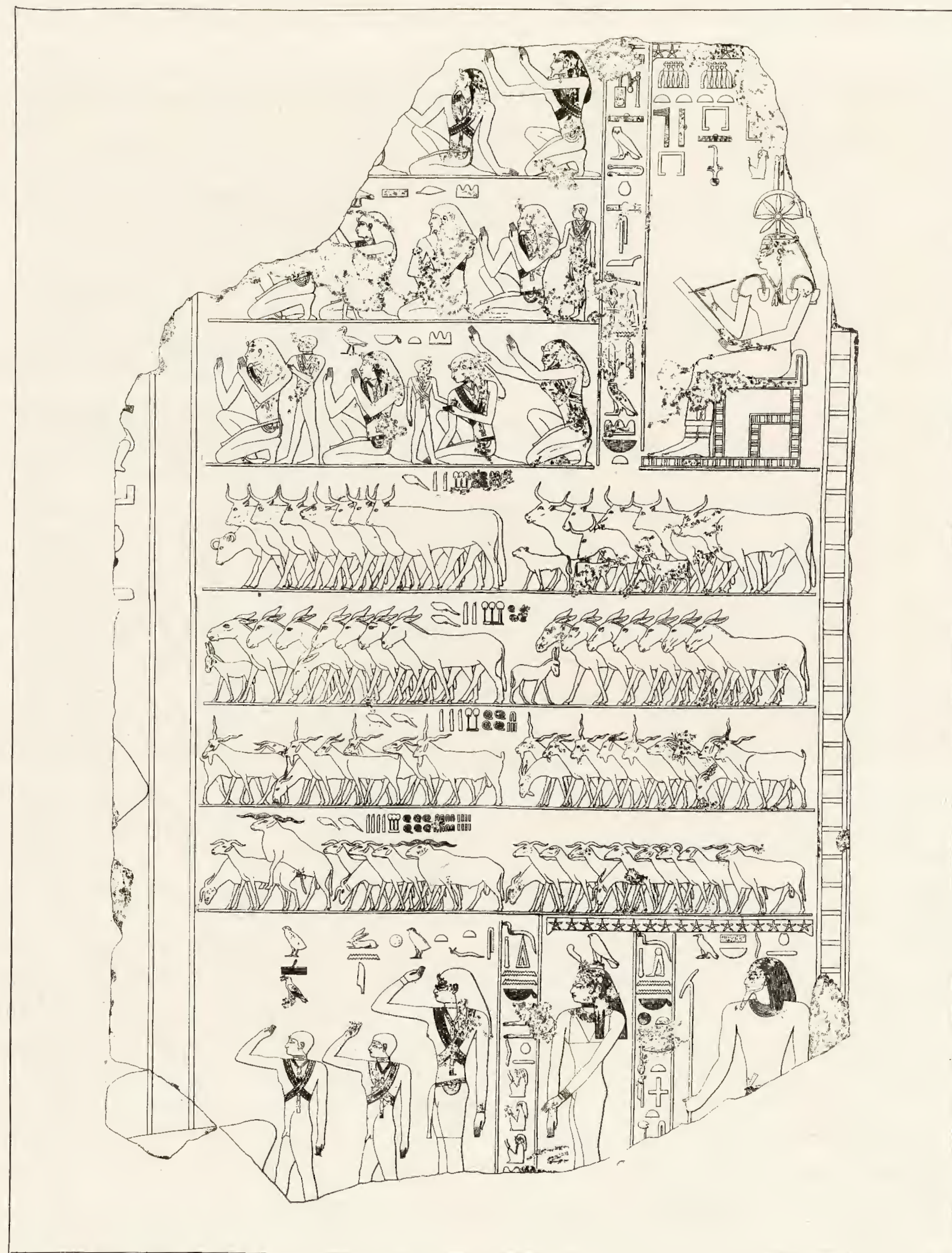
Il est clair que l'on peut considérer ces Asiatiques comme des otages. Les pharaons de l'Ancien Empire auraient-ils déjà commencé la politique que nous trouvons en usage au Nouvel Empire? A cette époque, les enfants des princes syriens étaient élevés en Égypte, avant d'être renvoyés dans leur pays. En tout cas, nous savons par les fouilles de Montet que, dès le Moyen Empire, les princes de Byblos, fidèles vassaux des pharaons, suivaient les modes égyptiennes et inscrivaient sur leurs armes et sur leurs bijoux leurs noms et leurs titres en écriture hiéroglyphique.



Fig. 193. (D'après H. Bonnet.)
Céramique étrangère.

Les tableaux représentés au temple de Sahoure nous donnent sans doute l'image fidèle des bâtiments de transport grâce auxquels le ministre Ouni pouvait, comme nous l'avons vu, débarquer dans la région du Carmel et jeter une partie de ses troupes à l'arrière de ses ennemis asiatiques.

Rappelons qu'une des conséquences des troubles, au milieu desquels sombra l'Ancien Empire, fut la rupture des relations avec Byblos. Le sage



DÉFAITE DES LIBYENS (D'après L. Borchardt.) FIG. 194.

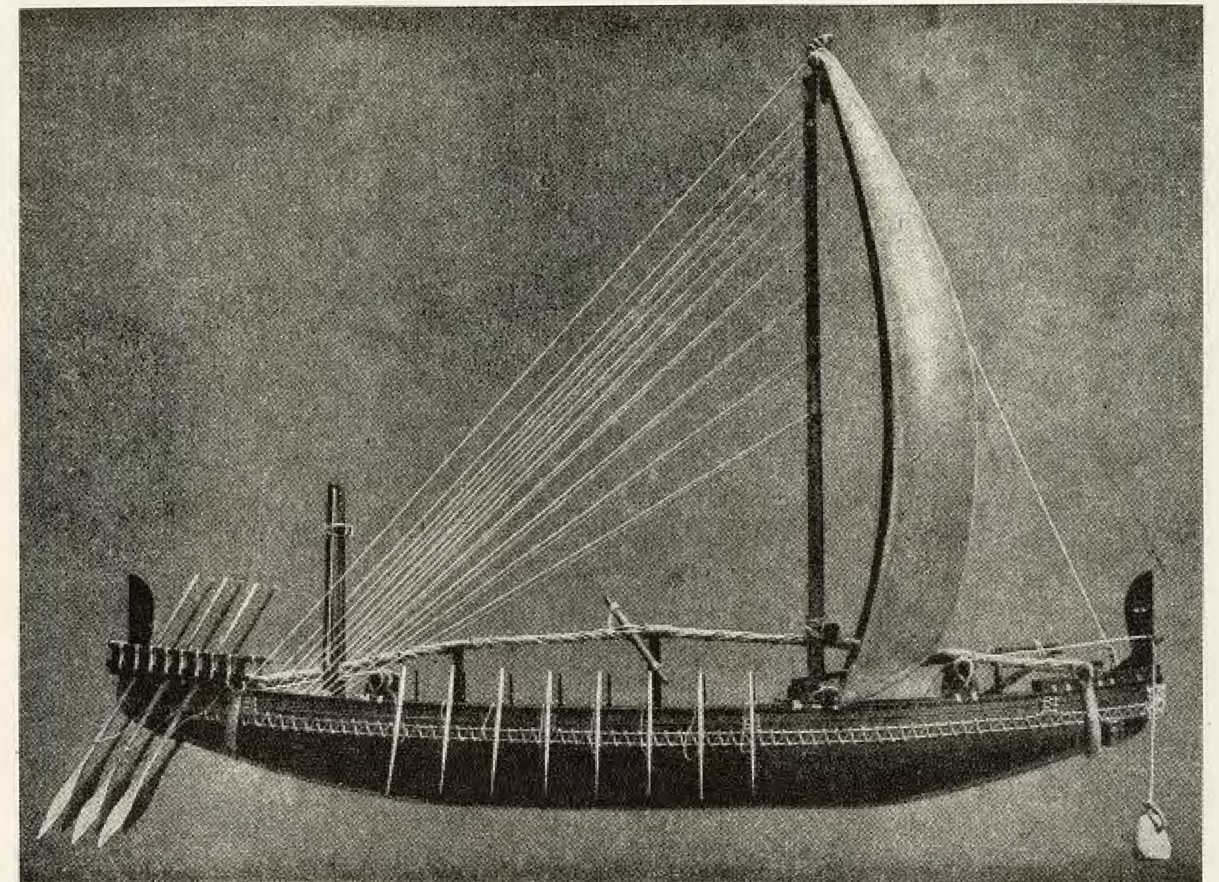


FIG. 195. (Reconstitution de Busley.) Bateau de Sahoure.

qui décrivait les calamités abattues sur l'Égypte, se lamentait de ce qu'on ne rapportait plus les bois nécessaires à la fabrication des cercueils des prêtres ni les résines indispensables à la momification.

Les rapports maritimes étaient si fréquents entre les bouches du Nil et Byblos, que les bateaux de mer étaient désignés, sous l'Ancien Empire déjà, par le terme « Kebent », c'est-à-dire, « ceux de Byblos ». Il serait vain de vouloir chercher l'explication de ce terme en soutenant que les grands bateaux égyptiens avaient été construits sur des chantiers syriens. M. Boreux, l'auteur d'une étude importante sur la nautique égyptienne, fait remarquer combien les bateaux de haute mer rappellent, par leur forme générale, ceux qui étaient réservés à la navigation sur le Nil et dont nous savons, par de nombreuses représentations, qu'on les construisait sur les chantiers égyptiens (fig. 197).

Lorsqu'on aborde l'étude d'une question quelconque dans l'histoire de la civilisation, on est fatalement ramené au même sentiment : c'est l'Ancien Empire qui apporte le témoignage le plus éclatant de la réelle grandeur constructive de l'Égypte pharaonique. Écoutons M. Boreux dans la préface de son



FIG. 196. (D'après W. Wreszinski.) Tombes de Sabni et Mekhou.

livre : « La navigation a joué en Égypte, à toutes les époques, un rôle si essentiel, qu'un très grand nombre de questions politiques, sociales ou religieuses que soulevait à chaque instant la bonne administration de ce pays singulier, constitué surtout par un fleuve, devaient être sous la dépendance plus ou moins immédiate du bateau ; je me suis attaché, dans le présent mémoire, à mettre en évidence, à la fois que l'Ancien Empire ne le cède en rien, à cet égard, aux époques qui l'ont suivi et que c'est même aux Memphites qu'il faut faire remonter la plupart des perfectionnements apportés par les Égyptiens à l'art de la navigation. »

La surprise que nous éprouvons à voir les Anciens s'aventurer ainsi dans la Méditerranée, ne peut que doubler lorsque nous considérons les expéditions qu'ils faisaient au pays de Pount. Comme il semble douteux qu'il y ait eu de si bonne heure une communication naturelle ou artificielle entre le Nil et la mer Rouge, nous devons bien croire que tous les bateaux employés à la navigation dans cette mer devaient être construits sur ses bords, au moyen de matériaux transportés par caravanes. L'entreprise présentait non seulement des difficultés, mais aussi des dangers de toutes espèces. Pepi-Nakht, prince d'Éléphantine,

raconte que son maître, le roi Pépi II, l'envoya vers le pays des Aamou, afin de lui ramener le corps d'un chef de mission assassiné par les Bédouins en même temps que les soldats qui l'accompagnaient, tandis qu'ils étaient à construire un bateau (Kebent) pour se rendre au pays de Pount.

L'importance des relations commerciales établies de la sorte apparaît à la lecture d'une mention de la « Pierre de Palerme » : « Le roi Sahoure, l'an XIII de son règne, avait envoyé vers Pount une expédition qui avait rapporté 80 mille mesures de myrrhe, de l'or et 2.900 billes de bois (sans doute d'ébène). »

Malgré les nombreuses études consacrées à cette question, il n'a pas été possible jusqu'à présent de déterminer d'une manière précise la situation du pays de Pount. On a remarqué plus d'une fois que ses habitants présentent, dans les bas-reliefs, une telle ressemblance avec les Égyptiens proprement dits, qu'on serait tenté de considérer Pount comme une sorte de colonie égyptienne. On pourrait penser également qu'à une époque lointaine, des populations de même origine se sont établies, les unes, dans la basse vallée du Nil, les autres, au pays de Pount. On sait que la navigation vers Pount était longue. On a fait remarquer que la mer Rouge était particulièrement difficile et que les côtes présentaient des dangers redoutables par suite de la présence de nombreux



FIG. 197. (Phot. Daumas.) Chantier naval.



FIG. 198. (Phot. Lehnert et Landrock.) TRIBUT DE LIBYE

bancs de corail. Même à notre époque, avec toutes les connaissances modernes, les voyages dans les régions où l'on cherche à localiser Pount, paraîtraient des entreprises faisant honneur aux capacités de ceux qui les dirigeraient. C'est naturellement vers le sud, par rapport à l'Égypte, que l'on doit chercher le mystérieux pays produisant la myrrhe. Faut-il s'arrêter, dans la mer Rouge, entre Souakim et Massouah des géographes modernes ? Faut-il aller au delà et croire que les bateaux égyptiens, débouchant dans la mer des Indes, abordaient à la côte des Somalis ? Lorsque les princes d'Éléphantine entreprenaient de hardis voyages d'exploration aux régions du Haut-Nil, c'était sans doute en vue de chercher une voie terrestre vers le pays dont les produits étaient fort appréciés par les Égyptiens, mais dont l'abord, par la voie de mer, présentait de réelles difficultés. Nous avons vu déjà que Hirkouf avait ramené un nain à son jeune maître Pépi II et que le voyageur notait avec satisfaction qu'aucun nain



FIG 199 (Phot. E. Brugsch.) Palette en schiste. Tribut de Libye

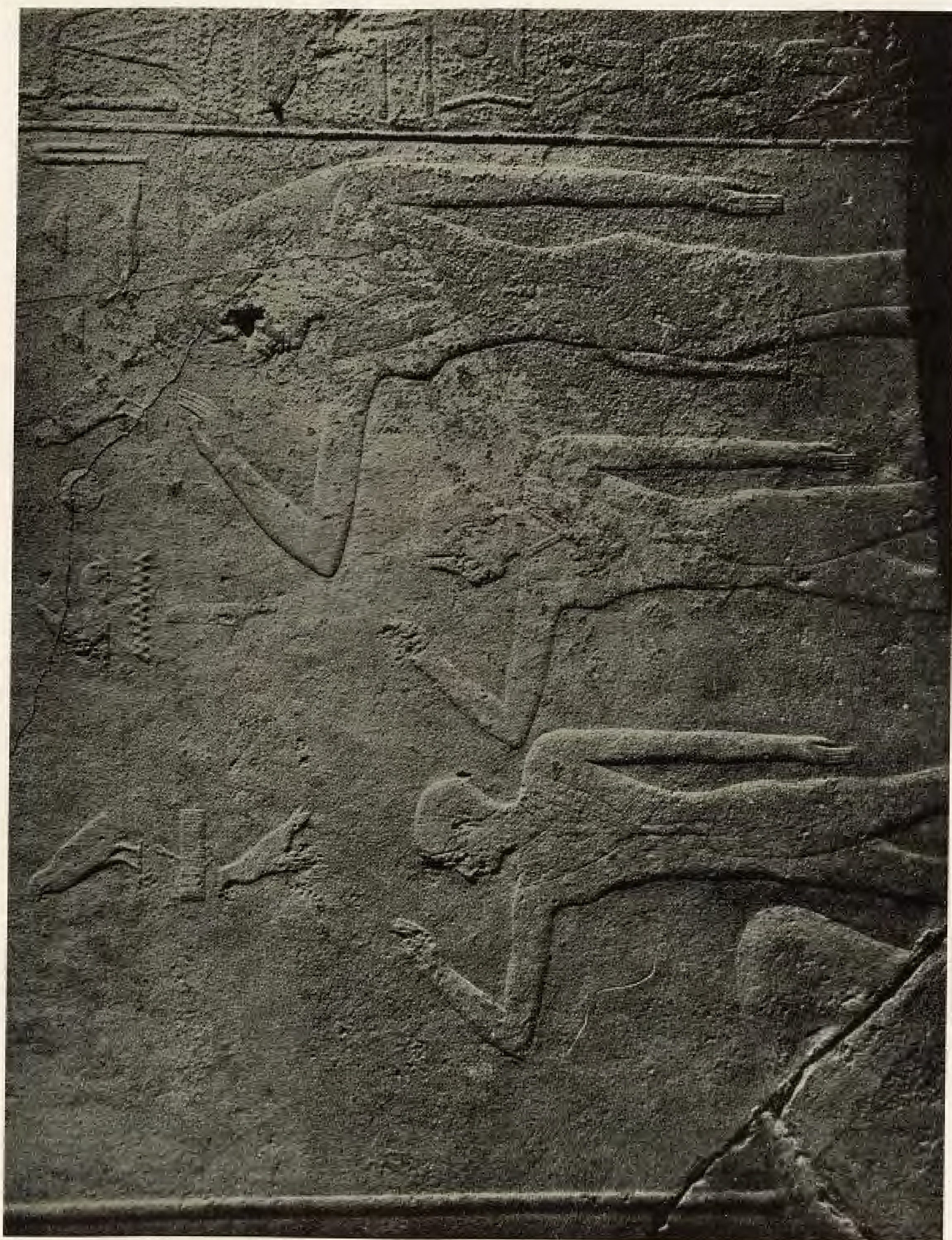


FIG. 200. LA PRINCESSE DE LIBYE ET SES ENFANTS (Phot. Lehnert et Landrock.)

semblable n'avait été vu en Égypte depuis le temps où le chancelier divin Baourdet en avait ramené un du pays de Pount, sous la dynastie précédente.

Cette curieuse personnalité d'Hirkhouf mérite de nous retenir quelques moments (fig. 191). D'une famille de voyageurs, Hirkhouf fit son apprentissage sous les ordres de son père, avec lequel le roi Merenre l'envoya au pays de Iam, afin d'explorer les routes conduisant vers cette contrée. L'expédition dura sept mois. Hirkhouf repartit, seul cette fois ; il explora, pendant huit mois, divers pays dont la situation n'est pas exactement déterminée mais qui se trouvent tous sur le Nil, en amont de la première cataracte. Lorsqu'il revint, il rapporta de nombreux produits des régions traversées.

Au cours de sa troisième expédition, en arrivant au pays de Iam, il trouva le chef de ce pays se préparant à descendre contre les terres des Libyens qui habitaient « jusqu'aux extrémités occidentales du ciel ». Il prit part à la campagne, réussit à pacifier les Libyens et, d'après les expressions qu'il emploie, « leur fit connaître la suzeraineté du pharaon ».

Il revint avec une caravane de trois cents ânes chargés d'encens, d'ébène, de peaux de panthères, d'ivoire, d'armes de jet et de toutes sortes de bons produits. « Lorsque les chefs d'Irthet, de Sethou et de Ouaouat virent quelles étaient l'importance et la force des troupes du pays de Iam qui descendaient avec moi vers la capitale, avec les soldats qui m'avaient accompagné, ils rassemblèrent, pour me les donner, des taureaux et des gazelles, et ils me conduisirent par les routes du haut-pays de Irthet, car ils reconnaissaient que je valais mieux, par l'excellence de mes qualités, que tout ami, tout chef interprète envoyé auparavant vers le pays de Iam. » Le roi contribue à ce retour triomphal ; il envoie, à la rencontre de l'explorateur, un bateau chargé de vivres, sous la conduite d'un haut fonctionnaire de la cour.

Mais toutes ces expéditions ne se terminaient pas d'une manière également heureuse. Le prince Sabni, dans une inscription fort mutilée, nous rapporte l'épilogue tragique des explorations de son père Mekhou (fig. 196) : « ... le capitaine de navire Intef et le chef de ... Behkesi apportèrent la nouvelle que l'ami unique, lecteur, Mekhou, était mort. Je pris une escorte de soldats de mon domaine et cent ânes chargés d'onguents, de miel, d'étoffes, d'huiles fines... et je me mis en route vers ces contrées du sud... J'envoyai des gens d'Éléphantine porteurs de lettres (pour le roi) afin de lui faire savoir que j'étais parti pour ramener mon père du pays de Ouaouat et de Outhet. Je réussis à pacifier ce pays... et dans les pays de ... dont le nom est « Mether ». Je chargeai le corps de mon père sur un âne et je le fis convoyer par les troupes de mon domaine. Je lui fis un cercueil... pour l'emmener de ces régions étrangères... Arrivé au pays de Ouaouat, j'envoyai le serviteur royal Iri, avec deux hommes de mon domaine, chargés d'encens... une défense de trois coudées et que je ramenais en même temps que le corps de mon père, toutes espèces de tributs de ces pays étrangers...



FIG. 201. TOMBEAU DES NOMBRES (Phot. J. Capart.)

(Sur la voie du retour, Sabni rencontre son envoyé) Iri, revenu de la capitale pour recevoir le prince chancelier du roi de la Basse-Égypte, ami unique, lecteur, Mekhou. Il avait amené les embaumeurs, le prêtre lecteur... les gens chargés des lamentations et toutes les choses nécessaires provenant du trésor (?). Il avait apporté de l'huile du trésor royal et tous les ingrédients mystérieux de la Double Maison d'embaumement, des étoffes du trésor royal et tout le matériel des funérailles provenant de la Résidence... Et Iri m'avait apporté un décret qui me louait au sujet de toutes ces choses. » Il était dit dans ce décret : « Je te ferai toutes choses excellentes en récompense de ce grand exploit, car tu as ramené le corps de ton père, chose qui n'avait jamais été faite auparavant. »

Sabni put enterrer son père avec des honneurs sans égaux ; puis il se rendit à Memphis pour porter au roi toutes les choses précieuses que Mekhou avait rassemblées en terre étrangère. Il reçut les plus grandes louanges ; le roi lui donna des présents et des colliers d'or, distinction accordée seulement à ceux qu'il voulait honorer spécialement.



FIG. 202. (D'après P.-E. Newberry.)
Type de Libyen.

Nous venons de voir que les explorateurs égyptiens, en remontant le fleuve vers le sud, entraient en contact avec des populations libyennes (fig. 202 et 203). Pendant toute la durée de l'histoire, les pharaons eurent à lutter contre leurs voisins de l'ouest, installés sur le plateau du nord de l'Afrique et pénétrant bien loin dans les régions des oasis, qui étaient plus prospères et plus peuplées autrefois qu'elles ne le sont aujourd'hui. Il est sûr qu'à l'époque lointaine de la formation du royaume égyptien, des princes de la Basse-Égypte ont trouvé, comme adversaires, des princes libyens établis dans la partie ouest du Delta. Un fragment de palette en schiste, de style primitif, conservé au musée du Caire, représente déjà le tribut prélevé sur les Libyens vaincus (fig. 199). Des traditions rappellent le souvenir d'invasions libyennes sous les premières dynasties et des documents historiques ont permis de confirmer le fait.

Sous le règne de Sahoure, à croire les scènes sculptées du temple de la pyra-

mide, les Égyptiens auraient pénétré profondément et victorieusement dans le pays des Libyens, d'où ils auraient ramené de nombreux chefs prisonniers et un butin d'immenses troupeaux. Un bas-relief, dont la majeure partie est au musée du Caire, nous fait assister à l'épisode final de la victoire (fig. 194). La scène complète était divisée en deux parties. Celle de gauche, qui a disparu, montrait le roi d'Égypte, de taille colossale, abattant de sa massue un des princes libyens. Nous pouvons nous faire une idée approximative de l'image du vaincu grâce aux fragments des bas-reliefs du roi Neouserre, de la même dynastie (fig. 233). Sur la partie conservée, on voit encore l'extrémité du coude et l'un des pieds de l'ennemi assommé, tandis que quelques signes hiéroglyphiques mutilés permettent de reconnaître le sens général de la scène : « Abattre le prince de Libye. » Dans la partie de droite, le panneau est divisé en une série de registres. A l'angle supérieur, une déesse assise, Seshat, est en train « d'écrire le compte des prisonniers ramenés de tous pays étrangers ». Devant elle, disposés en trois registres, des princes, des princesses de Libye et leurs enfants lèvent les bras en adoration devant le roi d'Égypte, suppliant qu'il leur soit accordé de vivre. Quatre registres occupent le milieu du panneau et nous montrent les troupeaux de bœufs, d'ânes, de chèvres et de moutons ramenés comme butin (fig. 198). Les nombres sont sans doute hyperboliques car, à les prendre à la lettre, on devrait croire que Sahoure a capturé en Libye 123.440 bœufs, 223.400 ânes, 232.413 chèvres et 243.688 moutons! Plus bas, se tiennent la femme et les enfants du prince immolé, la main ramenée vers le front en signe de deuil (fig. 200). Derrière eux, la déesse de l'Occident et le dieu Ash, maître de Libye, assurent au roi la victoire et lui disent : « Je t'ai donné les princes de Libye; je t'ai apporté toutes les bonnes choses qui se trouvent dans les régions étrangères. »



FIG. 203. (D'après P.-E. Newberry.) Type de Libyenne.

Pouvons-nous croire à la vérité historique de telles scènes? Les chiffres fantastiques qui accompagnent les troupeaux seraient de



FIG. 204. (D'après Flinders Petrie.) Relief de Semerkha.

nature à nous faire hésiter. N'oublions pas que le tableau était sculpté sur un mur du temple de la pyramide et que toutes les images de ce genre ont un but essentiellement funéraire et magique : il faut donner à l'âme du roi défunt l'illusion qu'elle continue à vivre comme si l'existence n'avait pas trouvé sa fin au moment de la mort. Le roi garde ses fonctions sacerdotales; il ne cesse pas de se livrer à ses occupations favorites. Il continue à défendre son empire contre les dangers extérieurs. Les murs de la tombe représentent des campagnes théoriques contre les ennemis des quatre régions du ciel, campagnes terminées, bien entendu, par la victoire décisive et la prise d'un butin considérable. Au temple de la pyramide d'Ouserkaf de la Ve dynastie, M. C. Firth a retrouvé quelques menus fragments d'une scène semblable, tandis que M. G. Jéquier signalait, au temple de Pépi II de la VIe dynastie, une princesse libyenne et ses enfants portant des noms identiques à ceux du relief de Sahoure. Ces scènes, théoriquement historiques par conséquent, nous dépeignent des guerres possibles, mais qu'il faudrait se garder d'inscrire aux annales précises des rois.

C'est avec le même esprit d'ailleurs que nous lirons, dans les chapelles sépulcrales des grands personnages, des nombres tout aussi fantastiques, lorsqu'il s'agira d'énumérer les biens mis à la disposition du défunt pendant sa vie d'outre-tombe (fig. 201).

Les expéditions du côté de l'ouest avaient pour but principal de contenir les populations libyennes qui guettaient toujours l'occasion favorable de se réinstaller dans les terres fertiles du Delta.

Nous savons que, dès les premières dynasties, les Égyptiens avaient des établissements vers l'est, dans les vallées du Sinaï, surtout au Ouady Magharah et à Sarbit el Qadem. Sur les rochers, on a relevé de nombreux bas-reliefs commémorant la victoire des pharaons sur les Bédouins. Le plus ancien de ces reliefs date de Semerkha de la Ire dynastie (fig. 204). Des inscriptions nombreuses donnent, en outre, de précieux détails sur les travaux exécutés dans les mines de Mafkat. Les Égyptiens y allaient chercher le minerai de cuivre qu'ils traitaient sur place et dont les scories forment des monceaux considérables. Au Sinaï, fut dédié de bonne heure un sanctuaire à la déesse Hathor, dame de Mafkat, comme nous avons vu qu'on lui en avait élevé un à Byblos, où elle était appelée « dame de Keben ». On se rendait généralement au Sinaï par voie de terre, en franchissant l'isthme de Suez; parfois, on préférait la voie de mer et, au moyen de bateaux construits sur la côte d'Afrique, on gagnait la péninsule sinaïtique à l'endroit, le plus proche des mines, offrant des facilités d'abordage. Pour connaître toute l'activité des Égyptiens à l'Ancien Empire, il nous faudrait encore décrire les expéditions faites aux carrières, entre le Nil et la mer Rouge et dans la région de la première cataracte (fig. 136). Contentons-nous de souligner ici le fait, car nous aurons une meilleure occasion d'en parler au moment où nous étudierons la construction des grands édifices de l'époque.



CHAPITRE DOUZIÈME

SYSTÈMES THÉOLOGIQUES



Celui qui douterait de la longue évolution que nécessita, avant le règne de Ménès, le développement de l'Égypte pharaonique, pourrait examiner les problèmes posés par l'étude de la religion. C'est en vain que les égyptologues ont cherché à découvrir des traces de ce que l'on pourrait appeler les cultes primitifs. Il est incontestable que, dans les prières aussi bien que dans les rituels, on relève de nombreuses manifestations d'un sentiment religieux peu développé. On y trouve des allusions à des usages et des coutumes barbares incompatibles avec les mœurs des Égyptiens historiques.

Tout cela doit être considéré comme des survivances maintenues dans les formulaires, malgré l'affinement de la pensée et malgré les nombreuses transformations imposées par des conceptions aussi bien politiques que théologiques.

On pourrait comparer la religion, ou mieux les religions égyptiennes telles qu'on les connaît par les monuments les plus anciens, à un terrain souvent remanié dans lequel les fossiles caractéristiques des diverses couches auraient été bouleversés, séparés de leur gisement primitif et juxtaposés au point de constituer, à première vue, un véritable chaos.

Nous sommes d'ailleurs dans une situation particulièrement difficile pour étudier la religion de l'Ancien Empire. On s'en rendra compte par la brève revue des matériaux dont nous disposons. Pas un temple de l'Ancien Empire ne nous a livré une ligne de texte, sinon les chapelles des pyramides royales, dont le caractère funéraire est nettement marqué. Dans les tombes des grands, nous trouverons d'innombrables invocations aux divinités, mais ces invocations s'adressent, en première ligne, aux protecteurs des morts. On a même pu démontrer que de véritables « tabous » rituels faisaient éviter le nom des grands dieux des vivants. Ptah, le maître de Memphis, est à peine mentionné dans les textes de la gigantesque nécropole memphite. Les dieux figurent dans les temples funéraires royaux, accueillant le pharaon dans leur société ou lui amenant les peuples vaincus (fig. 205); mais, nulle part nous n'avons, dans les monuments contemporains, un écrit dont le but direct aurait été de faire un exposé de doctrine religieuse. Le plus souvent, il faut deviner les allusions mythologiques et dogmatiques.

La source la plus abondante que nous possédions est formée des inscriptions qui couvrent les murs, les couloirs et les chambres de la pyramide du roi Ounas (fig. 206 et 207) et de ses successeurs, les pharaons de la VIe dynastie. Nous avons là des milliers de lignes de textes funéraires. Lorsque Maspero les décou-



FIG. 205. (Phot. Musée de Berlin.)
Divinités au temple de Sahoure.

vrit et les traduisit pour la première fois, dans un effort de divination vraiment génial, ce fut comme si l'on ouvrait aux études égyptologiques un monde entièrement nouveau. Il fallut tout créer, car le vocabulaire et la grammaire se présentaient sous un aspect qui révélait une langue bien différente de celle qui était en usage au moment où les rois faisaient copier les textes pour leur sépulture. Toute une génération de travailleurs s'appliqua à reprendre et à perfectionner l'œuvre du maître français. Nous possédons maintenant des éditions où chaque ligne a été l'objet des vérifications les plus minutieuses et dans lesquelles les textes, qui se retrouvent dans plusieurs pyramides, sont donnés en copies parallèles. L'épigraphie, la paléographie ont apporté chacune leurs résultats. On a pu reconnaître que les manuscrits, qui avaient servi de modèles aux ouvriers chargés de graver les textes dans les pyramides royales, étaient d'âges différents et montraient une évolution dans l'orthographe des mots. Nous attendons encore une bonne traduction et un dictionnaire scientifique.

Dans les dernières années, les spécialistes ont exercé leurs critiques sur la composition d'un certain nombre de chapitres. Ce qui ressort clairement de toutes ces études, c'est d'abord la date reculée à laquelle il convient de reporter la rédaction de la majeure partie des textes. Lorsqu'on nous montre le roi défunt escaladant le ciel, y pénétrant de violence comme un sauvage conquérant, donnant la chasse aux dieux et, avec l'aide de génies subalternes soumis à son pouvoir, égorgeant les maîtres du ciel avant de se livrer à des repas de cannibales, seul moyen, semble-t-il, de s'assimiler leur force et leurs vertus et de dominer

dans le monde de l'au-delà ainsi subjugé, nous ne pouvons douter qu'un tel texte ait été conçu à une époque de barbarie primitive. Dans un autre chapitre, on dépeint les rois de Basse-Égypte frappés de terreur à la vue des exploits du pharaon défunt. Il est clair que ce tableau a été tracé avant l'époque de la réunion des deux royaumes sous le sceptre de Ménès.

Qu'on ne s'y trompe pas ; les textes des pyramides ne forment pas une collection dans laquelle les prêtres se seraient bornés à réunir, côte à côte, des textes de provenance et de dates différentes. Dans ce cas, on pourrait mettre de l'ordre entre les éléments disparates. On s'aperçoit, au contraire, que tous ces écrits ont été l'objet de remaniements ayant pour but de les faire concorder avec des vues théologiques définies. On peut dire que les textes des pyramides, dans la forme où ils nous sont parvenus, ont été rédigés sous l'empire d'influences religieuses les plus diverses, mais qu'ils ont été ramenés à une certaine unité héliopolitaine. Faisons une comparaison : des hommes expriment leur pensée en se servant chacun du dialecte dont il a l'usage. Des raisons géographiques et politiques finissent par donner la prédominance à l'un de ces dialectes, qui prend une situation privilégiée. Les philologues, les grammairiens l'étudient attentivement et cherchent à en découvrir les lois. Celles-ci trouvent leur codification dans les grammaires et les dictionnaires. Des hommes continueront à s'en servir pour exprimer leur pensée, mais ils prendront bien garde de sortir des limites de la langue réduite à l'empire des dogmes.

Ici, de même, la poussière des cultes locaux traduit la multiplicité de sentiments religieux et de manifestations qui ne dépassent guère d'abord la limite d'un foyer ou d'un village. Petit à petit, l'influence politique de la résidence d'un chef, plus tard d'un roi, tend à imposer une certaine unité de culte. Les théologiens se mettent à l'œuvre et, après un long travail de médi-

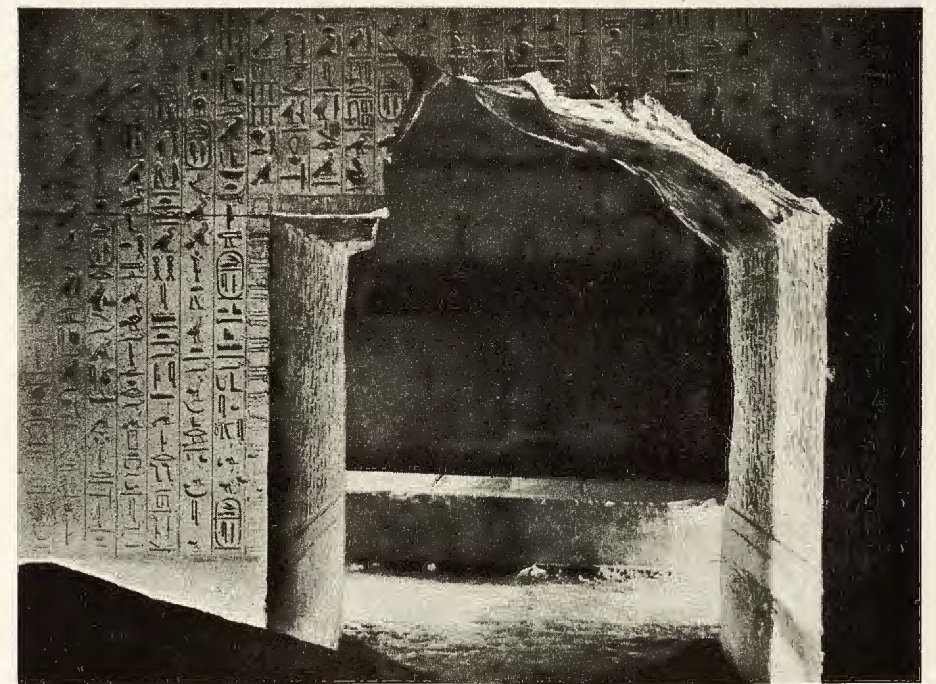


FIG. 206. (Phot J. Capart.) Dans la pyramide d'Ounas.

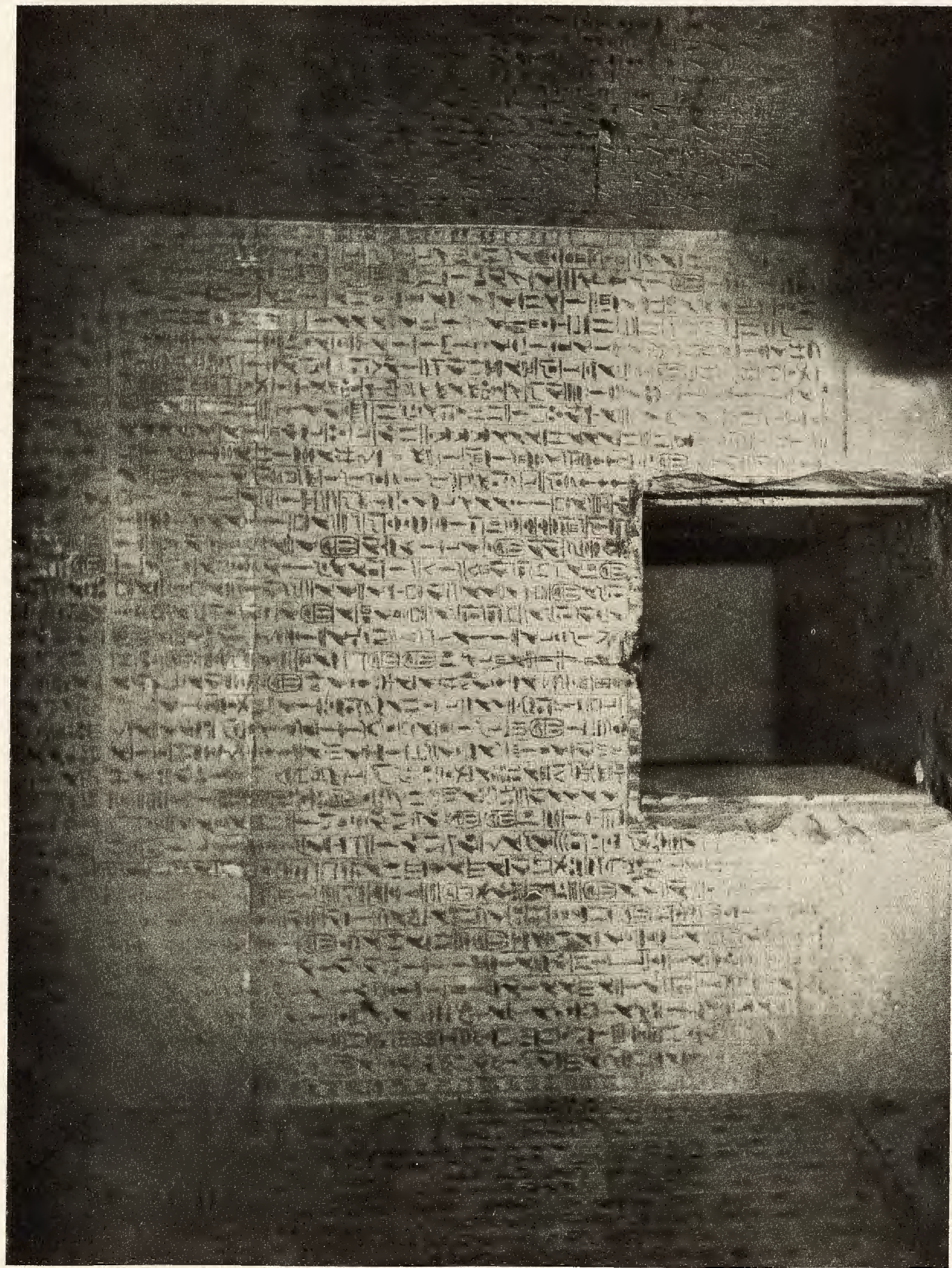


Fig. 207. (Phot. E. Brugsch.) TEXTES DES PYRAMIDES

tation, de réflexion, arrivent, en suivant leurs tendances au syncrétisme, à définir les dogmes. Les vieux textes ne seront pas abandonnés ; on en rajeunira l'expression, on en élaguera tout ce qui ne s'accorde pas avec la doctrine orthodoxe. Ces textes ne réussiront à se maintenir en usage qu'à la condition de se soumettre à de telles adaptations.

Lorsque nous disons que les inscriptions des pyramides trahissent à chaque ligne une influence héliopolitaine, cela ne signifie nullement que nous y relevons des traces d'une pensée théologique en train de s'épanouir et de se fixer ; au contraire, nous y trouvons le résultat d'un système défini qui a réussi à s'imposer.

Par hasard, sous le règne du roi Shabaka, de la XXVe dynastie, on découvrit, dans le temple de Ptah de Memphis, un vieil ouvrage, détruit par les vers, présentant de nombreuses lacunes. Le roi voulut en conserver tout ce qui était encore lisible et fit graver les débris du texte sur un bloc de granit noir, dans le temple de Memphis. Erman nous a donné de ce document une étude approfondie, reprise récemment par Kurt Sethe. La pensée du rédacteur laisse deviner des couches religieuses d'âge différent, ramenées tant bien que mal à l'unité dogmatique. L'œuvre a été compilée à Memphis ; elle exalte le dieu Ptah (fig. 208). Voici la doctrine, fruit de la méditation d'un de ces sages dont le nom ne nous est pas connu : « 1° A l'origine il n'y avait que Ptah qui n'est autre chose que l'eau primitive « Noun » ; 2° de ce Ptah sont issues huit formes spéciales de Ptah qui constituent la véritable source dont dérive la création ; 3° deux de ces formes de l'eau primitive, conçues comme homme et comme femme, sont les parents du dieu Atoum (le grand dieu d'Héliopolis). Atoum a trouvé en lui-même la force génératrice qui lui permit de cracher les dieux Shou et Tefnout, qui devaient être les parents des générations de dieux ; 4° les organes qui permirent à Atoum d'accomplir cet acte sont de Ptah, ce sont les huit dieux qui en étaient issus ; 5° mais ce n'est pas seulement l'acte créateur d'Atoum qui fut accompli par des organes appartenant à Ptah, mais toutes les pensées, toutes les décisions d'Atoum, tous les ordres qu'il donna pour créer tout ce qui existe, dérivent de Ptah. Parmi les dieux issus de Ptah, il y en avait un dont l'activité s'exerçait par son cœur et par sa langue, et comme ces organes étaient devenus partie intégrante d'Atoum, le cœur et la langue déterminaient le dieu et ainsi, en dernière analyse, c'était vraiment Ptah qui créait le monde et le régissait ; 6° le cœur et la langue qui, en tant que divinités, s'appellent Thot et Horus, constituent la puissance spirituelle qui dirige tous les êtres : les dieux, les hommes, les animaux aussi longtemps qu'ils vivent. Tout acte, tout mouvement ne se produit que par eux ; 7° même les images divines dans lesquelles les dieux sont fixés, tout ce qui sert à leur entretien et à leur adoration, tout a été créé par Ptah ; 8° si Horus n'est qu'une partie de Ptah, l'une des plus importantes, la langue, l'Horus de la légende osirienne, n'est autre que Ptah. C'est à Memphis, au centre du pays, qu'Horus a été couronné ; c'est près de Memphis que se



FIG. 208. (Phot E. Brugsch.) Ptah.

trouvait l'endroit où le corps d'Osiris noyé fut ramené sur la terre ferme et où le dieu mort pénétra dans le monde inférieur. C'est ainsi qu'Osiris se rattache également aux divinités dépendant de Ptah. »

Voilà un exemple particulièrement net du travail d'assimilation qui se produisait sur tous les dieux locaux au bénéfice des divinités principales. Ici, c'est Ptah qui absorbe Atoum d'Héliopolis, Osiris de Busiris et les dieux de leurs cycles. Dans les textes des pyramides il y a de nombreux exemples de ces dieux qui cherchent à se pousser au premier plan. La pensée religieuse est incertaine; plusieurs entités apparaissent comme rivales, tandis que plus tard leur rang sera réglé exactement. Le mouvement s'ordonne vers des centres d'attractions. Ra et Osiris imposent leur personnalité divine plus nettement que n'importe quel autre dieu et déjà les théologiens, qui se sont préoccupés de leur rivalité pour la première place, ont trouvé le moyen de troubler leurs individualités contradictoires, pour les ramener à une unité aussi subtilement factice que celle qui fut imaginée pour Ptah et Atoum par le théologien memphite.

Il serait bien dangereux de vouloir découvrir un facteur qui rendrait compte de la genèse de ces évolutions dans la pensée des théologiens. On peut cependant

soupçonner que, dans la plupart des cas, c'est le facteur politique qui fournit l'explication plausible. Plus tard, Amon, presque inconnu sous l'Ancien Empire, deviendra le grand dieu de Thèbes, dont toutes les autres divinités ne sont plus que des attributs ou des manifestations; on lui élèvera des temples, aussi bien au Soudan qu'en Syrie, parce qu'il est le dieu d'une ville dont la puissance politique est si grande qu'elle revendique la maîtrise sur le monde des dieux comme sur l'univers des humains. Les théologiens de ses écoles sacerdotales n'éprouveront aucune peine à démontrer que c'est à Thèbes que le monde a été créé.



FIG. 209. (Phot. J. Capart.) Massue votive de Narmer.

Ptah jouit de la toute-puissance aussi longtemps que Memphis est la capitale de l'Égypte. Nous avons donc le droit de supposer que la forte influence des dieux héliopolitains dans les textes des pyramides, particulièrement du dieu Ra identifié au dieu Atoum, ne s'explique que dans l'action politique de la grande ville solaire à une époque antérieure à Ménès. On peut raisonner de même lorsqu'il s'agit d'expliquer le rôle fondamental joué par le dieu Osiris. On pourrait objecter que le développement d'une école théologique suffirait à imposer telle ou telle doctrine; mais est-il possible de concevoir, dans l'antiquité, l'épanouissement d'un centre de recherches d'ordre intellectuel, indépendamment d'une capitale dont l'action se faisait sentir sur tout le pays?

La lecture des textes des pyramides est extraordinairement déconcertante, surtout pour celui qui ne se rend pas exactement compte de la nature même de ces documents. Ce sont, au fond, des prières, des invocations, des conjurations, des formules accompagnant la célébration de rituels. Nulle part, le rédacteur ne se préoccupe d'exposer clairement et méthodiquement une doctrine quelconque; nulle part, il ne nous donne l'analyse systématique de toutes les croyances sur lesquelles il s'appuie pour choisir les sentences qui assurent la



PAPYRUS DRAMATIQUE (D'après K. Sethe.) FIG. 210.

réalisation du résultat voulu. C'est une encyclopédie religieuse dans laquelle il puise à pleines mains pour composer, en des phrases courtes, pleines d'allusions, pleines de symboles, des formules irrésistibles. On y trouve exprimé, le plus souvent, l'extraordinaire, l'exceptionnel, tandis que la doctrine générale, universellement connue, n'a pas besoin d'être rappelée. Cependant, c'est elle que nous devrions avoir à notre disposition pour donner un véritable sens à la phrase.

La très vieille religion égyptienne se caractérise par un développement mythologique extraordinaire. Les allusions aux épisodes de la vie des dieux sont innombrables; malheureusement, dans la plupart des cas, on se borne à rappeler en passant quelque trait particulier. On invoque l'attitude prise par telle ou telle entité divine dans une circonstance spéciale. Si l'on veut aider le roi défunt à éloigner quelque danger au cours de ses pérégrinations d'outre-tombe, on invoquera l'exemple du dieu qui eut autrefois à surmonter pareil obstacle. Les mythes se brouillent, se contaminent, cessent de se tenir dans les bornes d'une logique relative. L'histoire du soleil considéré comme l'œil divin se mêlera à l'histoire du dieu Horus-faucon. Les multiples façons de concevoir la déesse du ciel s'enchevêtreront d'une manière absurde au point, pour ne citer qu'un exemple, de faire naître le faucon solaire d'une vache céleste.

Dans un petit nombre de cas seulement, on arrive à coudre bout à bout tous ces épisodes d'abord sans connexion. On réussit à dissocier quelques-uns des élements enchevêtrés, mais seulement lorsque d'autres textes, la plupart d'époque postérieure, nous donnent un cadre où fixer les principaux faits de l'histoire des grands dieux. Avec le traité de Plutarque sur Osiris et Isis, il est possible de retrouver, dans les textes des pyramides, un grand nombre de traits dont la haute antiquité se confirme de la sorte. Il est douteux que l'on ait pu, sans ce fil conducteur, les rapporter tous à la légende d'un même dieu.

Cette richesse mythologique aux éléments contradictoires n'a pu se développer que dans un pays divisé en un grand nombre de petites communautés dont la vie indépendante s'est poursuivie pendant des siècles. Cette poussière de cultes locaux, dont l'agrégation factice constitue le polythéisme égyptien, n'a jamais pu donner naissance à une véritable religion égyptienne. Malgré toutes les tentatives de syncrétisme, malgré la subtilité des théologiens dont nous avons parlé, jamais on n'a pu se décider à retenir un corps de doctrines en laissant délibérément de côté tout le résidu de formation. La pensée religieuse n'a parcouru qu'une partie du chemin, et l'on pourrait ajouter que ce n'est pas seulement dans le domaine théologique que les Égyptiens n'ont fait qu'entrevoir les solutions radicales et décisives. Dans la masse du peuple et pendant toute la durée de l'histoire, de localité en localité, peut-être de foyer en foyer, on a puisé à pleines mains dans la foule immense des divinités, des génies de tous rangs. A ce point de vue, on ne fera sans doute jamais l'histoire des cultes égyptiens. On pourra noter tout au plus des courants de la mode, des regains de faveur



FIG. 211. (D'après F.-W. von Bissing). ÉPISODE DU HEB SED



FIG. 212. (D'après F.-W. von Bissing.) Épisode du Heb Sed.

pour les divinités délaissées pendant des siècles, des retours à certaines formes inférieures du culte, après des périodes où les fidèles semblaient s'être tournés vers des manifestations plus élevées et plus personnelles de l'émotion religieuse.

Au milieu de cette infinie variété, il y a un élément quasi-invariable : la doctrine religieuse royale. Des usages qui étaient fixés dès l'aurore de l'histoire continuaient à être en vigueur sous les souverains étrangers des époques ptolémaïque et romaine. Lorsqu'un roi montait sur le trône, soit par succession légitime, soit par usurpation, soit par conquête, il était couronné suivant un rituel vénérable qui puisait, semble-t-il, toute sa force opérante dans son immutabilité. C'est ainsi que fut couronné autrefois Horus, lorsque les dieux eurent

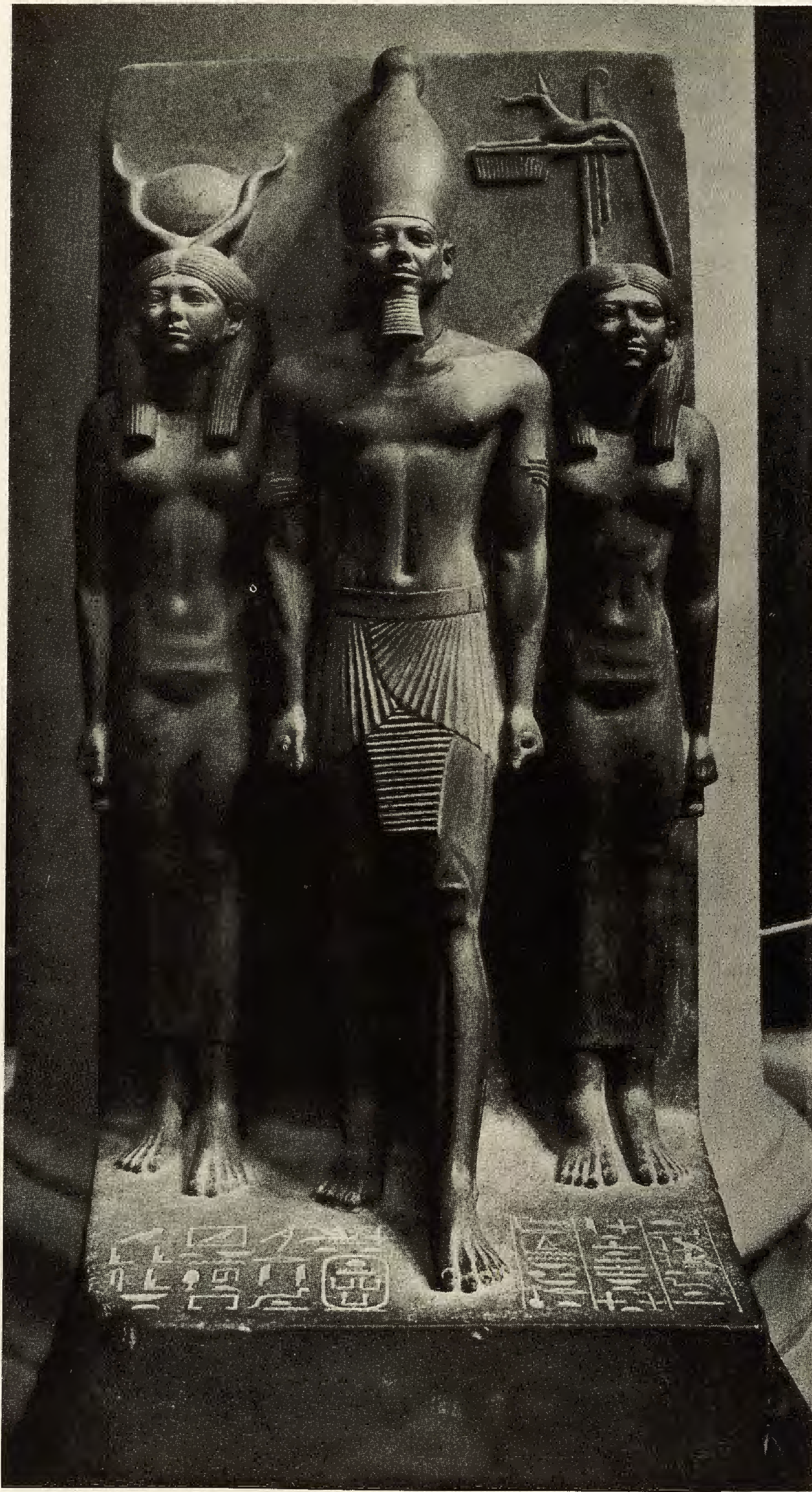


FIG. 213. (Phot. Oropesa.) Triade de Mycérinus.

reconnu devant le tribunal de Geb ses droits à la succession de son père. Kurt Sethe, dans son édition remarquable du papyrus dramatique (fig. 210) réglant le « mystère » qui s'est joué au couronnement de Sésostris Ier de la XIIe dynastie, a prouvé que les détails de la cérémonie, les paroles prononcées par les acteurs, n'étaient que la reproduction d'un texte rédigé à l'aurore de la royauté égyptienne.

Maints épisodes typiques rattachent étroitement ce rituel aux cérémonies religieuses des funérailles du roi défunt dont on couronnait le successeur. Les mêmes gestes se répéteront pendant des siècles, chaque fois qu'on fera bénéficier un Égyptien des rites devisés d'abord pour le pharaon.

Lorsque le roi voulait bâtir au dieu un temple de pierre, il commençait par célébrer la fête de fon-

dation dont l'origine remonte à une époque où les sanctuaires n'étaient encore que des huttes de branchages ou des constructions d'argile. Si le pharaon pénétrait dans le Saint des Saints pour rendre au dieu le culte familial, il devait suivre à la lettre les prescriptions du service divin journalier dont les gestes et les paroles n'avaient subi aucune altération essentielle depuis des milliers d'années.

Parmi les fêtes qui se célébrèrent d'une manière immuable à travers toute l'histoire de l'Égypte, il convient de citer surtout le jubilé royal, ce que les textes appellent le « heb sed ». Tel il se déroulait sous le règne de Narmer (fig. 209), au début de la Ire dynastie, tel on le retrouve dans les bas-reliefs ptolémaïques. De nombreux savants se sont appliqués déjà à élucider les détails de la fête dont les épisodes sont tracés sur les murs des temples (fig. 211 et 212). On a scruté attentivement tous les textes qui les accompagnent et toutes les inscriptions historiques ou religieuses qui mentionnent la fête, sans réussir à en expliquer le sens d'une manière certaine. A l'époque grecque, on traduit le titre de la cérémonie « le jubilé trentenaire ». Théoriquement, il aurait été célébré pour la première fois par le roi après trente ans de règne. Mais les textes historiques ne permettent pas de croire qu'il en fut toujours strictement ainsi. Le renouvellement de la fête pouvait être déterminé par des périodes astronomiques. Ce qui est sûr, c'est que le jubilé royal était une fête nécessitant des constructions nombreuses, les unes temporaires et les autres permanentes. Le roi changeait de nom et se bâtissait une nouvelle résidence, comme s'il était en fait un nouveau souverain se succédant à lui-même. Certains épisodes suggèrent l'idée du mariage avec des princesses royales. Le jubilaire semble mourir, pour renaître ensuite, remonter sur les trônes des deux Égyptes et recevoir les couronnes de la main des divinités tutélaires de ces anciens royaumes. On a supposé, peut-être avec raison, que le « heb sed » se substituait à une très ancienne cérémonie des temps barbares, où le roi, trop âgé, était mis à mort et remplacé par un successeur plus apte à remplir les fonctions délicates dont dépendait le bien-être des sujets et la prospérité du pays. Cette coutume barbare était, d'après Strabon, en usage encore chez les rois d'Éthiopie. On imagine facilement les raisons qui amenèrent un roi, suffisamment puissant, à imposer à ses sujets une modification de la fête : le rituel est maintenu, mais l'ancien souverain reprend ses fonctions, comme s'il était un autre roi. En un point cependant, la fête ainsi transformée ne se dépouille pas de son caractère funèbre : au cours des cérémonies, le roi est identifié à Osiris, le souverain des morts. Le jubilé aboutit donc au même résultat que les rites révélés par les textes des pyramides auxquels nous sommes ainsi ramenés.

Ces inscriptions dont nous avons cherché à définir le caractère général sont, avant tout, des rituels de funérailles et des instructions données à l'âme du roi défunt pour lui permettre de s'aventurer dans les régions de l'au delà, avec le



(D'après L. Borchardt.) FIG. 214.

NEOUSERRE PARMI LES DIEUX



FIG. 215. (D'après G. Jéquier.) Textes des Pyramides dans la tombe d'Oudjebten.

minimum de risques et la garantie du succès. Les terres infernales, qu'on les situe dans les pays lointains ou dans les divers quartiers du ciel, ont une géographie compliquée dont l'âme doit être instruite. Déjà les routes qui y mènent sont aussi diverses que les procédés qui permettent de s'y avancer. Innombrables sont les dangers qui guettent les morts insuffisamment instruits, auxquels on a négligé de fournir les charmes magiques et les mots de passe. S'il faut franchir les eaux qui séparent le monde des vivants de celui des bienheureux, il est indispensable de pouvoir répondre aux interrogations, si étranges et si saugrenues soient-elles, que pose le nautonnier. Le défunt est, en réalité, un magicien doué de science universelle et, comme le héros des contes populaires, prêt à résoudre les énigmes les plus subtiles calculées par les puissances infernales pour s'emparer des âmes non instruites. « O Ra, recommande le

roi à « Celui qui regarde derrière lui », le passeur du canal, pour qu'il amène le bateau qui sert au transport des dieux au delà du canal au côté est du ciel. Ce roi est chargé de l'œil d'Horus et il va au dénombrement des doigts. »

Les textes des sarcophages nous donnent quelque lumière sur le sens de cette dernière formule. Pour soutenir avec succès l'épreuve pleine d'embûches, le défunt doit réciter sur ses dix doigts une petite poésie de « non-sens » dont chaque vers contient un calembour sur le nom des chiffres de un à dix. C'est naturellement intraduisible. Voici, cependant, le début : « Tu as pris la première — Tu as comme second pris la première — Tu as éteint ce que tu as fait... (Akhem = éteindre, est un calembour pour Khemt = trois)... »

Lorsque le roi est enfin admis en présence des grands dieux, il doit connaître et appliquer sans hésitation ce que prescrit le manuel de politesse. Il y a la manière de faire comprendre au puissant seigneur du ciel que celui qui arrive est encore plus puissant que lui et qu'il convient de lui céder la première place (fig. 213 et 214). Et même, s'il n'en est pas tout à fait ainsi, « le dieu ne lui permet pas de s'asseoir par terre, mais il lui fait place à côté de lui, sur son propre trône ». Nous avons vu qu'on n'hésitait pas à aller plus loin. Le roi mort est un chasseur sauvage qui mange les dieux et, après qu'il les a ainsi assimilés, il est devenu « tous les dieux ». Lorsque l'effort de syncrétisme a été suffisamment poussé, il devient « le dieu » et, comme Osiris est arrivé à être le roi des morts, ainsi le pharaon s'appellera logiquement l'Osiris Ounas ou l'Osiris Teti. La doctrine est entièrement développée dans les textes des pyramides et une telle divinisation du roi mort ne se retrouvera plus dans l'histoire des religions avant les apothéoses des empereurs romains. Mais plus audacieux que ces derniers, les Égyptiens, dès la fin de la VIe dynastie, veulent appliquer les mêmes méthodes aux reines (fig. 215), puis aux grands de l'empire. La concession une fois faite, plus rien ne pourra mettre une digue au courant et l'on pourra bientôt parler de « l'accession de la plèbe aux rites divins ».



CHAPITRE TREIZIÈME

LA MAGIE ET LA MORALE



NOUS avons eu l'occasion déjà de faire connaissance avec les magiciens que les rois convoquaient à leur cour afin de se réjouir de leurs prodiges ou d'obtenir d'eux la solution d'une difficulté. Nous avons vu comment, par la seule lecture de formules appropriées, ces magiciens réalisaient des prodiges. Il convient que nous nous arrêtions à un procédé caractéristique de leur science mystérieuse.

« Or, un jour que Sa Majesté était allée au temple de Ptah, maître d'Ankhoutaoui, et que Sa Majesté faisait visite à la maison du scribe, premier lecteur, Oubaou-anir, avec sa suite, la femme du premier lecteur Oubaou-anir vit un vassal, de ceux qui étaient derrière le roi. Dès l'heure qu'elle l'aperçut, elle ne sut plus l'endroit du monde où elle était! Elle lui envoya sa servante qui était auprès d'elle pour lui dire : « Viens que nous reposions ensemble, une heure » durant ; mets tes vêtements de fête. » Elle lui fit porter une caisse pleine de beaux vêtements et lui, il vint avec la servante à l'endroit où elle était. Or, quand des jours eurent passé sur cela, comme le premier lecteur Oubaou-anir avait un kiosque au lac d'Oubaou-anir, le vassal dit à la femme d'Oubaou-anir : « Il y a le kiosque au lac d'Oubaou-anir ; s'il te plaît, nous y prendrons un petit » moment. » Lors, la femme d'Oubaou-anir envoya dire au majordome qui avait charge du lac : « Fais préparer le kiosque qui est au lac. »

» Il fit comme elle avait dit et elle y demeura, buvant avec le vassal jusqu'à ce que le soleil se couchât. Et quand le soir fut venu, il descendit dans le lac pour se baigner et la servante était avec lui, et le majordome sut ce qui se passait entre le vassal et la femme d'Oubaou-anir. Et quand la terre se fut éclairée et qu'un second jour fut, le majordome alla trouver le premier lecteur Oubaou-anir et il lui conta les choses que ce vassal avait faites dans le kiosque avec sa femme. Quand le premier lecteur Oubaou-anir sut ces choses qui s'étaient passées dans son kiosque, il dit au majordome : « Apporte-moi une cassette en » bois d'ébène incrusté de vermeil qui contient mon grimoire. » Quand le majordome l'eut apportée, il modela un crocodile de cire long de sept pouces, il récita sur lui ce qu'il récita de son grimoire, il lui dit : « Dès que le vassal sera » descendu dans le lac selon sa coutume de chaque jour, jettes-y le crocodile » de cire derrière lui. » Le majordome alla donc et il prit le crocodile de cire avec lui. La femme d'Oubaou-anir envoya au majordome qui avait charge du lac et elle lui dit : « Fais préparer le kiosque qui est au bord du lac, car voici, » je viens y séjourner. » Le kiosque fut muni de toutes les bonnes choses ; on vint et on se divertit avec le vassal. Quand ce fut le temps du soir, le vassal



(Phot. Metropolitan Museum.) FIG. 216.

IMAGE D'ÉTERNITÉ

alla, selon sa coutume de chaque jour et le majordome jeta le crocodile de cire à l'eau derrière lui ; le crocodile se changea en un crocodile de sept coudées, il saisit le vassal, il l'emporta sous l'eau. Or, le premier lecteur Oubaou-anir demeura sept jours avec la Majesté du roi de la Haute et de la Basse-Égypte, Nabka, à la voix juste, tandis que le vassal était dans l'eau sans respirer. Mais, après que les sept jours furent révolus, quand le roi de la Haute et de la Basse-Égypte, Nabka, à la voix juste, alla et qu'il se rendit au temple, le premier lecteur Oubaou-anir se présenta devant lui et il lui dit : « Plaise Ta Majesté » venir et voir le prodige qui se produit au temps de Ta Majesté, au sujet d'un » vassal. » Sa Majesté alla donc avec le premier lecteur Oubaou-anir. Oubaou-anir dit au crocodile : « Apporte le vassal hors de l'eau ! » Le crocodile sortit et apporta le vassal hors de l'eau. Le premier lecteur Oubaou-anir dit : « Qu'il » s'arrête ! » Et il le conjura, il le fit arrêter devant le roi. Lors, la Majesté du roi de la Haute et de la Basse-Égypte, Nabka, à la voix juste, dit : « De grâce, ce » crocodile est terrifiant ! » Oubaou-anir se baissa, il saisit le crocodile, et ce ne fut plus, dans ses mains, qu'un crocodile de cire. Le premier lecteur Oubaou-anir raconta à la Majesté du roi de la Haute et de la Basse-Égypte, Nabka, à la voix juste, ce que le vassal avait fait dans sa maison avec sa femme. Sa Majesté dit au crocodile : « Prends, toi, ce qui est tien. » Le crocodile plongea au fond du lac et l'on n'a plus su ce qu'il advint du vassal et de lui. »

Cela, dira-t-on, est une histoire amusante imaginée par un conteur ; personne dans l'auditoire ne devait admettre qu'elle pût contenir une ombre de réalité. Pas du tout, car chacun savait, au contraire, que le magicien n'avait fait que recourir à l'une des recettes fondamentales de son art et que celui qui modèle l'image d'un homme ou d'un animal, peut, s'il connaît les paroles nécessaires, en soufflant sur l'œuvre de ses mains, lui « donner de vivre » et créer ainsi un être réel. Le moyen fut employé pendant toute la durée de la civilisation égyptienne. On possède les pièces d'un procès criminel contre des hommes qui, au moyen de figures de cire, avaient cherché à nuire au roi Ramsès III. Un rituel de basse époque explique de quelle manière on peut réduire à l'impuissance le dieu du mal en façonnant une image que l'on brûle, que l'on pique, dans l'intention de l'anéantir.

Mais où la croyance en l'efficacité des figures magiques a pris un développement merveilleux, c'est dans le domaine des rites funéraires. Au lieu de sacrifier l'épouse du mort (fig. 216) ou ses serviteurs (fig. 217 et 219), pour qu'ils pussent accompagner le défunt dans l'au delà, on les remplaçait par des figurines enfermées dans le caveau (fig. 218) ou meublant la chapelle. On doutait si peu de leur efficacité, qu'on en était arrivé à graver sur elles le texte qui leur dictait leur devoir.

Il suffit de déposer dans la tombe un plateau de pierre à la surface duquel la vaisselle complète a été sculptée pour que le mort y trouve la table abon-

damment servie à perpétuité (fig. 220). Les textes nous font part du désir de l'âme de venir s'asseoir au bord de l'étang ombragé de sycomores : le bassin sera creusé dans la pierre, avec l'indication du niveau de l'eau suivant les diverses saisons de l'année, tandis qu'à chaque angle, le mot « sycomore » produit automatiquement la magie de l'ombre (fig. 221).

Toutes les images étalées sur les murs des temples ou sur ceux des chapelles



FIG. 217. (D'après J.-H. Breasted.) Images d'éternité.

et des caveaux des grands personnages, n'étaient elles-mêmes que l'application de cette formidable doctrine d'après laquelle l'artiste fixait les formes par la magie de son art, le mot magie étant pris dans le sens littéral. Tout ce monde, dont la majeure partie reste encore à explorer, a la même réalité pour l'âme désincarnée que le crocodile jeté dans le lac pour châtier l'impudent vassal.

Dans la scène où les bergers mènent leur troupeau et lui font passer à gué l'eau du canal, il y a généralement la représentation du chef qui, le bras étendu dans un geste de conjuration, récite une formule qui doit rendre le crocodile aveugle jusqu'au moment où tout le troupeau sera en sûreté sur la rive (fig. 223). C'est toujours le même geste et c'est, plus ou moins développée, la même formule dont les bergers connaissaient l'excellence (fig. 224). Que vient faire cette scène sur les murs de la tombe, si l'on ne croit pas les troupeaux

d'éternité exposés, comme ceux de cette terre, à l'attaque sournoise du crocodile ? Ce sont des textes analogues destinés à réduire l'ennemi à l'impuissance qui sont transcrits dans les pyramides et qui permettent au roi d'échapper au danger de la morsure des serpents.

Ce qui frappe tous ceux qui étudient de telles formules, c'est leur caractère automatique. Le magicien récite « ce qu'il récite de son grimoire » et le phénomène se produit infailliblement. On ne s'adresse pas à une divinité tutélaire pour lui demander son aide, mais on agit, on commande, comme un expérimentateur qui *sait* qu'en mettant en œuvre telle ou telle cause, il *doit* obtenir l'effet désiré. Si l'on remarque parfois une certaine hésitation, celle-ci se présente sous une forme si étrange qu'elle n'a plus rien de religieux puisqu'elle emploie directement la menace.

Voici quelques formules bien caractéristiques à cet égard. « Tout mort, tout dieu qui étendra son bras à l'encontre du roi défunt lorsqu'il monte au ciel sur l'échelle des dieux,... ou ne lui présentera plus d'offrandes, il n'ira pas à Héliopolis pour le repas du soir ni pour le repas du matin... ». « Tout dieu qui ne le conduira pas au ciel, ne recevra plus d'adoration... ». On appelle le nautonnier divin pour qu'il transporte le roi mort et on lui dit : « Si vous ne le transportez pas, il révélera à vos ennemis vos noms, car il les connaît, et il vous arrachera les boucles de cheveux de votre tête comme des boutons de fleurs dans un jardin. »

Comment expliquer de telles aberrations ? Où classer de telles formules dans le cadre de nos conceptions habituelles sur la religion ? On a disserté et l'on dissertera sans fin sur la question de savoir où tracer la frontière nette entre la religion et la magie. Faut-il croire, avec les partisans d'une évolution qui se ferait invariablement du plus grossier vers le plus parfait, que la magie nous conserve les conceptions primitives rudes et violentes s'affinant d'âge en âge pour s'épanouir dans la religion ? Faut-il, au con-



FIG. 218. (D'après J.-E. Quibell.) Modèles dans la tombe de Karenen.



Fig. 219. (Phot. E. Brugsch.) LES SERVITEURS DU MORT

traire, voir dans la magie une déviation monstrueuse du sentiment religieux? L'Égypte, sans doute, ne nous fournira pas les preuves décisives pour admettre l'une ou l'autre thèse. Nous avons vu à quel temps lointain nous reportent les spéculations théologiques. Dès qu'il y a des textes écrits, la magie et la religion forment un tout et, si l'on s'avisait de vouloir les dissocier, il est probable que l'on se trouverait en présence d'un organisme désarticulé qui n'aurait plus de sens. Si nous n'hésitons pas à donner le nom de magicien à ceux qui réalisaient des prodiges, n'oublions pas que les mêmes personnages pouvaient être en même temps prêtres-lecteurs, c'est-à-dire jouer un rôle important dans toutes les cérémonies du culte.

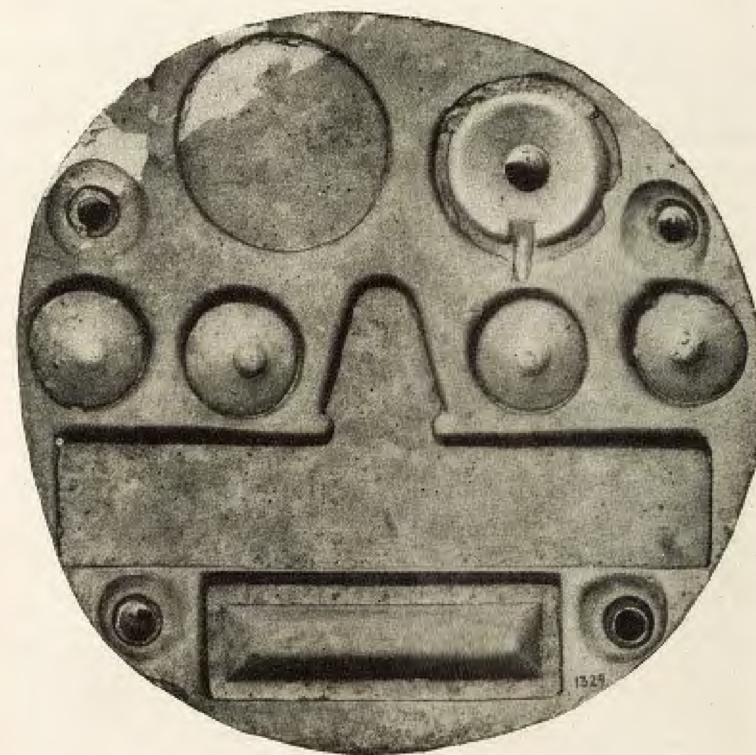


Fig. 220. (Phot. Lehnert et Landrock.) Table d'offrandes.

Le conflit entre la religion et la magie se fait sentir d'une manière particulièrement frappante lorsqu'on étudie les conceptions morales de l'Ancien Empire. Pour découvrir l'idéal de vie des contemporains des pyramides, reportons nous aux inscriptions de leurs tombeaux.

Nefer Seshem Re s'exprime comme suit : « J'ai réalisé la vérité pour son maître (le roi, qui est le maître de la vérité) ; je lui ai plu en ce qu'il aimait. J'ai dit le vrai, j'ai fait le vrai, j'ai dit le bon, je l'ai répété. J'ai été l'arbitre entre les adversaires pour les pacifier. J'ai sauvé le misérable de la main du violent. J'ai donné du pain à qui avait faim, des vêtements à qui était nu. J'ai enseveli celui qui n'avait pas de fils (pour lui rendre les derniers devoirs) ; j'ai été la barque de celui qui n'en avait pas. J'ai respecté mon père et j'ai été agréable à ma mère ; j'ai pris soin de leurs enfants. »

Un prince de Deir el Gebraoui se rappelle de la manière suivante à la mémoire de ses concitoyens : « J'ai été un vénérable, aimé de mon père, loué de ma mère. J'ai enseveli tous mes parents. Jamais je n'ai réduit en servitude la fille d'aucun de mes serviteurs. J'ai donné du pain à tous ceux qui étaient affamés dans la province et des vêtements à tous ceux qui étaient nus. Certes, j'ai rempli les



FIG. 221. (Phot. Lehnert et Landrock.)
Table d'offrandes. Bassin et Sycomores.

deux rives du fleuve de bétail et les vallées de chèvres. J'ai nourri les chacals du désert et les vautours du ciel (animaux sacrés) des dépouilles du petit bétail. Lorsqu'un village avait une population trop faible, j'y ajoutais des gens d'un autre nome, et ceux qui, là, avaient été traités comme des serfs, je leur donnais le rang de nobles. Jamais je n'ai privé quelqu'un de l'héritage de son père et personne ne m'a maudit devant le dieu de la ville pour une telle cause. J'ai dit et répété le bien. Je n'ai pas abandonné un homme à celui qui était plus fort que lui et je n'ai pas mérité qu'il me maudisse devant Dieu. J'ai enrichi toutes les villes en personnes et en bétail, vraiment, et jamais je n'ai dit un mensonge. Je fus aimé de mon père, loué de ma mère, aimé de mes frères. Oui, certes, je fus un prêtre du dieu de ma ville inspirant la terreur (à tous ceux qui étaient mauvais). »

Citons encore quelques phrases caractéristiques : « Jamais je n'ai fait chose mauvaise contre personne, jamais je n'ai ravi le bien d'un autre, jamais je n'ai exercé de violence contre

quiconque. » « J'ai été l'ami de chacun. Pas une fois, depuis ma naissance, je n'ai été frappé devant un magistrat (fig. 222, 225 et 227). Jamais je n'ai employé la violence pour enlever le bien de quiconque. J'ai fait ce que louent tous les gens. »

C'est par de telles déclarations que les memphites cherchaient à s'assurer les prières de leurs concitoyens. Ceux qui visitaient les cimetières, lisaient sur les



FIG. 222. (Phot. Daumas.) Tribunal domestique.

tombes ces biographies élogieuses. Elles commençaient d'ordinaire par un appel aux passants et se terminaient par la prière que leur adresse le mort pour qu'ils récitent les paroles toutes-puissantes grâce auxquelles les mets de choix surgissaient sur la table d'offrandes.

On dira peut-être que ces déclarations du mort sont intéressées ; qu'elles se répètent d'une tombe à l'autre avec l'exactitude d'un formulaire conventionnel et que le graveur des inscriptions n'avait pas à juger si le défunt auquel on les adaptait avait, au cours de son existence, été réellement fidèle à l'idéal qu'elles proclamaient. Il reste vrai que c'est un idéal et que le seul fait de s'en réclamer publiquement est la preuve de la valeur qu'on lui attribuait. L'Égyptien veut que la postérité conserve de lui le souvenir d'un homme pour qui l'observance des préceptes moraux a été le but suprême de la vie.

Lorsque les enfants allaient à l'école, ils apprenaient à copier des traités

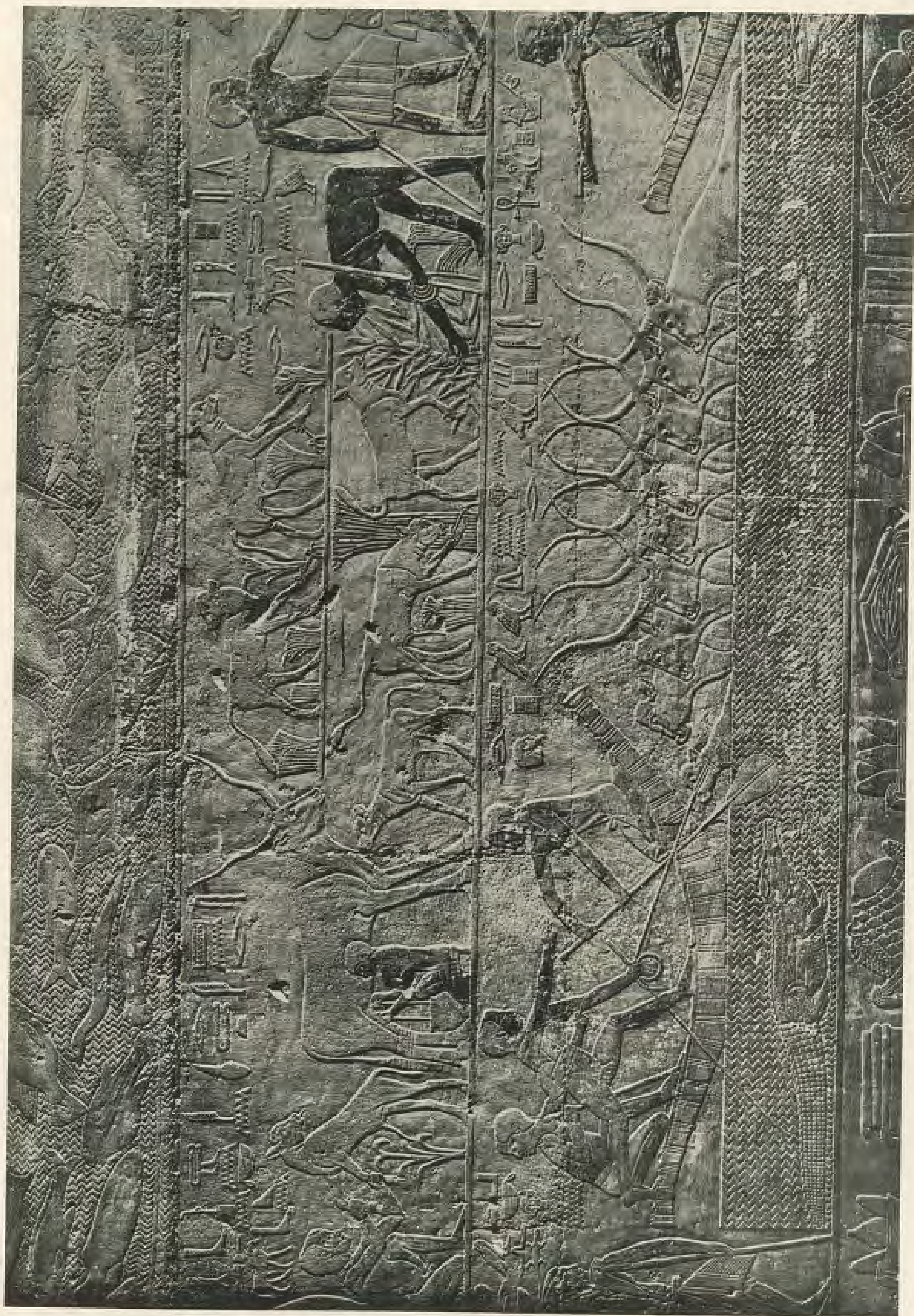


FIG. 223. LA CONJURATION DU CROCODILE (Phot. Lehnert et Landrock.)

de morale dans lesquels les anciens sages avaient codifié le fruit de leur expérience. Le papyrus Prisse, de la Bibliothèque Nationale de Paris, a conservé les traités de Kagemni et de Ptahhotep. Le premier auteur, vizir du roi Teti de la VIe dynastie, acquit par la sagesse un tel renom qu'on en fit un saint. Sa sépulture, une des plus remarquables de Saqqarah, devint le centre d'un culte qui dura pendant quelques générations. La postérité crut augmenter le prestige du traité de morale de Kagemni en faisant de l'auteur le contemporain du grand Snefrou.

Le second ouvrage a joui d'une réputation plus grande encore. Il s'est transmis d'âge en âge, sous l'autorité du gouverneur Ptahhotep, contemporain du roi Assa, de la Ve dynastie. La tombe de ce sage est également conservée dans la nécropole de Saqqarah (fig. 228). Le culte funéraire du vizir semble y avoir persisté presque jusqu'à la fin de la civilisation égyptienne. Une école était établie dans les dépendances de sa chapelle funéraire et on y découvrit des fragments de manuels didactiques.

Le traité de sagesse de Ptahhotep nous est malheureusement parvenu en fort mauvais état. Les seules copies qui aient été conservées sont l'œuvre de très mauvais élèves qui ont maltraité le texte à tel point que de nombreuses sentences résistent à toutes les tentatives de traduction. Le problème est encore compliqué par le fait des rajeunissements qu'on a fait subir au texte à plusieurs reprises. L'introduction, sous son aspect ancien, se contente de dire : « Les sentences bien exprimées, dites par le prince et comte, père divin, aimé du Dieu (le pharaon), le véritable fils du roi, gouverneur de la capitale et vizir Ptahhotep, qui élève l'ignorant à la connaissance et qui lui apprend l'exactitude des belles paroles : bénédiction pour celui qui les écoute et malédiction pour celui qui s'en écarte. » La rédaction plus récente débute par les doléances de l'auteur : « L'âge est survenu et la vieillesse a fait son apparition ; tous les membres font mal et l'on se trouve tout à coup un vieillard ; la fatigue est constante car les forces ont disparu. La bouche est silencieuse, les yeux faibles et les oreilles sourdes. Le cœur est oublieux et ne se souvient plus d'hier. Les os sont douloureux et le nez n'aspire plus librement les souffles de la vie. Assis ou debout, jamais on ne se trouve bien. Ce qui était bon est devenu mauvais pour l'homme chez qui l'âge est survenu. »

Ptahhotep demande au roi de le décharger de ses lourdes fonctions et de lui donner son fils comme successeur. Il l'instruira des paroles des sages, des pensées de ceux qui ont servi les ancêtres de Sa Majesté. Le roi approuve ces intentions et c'est pourquoi Ptahhotep a écrit son livre.

Lorsque nous considérons ce dernier dans son ensemble, nous sommes étonnés d'y trouver des conseils de bonne tenue dans le monde plutôt que des préceptes d'une morale dogmatique. Ptahhotep offre aux méditations de ses lecteurs des exemples concrets. La ligne de conduite qu'il leur trace s'appuie

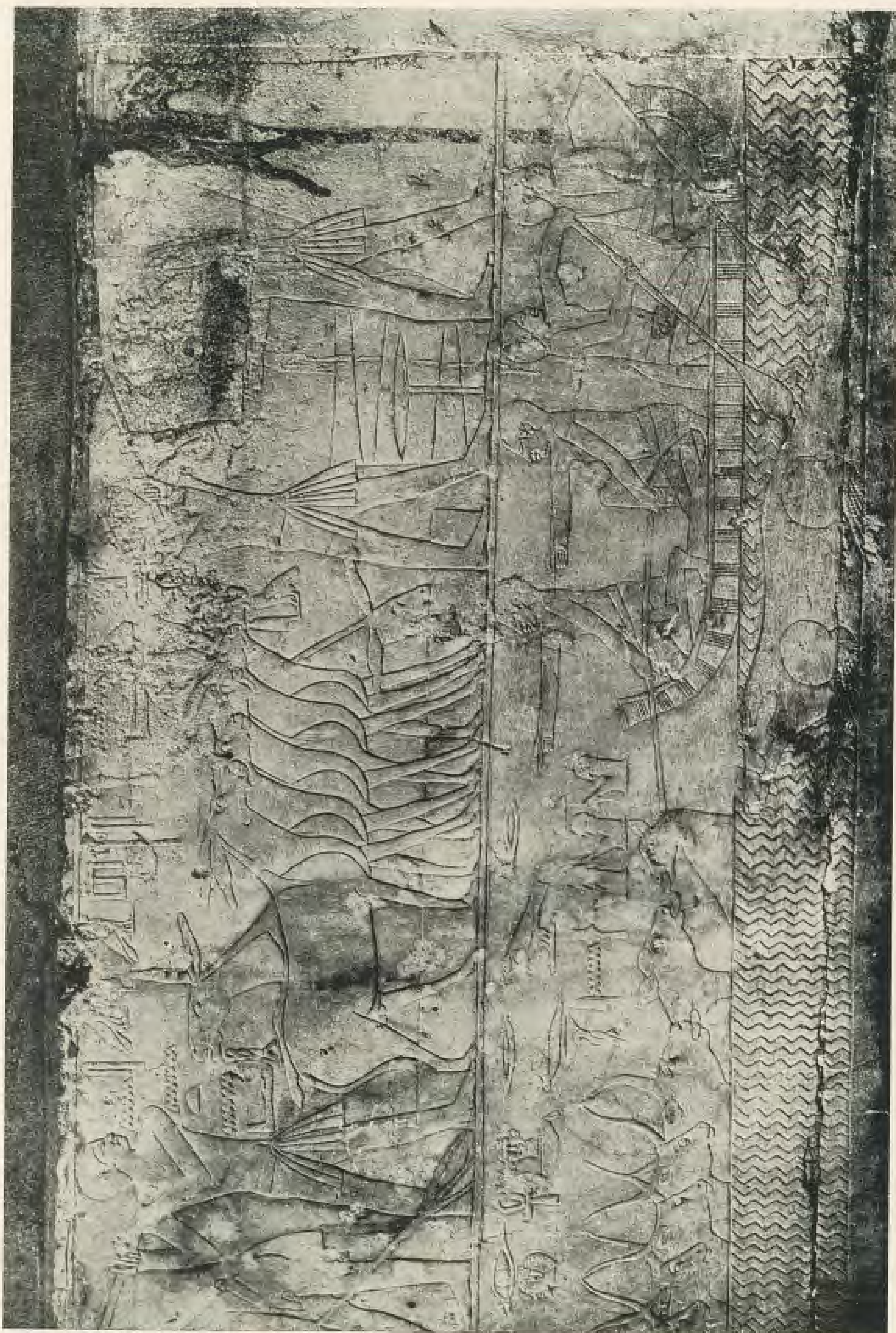


Fig. 224. (Phot. J. Capart.) LA CONJURATION DU CROCODILE

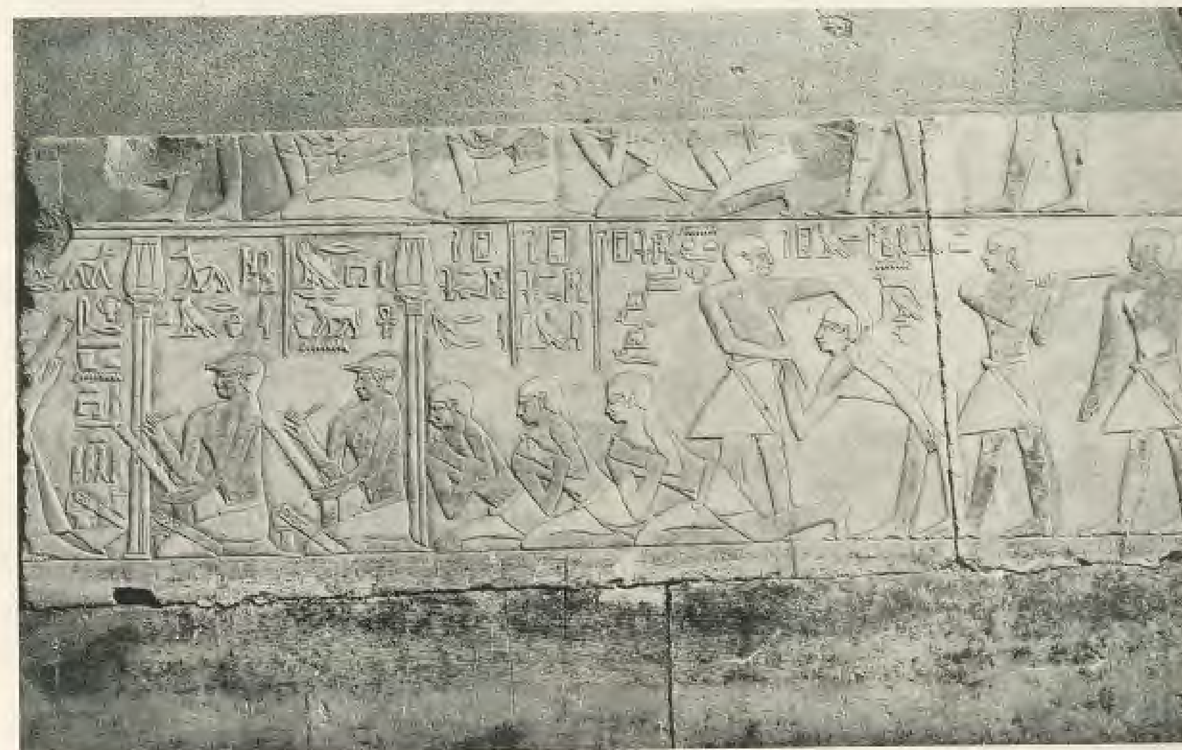


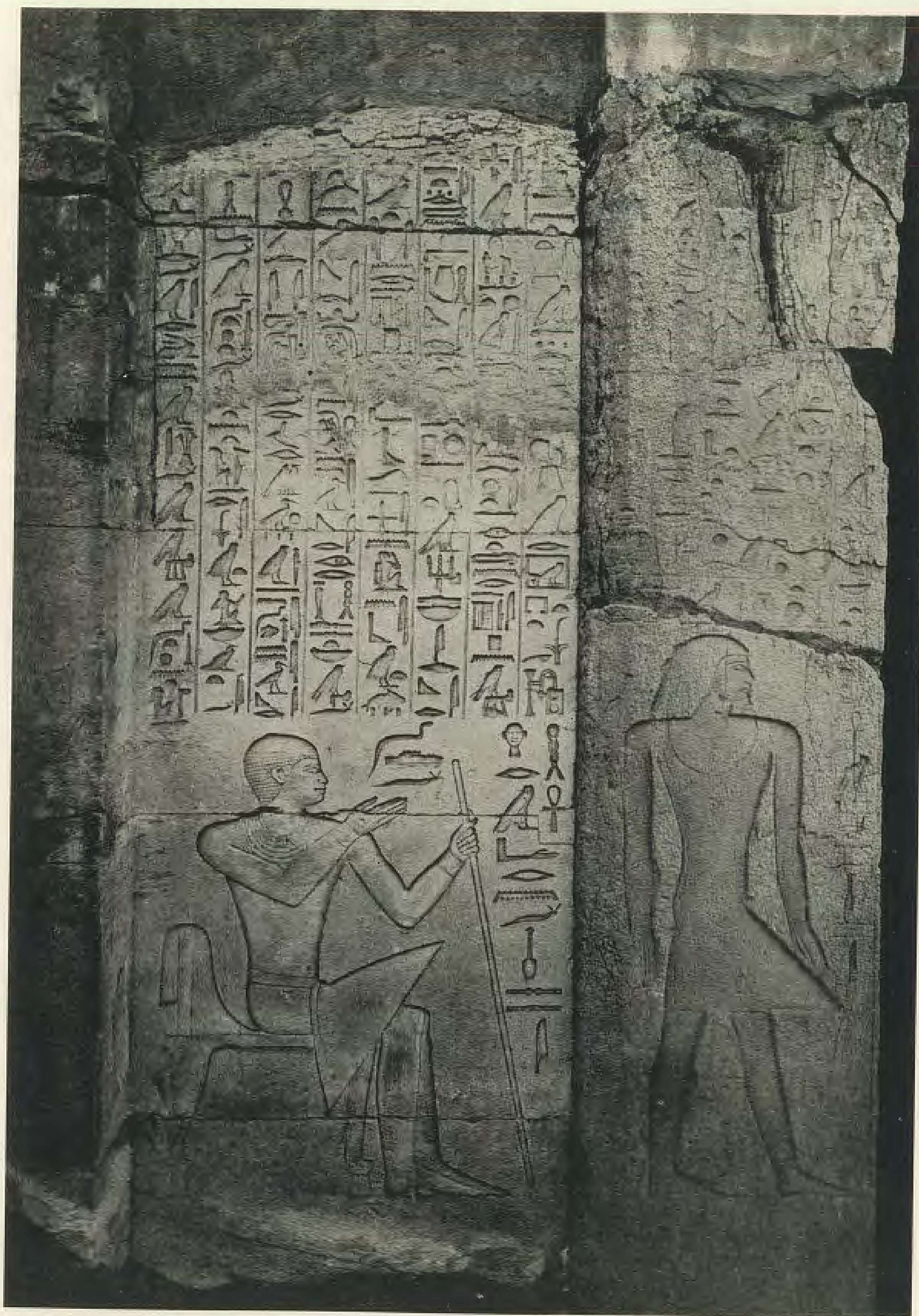
Fig. 225. (Phot. J. Capart.) Tribunal domestique.

sur un idéal de perfection plutôt suggéré que formulé. Quelques paragraphes du livre suffiront à justifier cette impression : « Ne sois pas fier de ce que tu sais et ne te fie pas à ce que tu es un homme instruit. Prends conseil de l'ignorant comme du savant, car l'art ne connaît pas de limite et pas un artiste ne possède la complète maîtrise. Une bonne parole est plus cachée que l'émeraude, et cependant on la trouve près de l'esclave du moulin. Si tu occupes une position importante et que tu aies à donner des ordres à la masse, efforce-toi d'atteindre la perfection au point qu'on ne découvre aucune faute dans ta manière d'être.

» La vérité est excellente et sa perfection durable et, depuis le temps de Ra son créateur, elle n'a pas été troublée. Celui qui viole ses lois sera puni. Elle est comme un chemin qui s'ouvre pour celui qui ne possède rien... Le mauvais peut certes acquérir des trésors, mais c'est la force de la vérité qui les rend durables. L'homme juste dit : « C'est elle qui est l'héritage de mon père... »

» Si tu es assis à table à côté d'un grand, prends ce qu'il te donne, ce qui est placé devant toi ; ne regarde pas ce qu'il a devant lui... Tiens les yeux baissés jusqu'à ce qu'il t'ait salué et ne lui parle pas auparavant ; ris lorsqu'il rira ; cela lui plaira et ce que tu feras lui sera agréable car, qui sait ce qu'on a dans le cœur ?

» Si tu es parmi ceux qu'un grand envoie pour un message de confiance, occupe-toi bien de l'affaire pour laquelle il t'envoie. Tu accompliras ta mission comme il l'a dit. Ne dissimule rien de ce qu'il t'a dit et garde-toi de tout oubli.



IMPRÉCATIONS CONTRE LES VIOLATEURS DE TOMBEAUX (Phot. J. Capart.) FIG. 226.

CHAPITRE TREIZIÈME. LA MAGIE ET LA MORALE

Tiens-toi fermement à la vérité et ne la transgresse point, même si tu dois répéter des choses désagréables. Garde-toi des paroles mauvaises qui feraient qu'un grand serait méprisé par un autre à cause des racontars de la foule.

» Si tu es de condition modeste, et que tu sois dans la suite d'un homme distingué ayant un bon renom auprès du roi, ignore sa médiocrité d'autrefois. N'élève pas ton cœur contre lui à cause de ce que tu connais de sa vie passée. Tu lui dois le respect en vertu même de ce qui lui est advenu ; car la prospérité ne vient pas toute seule... c'est Dieu qui fait l'homme important.

» Si tu as fondé une maison et si tu as engendré un fils qui est agréable à Dieu ; s'il agit bien et qu'il suit ton exemple ; s'il écoute tes enseignements ; si ses agissements se tournent vers le bien de ta maison et qu'il soigne ton patrimoine comme il faut, cherche à lui faire du bien de toutes manières. C'est ton fils que ton Ka (ton âme) t'a engendré ; ne sépare pas ton cœur de lui. Mais s'il fait le mal, s'il pèche contre tes pensées, s'il n'agit pas suivant tes enseignements, si ses pensées sont misérables à l'égard de ta maison et s'il se révolte contre ce que tu dis... chasse-le, car il n'est pas ton fils, il n'est pas né de toi.

» Si tu es un homme vers qui on se tourne en suppliant, accueille avec sympathie la parole du quémandeur. Ne t'en va pas jusqu'à ce qu'il ait pu dire tout ce qu'il avait sur le cœur et qu'il ait expliqué ce pourquoi il est venu. Le suppliant aime que l'on fasse de la tête de petits signes d'approbation jusqu'à ce qu'il soit arrivé au bout de son histoire. Être écouté réjouit le cœur ; mais si quelqu'un joue l'homme pressé à l'égard des quémandeurs, on dit de lui : « Qu'est-il donc pour agir de la sorte ? »

» Veux-tu que l'amitié persiste dans une maison où tu entres, en maître, en frère ou en ami, garde-toi des femmes. L'endroit où elles se trouvent n'est pas bon. Des milliers d'hommes ont été perdus par elles ; un rien, ce qui semble un songe, et cela conduit à la mort.



FIG. 227. (Phot. J. Capart.) La bastonnade.

» Veux-tu être bon, être délivré de tout mal, garde-toi de la convoitise ; c'est un mal inguérissable. Elle rend la confiance impossible ; aigrit l'ami le meilleur ; elle éloigne le maître, le père, la mère, les proches ; elle oppose le mari à la femme. C'est un faisceau de tous les maux et un sac plein de toutes les choses blâmables. Voyez l'homme dont le droit forme la ligne de conduite et qui marche son chemin. Ce sera sa prospérité, tandis que l'homme cupide restera sans sépulture.

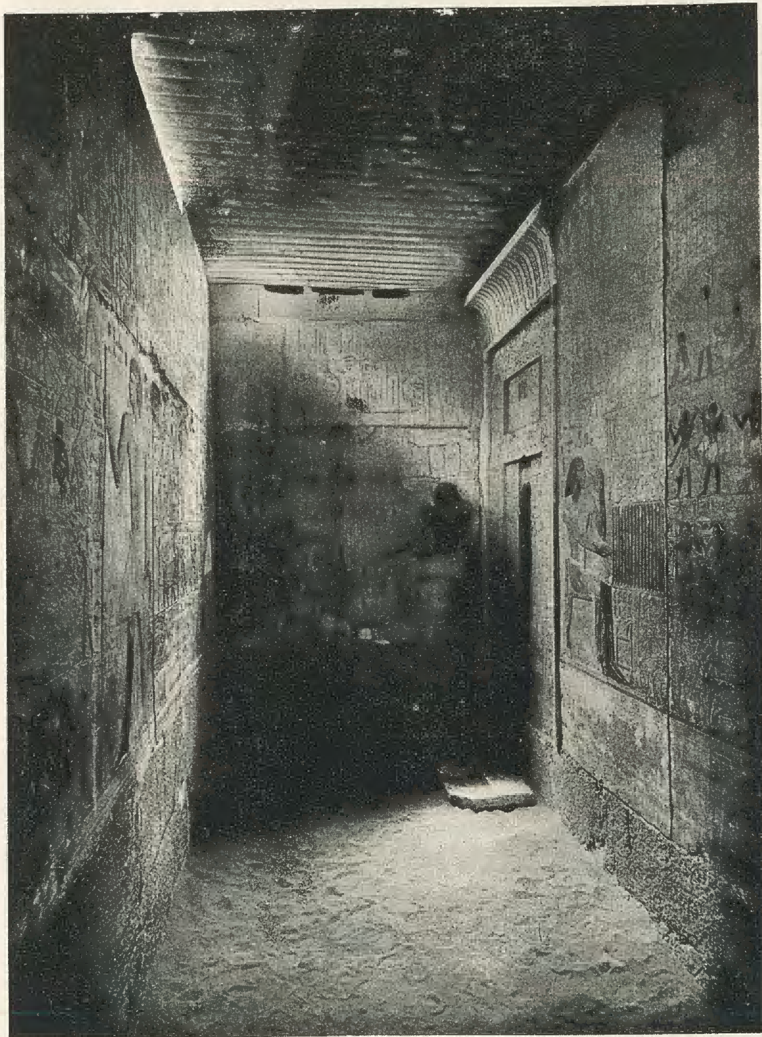


FIG. 228. (Phot. Ch. Mathien.) Chapelle de Ptahhotep.

» Si tu es sage, fonde-toi un foyer et aime ta femme chez toi, comme il convient ; nourris-la, habille-la, donne-lui des aromates comme remède pour ses membres ; réjouis son cœur aussi longtemps qu'elle vit ; elle est un bon champ pour son maître.

» Si tu es un homme important qui siège au conseil de son maître, concentre ta pensée sur le bien ; tais-toi, c'est plus beau que les fleurs de *teftef* ; ne parle que lorsque tu sais pouvoir résoudre la difficulté. C'est un artiste que celui qui parle bien au conseil et parler est plus difficile que n'importe (quel autre travail).

» Si tu es devenu puissant après avoir été misérable, et que tu as pu acquérir des biens après avoir souffert du dénuement dans ta ville natale, n'oublie pas ton passé. Ne te fie pas à tes trésors qui te viennent du Dieu (du roi). Tu ne vaux pas mieux que ton semblable auquel la pauvreté est survenue. »

Tels sont les passages les plus caractéristiques de ce livre. L'auteur termine en se félicitant de son destin. « Ce n'est pas peu de chose ce que j'ai fait sur la terre ; j'ai passé cent dix années de vie que le roi m'a données, comblé de récompenses, car j'ai fait pour le roi ce qui était juste. »

Le bon sens pratique de Ptahhotep ne dissimule pas le haut idéal qui inspirait ses pensées, idéal de justice, de droiture, de loyauté. Le culte désintéressé de la déesse Maat fille de Ra, qui personnifie la vérité, constitue le point central de tout l'édifice social de l'ancienne Égypte. Dès qu'on l'abandonne, tous les malheurs s'abattent sur la vallée du Nil, livrée ainsi à l'anarchie. Rappelons-nous la description frappante du cataclysme au milieu duquel l'Ancien Empire s'effondra et dont la relation précise nous a été fournie par le papyrus de Leyde.

C'est le même esprit qui inspirait l'auteur d'un curieux dialogue entre un Égyptien et son âme, conservé en partie dans un papyrus de Berlin. Un pauvre homme, désespéré par les malheurs des temps, veut s'évader de l'existence. Son âme essaie de le réconforter et de lui rendre le goût de la vie : « A qui parlerais-je aujourd'hui ? Les frères sont méchants et les amis d'aujourd'hui ne méritent pas qu'on les aime. A qui parlerais-je aujourd'hui ? Il n'y a que cupidité ; chacun cherche à dérober le bien de son voisin. A qui parlerais-je aujourd'hui ? La bonté a disparu, la méchanceté s'est emparée de tous... On ne se souvient plus d'hier et l'on ne fait rien pour celui qui vous avait fait du bien... La face des hommes est devenue impénétrable ; plus personne n'ose regarder son frère en face ; les cœurs sont pleins de cupidité et, lorsqu'on croit pouvoir s'appuyer sur un homme, on s'aperçoit qu'il n'a pas de cœur. Il n'y a plus de justes, la terre est abandonnée au criminel. » Et le malheureux exalte la mort qui lui paraît le seul refuge contre les maux du siècle.

Mais le point culminant des méditations des sages de l'Ancien Empire nous est donné par le testament politique dont nous avons parlé déjà. Voici comment le roi s'adresse à son fils : « N'élève pas le fils d'un grand plus que celui d'un simple citoyen, mais élève l'homme selon ses actes... Construis des monuments pour le dieu afin que le nom de leur fondateur continue à vivre. Un homme doit faire ce qui est utile pour son âme, accomplir le service sacerdotal mensuel, chausser les sandales blanches, se rendre au temple, pénétrer dans le Saint des Saints et manger le pain dans le temple. Fais que les tables à libations soient abondamment fournies et apporte de nombreux pains. Augmente les offrandes, c'est utile pour celui qui le fait. Que tes monuments soient pouvus du nécessaire aussi longtemps que tu en as la force : un seul jour donne l'éternité et une heure assure un avenir heureux. Dieu connaît celui qui fait quelque chose pour lui. Il a créé le ciel et la terre suivant son désir ; il a fait l'eau qui désaltère et le souffle qui donne la vie. Les hommes sont ses images issues de ses membres. Il s'élève au ciel (le soleil) d'après leurs désirs ; il a créé pour eux les plantes et les animaux, les oiseaux et les poissons pour les nourrir. Mais il punit aussi : il a tué ses ennemis et il a châtié ses propres enfants à cause de ce qu'ils pensaient lorsqu'ils étaient hostiles. »

Sans doute, dès cette époque, la préoccupation essentielle des pieux Égyptiens dans tous leurs actes était la certitude qu'un jour viendrait où chacun aurait à

rendre compte de ses actions devant un maître inflexible. Écoutons encore le vieux roi d'Héracléopolis : « Les juges devant lesquels comparaissent les défunts, tu sais qu'ils n'ont aucune mansuétude, le jour où l'on juge le misérable, à l'heure où l'on porte la sentence. Terrible moment que celui où Thot prend la parole pour accuser! Ne te fie pas à la longueur des années, car les juges ne voient toute une vie que comme une heure. Après la mort, l'homme est abandonné à lui-même et il n'a que ses actions qui sont à côté de lui. Seule l'éternité compte lorsqu'il est là, et c'est un insensé celui qui n'en a cure. Mais pour celui qui vient devant ses juges sans avoir péché, il sera comme un dieu, circulant librement comme les maîtres de l'éternité. »

L'on comprend mieux ainsi la formule gravée sur plusieurs tombeaux : « Celui qui ferait quelque chose de mal contre ceci, alors que je n'ai rien fait contre lui... tout homme qui ferait quelque chose contre mes enfants... toute personne qui me prendrait cette terre... ou qui ferait quoi que ce soit d'inconvenant dans ce tombeau, ou qui en effacerait les inscriptions... ou qui pénétrerait après avoir mangé de ce qui est exécrable (fig. 226), je serai jugé avec eux sur cela par le dieu grand, maître du jugement, dans le lieu où l'on juge. »

En plusieurs endroits les textes des pyramides font allusion à ce tribunal des morts et mettent à la disposition du défunt les formules qui le garantiront contre un jugement défavorable. C'est ici que nous retrouvons dans toute sa force cet antagonisme, signalé plus haut, entre la religion et la magie. L'homme religieux, instruit par les réflexions et les méditations des sages, a réussi à découvrir la grande loi morale de la sanction divine. Il est décidé à marcher dans la voie de la vérité, espérant obtenir les récompenses dans l'au delà. Mais bientôt le magicien, qu'il est difficile de distinguer nettement du prêtre, invente le moyen quasi scientifique de contraindre le dieu à octroyer au fidèle ce que celui-ci avait essayé d'abord d'obtenir par ses mérites. Une fois de plus, nous sommes forcés de constater que la pensée égyptienne, après avoir atteint les sommets, abandonne l'idéal difficile à toucher, pour se contenter des réalisations matérielles plus faciles à la nature humaine.



CHAPITRE QUATORZIÈME

L'ART ET SES TECHNIQUES



Il y a longtemps, paraît-il, que les linguistes ont renoncé à découvrir les origines du langage. On disserte et l'on dissertera encore sur les origines de l'art, car il est douteux qu'on arrive jamais à des conclusions satisfaisantes. Il y a, d'une part, ceux qui affirment que le sentiment artistique est inné dans l'espèce humaine et que l'instinct d'imitation suffit à expliquer ses premiers développements. Ceux-là ne conçoivent pas un homme, même à un degré élémentaire de civilisation, qui ne soit sensible à la beauté. Pour d'autres, au contraire, ce que nous nommons art serait une acquisition relativement récente dans le développement humain ; ces manifestations trouveraient leur origine dans certaines activités très différentes de celles qui produisent pour nous des impressions esthétiques. En d'autres termes, des actes commandés par certaines nécessités auraient, à la longue, provoqué chez ceux qui s'y livraient un genre de plaisir particulier qu'ils auraient finalement recherché pour lui-même, indépendamment de tout autre but.

Les deux thèses s'opposent surtout à leur point de départ. Comparons-les à deux ruisseaux qui, peu après leur origine, confondent leurs eaux et donnent naissance au plus majestueux des fleuves. Lequel de ces deux ruisseaux a-t-il le droit d'être considéré comme la source véritable ?

Il n'empêche que les découvertes de l'art paléolithique des cavernes de France et d'Espagne et les études qu'elles ont provoquées, montrent toute l'importance prise par la magie dans le développement de l'art primitif. Pourquoi les paléolithiques ont-ils peint, gravé, modelé les figures des animaux auxquels ils donnaient la chasse, sinon pour exercer sur eux une contrainte irrésistible qui devait amener le succès de leurs expéditions.

De nombreux parallèles ethnographiques ont permis de reconnaître qu'il s'agissait de rites au cours desquels l'image d'un être, considérée comme support d'âme, jouait le rôle principal. Il est raisonnable de croire que l'image modelée et sculptée a précédé la représentation sur une surface. En Égypte, nous l'avons vu, on modèle volontiers des figures de cire qu'on anime par la parole et par le souffle. Des rituels nous apprennent que l'on pouvait aussi se contenter de dessiner ces figures sur une feuille de papyrus. Les amulettes réelles, qui devaient servir de protection au mort, sont souvent remplacées par des images peintes sur les parois du cercueil. C'est ainsi qu'on a fini par représenter, sur les murs des temples et des tombeaux, toutes les cérémonies, tous les objets d'offrandes qu'exige le culte des dieux et des morts. Simple répétition


FIG. 229. Panneau de Hesy.
(D'après J.-E. Quibell.)

d'abord, dira-t-on ; mais ce double emploi a fini par sembler suffisant pour dispenser de la cérémonie même et de l'apport des offrandes réelles.

Celui qui regarde pour la première fois une peinture ou un léger relief de l'Ancien Empire est surpris de trouver des « fautes » nombreuses dans le dessin égyptien. En effet, la scène examinée ne peut être ramenée à l'une de nos compositions en perspective qu'après avoir subi une série de corrections. Cependant, on pourra découvrir, à côté des erreurs graves, de nombreux morceaux d'une impeccable perfection. L'artiste qui, ayant surpris l'allure d'un animal en mouvement, dessine ces instantanés avec une sûreté anatomique remarquable (fig. 232), peut-il manquer totalement d'expérience lorsqu'il s'agit de combiner ces éléments pour former une image d'ensemble ? L'œuvre ainsi bâtie ne serait-elle qu'un admirable poème défiguré par d'innombrables fautes d'orthographe ?

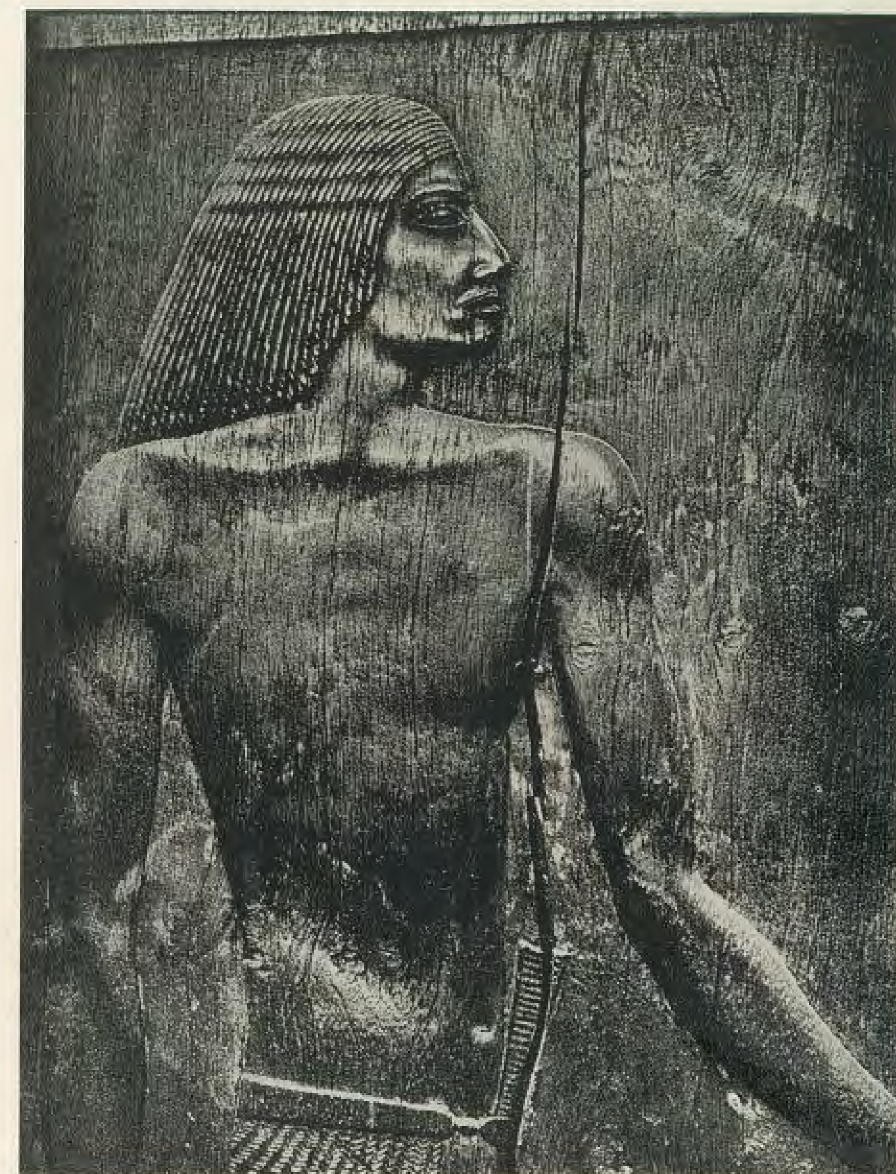
On a dit, et c'est très juste, que pour apprécier les arts graphiques des Égyptiens, il faudrait commencer par désapprendre à dessiner. En effet, lorsqu'il s'agit de représenter un volume sur une surface, il n'y a et il ne peut y avoir, semble-t-il, que deux systèmes : la perspective et la descriptive. La première nous donnera l'objet tel qu'il frappe notre rétine et nous aurons l'illusion de le retrouver par le dessin ; l'autre nous le décrira soigneusement et nous permettra de nous en faire une idée complète avec toutes ses particularités individuelles.

Les Égyptiens n'ont jamais cherché à créer l'illusion ; ils ont voulu, comme Champollion l'a dit si exactement, « fixer des formes ». Ils ont, suivant une autre expression du génial Français, « plutôt évité qu'ignoré la perspective ». Le système du dessin égyptien est une des caractéristiques les plus frappantes de la civilisation pharaonique, complète avant Ménès. Il ne s'agit pas d'une invention, d'abord entrevue puis lentement réalisée par étapes, mais d'une science donnée comme une géométrie particulière, avec ses axiomes. Malgré les imperfections que doit amener l'application des principes de ce système, on ne peut, dès qu'on l'a compris,


FIG. 230. Panneau de Hesy.
(D'après J.-E. Quibell.)

continuer à parler des fautes du dessin pharaonique. Même dans les griffonnages les plus malhabiles, il est possible de retrouver les règles. Perfection dans les principes, maladresse ou virtuosité dans leur application, tels sont les termes entre lesquels doit se tenir la critique.

Notre ignorance des origines est regrettable dans ce domaine plus que dans tout autre. Il n'est pas possible qu'une telle technique ait été mise au point en une fois, par l'effort d'un seul individu si génial qu'on puisse le supposer. Il doit y avoir eu, sans doute, une longue période de recherches pendant laquelle les artistes, travaillant d'après nature, cherchant à reproduire les êtres et les choses tels qu'ils les voyaient dans une perspective naturelle, ont dessiné leurs modèles sous tous leurs aspects. Il y a, dans le dessin égyptien classique, l'application constante d'un choix délibéré.


FIG. 231. (Phot. E. Brugsch.) Panneau de Hesy, détail.

A partir d'un certain moment, on ne représente plus tel ou tel animal, la chouette, par exemple, pour donner l'illusion de l'avoir sous les yeux, mais on transcrit, avec plus ou moins de perfection, le schéma intellectuel qui donne à l'esprit et à l'œil la connaissance complète de l'animal. En résumé, l'art égyptien, tel qu'il nous apparaît dans la palette de Narmer et dans les reliefs du



FIG. 232. (Phot. Musée de Leyde.) Les ânes sur l'aire.

Ouady Magharah, est soumis à des règles savantes et académiques et c'est en ce sens qu'il faut comprendre l'expression souvent citée de Nestor l'Hôte : « De l'art égyptien, nous ne connaissons que la décadence. » Mais cette décadence allait, pendant des siècles, produire d'immortels chefs-d'œuvre.

Prenons, par exemple, les panneaux de bois découverts par Mariette dans le mastaba de Hesy, à Saqqarah (fig. 229 et 230). Dès leur entrée au musée du Caire, et surtout lorsqu'on put les voir à l'exposition de Paris, ils s'imposèrent à l'admiration générale. Ces planchettes fermaient des niches de briques recouvertes de crépi ; leur donnée est donc bien simple. Sur le spécimen le mieux conservé, Hesy est debout, marchant vers la droite. Dans la main droite il tient une sorte de sceptre ; dans la main gauche, un grand bâton et son matériel de scribe. Chaque détail sur lequel nous portons notre attention nous paraît excellent, mais l'ensemble de la figure semblerait grotesque si l'on ne se rappelait les considérations qui précèdent (fig. 231). La face est énergique et bien modelée ; les lignes du crâne s'accusent sous la chair. Tout dénote l'observation précise ; cependant, l'œil est dessiné de face sur le profil. Les deux épaules sont symétriques et le dessin des clavicules exactement marqué. A quelques centimètres au-dessous, à hauteur du pli de l'aisselle, le torse est remis de profil et ce parti pris se continue pour le reste du corps jusqu'aux chevilles.

De fins détails dans l'anatomie des bras et des jambes montrent avec quelle science parfaite on a distingué le bras gauche du bras droit, la jambe gauche de

la jambe droite. On n'a pas encore trouvé une bonne explication de la raison pour laquelle les deux pieds sont traités de la même manière sur le modèle uniforme du pied gauche.

Voilà donc une image, parfaitement absurde si l'on part de nos principes, qui cependant nous révèle un maître sûr de sa technique, connaissant à fond son anatomie, sachant copier sans hésitation les particularités de son modèle et qui compose sa figure de pièces et de morceaux dont la juxtaposition est très exactement un homme, mais pas tel que nous le voyons, nous, en vue d'ensemble.

Les panneaux de Hesy sont considérés comme un modèle de la perfection artistique de l'empire memphite. Néanmoins, on n'a pas encore attaché suffisamment d'importance à la date précise de leur exécution. L'auteur de ces panneaux vivait sous le règne du roi Djeser, comme l'ont prouvé les fouilles de Quibell. Un des plus incontestables chefs-d'œuvre de l'art égyptien remonterait, de la sorte, au commencement de la IIIe dynastie.

Si la composition étrange du corps humain avait été, dans ces panneaux, le résultat de l'erreur des artistes, ces fautes eussent été corrigées à la suite des âges. Or, ce n'est pas le cas. Il suffit de prendre un exemple de près de cinq siècles plus jeune pour retrouver la même perfection dans le travail et le même parti pris dans le dessin des divers éléments du corps. Dans un couloir du temple de Neouserre, en Abou Sir, le griffon royal avait été plusieurs fois représenté précipitant sur le sol ses ennemis et les foulant aux pieds. On possède encore quelques fragments de ce travail qui n'est ni moins bon, ni meilleur que celui des panneaux de Hesy. N'étaient les conditions dans lesquelles se sont faites les trouvailles, on pourrait croire que toutes ces œuvres sont sorties du ciseau du même artiste. Chez Hesy, le corps humain est figuré au repos ; chez Neouserre, le mouvement est vif et l'on sent ce corps de Libyen, énergique et robuste, écrasé par une force irrésistible (fig. 233). Les différences légères que l'on peut relever trouvent leur justification toute naturelle dans les matières employées. Au temple de Sahoure, il reste un morceau du griffon royal conçu comme un félin muni des ailes et de la



FIG. 233. (D'après L. Borchardt.) Prince libyen vaincu.



FIG. 234. (Phot. Lehnert et Landrock.) CHASSE AU DÉSERT — CONSTRUCTION DE CANOTS



FIG. 235. (Phot. Musée de Berlin.) Chasse de Sahoure, détails.

queue d'un faucon. On remarquera de quelle manière caractéristique les grandes plumes sont rabattues et dessinées en détail sur la croupe du félin.

Dans les scènes qui représentent des animaux, comme par exemple la chasse de Sahoure au musée de Berlin (fig. 235), la chasse au désert du mastaba de Ptahhotep (fig. 234), ou bien les animaux de la ferme de Ti, les artistes ont fait preuve de dons d'observation qui n'ont jamais été dépassés. Ils ont vraiment dégagé la synthèse de chaque animal décrit, par le minimum de détails possible, avec la netteté de signes hiéroglyphiques. Pour être exprimé d'une manière complète, le corps des animaux n'exige pas autant de décomposition que le corps humain. Il suffit de ramener de face les cornes de diverses espèces de bœufs et d'antilopes pour rappeler leur courbe spécifique (fig. 236 et 237); quant aux oreilles des ânes, elles seront dessinées soit en rabattement, soit en perspective, s'il était juste d'employer ce mot en parlant du dessin égyptien.

On voudrait connaître davantage la vie des artistes de l'Ancien Empire. C'est à peine si, de temps en temps, l'un d'eux a pris soin de nous laisser son



FIG. 236. (Phot. Musée de Berlin.) ANTILOPES ET BŒUFS



FIG. 237. (Phot. Daumas.) Antilopes.

nom. Dans la tombe de Meresankh, petite-fille de Khéops, Reisner a signalé, parmi les scènes de métier, la préparation des statues de la reine. L'un des ouvriers est désigné par l'inscription comme « le sculpteur Yenkaf » ; un autre est appelé « le peintre Rahay ». Le premier se retrouve au tombeau du prince Nebemakhet, fils de Meresankh ; il a fait cette sépulture que peignit Semerka. Reisner suppose que Yenkaf est l'auteur des statues, des reliefs, des inscriptions gravées, tandis que les autres ont borné leur collaboration à la peinture. Ne serait-il pas plus juste de croire que Rahay et Semerka sont les dessinateurs, donc les véritables auteurs de la décoration dont Yenkaf exécuta, sous leur contrôle seulement, la partie sculpturale ?

A l'extrémité d'un tableau du mastaba de Ptahhotep, le chef sculpteur Ni-ankhptah, a gravé sa propre image (fig. 240). Le sculpteur Ithou a signé la porte de bois du tombeau de Kaemheset à Saqqarah.

On devine que la formation de ces artistes ne différait guère de celle des scribes ; leurs métiers avaient d'innombrables points de contact. Le scribe est un peintre de lettres, un peintre des paroles divines, et l'on peut traduire le titre du peintre par « scribe des contours ». Nous savons que l'enfant qui allait à l'école devait copier les œuvres littéraires les plus renommées afin de s'en pénétrer ; l'artiste, lui, devait reproduire à la perfection les cahiers de modèles, c'est-à-dire les livres dans lesquels, au temps des dieux, on avait déterminé les formes parfaites et qui étaient conservés dans les bibliothèques des temples. Lorsque sa formation était suffisante pour donner satisfaction au maître, le jeune artiste était embauché dans une des équipes chargées de couvrir les murs des temples et des tombeaux des scènes rituelles. Il ne s'agissait pas d'imaginer



FIG. 238. (Phot. Lehnert et Landrock.) Statue de bois.

des tableaux, ni de les composer selon la fantaisie individuelle. Toute comparaison avec les procédés de nos décorateurs serait fausse, à l'exception peut-être des imagiers de nos cathédrales. La création de l'œuvre d'art, telle que la conçoivent les civilisations occidentales, depuis les fresques de Cnossos, est absolument étrangère au plan mental de l'Égypte. Nous ne devons faire une réserve que pour les palais et les maisons qui possédaient peut-être des œuvres décoratives disposées uniquement pour le plaisir des yeux.

Le principal effort qui s'imposait à l'artiste consistait dans la bonne utilisation des panneaux sur lesquels il fallait agencer avec habileté les éléments puisés dans les riches cahiers de modèles. Une recherche esthétique apparaît dans nombre de scènes dont les éléments sont groupés de manière à s'équilibrer harmonieusement, par exemple dans la représentation de la chasse et de la pêche au marais. Au mastaba de Neferirtenef, exposé à Bruxelles, cet épisode remplit un large panneau exactement balancé en deux parties (fig. 242). Au centre s'élève le massif de papyrus, peuplé d'oiseaux et de nids que les ichneumons s'apprêtent à piller. Dans l'eau, dont tout un pan est redressé, des poissons d'espèces diverses ont été décrits

avec toutes leurs particularités. A droite et à gauche, sur de légers canots de papyrus dont la courbe assure tout l'équilibre de la scène, le maître du tombeau harponne les poissons et lance le boumerang au milieu des bandes d'oiseaux qui s'élèvent au-dessus des papyrus. L'effort de composition est ici absolument indéniable.

La comparaison de plusieurs scènes complexes représentant un même sujet, montre avec quelle souplesse les artistes réussissaient soit à concentrer les données de quelques épisodes très typiques, soit à les développer avec une heureuse abondance de détails qui font image. C'est le cas, par exemple, pour les scènes d'agriculture. Néanmoins, l'un ou l'autre groupement qui revient d'une tombe à l'autre, d'une localité à l'autre, permet de suggérer le modèle fondamental. Peu de figures sont, à cet égard, plus curieuses à noter que l'âne récalcitrant, dans le transport des moissons (fig. 362).

Le dessinateur tout à fait formé, comme celui qui fit les ébauches de Ptahhotep, lance son trait sur la muraille avec une sûreté qui fait l'admiration de tous. Il dessine d'instinct, en ce sens qu'il n'a pas l'air de réfléchir à ce qu'il fait. Sa technique participe à la nature du réflexe. Les proportions de ses



FIG. 239. (Phot. Lehnert et Landrock.) Statue de bois.



FIG. 240. LE SCULPTEUR NIANKHPTAH. — TENDERIE. — JOUTES NAVALES. (Phot. Lehnert et Landrock.)

figures sont d'une précision quasi mathématique, comme la justesse du son chez un virtuose. Celui qui a la moindre hésitation a soin de marquer sur la muraille, au préalable, un réseau de lignes ou simplement quelques traits et quelques points qui le guident (fig. 244).

Lorsque les contours sont ainsi établis et qu'il s'agit d'une tombe peinte, les enlumineurs achèvent le travail avec quelques couleurs fondamentales, sans demi-teintes et sans aucun essai de rendre le modelé. Les meilleurs tombes de Meidoum sont des exemples bien connus de ce procédé. Si la tombe, au lieu d'être faite en briques, est bâtie en calcaire, les graveurs, précédant les peintres, commencent par inciser les contours et ravaler le fond. Travail mécanique d'abord mais qui, en se perfectionnant, va demander l'intervention d'artistes de plus en plus habiles. Le premier marque les détails principaux à l'intérieur des silhouettes ; le second est chargé de pousser le travail plus avant, ne laissant au maître que le soin d'achever



FIG. 241. (Phot. E. Brugsch.) Le fils de Pépi Ier.



FIG. 242. (Phot. Musée de Bruxelles.)

CHASSE ET PÊCHE

le modelé et de donner plus d'accent aux figures. Il suffit de regarder attentivement les porteurs d'offrandes au tombeau de Ti, pour s'assurer que les Égyptiens pratiquaient la division du travail, même dans le domaine artistique. L'œuvre achevée est souvent parfaite et l'on ne peut rien imaginer de plus beau, de plus raffiné et en même temps de plus simple, que ces reliefs memphites.

Il n'est pas nécessaire de s'attarder à faire l'énumération des reliefs les meilleurs de l'Ancien Empire ; la plupart sont reproduits dans ce livre. Ce qu'il importe de noter, c'est que, à chaque période de renouveau de l'art égyptien, l'on s'est tourné vers eux pour rechercher les modèles. A la XII[e] dynastie, à la XVIII[e], à l'époque saïte, les monuments qui subsistaient encore ont été étudiés, les meilleurs morceaux de leur décoration ont été copiés pour donner l'impulsion nouvelle aux artistes et retrouver l'idéal de beauté perdu pendant les siècles de décadence et d'obscurité.



FIG. 243. (Phot. Musée de Boston.)
Mycérinus. Figurine en ivoire.

Dans les souterrains de la pyramide à degrés de Saqqarah, nous avons signalé, sur les fins panneaux en relief de Djeser, les graticulations des artistes saïtes. Les admirables processions des génies porteurs d'offrandes au temple de Sahoure ont longuement retenu l'attention des copistes, qui ont tracé à la surface des blocs le réseau de lignes correspondant au canon de la Basse Époque (fig. 179).

Revenons maintenant à l'étude de la sculpture en ronde bosse. Si nous faisions le catalogue systématique des statues de l'Ancien Empire, nous pourrions être tentés d'affirmer que les sculpteurs ne travaillaient que pour les tombeaux. En effet, nous ne possédons, sauf quelques exceptions, que des œuvres destinées à jouer, dans les temples funéraires des rois et dans les sépultures des grands personnages, le rôle que nous chercherons à définir d'une manière précise dans un autre chapitre. On aurait peine à citer des statues érigées dans les temples des dieux. D'autre part, les exemples sont nombreux des sculptures qui reçurent une nouvelle appropriation. Bien des rois trouvaient plus commode d'usurper les statues de



FIG. 244. (Phot. Musée de Boston.) GRATICULATIONS



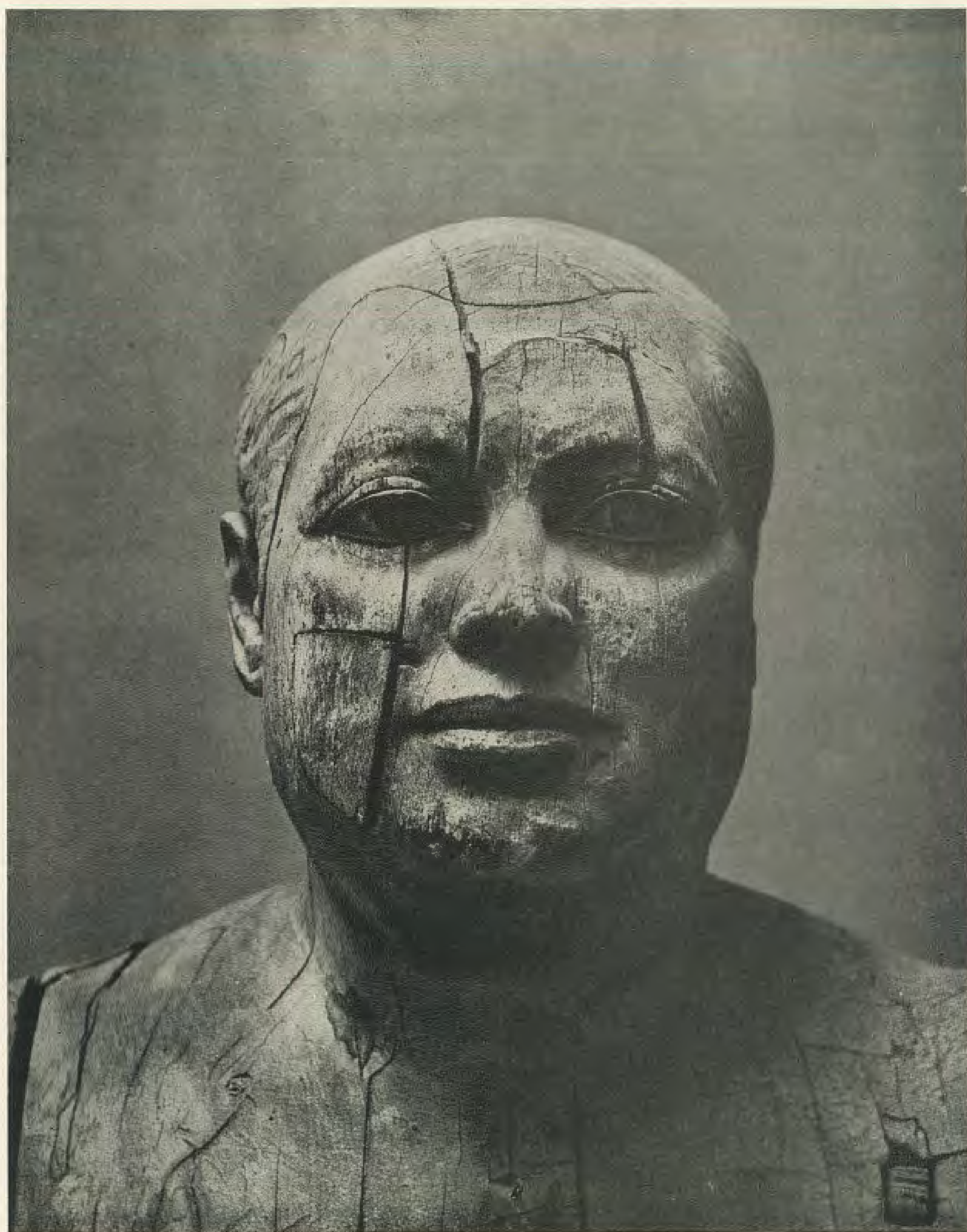
FIG. 245. (D'après G. Steindorff.) Atelier de sculpteurs.

leurs prédécesseurs lointains ou immédiats plutôt que d'en faire sculpter de nouvelles. Il se peut donc que nous possédions encore des statues royales d'Ancien Empire auxquelles nous assignons une date plus récente par suite de la confiance que nous avons dans les inscriptions qui les couvrent.

Il faut également ne pas perdre de vue que les sculptures d'Ancien Empire parvenues jusqu'à nous ne sont qu'une part infinitésimale de celles qui furent exécutées autrefois. Lorsqu'on se met à réfléchir aux innombrables forces de destruction auxquelles elles ont été exposées, on se demande comment il est possible que l'une ou l'autre ait été épargnée. Ce sont les statues de pierre qui, en général, ont survécu. De là, inévitablement, la tendance de tous les auteurs à traiter le problème de la sculpture en ronde bosse d'après la matière qui se prêtait le moins à une exécution parfaite. De temps à autre, grâce à des conditions exceptionnelles, une statue de bois (fig. 238 et 239), une statue de métal, a été préservée. Nous parlons, naturellement, des œuvres de premier ordre, sans nous arrêter aux sculptures maladroites qui ne sont que la copie lointaine des œuvres d'art et qui ne doivent pas entrer en ligne de compte, lorsqu'on étudie le problème esthétique. Si nous parlions de peinture, nous dirions qu'il y a les grands maîtres, les petits maîtres et la masse innombrable des barbouilleurs. Dans la sculpture d'Ancien Empire, il



FIG. 246. (Phot. Oropesa.) Statuettes d'un enfant.



(Phot. E. Brugsch.) FIG. 247.

KA APER



(Phot. E. Brugsch.) FIG. 248.

FEMME DE KA APER

faudrait avoir soin d'éliminer les travaux des manœuvres pour concentrer l'attention sur les œuvres des grands maîtres. Le Cheikh el Beled (fig. 247), sa femme (fig. 248) et quelques statues d'égale importance étonnent à première vue par leur perfection même. On est porté à les considérer comme l'effort sans lendemain d'un sculpteur génial dont la production dépasse de cent coudées le travail de tous ses contemporains. Cependant, cette impression n'est



FIG. 249. (D'après J.-E. Quibell.) Les ouvriers en pierres dures.

pas exacte. Si nous avions conservé en bon état un grand nombre de statues de bois faites pour les hauts personnages, nous nous apercevrions que les chefs-d'œuvre toujours cités doivent leur perfection à ce qu'ils reproduisent en ronde bosse l'idéal que nous avons vu traduire dans les reliefs.

Une fois seulement, à Hiéraconpolis, on a retrouvé les restes d'un groupe de cuivre, celui de Pépi Ier et de son fils (fig. 241). Malgré la perte de la coiffure et du vêtement du roi, cette sculpture a conservé une allure de grandeur et de noblesse sans égale. Les altérations de la surface produites par l'oxydation n'empêchent pas d'apprécier toute la finesse du modelé. Le masque du père (fig. 164) a une expression olympienne, très différente du naturalisme plus franc qui caractérise la plupart des statues royales memphites. Mais ce qui étonne le plus les visiteurs du musée du Caire, c'est de constater que cette statue

est aussi libre et dégagée dans son attitude que le corps vivant. Sur un mannequin de bois, l'artiste a fixé des parties coulées au moule ; il a complété l'ensemble par des feuilles de métal, martelées et rivées. Il a pu ainsi supprimer tous les supports artificiels indispensables aux matières plus lourdes.

La statue de Pépi est si parfaite dans l'exécution, qu'elle suffit à nous convaincre de ce que l'infériorité relative des œuvres de pierre trouve son explication logique dans la matière même à laquelle le sculpteur avait recours. Dans le choix du métal, du bois, de l'ivoire (fig. 243), du calcaire ou du granit, un facteur important, n'ayant rien à voir avec l'art, imposait la préférence. Nous admirons la belle matière dans une statue comme le fameux Khéphren du Caire (fig. 163 et 165), mais le sculpteur ancien y voyait, avant tout, la roche d'une dureté exceptionnelle, garantissant presque l'éternité à la statue du pharaon. Remarquons d'ailleurs que les statues de pierre peuvent avoir été peintes et, dans ces conditions, ce ne serait pas un paradoxe d'affirmer que les meilleures d'entre elles, aux yeux des Égyptiens, étaient celles qui donnaient le mieux l'illusion d'être sculptées dans des matières souples au ciseau, comme le bois, l'ivoire et les métaux.

Les sculpteurs égyptiens se sont trouvés devant les mêmes problèmes à résoudre que les artistes grecs et romains qui copiaient en marbre les œuvres des grands bronziers. Le pilier auquel s'adosse la statue, les tenons de pierre



FIG. 250. (D'après Burlington Fine Arts Club.) Vase en pierre dure.

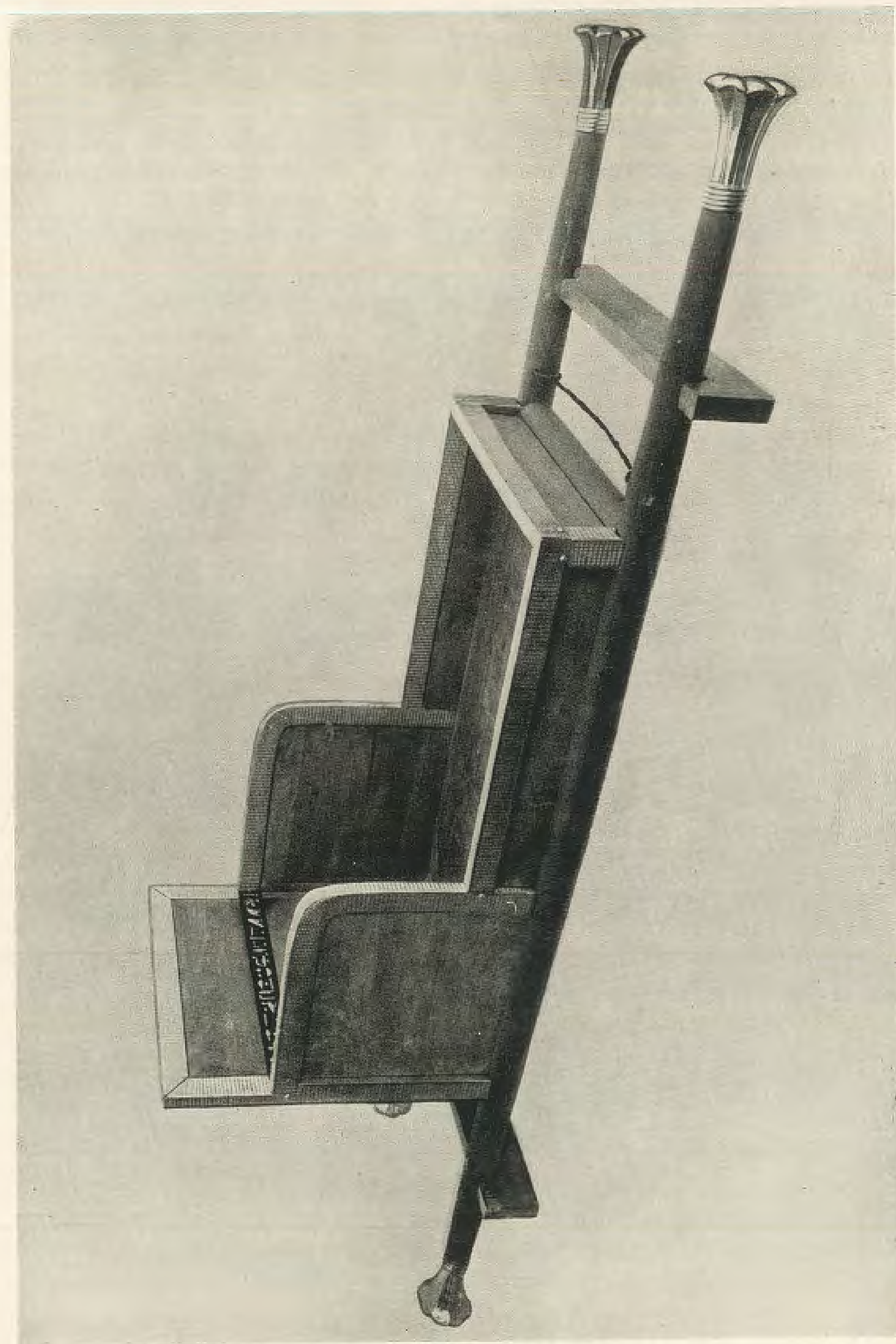


Fig. 251. (Phot. G. Reisner.) CHAISE A PORTEURS



Fig. 252. (Phot. Metropolitan Museum.)
Pieds de meuble en ivoire.

réservés entre les membres et le corps (fig. 246), tous les artifices constructifs de ce genre, décèlent la traduction d'une matière dans l'autre. Les insignes et les attributs ont été réduits, appliqués contre le corps ou suggérés par des bâtonnets dans les mains fermées. Tout cela ne reprend un sens, une logique, que lorsqu'on étudie le problème important de la transposition du bois à la pierre. Gœthe faisait déjà remarquer que l'on ne comprend rien à la statuaire égyptienne si l'on ne voit pas que c'est le granit qui a contraint le sculpteur à coller les bras au corps de ses statues et à leur donner des attitudes raides.

Quelques tombes d'Ancien Empire ont conservé des reliefs représentant des ateliers de sculpteurs. Dans le mastaba de Ti, nous rencontrons, au milieu de scènes de fabrication du mobilier funéraire, plusieurs hommes occupés à sculpter, à polir des statues de bois et de pierre (fig. 245). Ces ouvriers emploient l'herminette, le ciseau et le marteau. Ceux qui exécutent la statue de pierre utilisent un curieux vilebrequin, qui sert également, un peu plus loin, à creuser des vases de terre. Cet outil caractéristique (fig. 249) se retrouve dans certaines inscriptions comme hiéroglyphe ; il exprime le mot « art ».

Les considérations qui précèdent auront montré l'erreur de ceux qui abordent l'étude des monuments de l'Ancien Empire avec nos conceptions esthétiques



Fig. 253. (Phot. Metropolitan Museum.) Chevet d'albâtre.



(Phot. E. Brugsch.) Fig. 254.

TÊTE DE FAUCON EN OR

modernes. Aucun d'entre eux n'a été conçu entièrement en dehors de l'utilité. Même l'artiste qui, enflammé par l'ardeur et la fierté de son travail, n'a plus pensé qu'à réaliser, ne peut oublier que l'œuvre a été commandée en vue d'un résultat religieux et magique. La recherche de la beauté pour elle-même n'a pas encore été devinée.

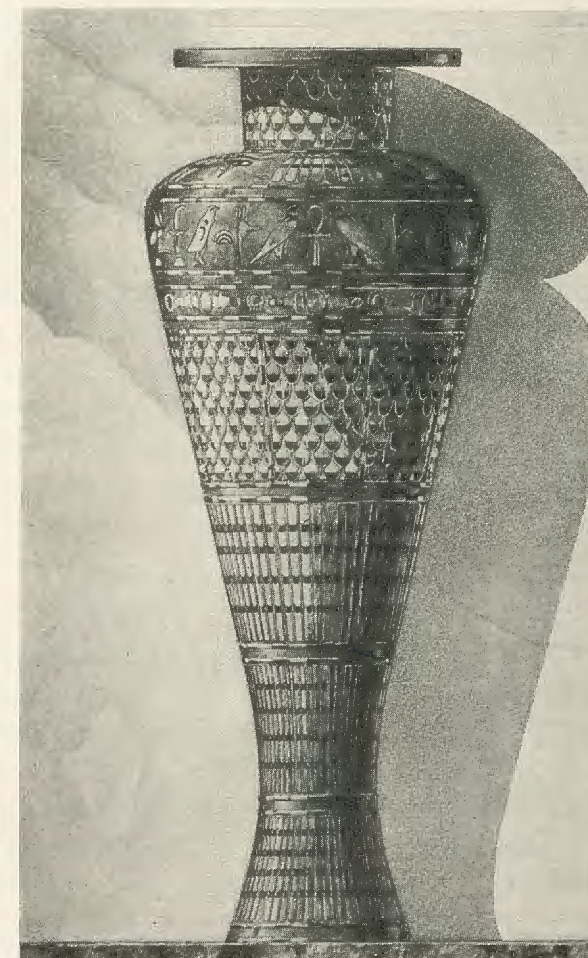


Fig. 255. (Reconstitution L. Borchardt.)
Vase funéraire de Neferirkere.

On n'oserait parler de même lorsqu'il s'agit de l'art décoratif. Les nattes imitées en peinture sur les niches au fond desquelles se détachent les panneaux de Hesy, montrent dans le choix du décor, dans le coloris original, dans la variété des motifs, une volonté de produire de la beauté simplement pour le plaisir des yeux. Au tombeau de Ptahhotep, la stèle décorée nous donne une autre série de ces motifs aussi ingénieux qu'élégants.

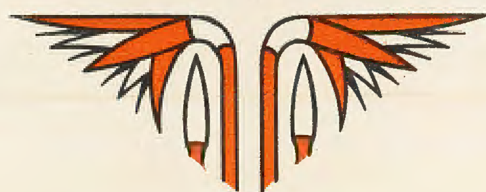
Lorsqu'on examine, dans les musées, les vases en pierre dure sortis des tombes royales d'Abydos, on se convainc facilement que les matières dont ils sont faits ont été choisies, non seulement pour leur dureté, mais bien plutôt à cause de leur admirable couleur et des bizarreries de cristallisation qu'elles présentent. Il est certain qu'un élément nouveau est constitué par la recherche même de la difficulté à vaincre. Des roches que le meilleur acier n'attaque guère ont été modelées en une infinie variété de formes ingénieuses (fig. 250). Plusieurs de ces pierres sont d'origine étrangère et ont été importées précisément à cause de leur rareté.

Revenons une fois encore à la tombe de Hesy. Quibell a découvert, sur le mur qui fait face aux panneaux, une longue frise peinte qui détaille tout le mobilier funéraire. De nombreux coffres renferment des tables d'offrandes, les vases, les outils, les ustensiles de toutes espèces, les nécessaires de toilette avec les fards, les produits pour embellir les ongles. A côté se trouvent les meubles, les coffres, les pièces démontées d'une tente d'apparat et enfin les tables à jeu. Les pieds des lits et des fauteuils nous montrent cette stylisation caractéristique des pattes d'antilope (fig. 252), stylisation qui se conserve des milliers d'années

avec une étonnante persistance et qui se transmet, presque sans modifications, à travers toutes les civilisations occidentales. Plusieurs coffres portent des décors ajourés formés d'amulettes, dont la composition est restée fondamentale dans l'ébénisterie religieuse et civile des Égyptiens. Au temple de la pyramide de Neferirkere, en Abou Sir, les fouilleurs allemands ont ramassé des fragments fort mutilés de vases en bois doré incrusté d'émaux. Les éléments conservés ont permis cependant une reconstitution des pièces (fig. 255). Au lieu de déposer pour le service du roi défunt les admirables vases d'orfèvrerie dont le pharaon se servait lorsqu'il officiait dans les temples des dieux, on s'est contenté de fac-similés moins coûteux qui reflètent exactement la splendeur des originaux.

Grâce à la sensationnelle découverte de Reisner, à Guizeh, nous allons contempler en nature tout un ensemble dont nous n'avions jusqu'ici que l'image. La tombe de la mère de Khéops nous restitue un mobilier qui est non seulement d'une richesse inouïe, mais aussi d'une rare perfection technique (fig. 251). Certaines inscriptions protocolaires sont faites au moyen de minuscules hiéroglyphes en or incrustés dans l'ébène; chaque signe est un vrai bijou. Des anneaux d'argent, sertis de pierres, dessinent des libellules stylisées et permettent de juger du travail raffiné des vieux orfèvres. Avant cette découverte, nous ne possédions en nature que quelques pièces. Parmi celles-ci, seul le faucon en or d'Hiéraconpolis (fig. 254) nous permettait d'entrevoir une splendeur évanouie, que nous cherchions à reconstituer par les peintures et les reliefs.

Dans l'art industriel, et dans ce domaine seulement peut-être, nous assistons de bonne heure au spectacle d'hommes qui, chargés de produire des choses utiles, ont essayé d'y ajouter peu à peu de la beauté et ont fini par ne plus penser qu'à éveiller parmi leurs contemporains des émotions de l'ordre le plus élevé (fig. 253).



CHAPITRE QUINZIÈME

HIÉROGLYPHES ET SCRIBES



PRÈS de nombreuses années de recherches, Champollion, à la date mémorable du 14 septembre 1822, réussit à retrouver le secret de l'écriture hiéroglyphique. Cependant, les hiéroglyphes demeurent, même pour les personnes cultivées, synonymes de choses incompréhensibles et impénétrables. Nombre de manuels scolaires persistent à répéter que l'écriture des Égyptiens d'autrefois est essentiellement faite d'images et de symboles qu'il convient d'interpréter. Ces manuels n'ont pas encore franchement rejeté les élucubrations savantes du Père Athanase Kircher qui, au XVIIe siècle, croyait avoir résolu l'énigme. Dans le prénom du roi Apriès il lisait : « Les bienfaits du divin Osiris doivent être procurés par le moyen des cérémonies sacrées et de la chaîne des génies, afin que les bienfaits du Nil soient obtenus »; et dans celui de Thoutmès III : « La citadelle céleste des planètes est préservée de tous les malheurs par l'assistance du divin Osiris, l'Agathodémon humide. »

De telles interprétations demeurèrent inévitables aussi longtemps que les chercheurs s'inspirèrent uniquement de la légende des hiéroglyphes, telle que l'antiquité classique nous l'avait transmise. Le petit livre d'Horapollon sur les hiéroglyphes était bien fait pour en consacrer l'autorité. Ainsi, « fils » s'écrirait par l'oie, en raison de l'amour extrême que ressent cet oiseau pour sa progéniture; « ouvrir », par le lièvre qui a toujours les yeux ouverts; « cinq », par l'étoile, à cause des cinq planètes dont les mouvements parmi les fixes règlent la marche du monde.

Maintenant que nous pouvons, grâce à la découverte géniale de J.-F. Champollion, lire les hiéroglyphes avec assurance, nous devinons, sans trop de difficulté, de quelle manière une telle légende a pu s'établir. Les voyageurs grecs et latins, parcourant la vallée du Nil, trouvaient rarement pour les guider des hommes non seulement capables de lire les inscriptions, mais, de plus, suffisamment versés dans l'histoire séculaire du système hiéroglyphique pour en comprendre la genèse, depuis le pictogramme jusqu'au signe phonétique. La forme extérieure de chaque signe hiéroglyphique est restée à peu près invariable; sa signification a changé de nature aussi essentiellement que notre lettre « a » par rapport à la tête de bœuf qu'elle représentait à l'origine.

Mais, tandis que le système tout entier passait de la figuration des idées à la représentation des sons du langage, les véritables signes d'image se maintenaient dans une faible proportion (fig. 257). Champollion affirme que toute inscription égyptienne contient un dixième de signes figuratifs, pour neuf



FIG. 256. HIÉROGLYPHES SOIGNÉS (Phot. Musée de Boston.)

dixièmes de signes phonétiques. Les recherches ultérieures ont confirmé cette constatation qui fut capitale dans la genèse de la découverte.

Comment caractériser brièvement un tel système d'écriture, le plus ancien peut-être de tous ceux qui furent employés par l'humanité? Faute d'en connaître historiquement les premiers stades, nous sommes forcés de les déduire d'après le développement ultérieur. Nous pouvons dire ainsi que les hiéroglyphes ont commencé par être des images destinées à évoquer, directement ou par analogie, les idées suggérées par chacune d'entre elles. L'image, finissant par être le signe stéréotypé d'un certain nombre de mots, peut être employée pour exprimer les sons de ces mots, dans un système de rébus. Du coup, l'image cesse d'être l'élément prépondérant : elle n'est plus que la signification des sons du langage. Ceux-ci sont plus ou moins complexes. On dégage des signes qui serviront à noter des articulations simples et il suffirait d'un pas de plus pour découvrir le principe de l'alphabétisme. Les Égyptiens ne l'ont pas dégagé pleinement et leur écriture juxtapose des signes qui appartiennent, chronologiquement pourrait-on dire, à des stades successifs de développement (fig. 259). Ces stades, on les a cherchés en vain dans les nécropoles préhistoriques de la Haute-Égypte. Ce n'est pas là, dans cette partie de la vallée du Nil occupée et colonisée par les vrais Égyptiens à une époque relativement récente, que l'on peut placer l'invention du système hiéroglyphique. Les inscriptions des plus anciens objets dynastiques dans le temple d'Hiéraconpolis et dans les tombes d'Abydos, nous montrent l'emploi de signes dont l'évolution est achevée. Bien longtemps avant Ménès, on écrivait en hiéroglyphes ; ainsi les fragments d'annales de Palerme et du Caire conservent des noms de rois préménites, dont les signes ont une valeur purement phonétique (fig. 114).



FIG. 257. (Phot. Musée de Berlin.)
Hiéroglyphe du chasseur.



Fig. 258. (Phot. J. Capart.) LES OISEAUX DANS LE FILET : HIÉROGLYPHE ET IMAGE

Newberry a cru reconnaître, depuis longtemps déjà, par l'étude des hiéroglyphes exprimant les points cardinaux, que l'invention devait avoir été faite en un lieu du Delta, à Hermopolis, la ville de Thot, le dieu de la science. C'est à Thot que les Égyptiens faisaient honneur de l'invention de ce qu'ils appelaient « les paroles » ou « les écritures divines ». Au risque d'être accusé de vouloir reprendre la doctrine evhémériste, on peut retrouver dans cette opinion le souvenir lointain de l'invention, presque miraculeuse, de l'écriture par un habitant d'Hermopolis. Car, il faut bien se rendre compte des circonstances réelles dans lesquelles la trouvaille a dû se faire. Qui croira, en effet, que l'art du dessin ait été inventé précisément pour servir d'écriture ? Bien au contraire, la pictographie appliquée à l'expression des idées ne peut venir à l'esprit d'un homme que si celui-ci a depuis longtemps l'habitude de dessiner. Trouver la possibilité de fixer le langage par le dessin d'hommes, d'animaux, de plantes, d'objets de toutes espèces, n'est qu'une application nouvelle d'une technique habituelle (fig. 256). Si vraiment l'art ne doit son origine qu'à des pratiques religieuses et magiques, on aurait le droit de dire que l'invention de l'écriture représente un cas spécifique de laïcisation de l'art.

Dans ce domaine, comme dans la transformation des images en signes phonétiques, le progrès n'a jamais été suffisamment radical. Même lorsqu'une petite image d'homme ou d'animal n'avait plus d'autre fonction que de représenter des articulations de langage, le scribe ne pouvait oublier qu'aux âges lointains, en dessinant ou en peignant, on évoquait l'esprit de l'être figuré ; qu'on le contraignait, par une véritable force magique, à être présent. De là, cette coutume étrange et longtemps inexplicable de mutiler, dans les inscriptions,



Fig. 259. (Phot. Musée Pelizaeus.) Hiéroglyphes de Hemiounou.



HIÉROGLYPHES DE HESY. (Phot. Lehnert et Landrock.) Fig. 260.

les animaux dangereux, d'éviter certains signes qui auraient pu effrayer l'âme du mort, de s'abstenir de recourir aux signes dont l'image évoquait des choses impures. Les scribes, précis autant que scrupuleux, qui furent chargés des inscriptions dans les caveaux des pyramides de Saqqarah, n'ont pas hésité à rendre les textes ambigus, sinon incompréhensibles, afin de respecter ce qu'on pourrait appeler les « tabous » orthographiques.

Ce qui frappe tous ceux qui examinent les plus anciennes inscriptions, celles des premières dynasties, c'est le caractère de fixité que les signes avaient dès cette époque. L'écriture, fidèle, en vertu de ses origines mêmes, à l'art dont elle dérive, reproduit toutes les conventions habituelles du dessin égyptien. Il n'est pas rare de rencontrer côte à côte, sur un même bas-relief, des figures faisant partie d'une scène et les mêmes, en dimensions réduites, dans l'inscription qui en est le commentaire (fig. 258).



Fig. 261. (Phot. Musée de Leyde.)
Hiéroglyphes de Akhet hetep her.

Dans les textes soignés, par exemple sur les panneaux de Hesy (fig. 260) ou dans les mastabas de Meidoum (fig. 265), l'examen des signes individuels montre que chaque hiéroglyphe était dessiné et modelé avec une perfection qui n'est nulle part dépassée dans les figures des personnages (fig. 261 et 264). Il n'a pu en être ainsi que parce que les artistes de l'Ancien Empire avaient à leur disposition des modèles, semblables à ceux que l'on connaît pour une époque plus récente (fig. 170).

Pour les usages de la vie courante, on se contentait de tracer plus sobrement les contours des signes. Il s'était formé ainsi une cursive à laquelle les modernes ont donné le nom d'hiératique. Les vases des rois de la première dynastie, en Abydos et Saqqarah, portent des inscriptions à l'encre, en hiératique ; les traits ont une fermeté qui prouve qu'on n'en est plus au premier stade de l'évolution de la cursive (fig. 266).

D'ailleurs, dès que nous trouvons des textes dans les tombeaux, nous voyons que l'écriture avait reçu des usages divers. Elle servait, entre autres, à marquer



Fig. 262. (Phot. Musée de Boston.)



Fig. 263. (D'après H. Junker.) Un groupe d'écrivains.

la vaisselle et les instruments royaux, à munir d'étiquettes les objets d'offrandes. Les hauts personnages possédaient des sceaux officiels de leurs fonctions, pourvus presque exclusivement d'inscriptions (fig. 130). Nous avons dit que certains bouchons de jarres ayant contenu du vin, faisaient mention de vignobles dont le nom se retrouve des milliers d'années plus tard (fig. 169).

Il faut donc reconnaître que l'écriture servait, dès le début de l'histoire, à tous les usages courants ; cependant, on ne peut s'empêcher de croire que la chose n'a été possible que par une adaptation lente, progressive, d'un système qui, à son origine, était loin d'avoir la souplesse nécessaire. Revenons un instant au problème, plus théorique qu'historique, de l'invention de l'écriture. On conçoit sans difficulté qu'on ait pu employer des images, surtout des images d'animaux et d'objets ayant une valeur économique, pour dresser des inventaires analogues à ceux des tablettes crétoises. On peut imaginer qu'un pas en avant fut fait le jour où l'on se servit également de signes figu-



Fig. 264. (D'après J.-E. Quibell.) L'oiseau « gem ».



Fig. 265. (Phot. Musée de Berlin.)
Hiéroglyphes de Meidoum.

ratifs constituant des aide-mémoire pour la récitation des textes rituels qui, jusqu'alors, s'étaient transmis oralement de génération en génération. L'emploi longuement répété d'un tel système, où les phrases stéréotypées des textes religieux s'appliquaient à des successions d'images, suffirait à expliquer comment des signes figuratifs ont pris leur valeur phonétique. Quelques textes religieux, de type nettement archaïque, reproduits à diverses époques, se caractérisent par l'emploi de signes de mots accompagnés d'un minimum d'hiéroglyphes phonétiques. A partir de ce stade, il n'existait plus d'obstacle essentiel à une application, de plus en plus large, de l'écriture aux besoins les plus variés d'une communauté humaine.

Au début, le scribe dut passer pour un sorcier possédant un art mystérieux auquel le reste des humains ne comprenait rien. Nous avons peine à nous imaginer une société où un tout petit nombre seulement de personnes possèdent le secret de tracer des signes qui parlent toujours le même langage pour les initiés et qui transportent à distance la voix humaine. Les scribes s'assurèrent une place privilégiée dans la hiérarchie sociale et s'entendirent à la garder, même aux époques où l'écriture n'avait plus rien de mystérieux. L'idéal de tout Égyptien était de devenir scribe, et cet idéal n'était pas interdit aux femmes, qui pouvaient se réclamer de la déesse Seshat, dame des livres et des écritures.

On possède, dans de nombreux cahiers d'écoliers du Nouvel Empire, un texte qui exalte la carrière du scribe et lui oppose les métiers manuels. Malheureusement, les élèves qui ont écrit sous la dictée du maître, ont criblé les pages de fautes grossières qui rendent la compréhension moins nette. Les noms propres indiquent que la rédaction de ce petit traité remonte à la période de déclin de l'Ancien Empire. L'auteur, du nom de Douaouf, fils de Kheti, écrit pour son fils Pépi, qu'il conduisait à la capitale afin de le mettre à l'école des livres, parmi



Fig. 266. (D'après Flinders Petrie.)
Écriture hiératique.

les enfants des grands : « Mets ton cœur à la poursuite des livres ; j'ai vu celui qui est délivré de toute corvée ; vois, il n'y a rien au-dessus des livres... Si tu lis la conclusion du livre de « Kemit », tu y trouveras cette sentence : « C'est au scribe qu'appartiennent tous » les emplois de la capitale et aucun n'y est » pauvre. » Ah ! puissé-je te faire aimer les livres plus que ta mère ; que je réussisse à faire luire leur beauté devant tes yeux... A peine le jeune écolier commence-t-il à réussir qu'on le salue déjà, bien qu'il ne soit qu'un enfant. »

Les monuments nous font connaître des scribes appartenant à tous les degrés de l'échelle sociale (fig. 262 et 263). Des princes, fils de rois, occupant les plus hautes places dans l'administration de l'état, se parent de leur titre de scribe comme les modestes employés des grands, chargés de la comptabilité des troupeaux (fig. 267). Mais il y a une infinie variété de scribes et la collection de leurs titres spécialisés est de nature à donner une haute idée du raffinement de l'organisation memphite. Il est clair qu'un maître de cérémonie de l'Ancien Empire n'aurait eu aucune peine à se retrouver dans cette hiérarchie compliquée que nous ne réussirons sans doute jamais à débrouiller. Qui pourrait deviner les périodes d'études, les examens, les stages prolongés nécessaires avant de passer d'une catégorie à l'autre et d'accéder aux honneurs et aux bénéfices qui accompagnaient les charges les plus importantes. Les seigneurs du plus haut rang ont dans leur tombeau des statues qui les représentent assis sur le sol, occupés à lire ou à écrire sur un



Fig. 267. (Phot. Daumas.) Un bureau de comptabilité agricole.

rouleau de papyrus (fig. 268, 269, 270 et 272). N'est-ce pas une affirmation de l'estime dont on entourait la carrière des lettrés ?

On voudrait posséder les œuvres que composèrent les plus illustres d'entre les scribes. Lorsqu'un chanteur du Moyen Empire rappelait, comme nous l'avons dit, que les paroles d'Imhotep et d'Hardadaf étaient sur toutes les lèvres, il faisait évidemment allusion à des classiques connus et admirés par tous. De ces œuvres, il ne nous reste pas le plus petit fragment.

La poésie avait développé des formes d'expression pleines de raffinement dont il nous est bien difficile d'avoir une idée exacte. L'écriture ne reproduit pas les voyelles ; elle se borne à un squelette de consonnes. Nous n'entendons plus la musique des poèmes. C'est à peine si, de temps à autre, nous surprenons quelque chose du rythme ; la poésie des contemporains des pyramides est aussi insaisissable pour nous que la réalité vivante des animaux dont on n'a retrouvé qu'un squelette incomplet.

Le professeur Erman a pu rétablir le cadre rythmique d'hymnes d'époque fort ancienne. Ces poésies eurent une vogue si grande, qu'on les répéta, en les adaptant aux besoins des cultes locaux et en les amplifiant, jusqu'au IIIe siècle de notre ère. Le type n'en était pas très complexe, en tenant compte des réserves qui viennent d'être faites au point de vue de la vocalisation : « Tu t'éveilles en paix... S'éveille telle déesse en paix... ton réveil est amical. » Au premier et au dernier vers il y avait deux accentuations ; au deuxième, on en marquait trois ou davantage suivant que l'on se contentait d'exprimer simplement le nom de la divinité ou qu'on ajoutait à ce nom des épithètes laudatives.



FIG. 268. (Phot. Giraudon.) Le Scribe du Louvre.

Mais celui qui voudrait apprécier ces hymnes que l'on chantait, d'abord au réveil du roi, puis à la louange des couronnes ou des diadèmes du souverain, puis à la gloire de différentes divinités, devrait être

versé dans les mystères presque inextricables de la mythologie égyptienne. La subtilité du poète devait donner à ses œuvres un attrait spécial et, là où nous traduisons des formules incohérentes, l'Égyptien devait éprouver une satisfaction intellectuelle toute particulière.

En voici un exemple : « Louange à toi, œil d'Horus, le blanc, le grand, qui réjouit par sa beauté la neuvaine des dieux lorsqu'il se lève à l'orient du ciel. Ils t'adorent ceux qui habitent les soulèvements de Shou et ceux qui descendent à l'horizon occidental quand on te fait apparaître à ceux qui habitent le monde inférieur. Fais que le roi conquière par toi les deux pays et puisse exercer sur eux sa puissance. Fais que les pays étrangers viennent à lui en se courbant ; tu es la maîtresse de la splendeur. » Qui se douterait, à lire ce texte, qu'il s'agit d'un hymne en l'honneur de la couronne de Haute-Égypte ? (Fig. 271.)

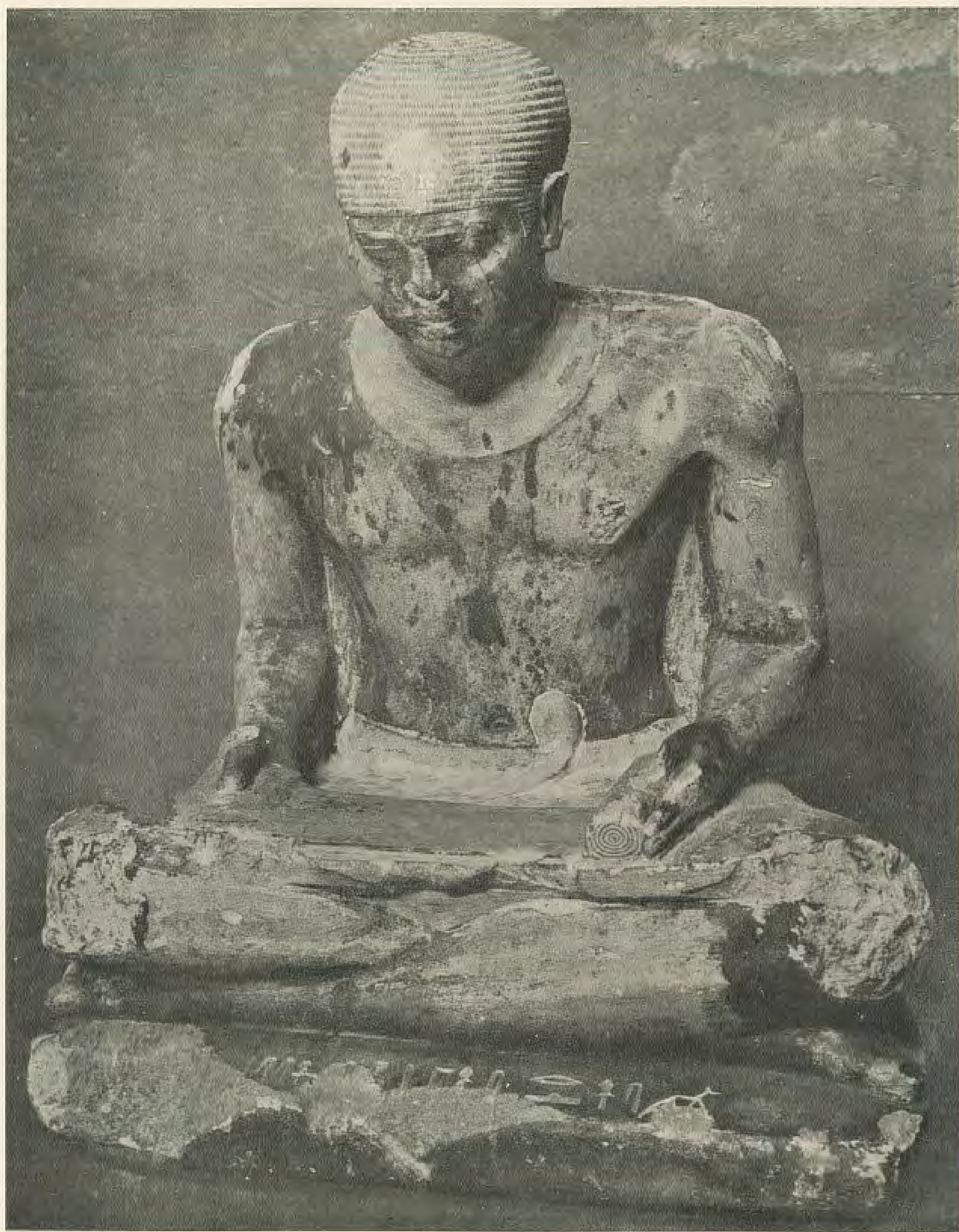
En voici un autre emprunté aux textes des pyramides et qui vante la couronne de Basse-Égypte (fig. 273) : « O couronne « Net », ô couronne « In », ô grande couronne, ô la grande magicienne, ô serpent, que son carnage (du roi) soit comme le tien, que la terreur devant lui soit comme la terreur devant toi. »

Pour commencer à débrouiller le sens de telles compositions, il est indispensable d'avoir démêlé les combinaisons infinies de la mythologie où les yeux célestes s'identifient au soleil et à la lune, à des serpents, à des couronnes, à des entités divines aux aspects les plus variés. Ce serait céder à une illusion facile que de comparer ces poésies aux compositions tout à fait élémentaires de véritables primitifs. Ne retombons pas dans l'erreur commise par ceux qui voulaient voir dans l'épopée la première forme de la pensée poétique des peuples. De telles compositions mystiques sont jeux de théologiens et de scribes savants.

Nous avons eu l'occasion de citer déjà un certain nombre d'écrits littéraires de l'Ancien Empire. Ce que nous n'avons pas dit alors, c'est que plusieurs



FIG. 269. (Phot. E. Brugsch.) Le Scribe du Caire.



(Phot. Lehnert et Landrock). FIG. 270.

LE SCRIBE LISANT

d'entre eux laissent reconnaître une disposition en strophes ou couplets groupés en poèmes qui se détachent de l'ensemble du texte.

Dans le dialogue de l'Égyptien avec son âme, un premier poème est formé de strophes de trois vers dont la composition est la suivante : « Vois, mon nom est méprisé, — Vois, plus que... — Lorsque... » Dans le second poème, chaque strophe, également de trois vers, commence par l'interrogation anxieuse : « A qui parlerais-je aujourd'hui ? » Au troisième, qui exalte le trépas, chacune des strophes débute par : « La mort est aujourd'hui devant moi — comme... » Enfin, le quatrième poème, qui ne comprend que trois strophes, chante le sort de celui qui, enfin, a pu « aborder » à la rive d'éternité ; il entame chaque couplet par ces mots : « Celui qui est là-bas sera... »

Le grand écrit du papyrus de Leyde contient également plusieurs poèmes dont les strophes se caractérisent par les formules suivantes : « C'est bien ainsi... — Voyez... — Souvenez-vous... — Comme il est beau... »

Dans les scènes pittoresques des tombes, nous aurons l'occasion de signaler de brèves chansons tombées des lèvres des gens du peuple.



FIG. 271. (Phot. Lehnert et Landrock.) Roi de Haute-Égypte.

(Phot. Musée Pelizaeus.) FIG. 272.

UN SCRIBE

CHAPITRE QUINZIÈME. HIÉROGLYPHES ET SCRIBES

Tous ceux qui ont lu des traductions de quelques textes égyptiens ne peuvent manquer d'être frappés des nombreuses comparaisons et des expressions poétiques qui s'intercalent naturellement au milieu des phrases, même les plus ordinaires. Le scribe, qui a fait un long apprentissage dans les écoles où il a été formé surtout par l'étude des modèles, ne peut s'empêcher de faire d'innombrables citations implicites. D'habiles critiques ont même réussi à dégager, de-ci de-là, de véritables proverbes : « Personne ne connaît son sort lorsqu'il fait des plans pour le lendemain. — C'est ce que Dieu commande qui arrive. — La réputation d'un homme juste vaut plus que le bœuf du méchant. — Le souffle d'un pauvre homme est sa propriété. — Pourquoi se chagriner de ce qui n'est

FIG. 273. (Phot. Metropolitan Museum.) Roi de Basse-Égypte.

FIG. 274. (D'après G. Ebers.) La recette de la mère de Teti.

pas encore arrivé ; pourquoi se réjouir de ce qui n'est pas encore advenu ? — Ne fais pas de préparatifs en vue de l'avenir avant qu'il soit là. »

On n'a malheureusement retrouvé aucun des livres sacrés conservés dans les bibliothèques des temples et dont la tradition faisait remonter l'origine au dieu Thot lui-même. C'est à ces sources précieuses qu'avait recours le savant Imhotep lorsque, à la demande de son maître, il allait consulter les vieux livres pour y trouver le secret de l'inondation du Nil. Clément d'Alexandrie nous parle d'ouvrages qui comprenaient la cosmographie, la géographie, les phases du soleil et de la lune, celle des cinq planètes, l'orographie de l'Égypte, le cours du Nil et ses phénomènes, l'état des possessions des temples et des lieux qui en dépendent, les mesures et tout ce qui est utile à l'usage des temples. Le même auteur nous parle de trente-six livres où est exposée toute la philosophie, de six autres qui traitent de la structure du corps humain, de ses maladies, des instruments et des médicaments, des yeux et, enfin, des maladies des femmes. Des traditions recueillies par Manéthon, et confirmées d'ailleurs par les documents originaux, faisaient remonter la rédaction de certains livres scientifiques à la première dynastie. Manéthon attribuait à Teti des livres d'anatomie, et le papyrus Ebers, conservé à l'Université de Leipzig, met sous le nom de la mère de Teti une recette pour faire croître les cheveux (fig. 274).

On n'a pas mis suffisamment en évidence le grand rôle que jouent les bibliothèques dans la titulature de l'Ancien Empire. Nous venons de rappeler le nom de Seshat, l'associée du grand Thot, le dieu de la science. Les inscriptions appellent la déesse : « Régente de la maison des livres divins, régente de la maison des livres des enfants royaux, régente de la maison des livres des amis. » Ces diverses bibliothèques avaient tout un personnel de bibliothécaires et de scribes.

Seshat est également « Régente » ou « Maîtresse de la maison de vie ». Ce dernier terme, qui s'applique aux écoles sacerdotales supérieures, à ce que nous appellerions « les universités », est à rapprocher de ce titre que Diodore de Sicile prétend avoir lu sur la porte de la bibliothèque du Ramesseum, ΨΥΧΗΣ ΙΑΤΡΕΙΟΝ « Sanatorium de l'âme ».



CHAPITRE SEIZIÈME

ON BATIT LA PYRAMIDE



Si l'on voyait réunis sur les rayons d'une bibliothèque tous les livres écrits au sujet de la grande pyramide, on serait probablement surpris de leur nombre et personne n'oserait entreprendre la tâche redoutable de les lire tous. Malgré cela, il faut bien constater qu'il n'existe pas encore un livre d'ensemble, sérieusement documenté, « le livre », sur les pyramides.

Ces masses colossales de Guizeh ont, plus que toutes les autres, surexcité l'imagination des peuples (fig. 275). Les historiens arabes leur ont consacré de nombreuses pages où l'on pourrait glaner pas mal de détails piquants sur les légendes que redisaient les habitants de l'Égypte au sujet de ces constructions prodigieuses. La plupart des conteurs arabes n'ignoraient pas que les pyramides sont des tombeaux et ils ont enregistré, dans leurs indigestes compilations, des souvenirs de l'époque où les khalifes les faisaient violer pour en dérober les trésors. Mais le désir d'enjoliver les histoires a conduit ces écrivains crédules à rapporter trop souvent des détails d'une ingéniosité puérile :

Un sultan d'Égypte fait ouvrir une pyramide au cœur de laquelle les ouvriers découvrent un trésor dont la valeur représente exactement le prix qu'avaient coûté les travaux. Et le sultan de s'en émerveiller et de dire : « Considérez la prévoyance de cette nation et jusqu'où leur science est parvenue. Leurs sages leur ont fait savoir qu'il ne manquerait point de se trouver quelqu'un qui ferait ouvrir en quelque endroit quelqu'une de ces pyramides. Ils ont examiné cela et supputé combien celui qui entreprendrait cette ouverture y ferait de dépenses ; et ont mis la somme au même lieu afin que celui qui viendrait jusque-là, trouvant son compte et voyant qu'il n'y avait rien à gagner, ne recommençât un semblable ouvrage. »

Lorsque les pèlerins de Terre Sainte séjournaient au Caire, ils visitaient les pyramides et les admiraient fort, car c'étaient, disait-on, les fameux greniers où le patriarche Joseph avait accumulé tous les blés d'Égypte pour parer à la terrible disette. Cette légende devait être généralement admise puisqu'elle a trouvé place dans la décoration de l'église Saint-Marc, à Venise (fig. 276).

A toutes les époques l'imagination s'est exercée sur les pyramides plus que sur aucun autre monument du monde entier. Un savant allemand de la fin du XVIIIe siècle se refusait à croire qu'elles sont l'œuvre des hommes ; il préférait y voir le jeu de la nature, de véritables formations volcaniques. Wiedemann a classé les auteurs qui se sont épuisés à découvrir les mystères des pyramides en trois catégories : les utilitaires, les mystiques et les mathématiciens. Dans la



PYRAMIDES DE GUIZEH

FIG. 275. (Photoglob.)

première catégorie se placent ceux qui soutiennent qu'il faut voir dans ces immenses tombes royales un obstacle destiné à empêcher que le Nil, en appuyant toujours davantage vers l'ouest, ne vienne à déplacer son cours. Certains utilitaires sont persuadés qu'il y a, sous les pyramides, de grandes citernes destinées à alimenter d'eau les villes égyptiennes. La masse construite devait servir à protéger l'eau contre toute corruption et, sans doute, à la garder fraîche. Au milieu du XIX[e] siècle, un auteur français soutenait que la barrière des pyramides devait empêcher que les sables du désert, poussés par le vent, ne viennent recouvrir la vallée fertile. Un autre se contentait de voir dans la grande pyramide de Khéops un monument commémoratif de la création artificielle du Nil, dont l'image géographique se retrouverait dans les couloirs et dans les chambres, ces dernières figurant les grands lacs du centre de l'Afrique (fig. 280).



FIG. 276. (D'après A. Wiedemann.) Les greniers de Joseph.

Aidés par les mathématiciens et se confondant souvent avec eux, les mystiques ont inventé ce qu'on pourrait appeler « la religion de la pyramide ». Leurs combinaisons dérivent en première ligne, sinon exclusivement, de l'examen de la pyramide de Khéops qui leur apparaît comme une véritable Bible de pierre, comme une prophétie perpétuelle (fig. 278). Les fervents de cette mystique se groupent en petites chapelles sous la direction d'interprètes inspirés ; ils publient leurs révélations dans des revues spéciales et malheur aux incrédules qui ne possèdent pas leur foi particulière. Seulement, cette église de la pyramide est divisée en une infinité de sectes qui se combattent, se méprisent et se déchirent à qui mieux mieux.

Un de ces groupes montre, par des arguments d'une historicité suspecte, que le peuple anglais, héritier des traditions des fameuses tribus d'Israël, a droit à l'empire du monde. Il trouve une base précieuse de démonstrations dans les



(Phot. J, Capart.) FIG. 277.

SAQQARAH SUD ET DAHCHOUR

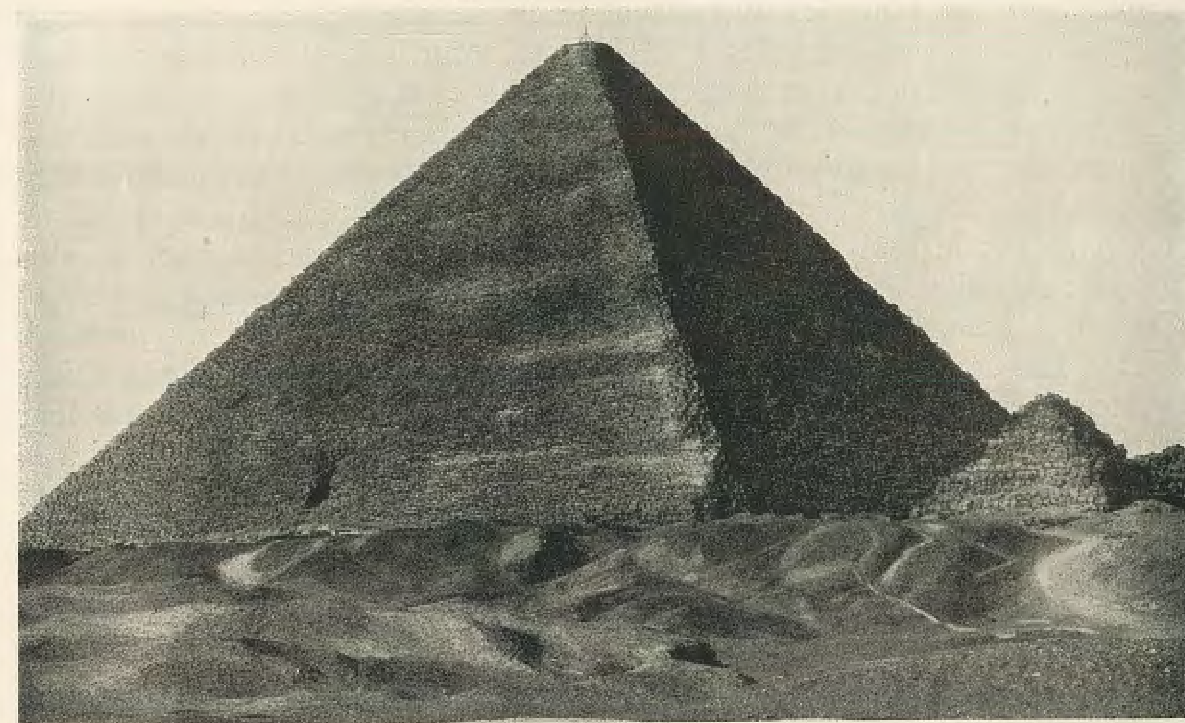


FIG. 278. (Photoglob.) Pyramide de Khéops, angle S.-E.

mesures de la pierre de Jacob qui fait partie du trône des rois d'Écosse conservé à Westminster. Ces mesures présentent des rapports mathématiques avec le sarcophage de la grande pyramide de Khéops (fig. 56).

Une fois engagé dans cette voie de prestidigitation des nombres, on ne se laisse arrêter par aucun obstacle. Les mensurations de la pyramide permettent de retrouver, inscrits à l'avance dans ce monument prodigieux, les faits les plus précis de l'histoire contemporaine. Qui peut rester sceptique lorsqu'on démontre, chiffres en mains, que la grande pyramide connaît la date précise de la déclaration de guerre à l'Allemagne? Avec autant de certitude, on vous désigne les pierres qui, si l'on en avait compris plus tôt le langage, auraient annoncé la période d'inflation financière. Des milliers de personnes étaient naguère convaincues que la grande pyramide faisait entendre un solennel avertissement à l'humanité au sujet d'une nouvelle guerre qui se préparait.

Non seulement les pyramides nous donnent le reflet des annales humaines, mais encore elles offrent une vérification des calculs des astronomes sur la structure de l'univers. Bien plus, on a trouvé dans ces monuments fameux des mesures qui se rapportent à la durée de gestation chez les mammifères.

La seule explication logique de ce débordement d'interprétations symboliques et scientifiques qui dépassent toutes les frontières de la simple raison, se trouve dans le caractère réellement extraordinaire que présente pour nous la grande

pyramide. Même pour les Égyptiens de la décadence, elle était devenue démesurée. De là ces légendes qu'Hérodote recueillait et qui représentent le roi Khéops, à bout de ressources pour achever son monstrueux tombeau, prostituant sa fille plutôt que de renoncer à ses projets ambitieux. De là aussi la réputation que l'on fit au pharaon bâtisseur : un tyran qui tenait tout un peuple asservi, son règne durant, et qui ruinait les ressources économiques de son pays, dans le seul espoir d'imposer à la postérité une conception plus grande de sa puissance.

Ceux qui acceptent de telles idées semblent oublier que les pyramides d'Ancien Empire sont très nombreuses ; qu'elles s'étendent sur toute la lisière du plateau désertique, depuis le Caire jusqu'au Fayoum (fig. 277), et que leur énumération serait le catalogue presque complet des pharaons de la III[e] à la VI[e] dynastie. La pyramide est un monument normal. Chaque souverain qui montait sur le trône se préoccupait de faire préparer sa sépulture. Il pouvait mettre à contribution les ressources en hommes et en revenus, que la puissante administration de son empire contrôlait efficacement. On n'a pas construit une seule grande pyramide, anémiant par sa grandeur même les sources de la prospérité du pays ; on a bâti, pendant plusieurs siècles, de gigantesques édifices de pierre qui devraient nous avertir, par leur masse colossale même, du degré de prospérité de l'Égypte d'alors. La pyramide n'a certainement pas été, du



FIG. 279. (Phot. J. Capart.) Pyramide de Khéops, face nord.

temps où on l'édifiait, un monument monstrueux. Elle peut nous paraître telle aussi longtemps que nous n'avons pas compris ce qu'était l'Égypte memphite.

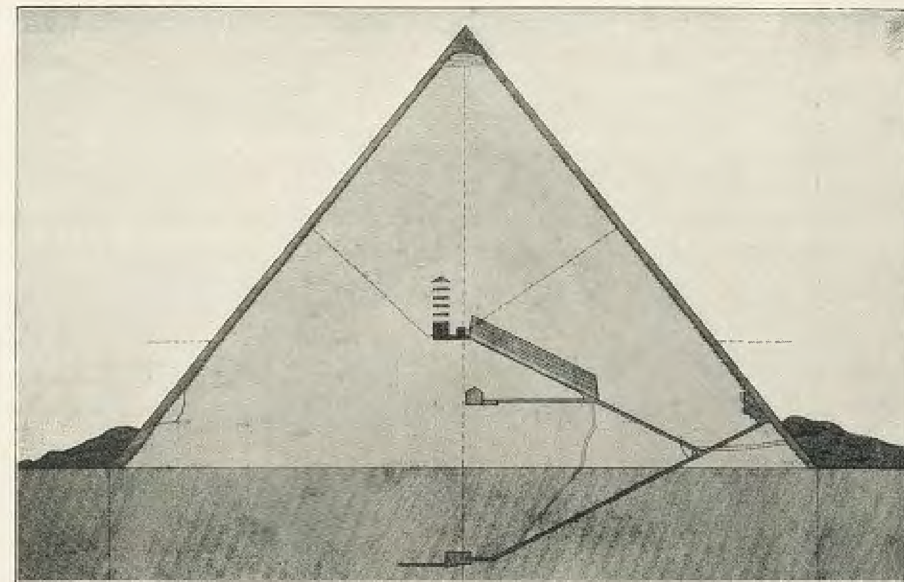


FIG. 280. (D'après Prisse d'Avennes.) Coupe de la grande pyramide.

Il faut avouer que ce n'est pas sans de grandes difficultés que nous pouvons concevoir les divers problèmes impliqués dans la construction de la pyramide. Celle-ci, en effet, n'est pas un tumulus gigantesque, un de ces amas de blocs que des barbares empilent sur la tombe de leurs chefs et dont les dimensions sont toujours rapidement limitées par la nature même des matériaux mis en œuvre. Tout, dans une pyramide, révèle la prévision, l'ordre et le calcul. Quelles qu'en aient été les dimensions, la pyramide a dû exister tout entière dans l'intelligence de l'architecte avant d'être exécutée dans la pierre (fig. 279).

Peut-on imaginer une histoire plus admirable que celle de la construction de la grande pyramide ? Il est bien certain que nous aurions peine à la raconter avec toute la précision de détails que réclamerait la curiosité des auditeurs. S'il était loisible à ceux-ci de poser des questions, il est sûr que, trop souvent, nous devrions répondre en faisant l'aveu de notre ignorance. Mais, d'autre part, les textes et les représentations figurées nous permettent de suggérer, avec quelque certitude, les grandes lignes de cette histoire.

Un jour que La Majesté du roi Khéops se trouvait dans son palais, le désir lui vint de se faire construire une pyramide et un temple dans la nécropole. Il s'adressa au chancelier royal qui était à son côté : « Convoque la cour, les grands, les chefs de l'armée, tous les chefs de travaux et les gardiens de la maison des livres. » On les amena devant Sa Majesté et ils s'étendirent dans la poussière, face contre terre, louant le dieu bon, les mains levées vers Sa Majesté dont ils exaltaient la magnificence. Le roi leur exprima ses désirs et demanda en même temps l'avis de ses conseillers. La première question à déterminer fut l'emplacement de la pyramide. Un des chefs de travaux avait remarqué dans une région de la montagne memphite, encore vierge de monuments royaux, un

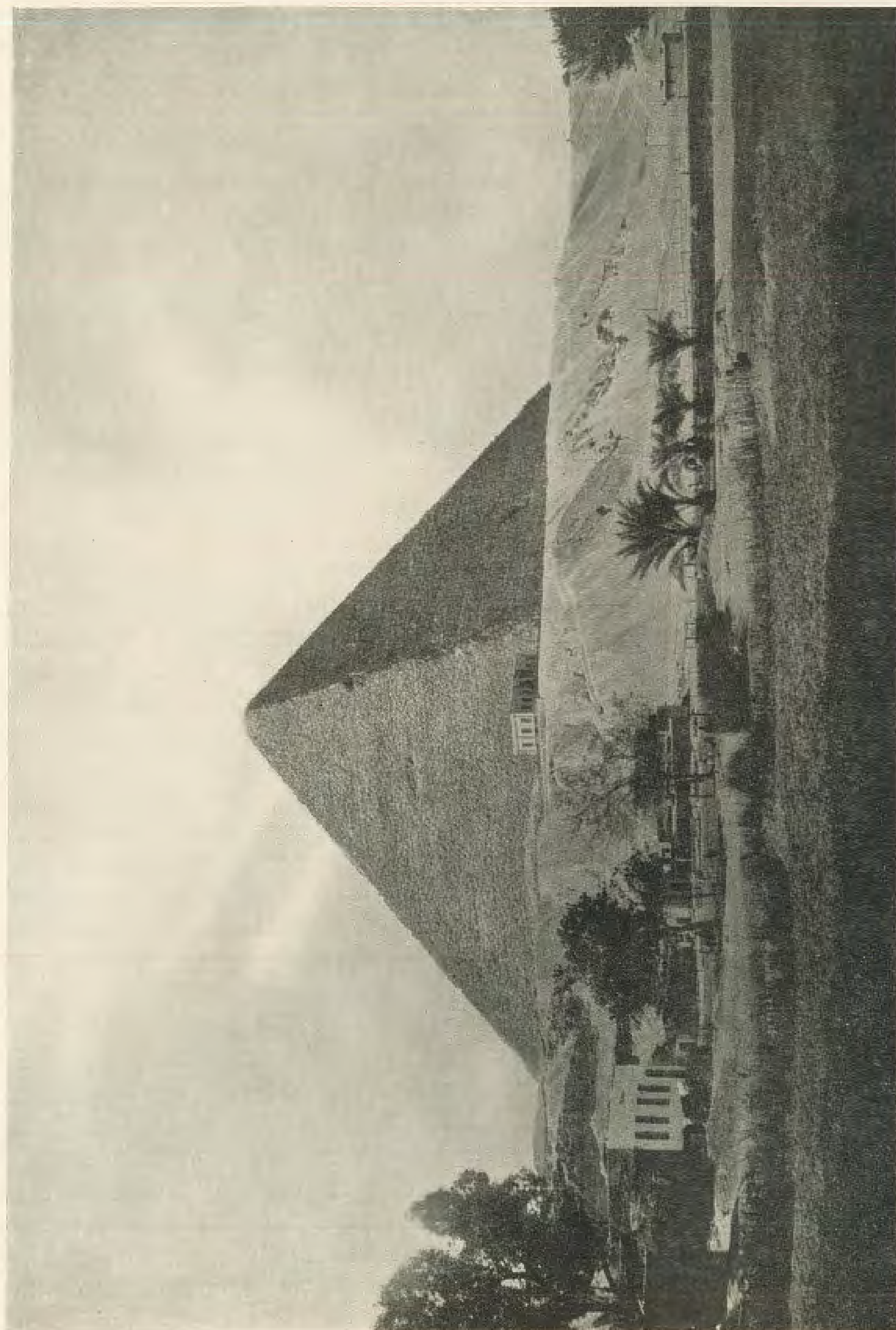


Fig. 281. (Phot. J. Capart.) PYRAMIDE DE KHÉOPS, ANGLE N.-E.



Fig. 282. (D'après R. Engelbach.) Carrières de granit.

plateau naturel bordé au nord et à l'est par des falaises et qu'il suffirait de régulariser pour que la pyramide se dressât comme sur un socle dominant la vallée fertile, terre des vivants (fig. 281).

Le roi Khéops se rendit en cortège solennel à l'endroit désigné et décida d'y élever sa sépulture. Ce que nous savons des rites nous permet de reconstituer quelques-unes des phases de la cérémonie au cours de laquelle le roi et les prêtres personnifiant des divinités, établissent le plan mystique de la pyramide et en fixent l'orientation. Malgré les soins apportés par les opérateurs, les mesures des quatre faces ne sont pas absolument identiques. Les déterminations précises, faites officiellement en 1925, ont donné les dimensions suivantes en mètres : face nord : 230,253 ; face sud : 230,454 ; face est : 230,391 ; face ouest : 230,357. La minutie de ces résultats n'a été possible qu'à la suite du déblaiement récent de la base de la pyramide. Les nombres présentent des différences de quelques pouces en plus ou en moins avec les mesures publiées par le professeur Flinders Petrie, en 1883, et qui ont servi de base à la plupart des théories mathématiques modernes sur la pyramide.

Dès que le roi a commandé le travail et qu'il a donné à l'architecte les pou-

voirs nécessaires pour mettre en action le machinisme formidable qui en assurera l'exécution, les forces s'organisent dans toute l'Égypte pour ce seul but.

Le bureau de l'architecte dresse les plans et calcule les quantités relatives des divers matériaux à mettre en œuvre. Si l'on peut trouver sur le plateau même de Guizeh un calcaire grossier qui suffira pour les parties intérieures, ce n'est que dans les carrières situées sur l'autre rive du Nil, dans la région de Tourah et de Massarah, que l'on exploite la belle pierre blanche qui servira pour les maçonneries soignées et surtout pour les dallages et les revêtements (fig. 6).

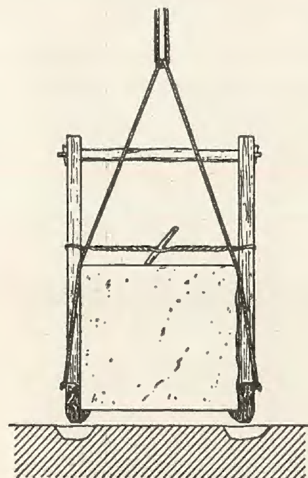


FIG. 283. Pince à blocs. (Reconstitut. de U. Hölscher.)

Au début, l'architecte avait prévu que la chambre funéraire serait creusée à 40 mètres de profondeur sous le niveau du sol (fig. 52). Un peu plus tard, il décida d'élargir sa conception du monument et de réserver une chambre dans l'épaisseur de la maçonnerie. Pour les couloirs d'accès, les murs et les plafonds de cette chambre, il fallut prévoir des blocs de dimensions considérables, afin d'assurer la résistance aux pressions prévues. Plus tard encore, par un nouvel agrandissement de la pyramide, l'architecte fut amené à recourir au granit.

Nous n'avons pas de relations contemporaines des expéditions envoyées aux carrières d'Assouan (fig. 139), mais nous pouvons en avoir une idée assez exacte par le récit que nous a fait le ministre Ouni, chargé de travaux du même genre sous le règne de Merenre. Nous apprenons ainsi que la flotte destinée à rapporter les blocs de pierre devait être accompagnée de bateaux de guerre pour protéger les travailleurs contre les attaques de tribus nubiennes. Parfois, il fallait construire sur place des bateaux ou des radeaux en bois d'acacia de Nubie. Le passage à travers les rapides de la cataracte n'était pas sans dangers. Les chefs d'expédition entreprenaient des travaux de nettoyage des chenaux encombrés par des blocs de pierre. Ouni se vante d'avoir réussi une mission de l'espèce et de l'avoir terminée heureusement dans l'espace d'une année.

Nous nous représentons mal par quelles manœuvres se faisait l'exploitation de la carrière même. Comment détachait-on des bancs des dalles longues de

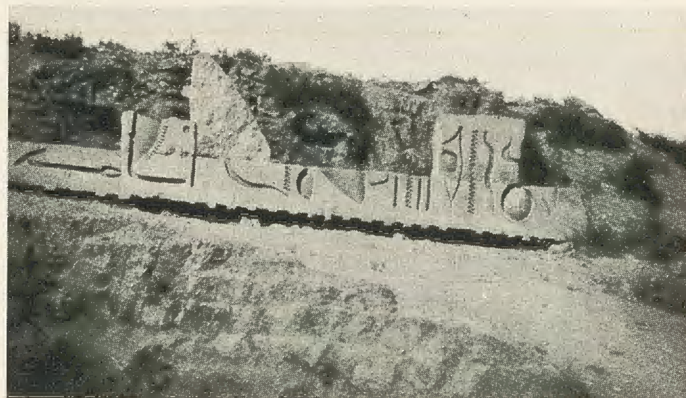


FIG. 284. (Phot. M. Werbrouck.)
Éclatement du granit par encoches.

5m64 qui devaient former le plafond de la chambre sépulcrale ? Les techniciens modernes qui ont étudié le problème suggèrent, faute de mieux, des procédés que l'on n'ose taxer d'invraisemblables mais qui n'apportent pas une réponse satisfaisante à notre curiosité. Il a fallu, naturellement, creuser dans le granit des rigoles d'une profondeur au moins égale à l'épaisseur du bloc à détacher (fig. 282). Les ouvriers se livraient, nous dit-on, à un véritable bombardement du granit au moyen de blocs roulés d'une dimension maniable. De la sorte, ils broyaient la surface et descendaient lentement jusqu'au point où ils pouvaient attaquer horizontalement le bloc dégagé sur ses quatre côtés, et l'arracher du rocher en faisant agir la puissance irrésistible de coins de bois engagés dans des encoches et gonflés sous l'action de l'humidité comme le firent encore les Arabes qui dépecèrent les obélisques de Karnak (fig. 284).

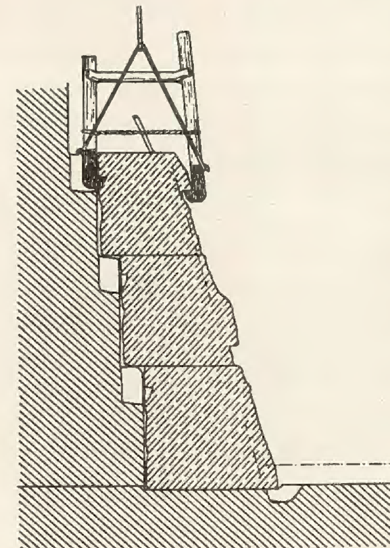


FIG. 285. Pince à blocs. (Reconstitution de U. Hölscher.)

Lorsqu'il s'agissait d'extraire du calcaire, le travail était plus aisé ; il se faisait néanmoins suivant des procédés analogues. A certains endroits, on arrachait les blocs de la surface même de la montagne ; à d'autres, on allait les chercher au cœur de celle-ci dans de véritables cavernes artificielles dont la voûte était soutenue de place en place par des piliers réservés.

Les blocs détachés, il ne restait plus qu'à les transporter à pied d'œuvre et à les disposer, chacun à leur place déterminée. Comment s'y prenait-on ? On les tirait à bras d'homme sur des espèces de traîneaux ; on les élevait au moyen de rampes, d'abord sur le plateau de la montagne, puis, d'étage en étage, sur les gradins formés par la construction, en s'aidant de certaines « machines en bois » dont l'historien grec, Hérodote, recueillait encore, sur les lèvres de ses drogmans, un souvenir, hélas peu précis (fig. 283 et 285).

Ceux qu'une telle explication générale ne réussit pas à satisfaire et qui commencent à raisonner pratiquement le problème s'aperçoivent bien vite que la théorie est plus facile que l'application. D'après Hérodote, il aurait fallu dix ans pour les travaux préliminaires, parmi lesquels il entend surtout la construction de la route, d'un kilomètre environ, depuis les bords du Nil jusqu'à la chaîne libyque (fig. 286). Pour la pyramide elle-même, on aurait peiné vingt ans, en y mettant cent mille hommes qui travaillaient seulement pendant les trois mois de l'inondation, car, dans ces mois-là, les cultivateurs n'étaient pas retenus par les travaux des champs.

La masse de pierre employée dans la construction est si énorme, que nous pouvons à peine nous représenter le mouvement de fourmilière de tous ces



FIG. 286. LA FALAISE DE GUIZEH ET LA RAMPE (D'après R. Lepsius.)

hommes s'affairant autour de l'édifice pour traîner, élever, placer chaque pierre à l'endroit voulu. On peut admettre en moyenne deux millions six cent mille blocs d'un mètre cube, pesant chacun environ 2.500 kilos. Si la construction a duré vingt ans, comme le dit Hérodote, et qu'on a travaillé seulement trois mois par an, cela implique le placement de près de quinze cents blocs par jour!

Un ingénieur allemand a calculé l'effort donné en admettant, l'une après l'autre, les diverses hypothèses faites sur les procédés d'élévation des blocs. Imaginons une rampe immense qui s'élève en même temps que la pyramide et sur laquelle des attelages d'une quarantaine d'hommes traînent les pierres à la hauteur nécessaire. M. Croon montre, par des formules indiscutables, qu'un tel procédé est irréalisable, l'érection de la rampe étant un travail encore plus gigantesque que la construction de la pyramide. On a supposé que, sur les gradins, on bâtissait provisoirement de petites rampes d'accès. En examinant de près le nombre possible de rampes à chaque étage, en calculant combien d'entre elles pouvaient servir à monter des blocs et combien d'entre elles devaient être réservées à la descente des traîneaux vides, en admettant de plus, invraisemblablement, que la journée de travail ait été de douze heures, on se heurte à une nouvelle impossibilité. En effet, il ne reste que trois minutes et demie pour le passage de chacun des trains de pierres sur chacune des rampes.

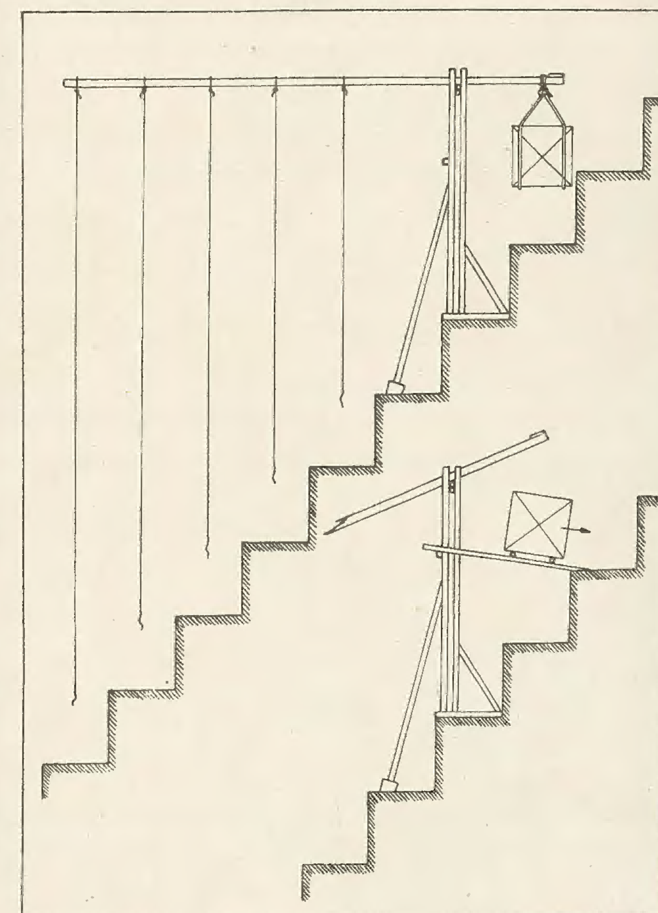


FIG. 287. (Reconstitution de L. Croon.) Les « engins de bois ».

Aucune solution n'est pratiquement possible si l'on n'accepte l'emploi de nombreuses batteries d'appareils en bois (fig. 287) disposées les uns au-dessus des autres, de gradins en gradins et qui élèvent les pierres par un procédé analogue à celui que les Égyptiens ont appliqué en tous temps pour leurs machines d'irrigation, appelées à présent des chadoufs (fig. 289).

Celui qui considère ces problèmes voit, dans la pyramide, le triomphe d'une organisation excellente, où la tâche de chacun est minutieusement déterminée à



FIG. 288. (Phot. B. van de Walle.) PYRAMIDE DE KHÉOPS. GRADINS DE LA FACE SUD



FIG. 289. (Phot. Ch. Mathien.) Chadouf.

l'avance. Sans cela, des escouades de milliers d'ouvriers se transforment en quelques instants en une tourbe indisciplinée dès que les ordres des chefs se mêlent et se contredisent. Les travailleurs sont comme une armée qui marche à la bataille en ordre parfait. Un rouage faussé et la troupe est livrée à une panique indescriptible. Nulle part il ne peut se produire d'arrêt imprévu. La carrière doit avoir débité ses blocs au moment où arrivent les bateaux. Au débarcadère doivent être rangés les traîneaux qui se mettent en marche régulièrement, sous peine d'être retardés en cours de route. Au pied de la pyramide, les accumulations de pierres ne tarderaient pas à former une barrière infranchissable. Les assises n'ayant pas toutes la même hauteur, les blocs qui arrivent, marqués à l'encre rouge (fig. 291), ne peuvent être employés au hasard, mais doivent être gardés en séries (fig. 288). Le matériel s'use, les hommes sont malades ou meurent. Il faut, de plus, veiller à leur logement, à leur habillement, à leur nourriture. C'est à ce dernier détail que pensaient les drogmans égyptiens qui prétendaient lire sur la pyramide, à l'intention des touristes grecs, le total

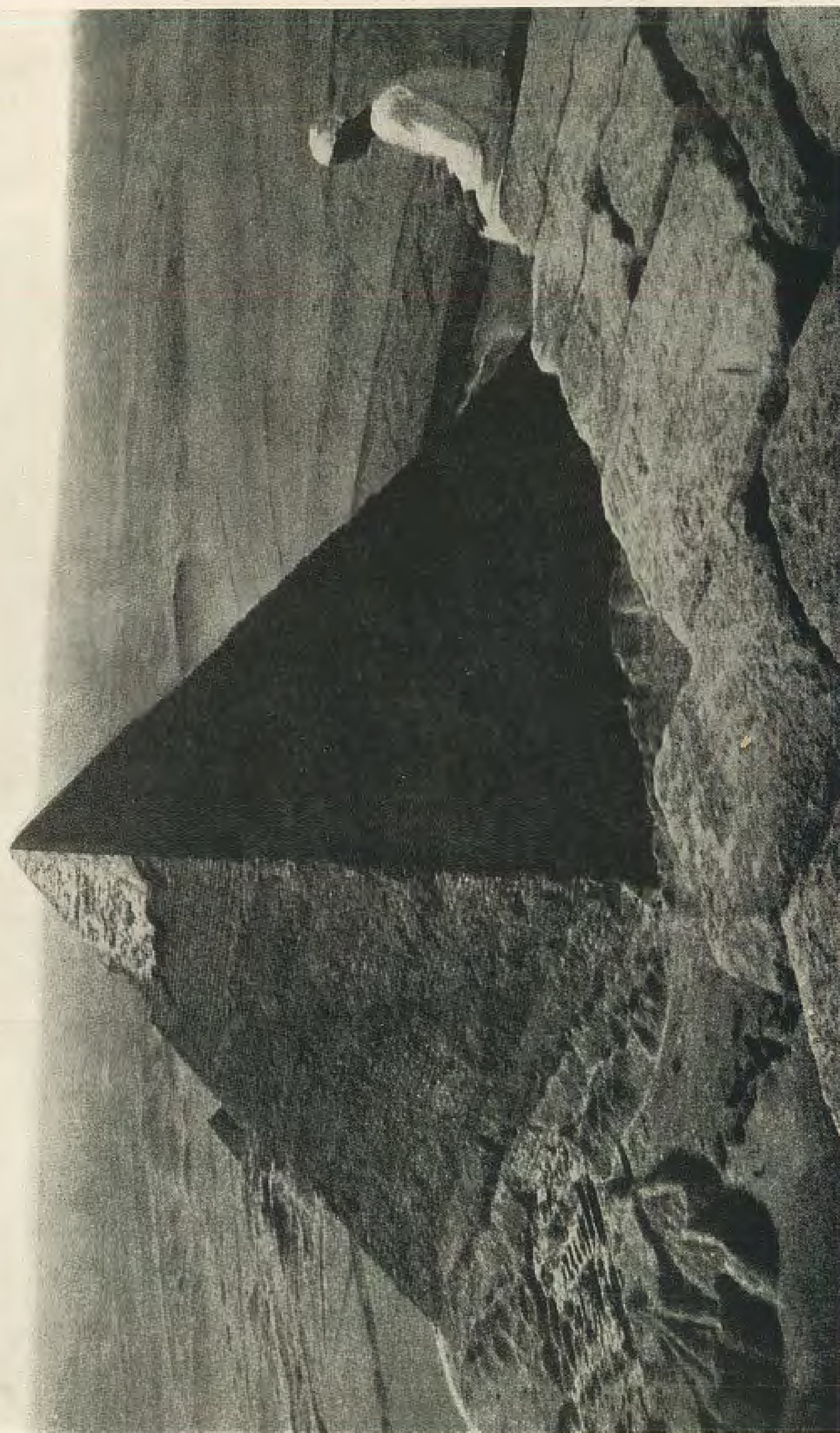


Fig. 290. (Phot. Donald McLeish.) LA PYRAMIDE ET LE TEMPLE DE KHEPHREN

des sommes dépensées en radis, en oignons et en aulx pour les ouvriers. Auprès du chantier se tenait aussi l'armée des scribes qui avaient pour mission de diriger, de contrôler toutes les opérations et d'en tenir un compte exact.

Que dire des conflits qui ne pouvaient manquer de se produire ? Un papyrus, de la VIe dynastie il est vrai, nous laisse entrevoir une des ombres au tableau de la belle organisation que nous venons de supposer. Un chef des soldats est aux carrières de Tourah (fig. 292) avec son bataillon, chargé sans doute de surveiller l'extraction des pierres pour une pyramide royale. Il est zélé et souffre de tout ce qui met obstacle au bon rendement des travailleurs. Et voilà qu'il reçoit un ordre émanant du bureau de la plus haute autorité, du juge suprême et vizir, lui ordonnant de revenir à la capitale pour ce que nous appellerions une revue des équipements. Il écrit pour se plaindre. Récemment, il a passé six jours à la ville et on a négligé de pourvoir ses hommes de nouveaux vêtements. Pourquoi ne pas les lui faire parvenir par le prochain chaland qui viendra prendre un chargement de pierres ? Nous n'avons que sa plainte et nous ne pouvons deviner si le bon sens du subalterne a eu raison du décret intempestif des bureaux.

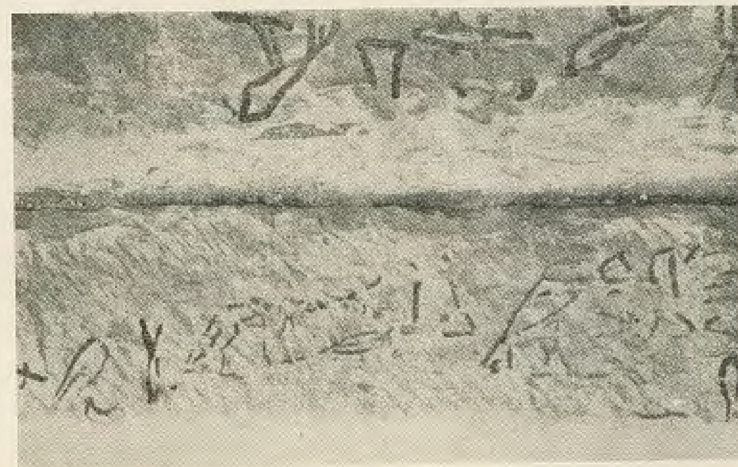


Fig. 291. (D'après H. Junker.) Marques de carriers.

En dépit de la complexité d'une telle organisation, l'architecte ose même un remaniement du plan intérieur. Agrandir la pyramide ne soulevait pas de difficultés. On la bâtissait par massifs s'appuyant les uns sur les autres et, presque jusqu'au dernier moment, on pouvait, en même temps qu'on l'élevait, la revêtir de manteaux s'éloignant de plus en plus de l'axe central. Au contraire, toute modification aux appartements entraînait des problèmes qui semblent insolubles, à moins d'admettre que les constructeurs laissaient, presque jusqu'à la fin des travaux, une large brèche ouverte à travers la maçonnerie, sur la face nord, où débouchaient les couloirs d'accès.

On serait tenté de dire qu'un tel travail confond l'imagination. Il faut croire cependant qu'il restait dans la limite des possibilités normales, car nous avons vu des rois, non contents d'une seule sépulture, ordonner la construction, simultanée ou successive, de deux tombes gigantesques. Djeser avait un immense mastaba dans la région d'Abydos (fig. 133) et une pyramide à Saqqarah (fig. 82), avec ses magnifiques temples funéraires. L'effort fut répété par Snefrou qui



FIG. 292. (D'après R. Lepsius.) Carrières de Tourah.

possédait la pyramide de Meidoum (fig. 26) et celle de Dahchour nord (fig. 37), toutes deux de dimensions colossales. Ces travaux, loin d'épuiser les ressources de l'Égypte, ne firent que préparer les voies à la construction de la grande pyramide de Khéops. Si la pyramide sud de Dahchour (fig. 33) n'est pas celle de Houni, on sera tenté d'y reconnaître une seconde pyramide de Khéops.

On aime à imaginer le roi s'intéressant au progrès de son œuvre, allant de temps à autre visiter le chantier. Il s'y fait accompagner par les infants royaux : c'est l'occasion longtemps attendue par l'architecte pour recueillir les éloges de son maître. Sous le règne de Neferirkere de la Ve dynastie, tandis que Sa Majesté félicitait l'architecte Oushptah, ce dernier, sous le coup de l'émotion, défaillit soudain, à la grande terreur de tous les personnages présents. Le roi le fit transporter à la cour, appela ses magiciens et ses médecins qui vinrent avec leurs caisses de livres. Tout fut inutile et Pharaon, plein de tristesse pour la mort de son fidèle serviteur, se chargea de tous les frais de ses funérailles et lui fit construire un magnifique tombeau dans la nécropole. Les inscriptions de ce dernier nous ont transmis tous les détails de cette histoire.

Nous connaissons bien peu de détails sur la vie de ces grands architectes. L'un d'entre eux était contemporain de Pépi Ier. Les inscriptions découvertes dans sa tombe de Guizeh n'ont malheureusement pas encore été publiés. Voici quelques passages d'un des textes parmi ceux que possède le musée de Boston :

« L'ami unique et charpentier royal, Ptah-Mery-ankh, Mery Ra dit : J'étais le serviteur de mon maître Pépi Ier. Sa Majesté m'envoya pour diriger les travaux... et je le fis à la satisfaction de Sa Majesté dans le Nord et dans le Sud. Alors, Sa Majesté m'envoya pour diriger la construction de... dans le Delta, complément du palais de Khabity qui est devant l'Horus du Sud dans la pyramide de Men-Nefer-Pepi. Il fut terminé. Or, il y avait des maisons là qui étaient construites en bois équarri dans le pays du nord. Elles furent achevées et Sa Majesté m'en loua plus que pour le complément du palais. Sa Majesté m'accorda « l'or de vie » (une décoration), de la bière, du pain, des gâteaux (ce qui équivaut à une somme d'argent) en très grande quantité. Sa Majesté voulut que les fonctionnaires de la cour portent les présents jusqu'à l'entrée du palais, tant était grande l'estime qu'Elle avait pour moi plus que pour aucun autre charpentier royal que Sa Majesté avait chargé avec moi des travaux complémentaires au palais.

» Alors Sa Majesté m'envoya au lac de Khabity qu'Elle était en train de faire creuser et j'exécutai des canaux permettant d'aller en bateau jusqu'au palais. Et Sa Majesté m'en loua tant qu'Elle me donna « l'or de vie », de la bière, du pain, des gâteaux. Sa Majesté m'envoya pour creuser le lac d'Hathor de Cusae (capitale du XIVe nome de Haute-Égypte)... Quand je revins à la cour, Sa Majesté m'en loua grandement et me donna « l'or de vie », de la bière, du pain, des gâteaux. »

Dans l'autre inscription, qui est au Caire, il est question de grands travaux qui prirent six années et se firent à Héliopolis. Le même architecte a laissé sur les rochers du Ouady Magharah, au Sinaï, un témoignage de la mission qu'il accomplit sur l'ordre de son maître Pépi Ier.

En examinant la construction de la pyramide, nous n'avons considéré que le tombeau proprement dit. Cependant, nous avons appris, en visitant les né-

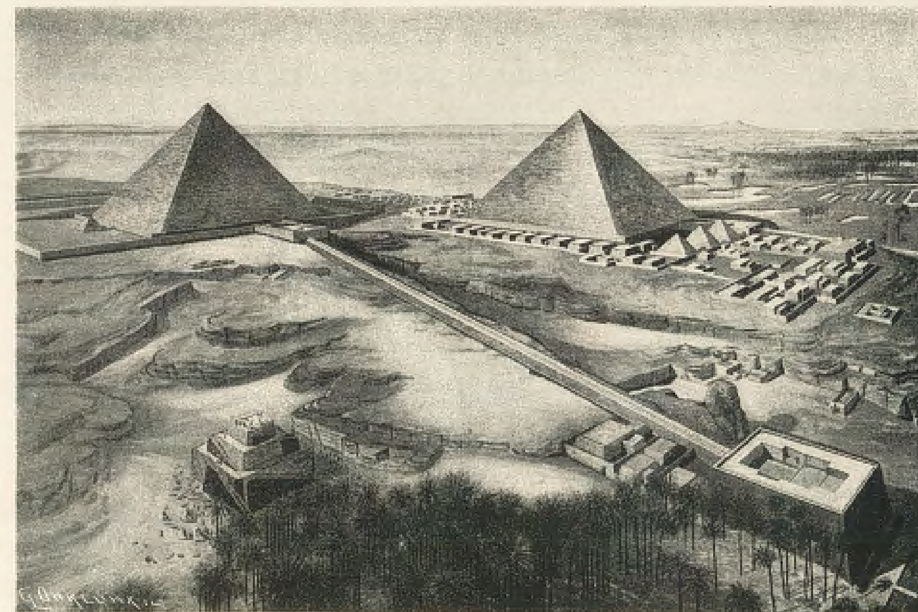


FIG. 293. (Reconstitution de U. Hölscher.) La nécropole royale.

cropoles, que la sépulture royale comprenait deux parties : la pyramide et le temple (fig. 290). C'est dans ce dernier que les architectes trouvaient surtout l'occasion de montrer leur habileté et leurs ressources. C'est là qu'ils avaient à résoudre les nombreux problèmes soulevés par la traduction, en matériaux durables, des formes et des proportions de la construction en matériaux moins résistants. La cour intérieure du temple de Sahoure, telle que les modernes ont pu la reconstituer en dessin, peut passer pour une des plus remarquables créations de l'architecture antique (fig. 71). Nous avons dit que les murs des temples étaient couverts de fins bas-reliefs peints, d'une exécution délicate. Borchardt a calculé qu'il y en avait dix mille mètres carrés dans le seul temple du roi Sahoure. Le sanctuaire où se développaient de pareilles surfaces était donc en proportion de la pyramide immense et chacune des parties se trouvait ainsi parfaitement à l'échelle dans un ensemble harmonieusement établi.

Pour faire le tableau complet de la sépulture royale, sans parler ici des tombeaux des grands réunis autour de leur souverain (fig. 293), il faudrait encore considérer la ville qui se formait à proximité de la pyramide et dans laquelle vivaient les familles des prêtres attachés à son culte. L'organisation des sacrifices se faisait par des chartes de fondation ; celles-ci prélevaient les ressources nécessaires sur les revenus de l'État et dispensaient les bénéficiaires des corvées et des taxes, comme nous avons eu l'occasion de le dire précédemment. C'est ainsi qu'à chaque règne de l'Ancien Empire se renouvelait le prodige, devenu normal, de l'érection du monument funéraire et, pendant dix siècles, c'est-à-dire pendant une période aussi longue que celle qui s'est écoulée depuis Charlemagne jusqu'à nos jours, l'Égypte bâtissait régulièrement des pyramides pour ses grands pharaons.



CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

LA VILLE DES MORTS



Peu de personnes visitant le plateau de Guizeh songent à escalader les premières assises de la grande pyramide. La montée se fait d'ordinaire à l'angle nord-est ; cependant, en prenant vers l'ouest, on découvrirait un paysage unique au monde. Il suffit de s'élever de quelques mètres pour embrasser d'un seul coup d'œil la plus étrange ville des morts qu'il soit possible d'imaginer (fig. 294). Les grandes tombes de pierre, dépouillées pour la plupart de leurs dalles de revêtement, ont conservé néanmoins leur forme intacte. Ces banquettes en maçonnerie aux murs légèrement inclinés, se disposent avec une régularité parfaite en se développant vers l'ouest, depuis la pyramide de Khéops, par devant celle de Khéphren, presque jusqu'à l'horizon. Les tombeaux sont rangés en bon ordre le long d'avenues et de rues qui rappellent le plan des villes les plus modernes. Là où la régularité disparaît, c'est que, au cours des âges, des sépultures nouvelles sont venues s'intercaler entre les anciennes, car l'espace sur le plateau devenait de plus en plus restreint. Enfin, des tombes modestes, en briques crues, se sont effondrées et leurs ruines, souvent confuses, déparent la rectitude de l'ensemble.

La première impression que donne la région des morts est celle d'une cité sur laquelle un cataclysme s'est abattu et que ses habitants ont désertée. Dans l'antiquité, c'était une vraie ville, somnolant presque toute l'année mais qui se réveillait d'une animation éphémère, à chacune des fêtes des morts. Comme le font encore les habitants de l'Égypte moderne, à certains jours, les familles entières se transportaient à la nécropole ; elles allaient retrouver les morts pour qui l'on prie et que l'on invite à participer à des agapes accompagnées souvent de divertissements profanes.

En dehors de ces rares moments, la nécropole est muette. Les seuls habitants sont peut-être les portiers qui, chargés de veiller sur l'un ou l'autre tombeau d'une famille puissante, se sont habitués à vivre sans terreur au milieu de la vaste population d'âmes dont on redoute la puissance et qui se tient fixée dans les demeures d'éternité.

C'est nous qui appelons ces monuments des tombeaux. Les textes leur donnent leur véritable nom de maison éternelle. Ceux qui ont passé le seuil du monde de l'Occident désirent trouver dans leur condition nouvelle tous les avantages d'une existence au moins égale à celle dont ils ont joui sur la terre des vivants. La tombe ne remplit son office que si elle offre à l'âme un abri permanent où se trouvent réunies toutes ces choses dont les humains ne peuvent



Fig. 294. (Phot. H. Junker.) NÉCROPOLE DE KHÉOPS, QUARTIER OUEST

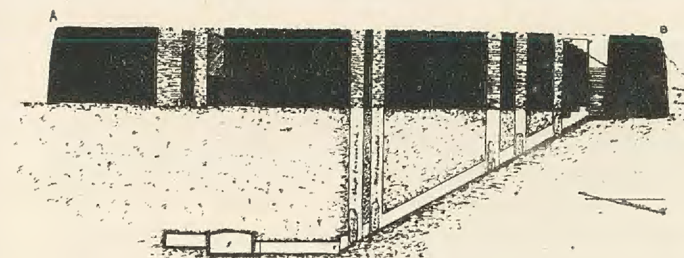


Fig. 295. (D'après J. Garstang.) Coupe du mastaba de Djeser.

se passer et que les Égyptiens avaient trouvé le moyen d'emporter avec eux dans l'éternité bienheureuse. C'est pourquoi nous devons considérer le mastaba comme une véritable maison.

D'où vient ce nom de mastaba ? Le mot est arabe et il sert à désigner la banquette, le plus souvent en briques, qui se trouve près de l'entrée des maisons ou dans une pièce servant aux réceptions. Les indigènes, prompts à saisir les analogies, ont baptisé de la sorte les tombes antiques présentant la silhouette générale d'une banquette. C'est Mariette, sans doute, qui surprit l'appellation sur les lèvres de ses ouvriers ; il la trouva commode pour désigner ce type de monuments, nouveau dans l'archéologie. Le terme fut généralement accepté et, depuis le transport des mastabas dans les grands musées d'Europe et d'Amérique, le mot est entré dans l'usage courant de toutes les langues.

Cependant, les égyptologues n'ont pas encore pu découvrir d'une manière nette les origines du mastaba. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que la sépulture offrant l'aspect d'une large banquette a été d'abord réservée au roi. Nous avons parlé déjà du vaste tombeau de Négadah, du commencement de la première dynastie (fig. 112). Nous ne pouvons faire ici l'étude de toutes les particularités qu'il présente. Contentons-nous de dire qu'il montrait d'abord, sur ses parois extérieures, le curieux dispositif de niches et de pilastres, rencontré au temple de Djeser (fig. 93). Cette décoration avait été intentionnellement masquée par une maçonnerie ne présentant plus que les surfaces unies de grandes murailles aux parois légèrement inclinées. La tombe est conçue avant tout comme une enceinte de briques, une forteresse, au centre de laquelle la sépulture royale est enfermée, à l'abri



Fig. 296. (D'après R. Delbrück.) Shepseskaf.

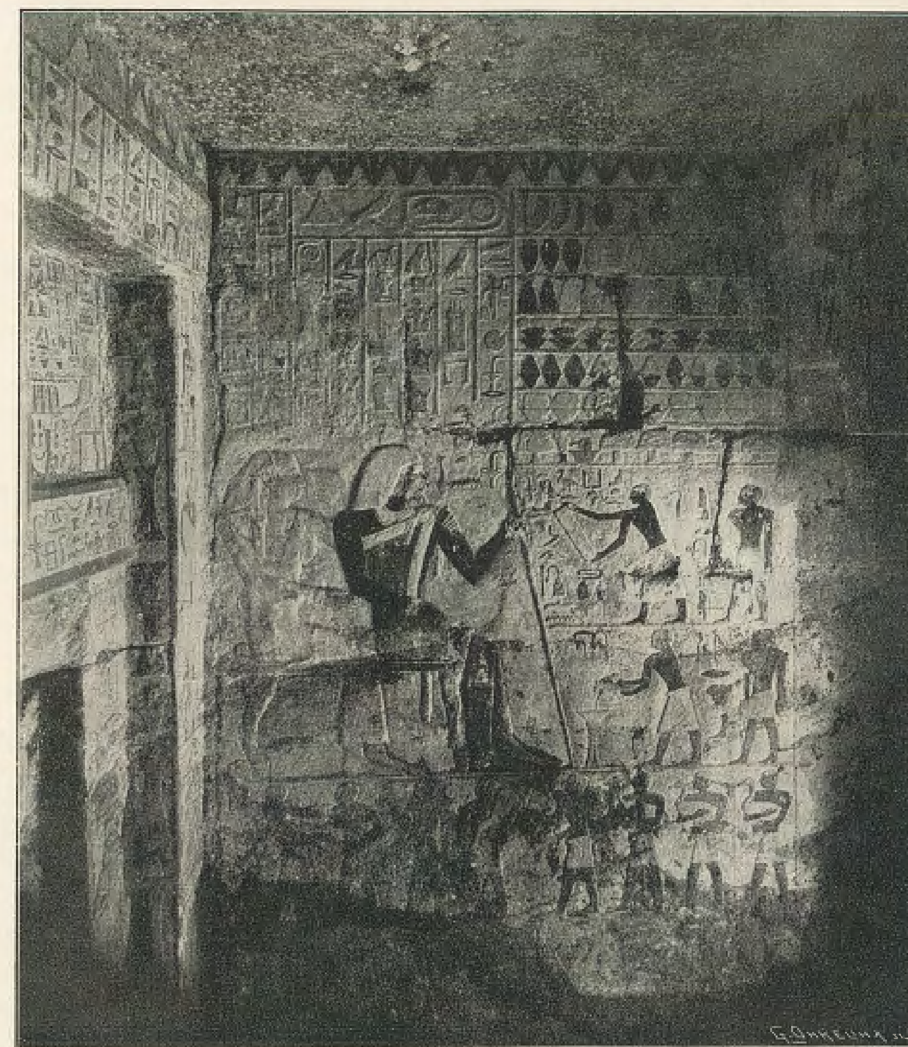

FIG. 297. (D'après G. Roeder.) Rangée de mastabas.

de toutes les attaques. Ce ne peut être qu'un symbole. La construction extérieure copie, en briques, le grand édifice en charpente et en riches tentures, si étroitement uni dans les représentations et dans les textes à la personne royale, qu'on l'a considéré longtemps comme l'image du palais (fig. 122). Peut-être vaut-il mieux chercher à l'identifier à une sorte de salle de trône. A Négadah, la chambre destinée à renfermer le corps du roi est bâtie au-dessus du sol ; elle est flanquée, à droite et à gauche, de magasins destinés aux offrandes. Ce massif interne a été rattaché après coup à l'enceinte par de petits murs de refend et le tout a été recouvert d'une immense toiture en bois dont les fouilleurs ont retrouvé les restes calcinés.

Les mastabas royaux de Djeser (fig. 112) et de Sa Nekht, de la IIIe dynastie, à Beit Khallaf, ont la chambre funéraire et les nombreux magasins creusés profondément sous le sol (fig. 295). On y accède par des couloirs et des escaliers débouchant à la plate-forme supérieure à travers un grand massif. Cette forme évoluée ne doit pas nous induire en erreur sur la conception originaire dont le monument de Négadah nous offre le type classique.


FIG. 298. (Phot. S. M. la Reine Élisabeth.) Mastaba de Nensedjerka.

Le mastaba est encore, à cette époque, une sépulture essentiellement royale. Lorsqu'on commencera, dès le cours de la IIIe dynastie, à concéder le privilège d'une sépulture de ce type, ce sera pour des membres de la famille royale,


FIG. 299. (Phot. H. Junker.) Chapelle du mastaba de Nesoutnefer.

ou pour des fonctionnaires du grade le plus élevé. On continuera à donner aux murs extérieurs, parfois à la face est seulement, l'aspect caractéristique du tombeau royal de Négadah.

Toute concession entraîne une faute de logique. Si l'édifice n'est plus réservé à un pharaon, sa forme extérieure devra être modifiée. Mais si on la modifie, le privilège concédé perdra de sa force et le mort ne trouvera plus dans sa tombe la satisfaction qu'on avait voulu lui accorder. L'Égyptien, dès qu'il s'écarte de la rigueur des prescriptions, n'hésite pas à pousser jusqu'au bout toutes les conséquences de son acte. C'est ainsi qu'il finira par mettre, dans les frises d'objets peints sur les parois des cercueils de la fin de l'Ancien Empire, les vêtements, les attributs, les sceptres et les couronnes royales, mis à la disposition de fonctionnaires subalternes ensevelis dans les nécropoles provinciales.

Dès qu'on se mit à construire des mastabas pour des particuliers l'usage s'en perdit pour les rois. Seul, Shepseskaf (fig. 296), de la IVe dynastie, abandonna la forme de la pyramide, comme nous l'avons vu en visitant le Mastabat Faraon, de Saqqarah (fig. 109). Certains affirment que ce monument est la reproduction, à grande échelle, d'un sarcophage ; mais ne serait-il pas au moins aussi logique de prétendre que les sarcophages que l'on propose en



Fig. 300. (Phot. H. Junker.) Mastaba de Nensedjerka.

comparaison, ne sont autre chose que la réduction de la tombe elle-même ?

Tandis que les mastabas se multiplient, groupés en quartiers autour des pyramides royales (fig. 297), on s'avise de bonne heure des facilités qu'offre la falaise désertique pour y creuser des tombes (fig. 58). Celles-ci reproduisent parfois, soit en façade, soit au mur principal de la chambre de culte, la forme traditionnelle des niches et des pilastres.

De toutes manières, que la sépulture soit construite en surface ou creusée au flanc du rocher, elle prend bien vite l'aspect d'une habitation. Il n'est pas nécessaire que nous cherchions à retracer ici les diverses étapes d'une évolution architecturale, au cours de laquelle les appartements réservés au culte et qui s'appuyaient d'abord au grand massif extérieur ont fini par être, en majeure partie, aménagés à l'intérieur de ce dernier. Les fouilles exécutées sur le plateau de Guizeh, principalement par Reisner et Junker, pendant les vingt-cinq dernières années, ont apporté de nombreux matériaux pour cette étude et il sera sage d'attendre qu'ils aient été publiés avant d'écrire une histoire du mastaba.

Souvent, la porte franchie, on entre dans une chambre unique, de dimensions restreintes ; ce n'est parfois qu'un étroit couloir aux murs gravés et peints (fig. 299). D'autres fois, on se trouve en présence de développements architecturaux plus ou moins considérables.

Chez la princesse Nensedjerka (fig. 298), la chapelle proprement dite est complétée par une cour minuscule et un portique en miniature. La cour est fermée par un mur légèrement incliné que couronne une pierre arrondie. La porte y fait une coupure nette, sans ornement. Du côté opposé, s'ouvre, sous le portique aux deux piliers rectangulaires, l'entrée de la chapelle (fig. 300). Celle-ci ne comprend qu'une chambre exiguë, éclairée par une fenêtre ouverte à la partie supérieure d'un des murs. L'ensemble réunit déjà les éléments constitutifs des temples divins d'époque postérieure.

Au contraire, chez la princesse Meresankh, petite-fille de Khéops, la chapelle creusée sous un mastaba se développe largement derrière une façade toute simple. Le plafond est soutenu par des piliers séparant de la salle principale une série de réduits formant chacun un sanctuaire particulier (fig. 323).

Les grands mastabas de la Ve et de la VIe dynastie nous montrent des plans plus compliqués encore. Chez Ti, à Saqqarah, l'entrée est sous un portique (fig. 301) qui mène à une cour spacieuse entourée d'une galerie à piliers rectangulaires. Il y a là, sans doute, une copie de la disposition que nous avons rencontrée aux temples des pyramides. Au fond de la cour, un long couloir (fig. 303) mène à la chapelle proprement dite dont le plafond est supporté par des piliers de calcaire peint imitant le granit rouge (fig. 302). Sur le côté droit s'ouvre une chambre de proportions modestes qui a, sans doute, rempli le rôle de magasin à provisions.

Mera, lui, possède dans la même nécropole une maison à plusieurs appartements. Sur un vestibule d'entrée s'ouvrent, en effet, deux portes principales. L'une conduit, à gauche, à la demeure de la femme de Mera, qui était princesse royale ; l'autre, à droite, mène à une série nombreuse de pièces aux dimensions



Fig. 301. (Phot. Daumas.) Portique du mastaba de Ti.



(Phot. Daumas.) Fig. 302.

LA CHAPELLE DU TOMBEAU DE TI

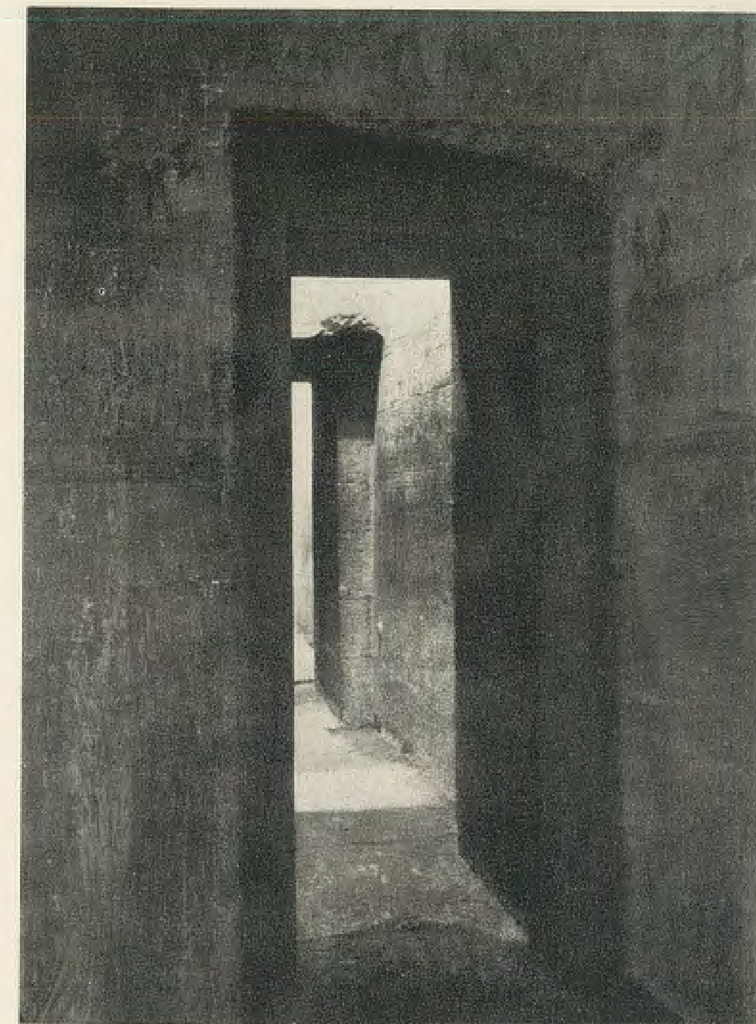


Fig. 303. (Phot. Daumas.) Dans le mastaba de Ti.

diverses : c'est la maison de Mera, et l'on peut, sans trop de difficultés, identifier la chambre à coucher, la salle de réception (fig. 304) et les magasins. Dans un angle s'ouvre une porte qui mène à plusieurs salles ; celles-ci constituent l'appartement réservé au fils de Mera (fig. 306).

Au mastaba de Seshem-Nefer, de la VI[e] dynastie, au sud de la pyramide de Khéops, un portique monumental montre pour la première fois des statues représentant le défunt, statues disposées à droite et à gauche de l'entrée de la cour.

Sur les murs des chapelles se déroulent de nombreuses scènes gravées et peintes. Les figures du mort accompagné des membres de sa famille y sont aisément reconnaissables. Devant elles se développent des tableaux variés que nous examinerons à loisir. Partout apparaissent des files de serviteurs, hommes et femmes, chargés de provisions destinées à la table d'offrandes. Tous se dirigent vers un même point du tombeau, vers ce qu'on appelle improprement la stèle ou fausse-porte.

Il n'est pas sans danger de transporter un terme archéologique d'une civilisation à une autre. La stèle, dans l'archéologie grecque, est la pierre levée sur le tombeau, étymologiquement une colonne, et qui porte, gravé, le nom du mort. C'est le signe extérieur de la sépulture, c'est l'endroit aussi où se réunissent les parents et les amis pour évoquer le souvenir du disparu et sacrifier à ses mânes. Ce n'est que dans ce sens que l'on aurait pu donner à un élément du tombeau égyptien le nom de stèle. Cette confusion est d'autant plus regrettable qu'il existe, d'autre part, dans l'archéologie égyptienne, des pierres qui sont de véritables stèles (fig. 122).



(Phot. J. Capart.) Fig. 304.

LE HALL DE LA TOMBE DE MEREROUKA

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME. LA VILLE DES MORTS

Dans les mastabas, l'endroit du culte est le plus souvent marqué par une sorte de niche. On peut y retrouver la forme d'une façade dont la porte, encadrée de panneaux, est surmontée d'un tambour cylindrique. Parfois, on a tracé la ligne de séparation des deux battants et dessiné les petites clavettes de bois servant à la fermeture. C'est donc, avant tout, la porte qui frappe les regards, et l'on n'a pas manqué de l'interpréter comme le seuil mystérieux qui sépare le monde des vivants de celui des morts. Seul, le défunt, qui s'est en quelque sorte dématérialisé, pourrait franchir cette porte d'éternité. Si on l'appelle souvent une fausse porte, c'est qu'elle est impraticable pour les simples mortels. Cette explication une fois suggérée, a été généralement admise et il sera sans doute bien difficile de la bannir des manuels d'archéologie. Deux textes seulement, chez Ti et chez Kagemni, à Saqqarah, désignent cette porte d'une manière parfaitement claire et l'appellent le *temple* du défunt.

De fait, ce que nous avons là est vraiment la représentation de la façade du tabernacle où résidait l'esprit du mort, tabernacle dont les formes copient souvent, d'une manière précise, les édicules divins tels que les hiéroglyphes les dessinent. Le mort est un dieu dont la chapelle est le temple, où les sacrifices se font par des prêtres organisés en groupes comme dans les grands sanctuaires des dieux. Cette assimilation du mort au dieu nous est connue déjà par les inscriptions des pyramides qui nous ont appris comment le pharaon, parvenu



Fig. 305. (D'après N. de G. Davies.) Stèle décorée.



(Phot. J. Capart.) FIG. 306.

ENFILADE D'APPARTEMENTS

au ciel, réussissait à se substituer à la divinité même. Nous avons dit, d'autre part, que les rites du mastaba étaient primitivement des rites royaux. Les grands de Memphis subissaient à la mort une double transformation. Celle-ci évoluait, à plusieurs siècles d'intervalle, en suivant les étapes des cérémonies réservées aux pharaons. Ils devenaient, dans l'ordre spirituel, d'abord des rois, ensuite des dieux.

La promotion royale des grands trouve son reflet dans la répétition de ce qu'on a appelé des stèles. En effet, deux niches s'ouvrent souvent au mur est de la chapelle ; l'une, celle du nord, symbolise la royauté de Basse-Égypte et l'autre, celle du sud, la royauté de Haute-Égypte. Chez Ptahhotep — l'exemple est jusqu'à présent unique — les deux niches, aux extrémités d'un même mur, sont de type différent. L'une reproduit l'édifice royal (fig. 305), l'autre, le tabernacle divin (fig. 309). Il nous paraît impossible de donner une raison valable à cette diversité d'aspect de « stèles » juxtaposées, en dehors de l'explication qui vient d'être suggérée.

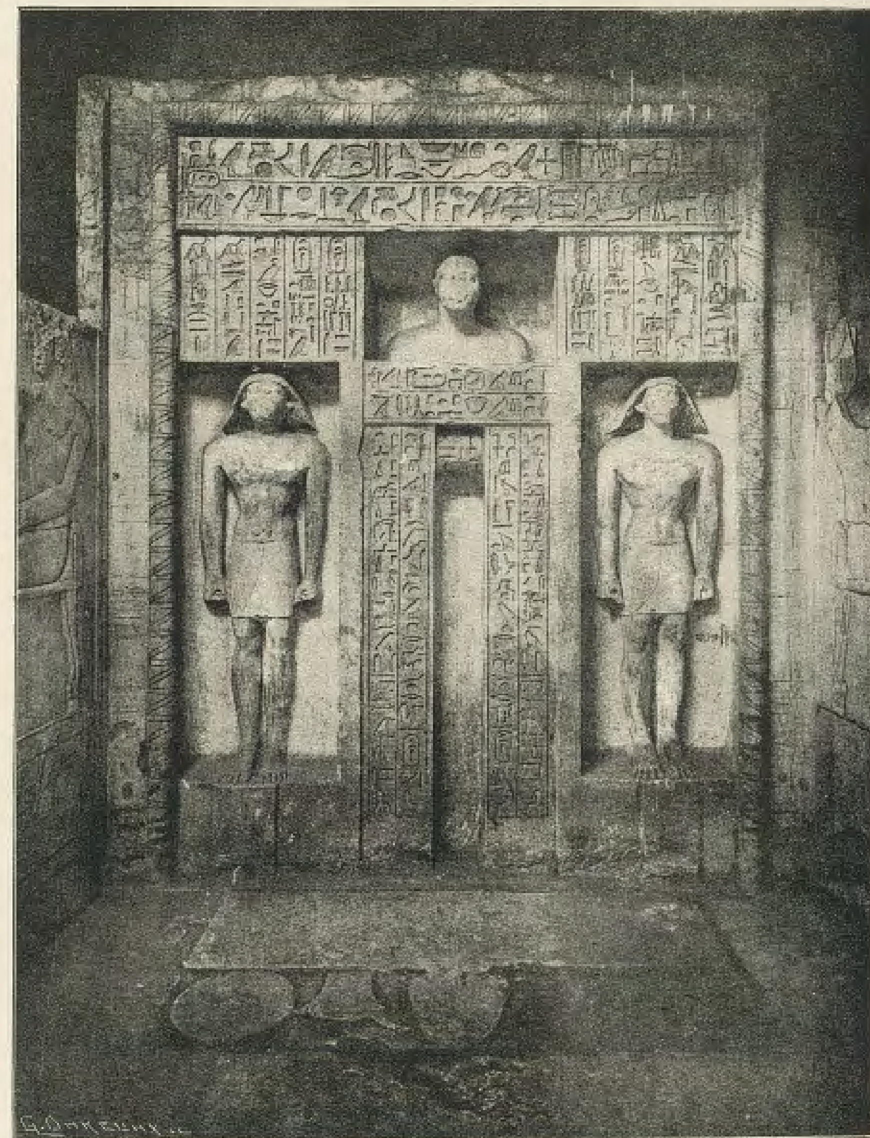
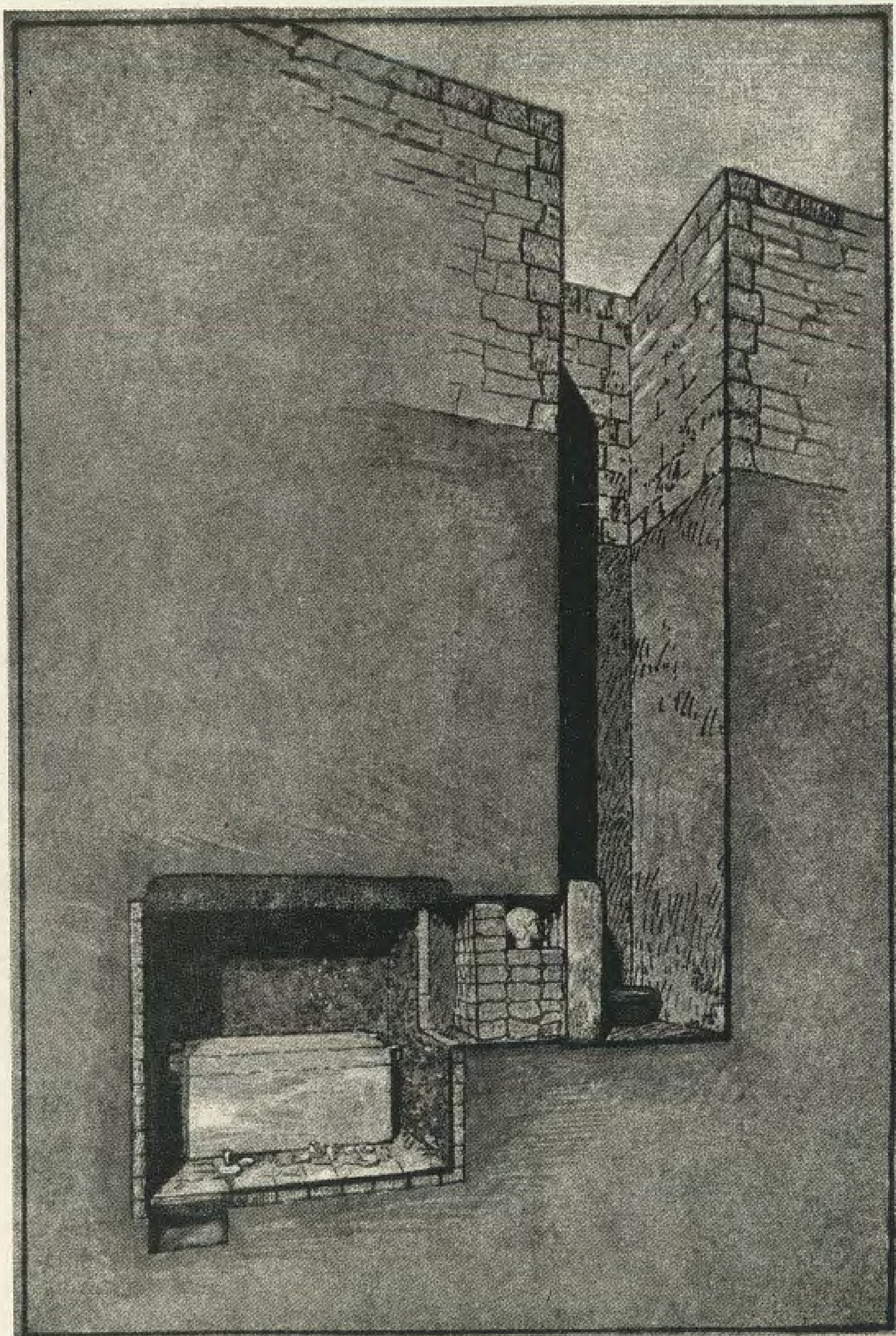


FIG. 307. (Phot. Ch. Mathien.) Stèle de Nefer Seshem Ptah.

Une fois seulement, dans la tombe de Nefer Seshem Ptah, de la VIe dynastie, la stèle présente une curieuse combinaison de la niche, de statues en saillie sur le mur et même d'un buste surmontant la porte simulée (fig. 307).



(D'après H. Junker.) Fig. 308.

COUPE D'UN MASTABA

Dans l'épaisseur de la maçonnerie, il existe, en divers endroits, des réduits, entièrement isolés ou réunis aux chambres par d'étroites rainures. C'est ce que les Arabes ont appelé des « serdab », ou corridors (fig. 311 et 326). Nous nous en occuperons dans le chapitre des « Statues vivantes ».

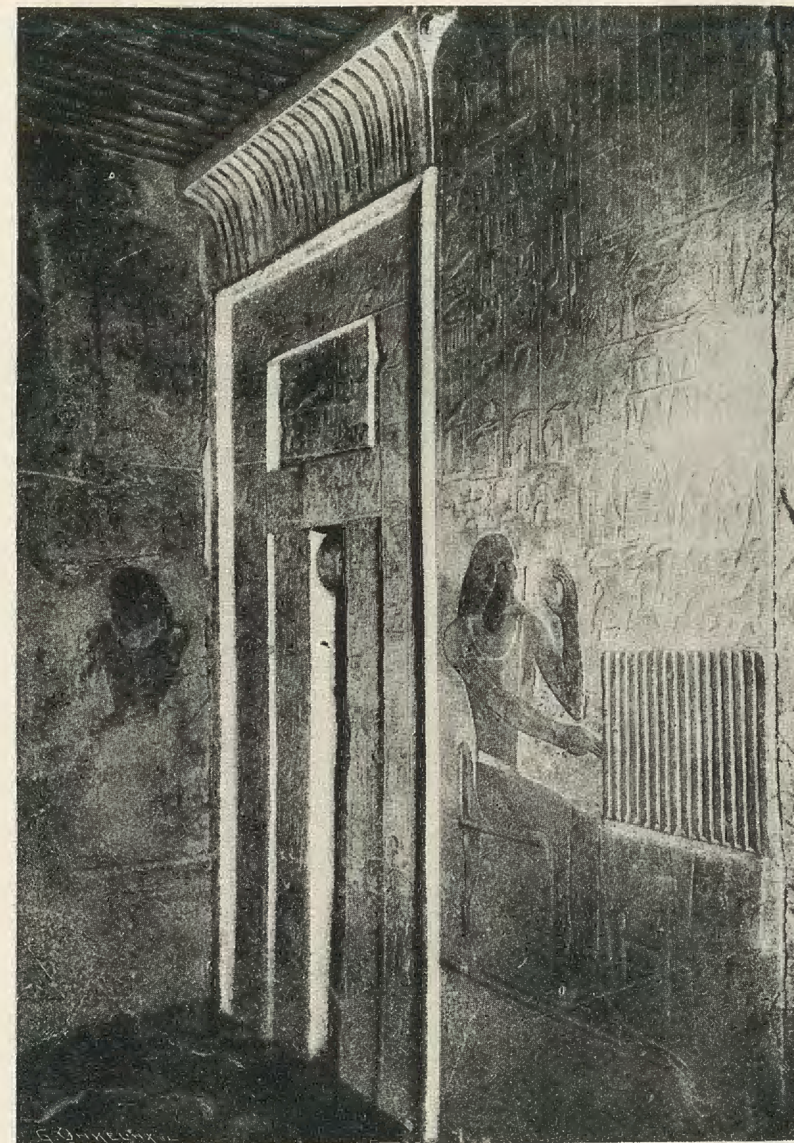


Fig. 309. (D'après N. de G. Davies.) Stèle simple.

Étrange tombeau où rien, ou presque rien, ne suggère l'idée de la mort ; où l'on se croirait dans une habitation dont l'hôte va se montrer d'un instant à l'autre ; où les murs sont couverts de tableaux d'une infinie variété nous apportant, à travers les siècles, une image toute vibrante de la vie d'autrefois. Nous savons que nous sommes dans une nécropole, mais nulle part nous ne rencontrons de cercueil ou de sarcophage. Les morts sont cachés, enfermés dans les chambres minuscules creusées au fond des puits (fig. 308). L'ouverture de ceux-ci se trouve le plus souvent sur la plate-forme extérieure du mastaba, ou dans le plancher de l'une ou l'autre salle. On les a poussés jusqu'à un endroit où le rocher était assez consistant pour ouvrir une chambre (fig. 314). Quelquefois, chez Ti par exemple, on arrive au caveau par une galerie en pente comme aux pyramides. Dans certains tombeaux de dimensions exceptionnelles, comme chez Hesy, à Saqqarah, il y avait plusieurs étages de caveaux destinés aux membres de la famille du défunt. A la IIIe dynastie, on a parfois creusé dans le sous-sol de multiples chambres constituant une véritable demeure où les architectes ont voulu pousser si loin la logique de leur



FIG. 310. (Phot. H. Junker.) CAVEAU INTACT

système, qu'ils n'ont pas oublié les installations sanitaires du mort.

Jusqu'à la Ve dynastie, les murs du caveau restent nus. On a bien l'impression que le mort est tenu à l'écart, enfermé pour toujours, loin des vivants. Près du sarcophage, on a retrouvé parfois les restes d'un dernier repas (fig. 310). Sur toute l'aire du caveau de la mère de Khéops, on a empilé des objets précieux ayant appartenu personnellement à la grande reine.



FIG. 311. (Phot. Metrop. Museum.) Maquette du mastaba de Perneb.

Il est clair que la partie principale de la tombe n'est pas le caveau, mais bien la chapelle où survit l'âme du mort. C'est là que, aux jours de fête, elle reprend contact avec les vivants au cours des sacrifices, c'est là qu'elle repose, satisfaite par la vue de toutes les représentations gravées et peintes pour elle.

A la VIe dynastie, le caveau reçoit à son tour une décoration. Chez Mererouka, on se croirait presque dans une pyramide royale (fig. 313). Au fond de la chambre, le sarcophage au décor caractéristique est précédé d'une rampe de pierre qui s'élève jusqu'au rebord supérieur. L'ensemble fait penser à l'autel divin, d'autant plus que, sur les murs, des inscriptions établissent soigneusement les listes d'offrandes. Près de l'entrée sont dessinées des provisions de toutes espèces à côté desquelles on a même

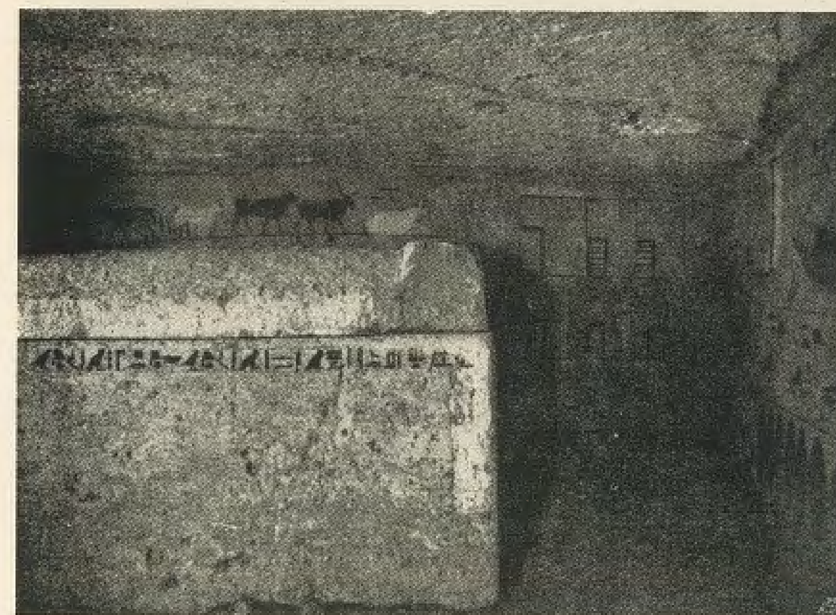


FIG. 312. (D'après H. Junker.) Le caveau de Kaemankh.

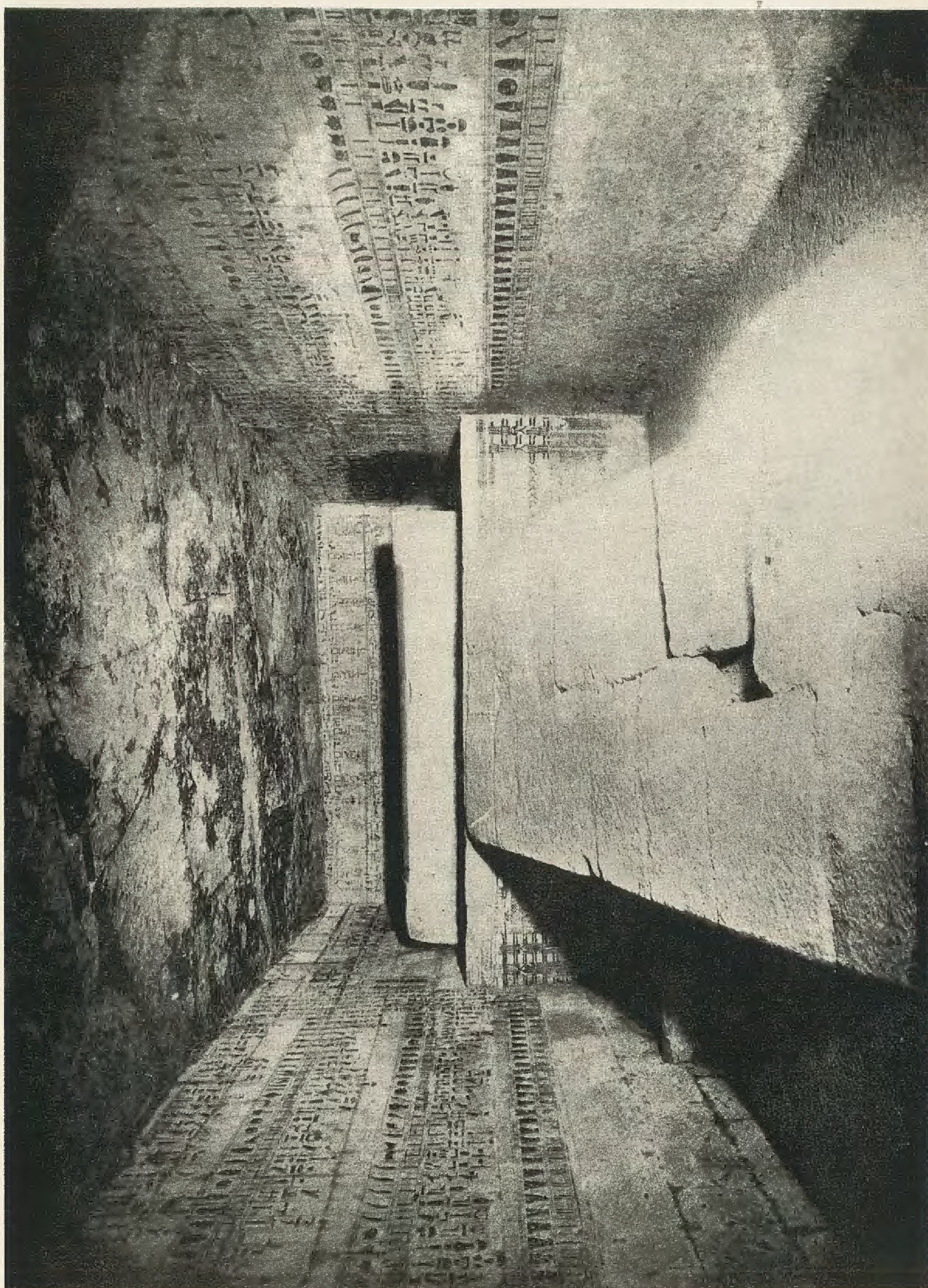


FIG. 313. (D'après C.-M. Firth.) LE CAVEAU DE MEREROUKA

représenté des greniers bien pourvus. Chez Kaemankh, à Guizeh, on a descendu dans le caveau toute une série de scènes dont la place normale est dans la chapelle : scène de navigation, scène de musique et de danse (fig. 312). On y trouve aussi les pièces du mobilier et la très curieuse représentation des magasins d'étoffes, des ateliers de menuiserie avec un inventaire complet des outils et même d'un chantier de construction navale.

Lorsqu'on examine les textes qui se trouvent dans ces caveaux décorés de la VIe dynastie, on y surprend, ainsi que dans les pyramides royales, de nombreuses subtilités destinées à mettre d'accord les règles de l'orthographe et le soin religieux d'éviter le contact du mort et de certains objets abhorrés. Comme l'écrivait encore récemment M. Gunn, on se refusait à l'association d'une image sacrée, ou même du nom du dieu, avec la corruption de la chambre funéraire. On évitait d'associer le mort à un animal impur, particulièrement un poisson. On craignait que les images d'hommes ou d'animaux, en hiéroglyphes ou autrement, ne se servissent de la vie magique dont elles jouissaient, pour faire tort au défunt, soit en l'attaquant d'une façon directe, soit en consommant ses provisions.

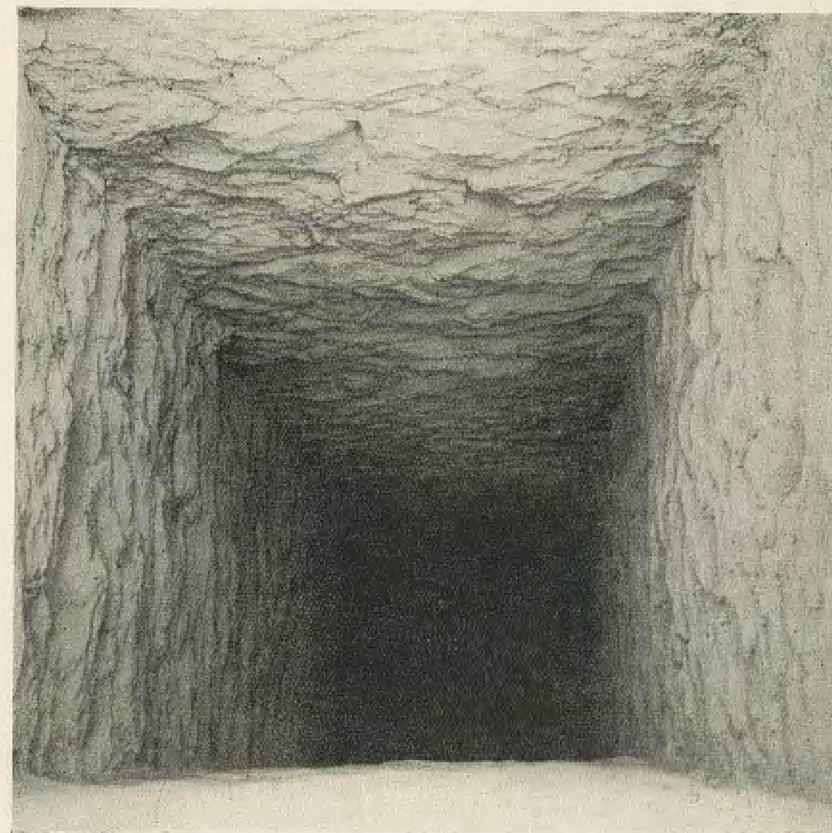


FIG. 314. (Phot. H. Junker.) Puits d'un mastaba.

Le sarcophage (fig. 316) est le plus souvent dépourvu d'inscriptions ; tout au plus y trouve-t-on le nom du mort. Deux fois seulement on peut y lire une curieuse interpellation du défunt aux hommes chargés de l'accomplissement du rite des funérailles. Voici un de ces textes : « Le surveillant de tous les travaux du roi dans la terre entière, Sesi, parle : O vous, les quatre-vingts hommes, embaumeurs, administrateurs de la nécropole et tous fonctionnaires qui descendrez ici, voulez-vous avoir la faveur du roi, obtenir que les offrandes



FIG. 315. (Phot. Musée de Berlin.) ÉBAUCHE DE RELIEF

sortent pour vous à la voix dans la nécropole et que vous ayez un bon renom auprès du dieu grand ? Alors, placez pour moi le couvercle de ce sarcophage sur la cuve aussi parfaitement que vous en êtes capables, ainsi qu'il convient de le faire pour un esprit parfait qui exécute ce que son maître loue. Je suis Sesi, à qui est dû l'amour. »

Les textes ne manquent pas pour nous prouver que la plupart des tombeaux étaient accordés en privilège aux grands que le roi voulait honorer et récompenser. Nous en avons relevé déjà des exemples typiques. Il semble même que, dans bien des cas, la décoration des monuments ait dû se faire dans l'espace de temps qui séparait la mort des funérailles. C'est ce qui explique le nombre de tombeaux laissés inachevés et dans lesquels l'état même de certaines murailles montre un arrêt subit dans la gravure ou dans la peinture des scènes (fig. 315).

On s'est parfois demandé quel intervalle séparait la mort de l'enterrement d'un Égyptien ? Il y avait, comme l'indiquent des textes d'époque postérieure, au moins les soixante-dix jours nécessaires à l'embaumement et pendant lesquels tous les corps de métier s'appliquaient à exécuter leur tâche. Une inscription récemment découverte montre que la reine Meresankh, morte le vingt et unième

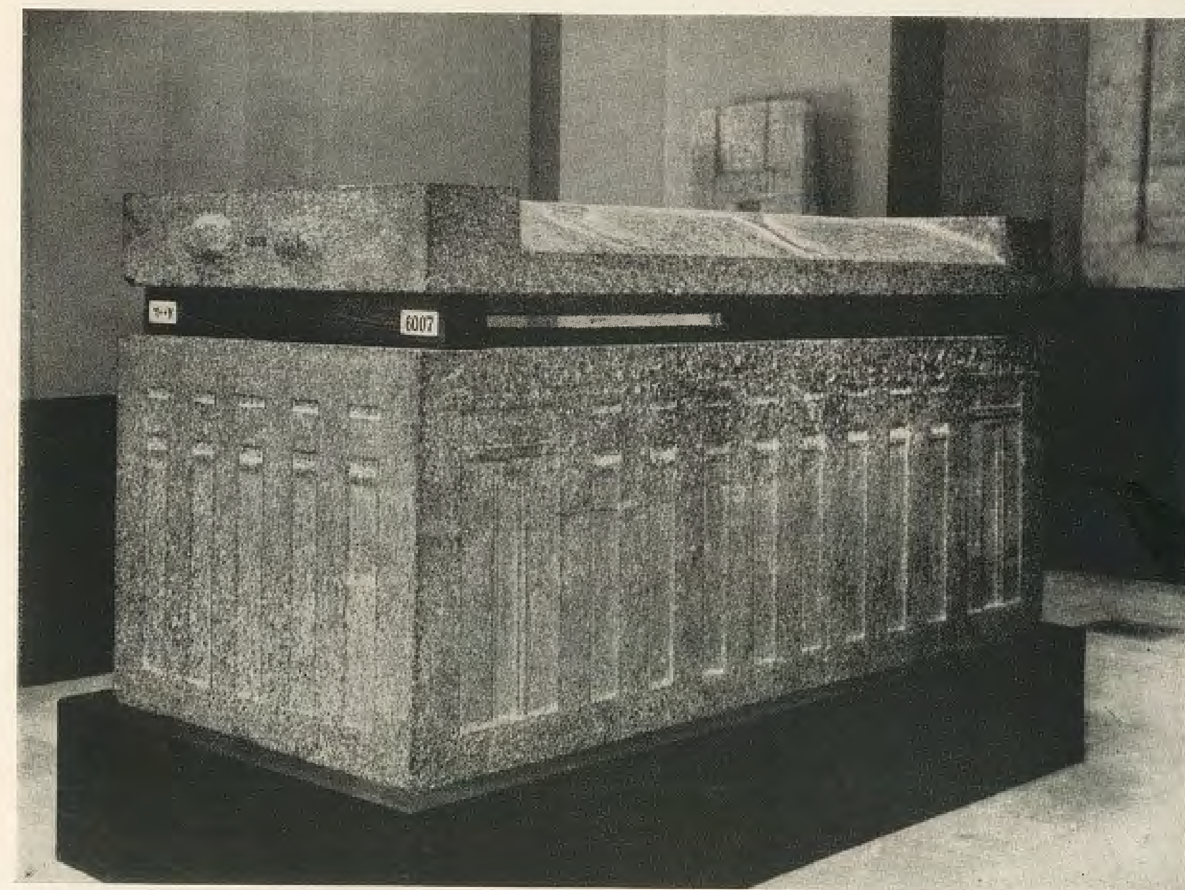
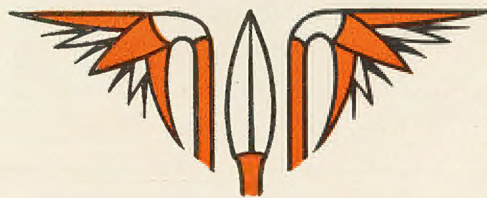


FIG. 316. (Phot. Lehnert et Landrock.) Sarcophage en granit.

jour du premier mois de la troisième saison de l'an I du règne d'un roi indéterminé de la IVe dynastie, n'a été enterrée que le dix-huitième jour du deuxième mois de la seconde saison de l'an II, ce qui laisse deux cent soixante-douze jours pour tous les préparatifs nécessaires.

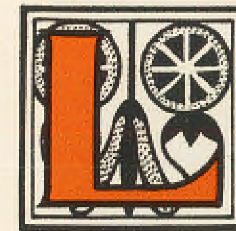
Dans plusieurs inscriptions, un fils se vante d'avoir construit la sépulture de ses parents après la mort de ceux-ci. Il serait peut-être imprudent de déduire de cela qu'aucune tombe n'était préparée à l'avance, car il est certain que bien des gens aspiraient à reposer un jour dans la nécropole royale. Posséder un mastaba dans une des rues principales était un tel couronnement pour une carrière honorable, que beaucoup devaient se plaire à en prévoir puis à en surveiller la construction. D'autre part, il pouvait être dangereux aussi de trop se fier à la seule piété des survivants. On ne demandait à ceux-ci, au moment du décès, que de mettre au point les figures et les inscriptions, et de donner à l'ensemble une dernière touche personnelle.

Dans cette Égypte qui paraît souvent immobile, on voit, à ne considérer cependant qu'une période de sa longue histoire, combien la conception de la tombe avait subi de changements. La sépulture royale passe de la forme du palais à celle d'une pyramide ; le pharaon défunt, sans abandonner entièrement une vie quasi matérielle qui se déroule dans le temple de la pyramide, quitte cette terre pour gagner le monde céleste et devient dieu lui-même. Ces privilèges merveilleux, procurés par les ressources de la magie, magie des images et magie des formules, ne restèrent pas réservés au roi. Une première concession vint détruire toute l'économie du système et, de siècle en siècle, on étendit les rites funéraires à des catégories plus nombreuses de la population. Moret a pu décrire l'accession de la plèbe aux honneurs divins. La forme du mastaba se prolongea jusqu'au Moyen Empire, mais presque à titre de survivance. Les idées avaient marché, les morts étaient devenus des Osiris. On copiait dorénavant, à leur intention, les chapitres du Livre des Pyramides. L'immobilité de l'Égypte n'est qu'un mirage, qui se dissipe à mesure des progrès de la science.



CHAPITRE DIX-HUITIÈME

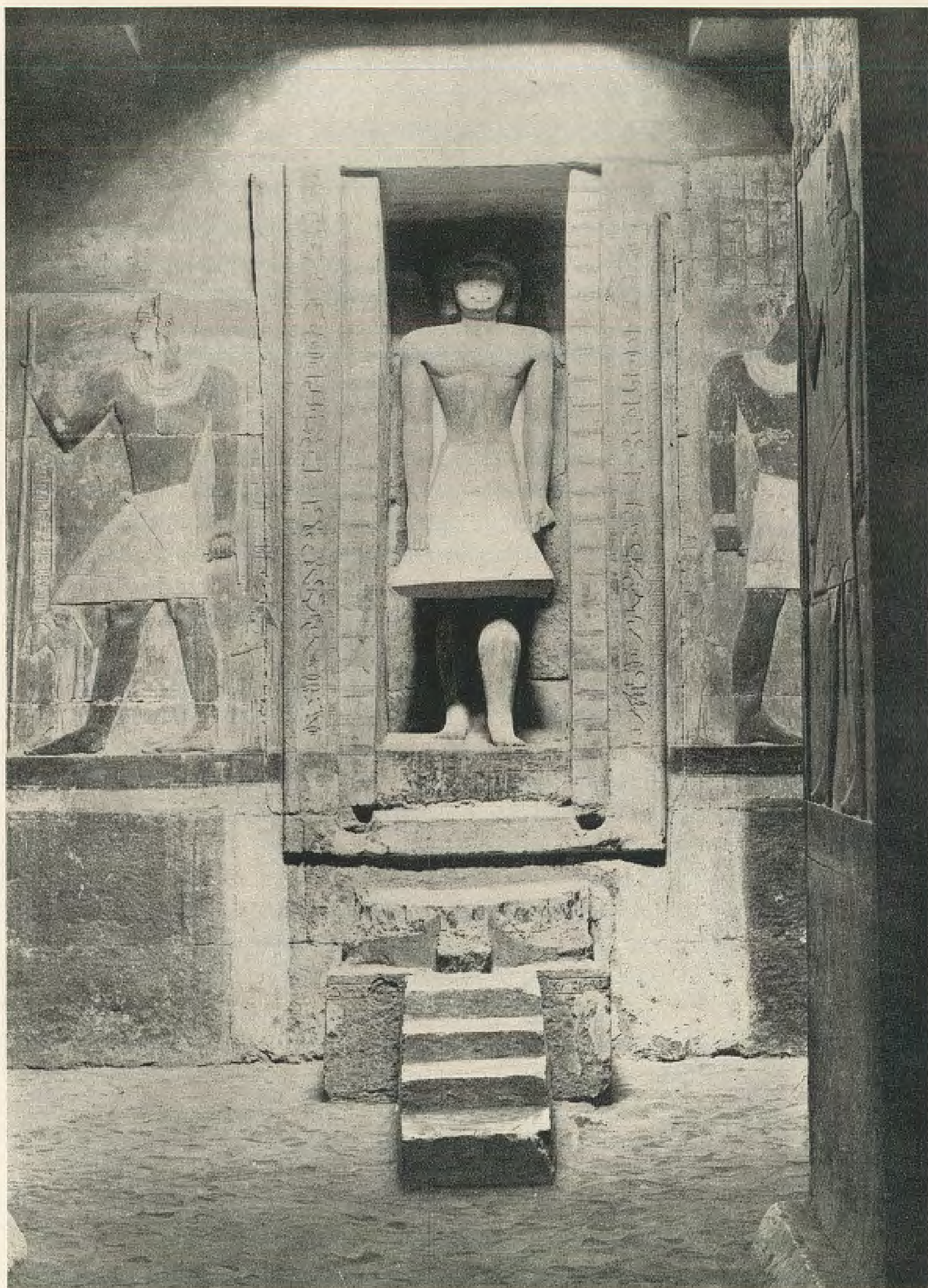
LES STATUES VIVANTES



Les esprits innombrables des morts, groupés à proximité des tombes, conservaient une attache avec les corps ensevelis au fond des caveaux et que la momification avait réussi à préserver plus ou moins de l'anéantissement. Quant aux chambres des mastabas elles n'étaient cependant pas désertes car le maître y vivait sous un aspect matériel, dont les grandes images en relief ne sont que la copie. Une fois au moins, chez Mera, nous trouvons le défunt présent, dans sa réalité (fig. 317). Il se tient dans la salle de réception, à peine dégagé du tabernacle dont les portes ont disparu. A ses pieds est la table d'offrandes où les prêtres venaient autrefois lui présenter le repas funèbre. Dans la chapelle de Idou, à l'est de la pyramide de Khéops, une curieuse variante, unique jusqu'à présent, nous montre le propriétaire du tombeau surgissant à mi-corps devant la table d'offrandes posée sur le sol. En face, dans une série de niches, se dressent des images en pied de Idou. Dans plusieurs des hypogées de la falaise de Guizeh, les effigies du mort et des membres de sa famille se détachent, en demi-ronde bosse, groupées au fond de niches excavées dans le rocher (fig. 318 et 320). Chez Meresankh, dix grandes images sont ainsi rangées, prêtes à recevoir les visiteurs (fig. 323). Dans la même tombe, en d'autres encore du plateau de Guizeh, des personnages installés dans une série de niches nous apparaissent gravement occupés à écrire ou à lire. Ce sont les prêtres attachés au culte funéraire.

Quelquefois on peut constater que, même là où la statue n'est pas visible dès l'abord, le maître n'en est pas moins présent. Par exemple, dans un tombeau découvert par le Service des Antiquités à proximité du temple de Khéphren, les parois d'une salle longue sont percées, à hauteur d'homme, d'une série d'ouvertures régulières. Derrière chacune d'elles, dans l'épaisseur de la muraille, se cache une statue du propriétaire, Nesout neterpou.

Autrefois, les tombeaux étaient peuplés d'une véritable humanité de bois et de pierre, car chaque défunt devait, théoriquement, être représenté par une statue, qui était son corps d'éternité. On mettait tout en œuvre pour donner à ce corps les apparences de la vie. S'il était de bois, on recouvrait la surface d'une fine étoffe servant à supporter une légère couche de stuc. La texture du bois et ses défauts, les raccords des divers morceaux assemblés par des chevilles ou des clavettes, disparaissaient complètement sous cet enduit. La statue, de bois ou de pierre, était peinte de couleurs vives ; on lui éclairait la face par des yeux incrustés et, si elle représentait l'homme nu, on la couvrait de vêtements



STATUE DE MEREROUKA, DIT MERA (Phot. J. Capart.) FIG. 317.

réels. L'impression devait être semblable à celle qu'on éprouve à se promener dans une galerie de figures de cire.

Quelques bas-reliefs représentent la fabrication des statues funéraires, et nous avons surpris déjà les sculpteurs occupés à les tailler en même temps que les pièces du mobilier destiné à la tombe. Certaines de ces statues étaient faites en bois, d'autres en pierre. Le plus souvent, les statues faites en bois ont disparu sans laisser de traces. Au mastaba de Ti, une seule de ces dernières a résisté jusqu'à nos jours (fig. 330), donnant raison à l'idée des anciens qui, tenant compte de la fragilité du bois, lui préparèrent un remplaçant durable.

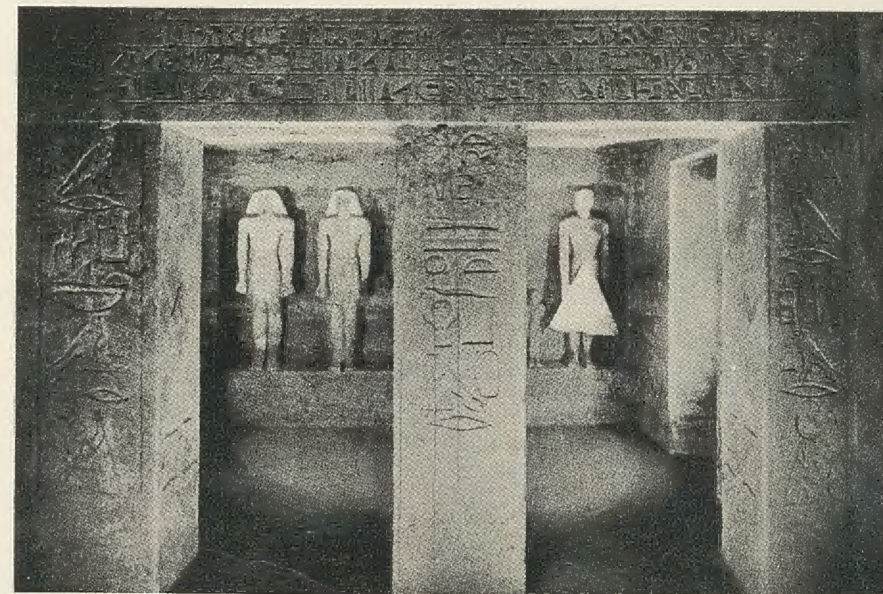


FIG. 318. (D'après J. Baikie.) Tombe de Kar.

Le jour des funérailles venu, on plaçait les statues sur des traîneaux et on les conduisait vers la tombe en grande cérémonie (fig. 319). Comme les inscriptions indiquant le nom du personnage y étaient gravées, l'âme s'y était déjà fixée et sa présence paraissait tellement assurée qu'on brûlait l'encens aux narines de la statue pendant l'opération du transfert.

Quelques scènes de funérailles comportent l'épisode du transport des statues tirées par des hommes ou par des bœufs. La statue, enfermée parfois dans un tabernacle de bois, est accompagnée de prêtres, de pleureuses et même de danseuses. On retrouve le naos ou tabernacle posé sur un bateau dans des scènes qui, probablement, représentent le passage du fleuve ; à moins qu'il ne s'agisse d'évolutions mystiques sur un lac sacré.

Une seule fois est décrite la cérémonie qui se déroule à l'arrivée au tombeau (fig. 321). Une rampe provisoire, en briques, a été construite de manière à donner facilement accès à la plate-forme du mastaba où s'ouvre, béant, le puits conduisant au caveau. On a tiré jusque-là le naos contenant la statue. Les prêtres récitent les formules et célèbrent les rites. Les serviteurs apportent des offrandes tandis que les musiciennes et les danseuses restées au niveau du sol exécutent les divertissements de règle. Par un procédé fréquent dans les tableaux



FIG. 319. (Phot. Metropolitan Museum.) LE TRANSPORT DES STATUES

égyptiens, on a représenté en même temps le bétail qui va servir au sacrifice et les serviteurs qui transportent les pièces des animaux abattus.

Il y avait là une minute étrange où l'âme déconcertée devait hésiter à rester auprès du corps dont elle avait été arrachée, ou s'en séparer définitivement, suivant les suggestions des prêtres, pour adopter le nouveau corps dans lequel on cherchait à la fixer.

Le moment venu, on introduisait dans la chapelle les statues dont le halage est souvent représenté sur les murs latéraux du passage.

Reprenons de plus près maintenant l'examen de la cérémonie par laquelle on fixait l'âme au corps d'éternité. Les Égyptiens l'ont pratiquée pendant des milliers d'années, sans modification essentielle. On en possède d'innombrables représentations. Les recherches superficielles qui lui ont été consacrées, ont montré jusqu'à quel point ce rituel était identique à celui qui se célébrait dans le tabernacle des temples au bénéfice des idoles divines. Mme Weynants-Ronday a résumé toutes ces études en quelques lignes qui synthétisent le déroulement des rites et leur signification : « La cérémonie de « l'Ouverture de la Bouche », véritable « transsubstantiation » qui assouplissait les membres de la statue, com-



FIG. 320. (Phot. J. Capart.) Hypogée de Guizeh.

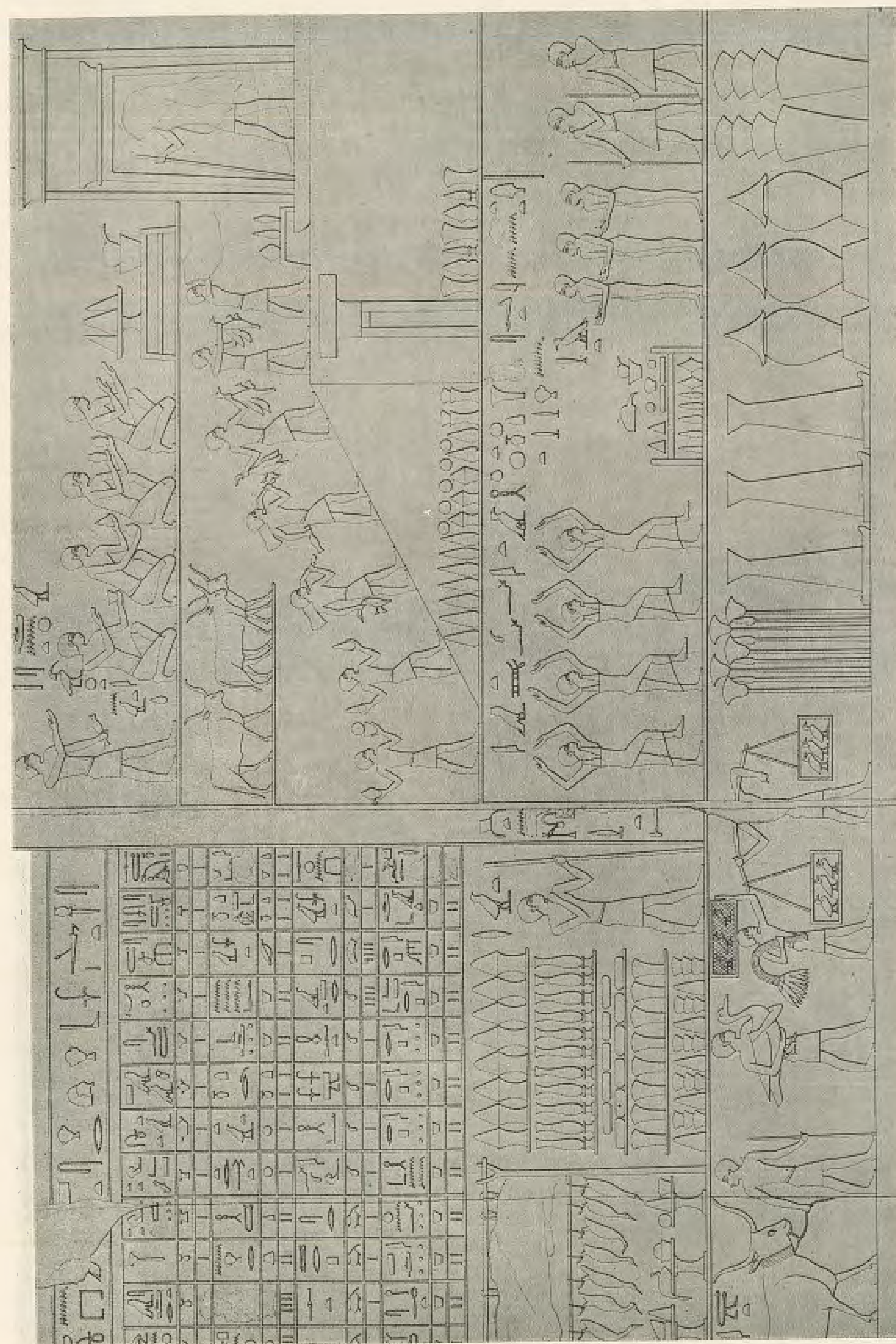


Fig. 321. (D'après R. Lepsius.) Cérémonie au tombeau

portait une série d'épisodes dérivant des doctrines osiriennes et solaires : 1° La statue était placée face au sud sur une couche de sable façonnée en forme de tertre ; 2° on l'encensait, et cette opération était répétée plusieurs fois dans la suite ; 3° on la purifiait au nom des dieux des quatre points cardinaux (Horus, Seth, Toth et Sepa) avec de l'eau contenue dans deux séries de quatre vases ; 4° on purifiait la bouche de la statue en lui présentant dix boules de natron (cinq pour le Sud, cinq pour le Nord) et cinq boules d'encens. On déposait celles-ci dans une petite corbeille que l'officiant plaçait sur la paume de sa main « et qu'il portait deux fois à la bouche, deux fois aux yeux, une fois à la main de la statue, autant de fois en tout qu'il y avait de grains » ; 5° cette série de rites purificatoires se terminait par une fumigation générale de la statue avec les grains d'encens qu'on venait de lui présenter. Venaient ensuite : 6° l'épisode obscur du personnage enve-

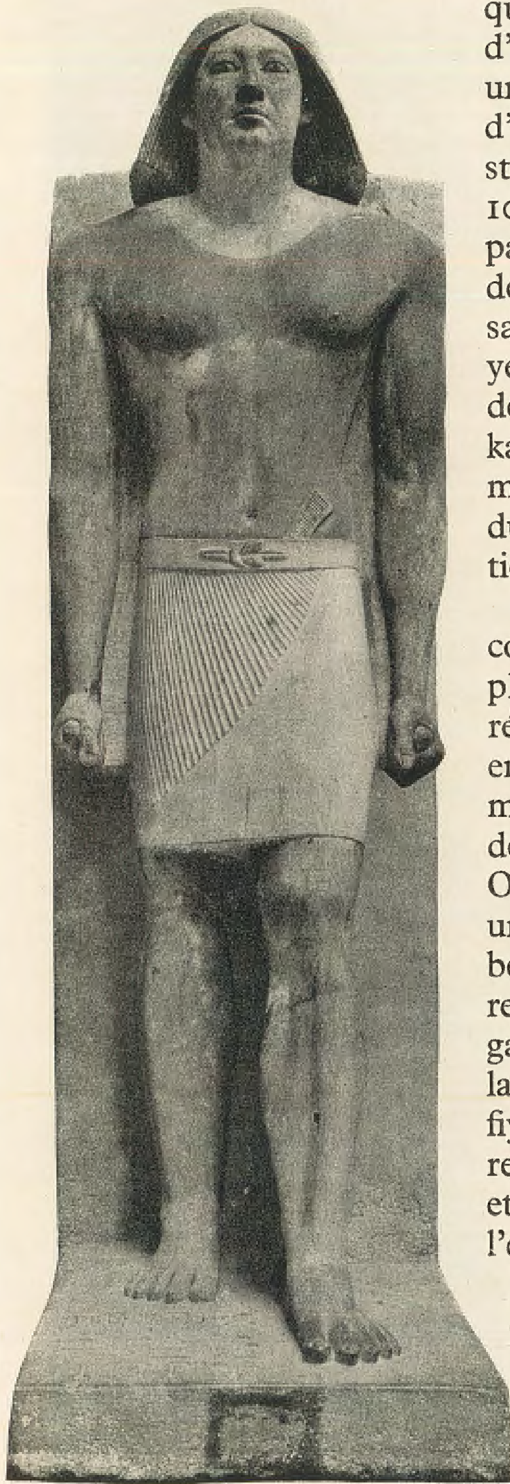


Fig. 322. (D'après G. Steindorff.) Entrée du Serdab de Ti.



Fig. 323. (D'après G. Reisner.) Tombe de Meresankh.

loppé d'une peau, et qu'on réveillait après l'avoir trouvé endormi sur un lit; 7° l'ouverture de la bouche de la statue au moyen du petit doigt de l'un des quatre officiants (représentant les quatre enfants d'Horus) et qui s'adressait à la statue comme un fils à son père; 8° le sacrifice d'un bœuf, d'une gazelle et d'une oie; 9° la présentation à la statue de la patte de devant et du cœur du bœuf; 10° une tentative de faire goûter à la statue la part prélevée en faisant quatre fois le simulacre de lui frotter la bouche et les yeux avec la chair saignante; 11° l'ouverture de la bouche et des yeux de la statue avec des instruments variés (les deux erminettes et l'objet magique appelé « werhi-kaou »). Ce dernier ustensile servait non seulement à « remettre en état la bouche et les yeux du mort », mais encore « à lui assurer la domination sur les dieux ».


FIG. 324. (Phot. E. Brugsch.) Ranofir.

» La cérémonie qui s'accompagnait de paroles commentant chacun des gestes décrits, n'était pas plus tôt achevée qu'on la recommençait. On répétait l'épisode de l'ouverture de la bouche en employant cette fois une nouvelle série d'instruments (le ciseau de fer, le doigt de vermeil, le sac de pierres rouges, les quatre briquettes, etc.). On frottait ensuite la bouche de la statue avec une matière spéciale (sorte de graisse ou de beurre), après quoi on l'humectait avec du lait. On renouvelait également le sacrifice du bœuf, de la gazelle et de l'oie, et la cérémonie s'achevait par la toilette de la statue : on la coiffait de la coufiyeh, on lui offrait des bandes d'étoffe de différentes couleurs, on la parfumait, on la fardait et on la revêtait d'insignes royaux. Enfin, on l'encensait et on répétait cette opération en l'honneur de la déesse de l'uraeus et de tous les dieux de l'Égypte. A l'issue de la cérémonie, un repas était servi, après quoi on balayait le sol tandis que « neuf compagnons ou courtisans » venaient enlever solennellement la statue. »

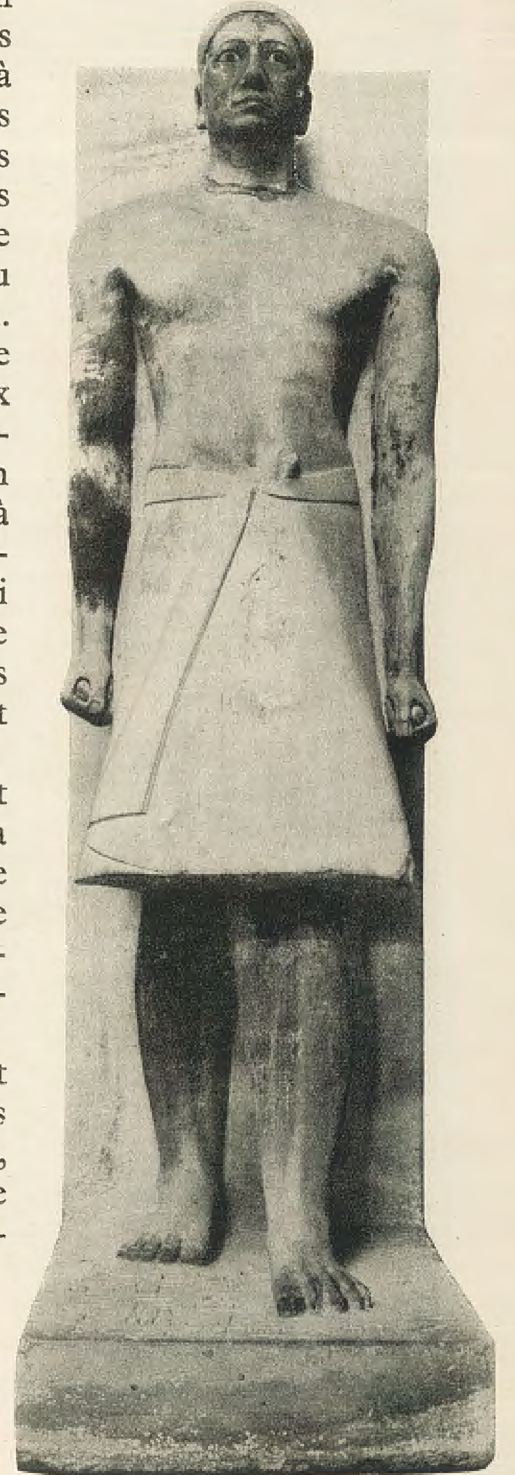
On retrouve ici — et il n'y a pas lieu pour

nous d'en être surpris — l'application à la statue du défunt des rites strictement royaux. C'est en vertu de l'assimilation du mort au pharaon qu'il faut répéter deux fois la cérémonie. En fait, il est sûr qu'on la faisait sur deux statues différentes correspondant, l'une à la Haute-Égypte, l'autre à la Basse-Égypte. Nous avons dit qu'il y avait dans les chapelles deux niches. Dans quelques rares tombeaux, découverts intacts par les explorateurs modernes, on a trouvé une statue devant chacune des niches. A d'autres endroits, deux statues du défunt étaient côte à côte, dans un réduit spécial. Le cas le mieux connu est celui du mastaba de Ranofir, qui a livré au musée du Caire deux grandes statues. Lorsqu'on les analyse attentivement, on s'aperçoit que le sculpteur, tout en maintenant la même attitude générale, a donné à chaque image un aspect différent par des modifications à la coiffure et aux vêtements. Ce qui prouve qu'il ne s'agit pas seulement d'une mode individuelle, c'est la découverte, dans d'autres tombeaux de diverses localités, de statues répétant le même « jeu » normal.

Définissons brièvement les deux types. L'un est caractérisé par un vêtement court descendant à peine jusqu'aux genoux et par une ample perruque dissimulant le crâne rasé (fig. 324). L'autre a le pagne long au grand pli latéral et la tête simplement couverte d'une calotte serrée dont le contour suit exactement le cuir chevelu (fig. 325).

Le premier type est de plus en plus fréquent et il finit par faire oublier le second. Si quelques stèles reproduisent exactement les deux variantes, la plupart se bornent à répéter deux fois l'effigie au pagne court. Cette remarque permet de rattacher peut-être ce dernier à la Haute-Égypte, puisque, à partir de la réunion sous Ménès, c'est l'Égypte du Sud qui prend toujours la prédominance.

Les deux statues de culte, essentiellement en bois, étaient logées dans la chapelle où les prêtres venaient de temps en temps renouveler les sacri-


FIG. 325. (Phot. E. Brugsch.) Ranofir.



(Phot. H. Junker.) FIG. 326.

LES SERDABS DE PTAHSHEPSES

fices et répéter, semble-t-il, la cérémonie de l'ouverture de la bouche. Des fondations à perpétuité assuraient à des familles sacerdotales les ressources nécessaires à l'entretien de ce culte. Dans quelques tombeaux on a retrouvé la copie de testaments qui établissent cette main-morte. Le défunt indique quelle part de ses biens sera attribuée aux prêtres. Ceux-ci resteront sous l'autorité des enfants du testateur. Ils seront exempts de toutes corvées. On établit dans quelles con-

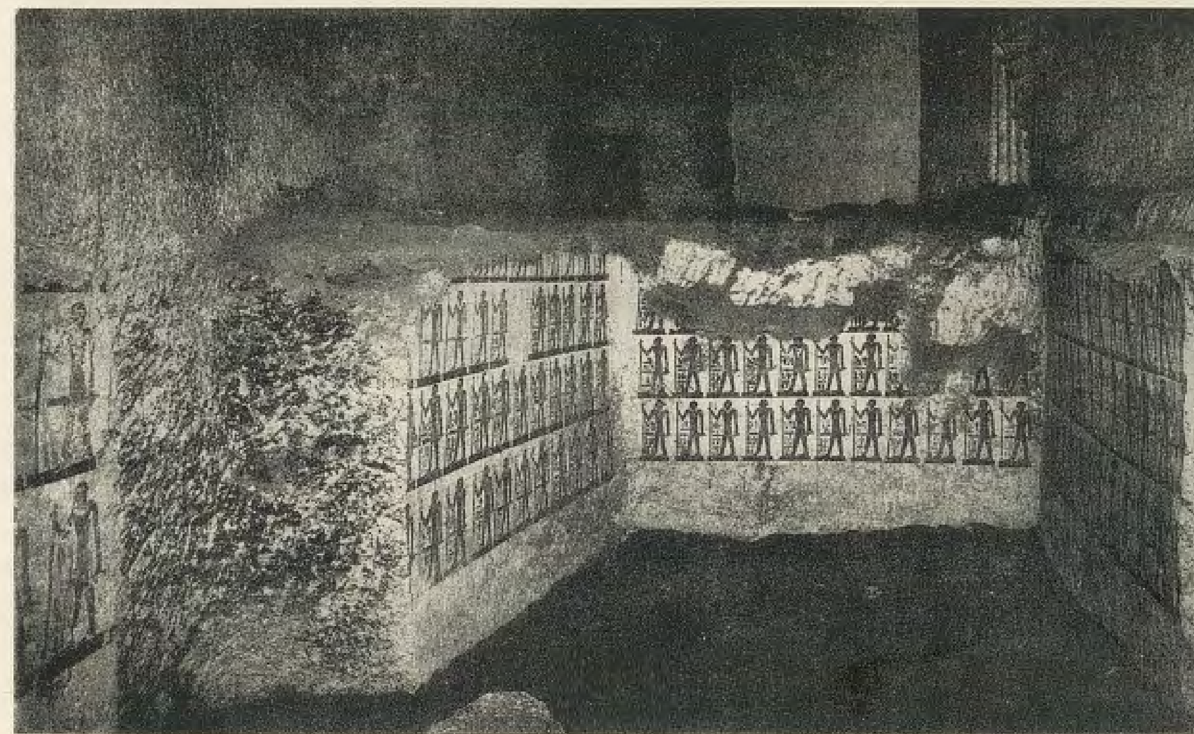


FIG. 327. (D'après A.-M. Blackman.) Serdab de Meir.

ditions les bénéfices passeront d'une génération à l'autre. On peut lire, par exemple, que, pour éviter des contestations en justice entre prêtres attachés au même culte, le fondateur déclare : « Celui qui intentera un procès à un collègue perdra sa part au bénéfice de ce dernier. » D'ordinaire, le testateur menace ceux qui violeraient ses volontés du fameux tribunal devant lequel tous les humains finissent par comparaître. « C'est par le Dieu que sera jugé avec moi celui qui fera quelque chose contre ce tombeau... Jamais je n'ai fait chose mauvaise contre quiconque et si quelqu'un agit mal contre ce tombeau, il sera puni. »

Si les statues fondamentales viennent à disparaître d'une manière quelconque, l'âme trouve d'autres supports en réserve dans les serdabs (fig. 326). Chez Ti, tout à côté de l'entrée, un réduit aux statues est presque entièrement muré. Seule, une ouverture étroite, haut placée sous le portique, met



(Phot. E. Brugsch.) FIG. 328.

KA APER (LE CHEIKH EL BELED)

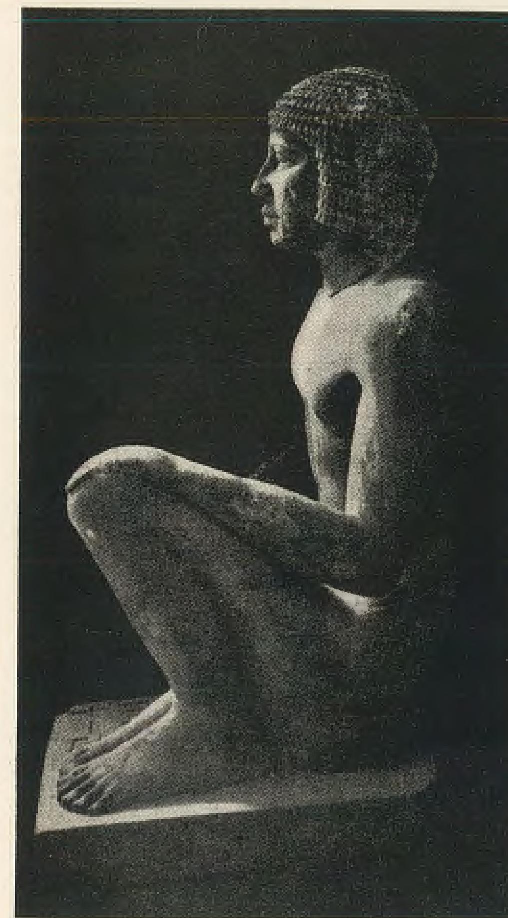


FIG. 329. (D'après H. Junker.) Niankhre.

ce dernier en communication avec le serdab. De l'extérieur même, et sans pénétrer dans la chapelle, les prêtres ou les parents pouvaient brûler quelques grains d'encens dont la fumée parvenait jusqu'au corps d'éternité. Le passant, que le mort invoque souvent dans les formules des stèles, pouvait répondre à cet appel et murmurer une prière rapide au bénéfice de l'âme : « souffle de la bouche » qui ne coûte guère et qui est si précieux pour « ceux qui sont là »! Un second serdab se dissimulait derrière la muraille sud de la chapelle, communiquant avec celle-ci par trois petites baies, dont l'une, encore parfaitement conservée, porte, en léger relief, deux prêtres qui encensent l'hôte de la retraite mystérieuse (fig. 322). A Guizeh, au tombeau de Nesout neterpou, derrière le sphinx, les serdabs s'étendent à droite et à gauche d'une grande salle, leurs ouvertures disposées régulièrement, comme dans un diorama.

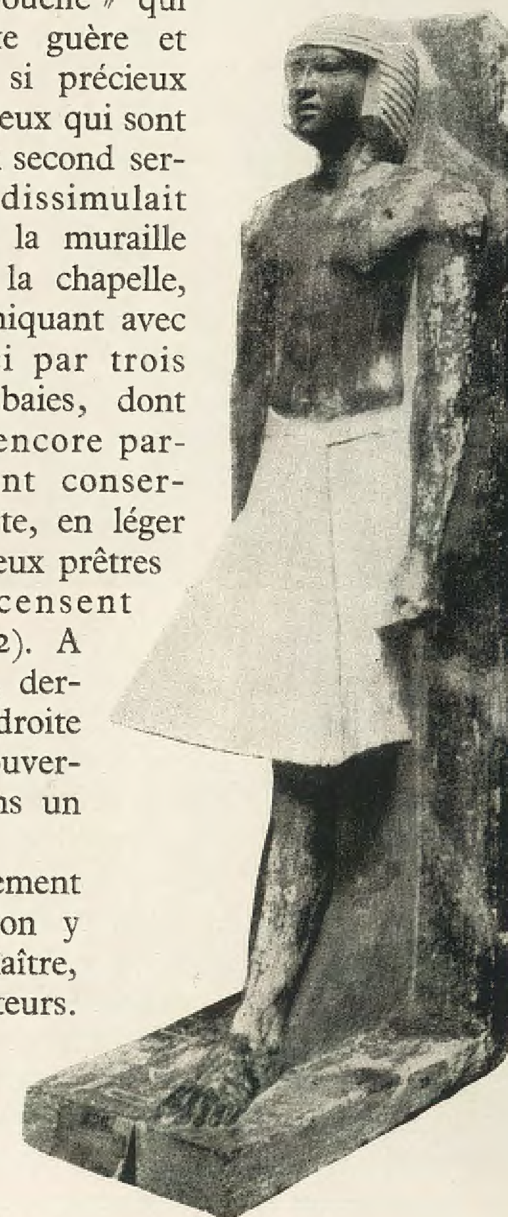


FIG. 330. (Phot. Daumas.) Ti.

Parfois, les réserves de statues sont réellement perdues au cœur de la maçonnerie et l'on y trouve, empilées, des représentations du maître, des membres de sa famille et de ses serviteurs. Dans une tombe de Meir, on a peint, très logiquement peut-on dire, un grand nombre de petites images des statues sur les murs intérieurs du serdab (fig. 327).

A propos du corps d'éternité et des supports de doubles, il nous reste à signaler une



FIG. 331. (D'après H. Junker.) Tête funéraire.

curieuse coutume qui semble avoir disparu dès le commencement de la IVe dynastie. Les fouilleurs de Guizeh ont trouvé, au fond des puits, des têtes, le plus souvent de grandeur naturelle, modelées en terre ou sculptées en pierre (fig. 308). Elles frappent tous ceux qui les étudient par leur caractère de réalisme accentué (fig. 331). Certes, le sculpteur qui a traduit avec précision les traits de la princesse négroïde, n'a pas cherché à flatter son modèle ni à le traiter suivant l'idéal de beauté féminine qui prévalait à ce moment (fig. 334). Ici, nous en avons le sentiment très net, il s'agit de portraits. Si Nefer a eu le nez cassé, il a fallu que la tête funéraire destinée à prendre la place de la vraie tête reproduisît la suture imparfaite de l'os brisé. Nous sommes en présence d'un rite ancien en voie de disparition : on se refuse dès lors à décapiter les morts pour donner à la tête une place particulière dans la sépulture. On laisse la tête au mort, mais on la remplace par une copie de pierre qui doit en être la répétition fidèle.

Il n'en va pas de même pour le corps d'éternité installé dans la chapelle; celui-là devient, comme nous le savons, le dieu du culte funéraire. Il y a des cas où l'on voudrait pouvoir suivre pas à pas le développement d'une idée. Ici, par exemple, l'on devine qu'au début la statue funéraire cherche à reproduire le plus exactement possible le modèle. C'est la condition essentielle, dirait-on, pour que l'âme désincarnée consente à se loger dans un corps nouveau que l'on a substitué adroitement au premier, au cours de la cérémonie des funérailles. Mais, du moment où les prêtres-magiciens ont élaboré le rituel compliqué que nous savons et qui contraint en quelque sorte l'âme à se fixer dans la statue, on n'a

eu aucune difficulté à découvrir les développements favorables d'une telle doctrine. Un texte de théologie dont nous avons étudié précédemment l'économie générale, nous assure que Ptah, démiurge, a fait les corps des dieux, destinés à vivre dans les temples afin de recevoir les offrandes des mortels. Ptah, façonnant ainsi les idoles, les a faites de manière que les dieux en fussent satisfaits. De même, les sculpteurs modelaient les statues funéraires de façon à satisfaire le cœur des morts. Puisqu'il s'agit de vivre pendant toute l'éternité dans une forme matérielle, il est naturel que l'on recherche la forme la meilleure possible. Si l'homme de chair et d'os a vécu jusqu'à l'âge béni de cent dix ans, vanté par les textes, l'âme peut désirer autre chose, dans la vie d'outre-tombe, qu'un corps usé et flétri montrant toutes les traces de la décrépitude des années.

Si la formule magique est toute-puissante, il n'y a pas à craindre que l'âme désincarnée hésite à reconnaître son enveloppe charnelle dans une statue que l'on a faite aussi belle que possible. Bien mieux, l'esprit sera ravi de n'avoir dû subir que pendant un bref laps de temps une habitation délabrée. C'est pourquoi Maspero a pu noter, il y a longtemps déjà, que toutes les statues d'Ancien Empire nous montrent les hommes dans la plénitude de leur force, les femmes dans toute la fleur de l'âge. Il y a bien quelques exceptions : lorsque le défunt présentait des déformations physiques, par exemple, lorsqu'il était nain ou bossu (fig. 335).

De tels principes étant donnés, on voit com-



FIG. 332. (Phot. Musée de Berlin.) Pehernefer.

bien il serait imprudent de parler avec assurance de statues-portraits. On comprend ainsi sans difficulté que plusieurs statues sorties d'un même tombeau et portant des titres et des noms identiques, peuvent nous offrir des physionomies différentes. En réalité, les sculpteurs avaient été amenés logiquement à créer des types plutôt que de copier des individus. Ils dégageaient un idéal de beauté physique avant de se préoccuper du problème esthétique.

Ce serait cependant une erreur de croire que la recherche de la beauté leur échappait. On peut noter dans leurs œuvres une tendance bien nette qui implique l'adoption d'un idéal esthétique que l'on cherche à reproduire et qui, si l'on veut, oblige à réduire tous les individus à un type exemplaire (fig. 332).

Du fait même que la conception des Anciens sur la beauté physique se modifie de siècle en siècle par mille causes plus ou moins subtiles qui nous échappent, l'idéal esthétique se transforme dans une mesure égale. En thèse générale, on pourrait affirmer que les œuvres sont d'abord plus franchement naturalistes, pour s'affiner toujours davantage.

C'est ici qu'il importe plus que jamais de faire une distinction bien nette entre les chefs-d'œuvre et les produits d'imitation. Mais, avant d'énumérer les pièces capitales, il est utile de faire une dernière remarque. Nous ne pouvons nous attendre à une grande variété de types. Étant donné la destination des statues, nous ne pouvons exiger de la part



FIG. 333. Nefer. (Phot. Lehnert et Landrock.)

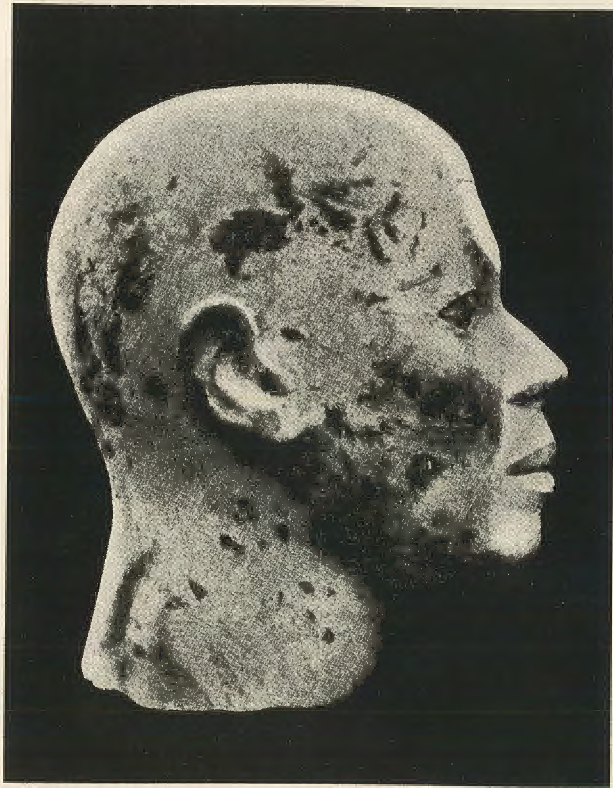


FIG. 334. (Phot. G. Reisner.) Tête funéraire.

des sculpteurs la recherche du pittoresque et de la variété, comme c'eût été le cas, sans doute, s'il s'était agi d'effigies commémoratives devant être exposées d'une façon permanente à la vue du public. Les plus anciennes statues funéraires grecques ne présentent pas plus de variété et elles sont, pourrait-on dire, faites toutes suivant la même formule. N'oublions pas, en outre, de noter que la plupart des statues étaient placées dans des niches, de telle manière qu'elles n'étaient visibles que de face. C'est pourquoi elles sont dites « frontales ». La symétrie organique du corps humain amène naturellement le même équilibre des deux parties dans la statue.

Le type normal représente l'homme debout, en marche, la jambe gauche en avant, la main gauche tenant le grand bâton, la droite, le plus souvent une sorte de sceptre ou de casse-tête dont la valeur symbolique n'a pas encore été nettement dégagée (fig. 328). Nous avons noté précédemment les variantes de vête-



FIG. 335. Le bossu. (Phot. Lehnert et Landrock.)

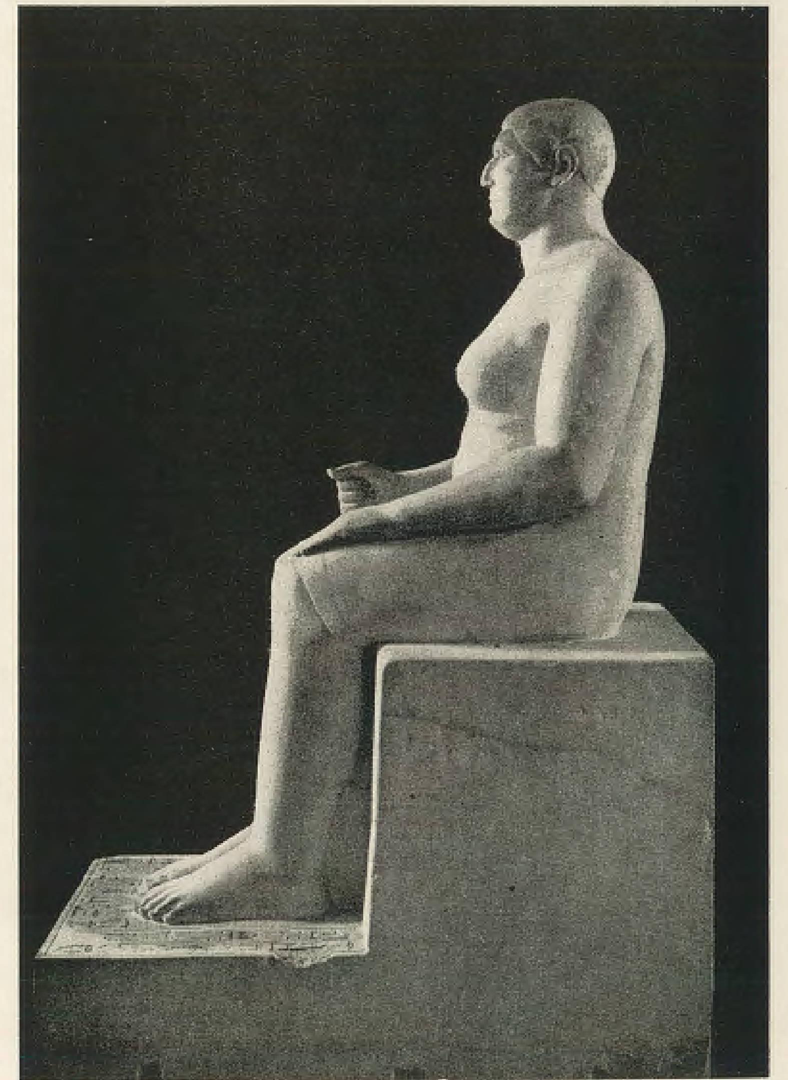


FIG. 336. (Phot. Musée Pelizaeus.) Hemiounou.



FIG. 337. (Phot. Archives d'Art et d'Histoire.) Groupe en bois.

ment et de coiffure.

Un autre type montre le personnage assis sur un siège cubique, les mains posées sur les genoux. Lorsqu'il s'agissait d'un homme de lettres ou d'un haut fonctionnaire de l'administration, on jugeait expédient d'offrir à l'âme un support qui représentât le défunt dans une de ses attitudes favorites. Nous le voyons alors assis sur le sol, les jambes croisées, sérieusement occupé soit à écrire soit à lire. Niankhre, découvert par Junker dans un mastaba de Guizeh, est entré au musée du Caire au printemps 1929. Il s'est installé dans une position qui nous semblerait malaisée à prendre (fig. 329). Si l'inscription n'était pas là pour nous avertir de son rang élevé, rien, sinon l'expression de haute intelligence de sa face, ne nous permettrait de deviner un personnage de haut rang : Niankhre était le chef des médecins royaux.

De telles statues ne représentent donc pas, comme certains l'ont cru, des serviteurs « prêts à reprendre la dictée du maître » après un intervalle de siècles.

De chacun de ces types on peut citer des œuvres



FIG. 338. (Phot. E. Brugsch.) RAHOTEP ET NOFRIT



FIG. 339. (Phot. Archives d'Art et d'Histoire.)
Porteuse d'offrandes.

remarquables. Le Cheikh el Beled (fig. 207 et 328), du musée du Caire, n'a jamais été un surveillant de travaux, mais bien un prêtre lecteur en chef. On n'a pas vanté suffisamment quelques autres pièces d'une incomparable perfection technique et d'un style étonnamment vigoureux : un torse trouvé probablement à côté du Cheikh el Beled, une statue mutilée d'un anonyme, le torse du fils de Mehy, au musée de Boston, d'une date un peu plus récente, dont on rapprochera l'admirable Pehernefer de Berlin (fig. 332).

Dans les statues de pierre, on reconnaît généralement la beauté d'exécution des Ranofir (fig. 324 et 325), de Ti (fig. 330) et, dans la série des statuettes, le charmant Nefer (fig. 333), tous au musée du Caire. Pour les statues assises, on peut mettre en première ligne Kaï, fils de Hemset, au musée du Louvre, qui appartient au même tombeau que le fameux scribe du dit musée (fig. 268). A Kaï, on comparera le beau scribe du Caire (fig. 269). Dans cette série des statues assises, il faut mentionner avant tout, le Hemiounou d'Hildesheim (fig. 336), dont le corps a été modelé d'une manière particulièrement réaliste. C'est le grand art du début de la IVe dynastie dont le buste de Ankhhaf, du musée de Boston, sera bientôt le modèle classique.

Parfois, l'importance sociale de l'épouse justifiait une statue séparée ; on représentait alors la grande dame soit debout, soit assise. Lorsque la femme est debout, elle a

d'ordinaire les deux pieds sur la même ligne ; cela montre que la position caractéristique des pieds des hommes n'est pas une chose indifférente, mais qu'elle a une signification particulière. Le Caire possède deux merveilleux fragments de statues de femmes, en bois (fig. 239). Nous n'avons plus qu'un torse de la femme du Cheikh el Beled, mais c'est une merveille (fig. 248). Les meilleures statues en pierre de femmes assises sont, sans doute, celle de la princesse Nofrit, de Meidoum (fig. 338) et de la dame Henout, épouse du grand prêtre Ranofir. La princesse Nofrit a conservé sa polychromie originale presque intacte. Les yeux incrustés animent le regard à tel point que les Arabes, au moment de la découverte de la statue au fond d'un long couloir obscur, revinrent effrayés d'avoir trouvé un être vivant. Le charmant buste de la collection Carnarvon, au Metropolitan Museum, donne aussi, avec sa polychromie à peine éteinte, une très vive impression de réalité (fig. 216).



FIG. 340. (Phot. E. Brugsch.)
Le prêtre agenouillé.



FIG. 341. (Phot. E. Brugsch.)
Le nain Khnoumhotep.

On connaît quelques statuettes d'enfants, mais on n'oserait dire qu'elles sont d'incontestables chefs-d'œuvre (fig. 224).

Quelquefois, des groupes nous montrent l'homme et la femme représentés d'une taille inégale. Ils sont debout côte à côte, ou bien la femme enlace d'un de ses bras le torse de son compagnon. Un admirable groupe de ce genre, remarquablement conservé, appartient au musée du



RAENANKH (Phot. Lehnert et Landrock.) FIG. 342.



FIG. 343. (Phot. E. Brugsch.) La meunière.

Louvre (fig. 337). C'est sans doute le seul exemple d'une telle sculpture en bois. A Meidoum, les deux statues de Rahotep et de Nofrit, faites chacune d'un bloc de pierre séparé, étaient simplement juxtaposées (fig. 338). Le plus souvent, il y a disproportion entre la taille de l'homme et celle de la femme. On a sculpté celle-ci toute menue assise ou debout, aux pieds de l'époux, appuyée à la cloison de pierre qui soutient les jambes ou adossée au siège. Les enfants, presque toujours de dimensions restreintes, accompagnent leurs parents (fig. 342 ; voir fig. 15, le même groupe, complet au moment de la découverte par Mariette).

Un groupe curieux du musée d'Hildesheim semble montrer, à première vue, que la famille s'étant accrue depuis le moment où l'œuvre avait été sculptée, il

fallut la remanier pour faire place au nouveau venu. Ceci nous autoriserait à croire qu'il est telles circonstances où les statues destinées à la tombe d'un personnage ont été exécutées longtemps à l'avance et pendant la vie du défunt. A moins que, autre hypothèse d'ailleurs plus vraisemblable, nous n'ayons un exemple de ces pièces de série exécutées sans destination spéciale et que l'on adaptait ensuite à l'usage du défunt et de sa famille.

Il est probable que la statue fameuse du nain Khnoumhotep (fig. 341) se rattache à la catégorie des statues de serviteurs, tel le prêtre agenouillé (fig. 340) qu'on a considéré par erreur comme un scribe. Quelques autres images méritent d'être citées comme des chefs-d'œuvre de cette catégorie : la meunière (fig. 343), le brasseur, le cuisinier, le domestique sont, chacun dans son genre, des types extrêmement réussis. A en juger par la meunière du musée d'Athènes, malheureusement fort mal conservée, toutes ces statues en pierre avaient leur prototype en bois. Les nécropoles de la fin de l'Ancien Empire, Meir et Assiout entre autres, ont livré des spécimens remarquables de porteuses d'offrandes (fig. 339). Vers la fin de l'Ancien Empire, on enfermait dans les chapelles, les serdabs et les caveaux, des groupes d'un pittoresque surprenant, qui mettaient à la disposition du mort toute une humanité en miniature. Il se peut, bien que cette assertion paraisse audacieuse, que les scènes variées, reproduites par le relief ou la peinture, n'aient été que la projection sur la muraille de ces groupes animés. Ainsi, nous avons appris à connaître les hôtes véritables du tombeau et l'analyse des buts que poursuivaient les sculpteurs nous a permis de mieux évaluer les limitations fonctionnelles de leurs œuvres. C'est pour satisfaire le plus complètement possible l'esprit enfermé dans ces statues vivantes que s'étalaient, sur les murs, les scènes auxquelles il vient d'être fait allusion et qui vont nous permettre, dans les derniers chapitres, de retrouver la vie des grands et des humbles qui ressuscitent triomphalement de l'oubli.



CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

 LA VIE DES GRANDS 

XISTE-T-IL, existera-t-il jamais, en dehors de l'Égypte, des monuments conçus à la manière des chapelles funéraires de l'Ancien Empire ? On croit les connaître, mais les descriptions archéologiques, les voyages répétés aux ruines antiques, la visite des mastabas transportés dans les grands musées ont tellement habitué le public aux scènes peintes ou gravées dans les chapelles de ces tombeaux, qu'on ne réfléchit plus à la signification qu'il convient de leur donner dans le cadre des idées générales de l'humanité civilisée.

Disons d'abord quelques mots au sujet de la technique de ces représentations. On est en droit de croire que les plus anciens exemples se rattachaient soit à l'art du peintre soit à celui du sculpteur sur bois. Sur des murs de briques crues, soigneusement recouverts d'un enduit, les bons scribes dessinaient, de leur pinceau savant, les scènes qu'ils avaient combinées au moyen des éléments puisés dans leurs cahiers de modèles. Les figures d'hommes et d'animaux étaient ensuite coloriées en teintes fondamentales, à la manière des enlumineurs. Le modelé n'était produit que par des lignes intérieures.

D'autre part, plusieurs tombeaux renferment des panneaux de bois, portant de grandes figures du défunt modelées à la perfection, insérés dans la maçonnerie. Rappelons l'exemple remarquable du mastaba de Hesy, de la IIIe dynastie (fig. 229 et 230). Mais, déjà à cette époque, les monuments du pharaon Djeser nous montrent la technique de la gravure sur bois transportée à la pierre. Les admirables tableaux des couloirs de la pyramide et de la tombe du sud, encore enchâssés comme des panneaux, sont sculptés dans le calcaire fin. Dans cette technique adaptée, les Égyptiens réaliseront, pendant des siècles, leurs prodigieux chefs-d'œuvre.

On surprend une tentative d'innovation dans la nécropole de Meidoum. Tout en recourant au revêtement de pierre pour les parois des chapelles, on veut, semble-t-il, rester fidèle à l'aspect traditionnel de la peinture, avec l'idée, exprimée dans un texte, de produire des images qui ne s'effaceront jamais. Pour y arriver, les artisans ont taillé dans le calcaire toute la surface des figures, ménageant de place en place des traverses de sécurité ; ils ont ensuite incrusté dans les fonds des pâtes colorées qui, par leur surface unie, devaient donner l'illusion d'une peinture à la détrempe suivant le procédé habituel. Mais cette belle invention n'a guère été prisée par les contemporains, car on ne la retrouve nulle part ailleurs, sauf peut-être, des milliers d'années plus tard, dans la technique des tableaux multicolores en faïence.

N'oublions pas d'ajouter qu'il peut y avoir eu, dans le choix entre la peinture ou la gravure, des considérations d'ordre uniquement économique. Les murs revêtus de fins reliefs minutieusement peints exigeaient un travail infiniment plus long et plus coûteux que la seule peinture des mêmes scènes sur une muraille plafonnée. Que représentait-on ainsi ?

Il faudrait plutôt demander ce que les Égyptiens n'ont pas représenté sur les murs de leurs chapelles funéraires. On y rencontre le panorama complet de la vie égyptienne. N'est-ce pas une doctrine admirable que celle qui fut imaginée aux temps lointains par les vieux magiciens ? Elle permettait, grâce aux ressources infinies de leur art, d'emporter pour la vie de l'au-delà, toute l'existence terrestre. Encore une fois, malheureusement, nous devons raisonner



FIG. 344. (Phot. J. Capart.) Scène rituelle.



FIG. 345. (Phot. Daumas.) Scène de métallurgie.

sur ces faits d'une manière plus théorique qu'historique. C'est pour les rois, nous l'avons dit, que la grande invention fut d'abord faite. Fixer l'âme du pharaon défunt dans un palais d'éternité dont les murs déroulaient, sur des milliers de mètres carrés, toutes les péripéties de l'existence d'un monarque puissant et glorieux, n'est-ce pas créer une véritable épopée en images, bien faite pour assurer la satisfaction d'un esprit redoutable ? Et lorsque le privilège de ces merveilles de la magie fut concédé à d'illustres personnages, il y eut peu à changer au répertoire artistique qui servait de base aux représentations.

Le caractère même de cette imagerie thaumaturgique doit nous rendre prudents à ne pas accepter sans réserve toutes les scènes comme des peintures minutieusement exactes de la vie égyptienne. On est généralement plus conservateur dans l'application des rites funéraires que dans tout autre domaine de la vie sociale. Bien des indices, que nous avons signalés déjà, nous permettent d'affirmer qu'on ne demandait pas aux artistes de composer pour chaque tombe nouvelle des tableaux qui fussent le reflet fidèle de la société qu'ils avaient sous les yeux. Nous avons dit jusqu'à quel point ces décorateurs de tombes étaient avant tout des artisans, parfois d'une habileté consommée, mais qui se bornaient à pratiquer leur métier sans chercher à faire preuve d'initiative.



FIG. 346. PERNEB RECEVANT LES OFFRANDES (Phot. Metropolitan Museum.)

Les scènes de travail sont-elles copiées sur nature dans un atelier voisin, avec le souci de donner à chaque outil sa forme actuelle ? Nous y reconnaîtrons plutôt des compositions que l'on appellerait hiéroglyphiques, car elles se bornent à suggérer à l'esprit, dans la ligne traditionnelle, la fabrication de tel ou tel objet nécessaire à l'équipement du tombeau (fig. 345). Les contemporains des bâtisseurs des pyramides circulaient-ils vraiment dans les rues de Memphis avec les vêtements qu'ils portent aux murs de leur chapelle ? Petrie a découvert à Dechacheh toute la garde-robe d'un noble de la Ve dynastie, mais il aurait été bien embarrassé de draper une des pièces d'étoffe sur le corps d'un homme vivant pour lui donner le même aspect que le propriétaire de la tombe tel qu'il était figuré dans les bas-reliefs. L'art funéraire marquant un sérieux retard sur les réalités vivantes de la civilisation égyptienne, il y a toujours lieu de faire, à l'égard de ces représentations, une rectification que l'on pourrait appeler chronologique.

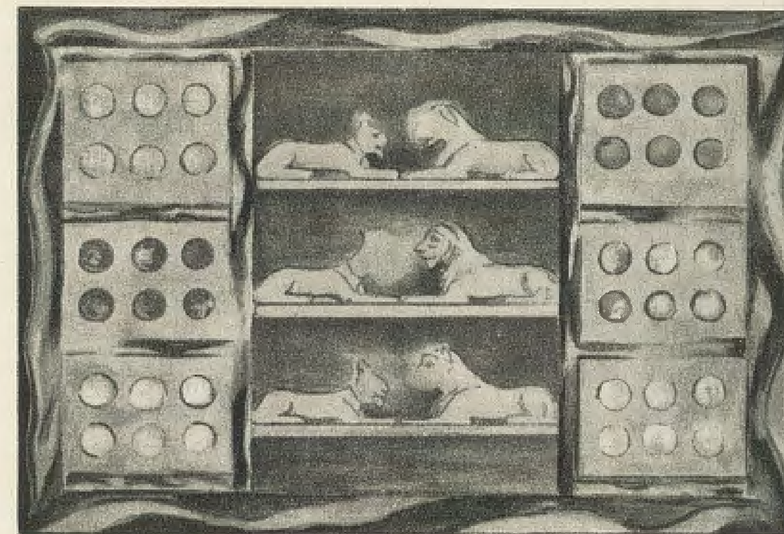


FIG. 347. (D'après J.-E. Quibell.) Boîte à jeu.

Mais ce n'est pas tout. Une autre transposition s'impose, la transposition du rang social. La tombe décorée, ne l'oublions pas, est un privilège exceptionnel. Elle est concédée d'abord à ceux qui touchent de près à la personne sainte du roi. Plus on étendra le privilège à des classes de la population de rang subalterne, et moins le genre d'existence dépeint dans les scènes correspondra à la vérité sociale de l'existence de l'homme auquel on les applique. Lorsque, par hasard, les inscriptions des tombeaux vont plus loin que l'énumération des dignités du propriétaire et donnent les rudiments d'une biographie, on cherche en vain, dans les reliefs, des scènes qui pourraient servir d'illustrations à ces textes. Depuis longtemps déjà les égyptologues ont combattu cette opinion d'après laquelle les tableaux des mastabas de l'Ancien Empire décriraient la vie du mort. Il en va pour les reliefs comme pour la statue. Les sculpteurs, nous l'avons vu, s'efforcent de créer des corps types donnant la synthèse de la jeunesse et de la santé physique. Les représentations, elles, nous apportent la synthèse de la vie telle qu'on la recrée magiquement au bénéfice d'un mort illustre.

A regarder attentivement les mastabas, on s'aperçoit bien vite qu'il y a deux catégories de scènes : les unes au thème strictement limité, les autres d'une



Fig. 348. (Phot. J. Capart.)
PORTEURS D'OFFRANDES



Fig. 349. (Phot. Lehnert et Landrock.)
Pion de jeu en ivoire.

variété théoriquement infinie. Dans le premier cas, il s'agit de représentations du rituel funéraire. Le jour de l'enterrement, les membres de la famille, assistés des prêtres, célèbrent un office qui doit se répéter aux principales fêtes des morts (fig. 344). Il consiste essentiellement dans la présentation et la consécration des offrandes presque exclusivement alimentaires (fig. 346). Les serviteurs du double s'empressent, suivant les indications des maîtres de cérémonie, d'amener, d'abattre, de dépecer les animaux dont les pièces sont ensuite disposées, dans un ordre invariable, sur la table d'offrandes (fig. 348). En même temps se fait la récitation des prières et des formules qui permettent à l'âme de jouir matériellement de tous ces aliments de choix. Nous savons que la liste canonique des offrandes est empruntée littéralement au rituel royal et que ce n'est sans doute que par une pure fiction qu'on la reproduisait intégralement dans la tombe de personnes, même de rang inférieur. Mais le seul fait de la transcrire devenait générateur de prodiges et quiconque possédait une copie de la liste canonique des offrandes était servi comme à la table royale (fig. 351). Des formules n'hésitent pas à franchir le dernier degré possible en affirmant que « tout ce qui sort sur l'autel du dieu sera pour le défunt X ». Il est vrai que ces formules n'apparaissent dans les textes qu'un peu plus tard.

Scènes d'offrandes et de sacrifices constitueront ainsi l'essentiel des représentations et, là où l'espace est étroitement mesuré, on ne trouve que ces tableaux, dont la succession est incontestablement monotone.

Le contraste est entier lorsqu'il s'agit de convaincre le défunt qu'il n'est pas mort, au moins dans le sens où nous l'entendons, et qu'il continue à jouir d'une vie joyeuse et indépendante, uniquement confinée entre les quatre murs de la chapelle.

Chez Mera, dans la grande salle, un panneau nous montre le maître assis devant la table à



Fig. 350. (Phot. Lehnert et Landrock.)
Pion de jeu en ivoire.

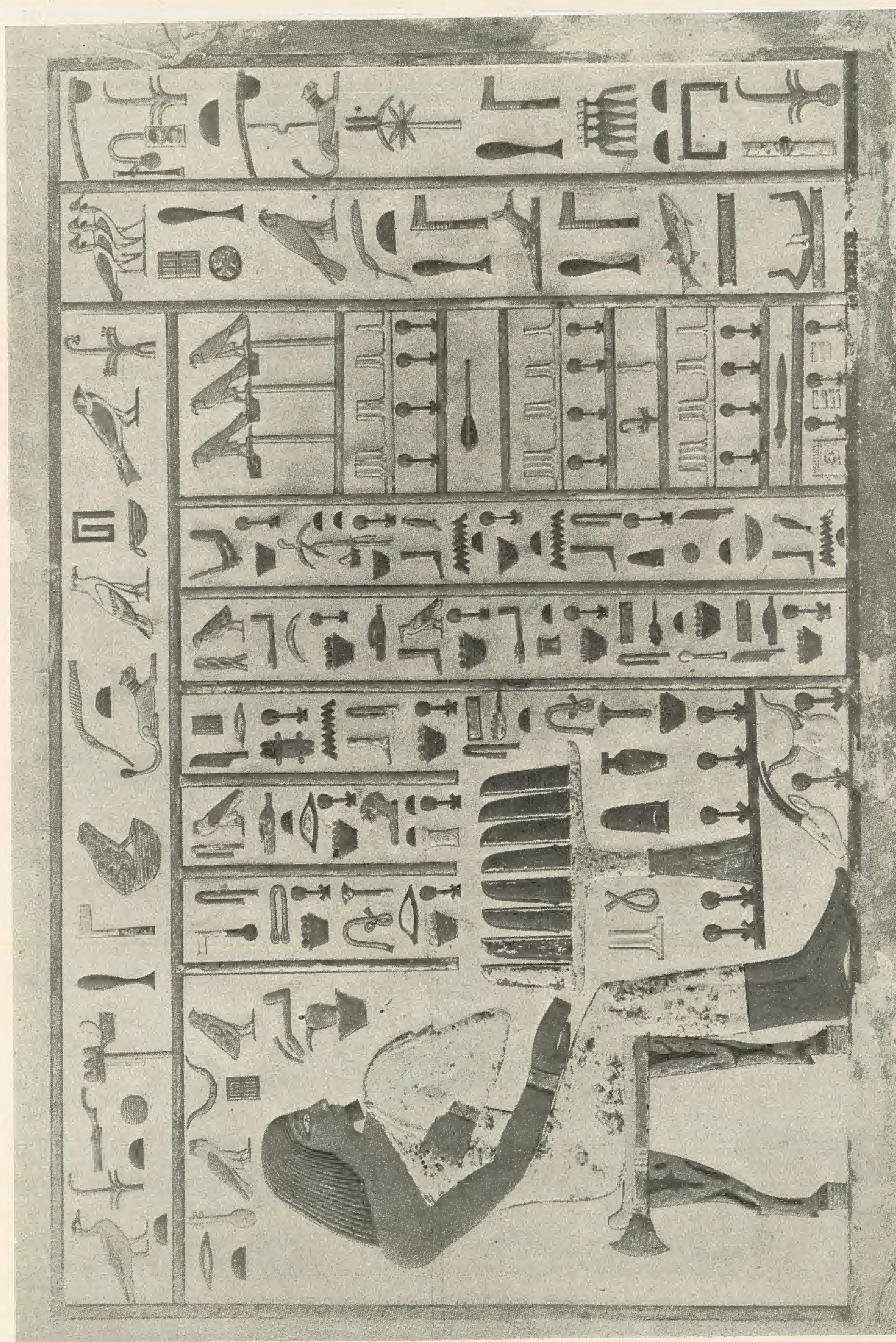


FIG. 351. PANCARTE : LE MORT ATTABLÉ (Phot. University of California.)

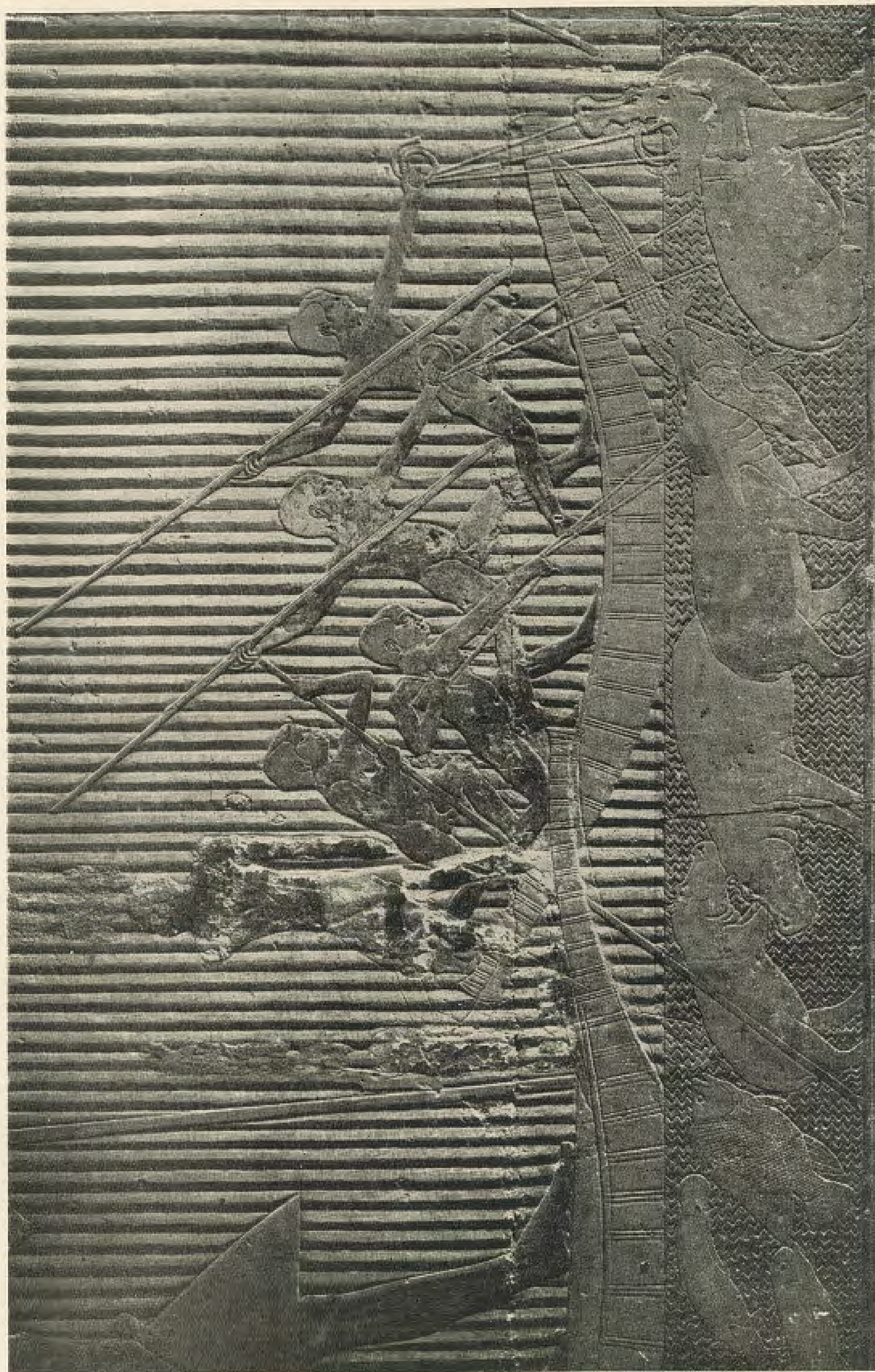
jeu où il est en train de mener une sérieuse partie contre son illustre épouse, la princesse royale (fig. 12). C'est une passion bien enracinée chez les vieux Égyptiens que ce jeu de pions (fig. 349, 350 et 352) qui se manœuvrent sur des tables de formes spéciales ou sur un damier fréquemment retrouvé dans les mobiliers funéraires. Même plus tard, lorsque la doctrine du départ pour le pays mystérieux des divinités sera fortement établie, les défunts ne se résoudront pas à laisser derrière eux leur boîte à jeu (fig. 347) ; ils l'emporteront dans la terre des Immortels et un chapitre spécial du Livre des Morts leur assurera la faculté de s'installer dans un pavillon pour y jouer d'interminables parties. Dans une salle que l'on pourrait appeler la chambre à coucher de Mera, l'on voit le défunt et sa femme, la main dans la main, se diriger vers le lit que les serviteurs finissent d'apprêter. A côté, une scène nous montre Mera installé à l'abri de tout decorum fatigant : il est assis sur une sorte d'estrade basse, au plancher fait d'une natte ; il écoute le chant de son épouse qui s'accompagne de la harpe (fig. 354) ; d'une main, notre homme tient un chasse-mouches, tandis que, de l'autre, il s'amuse à faire tourner dans ses doigts un bâtonnet, geste qui exprime bien le plaisir qu'il prend au délassement.



FIG. 352. (Phot. Lehnert et Landrock.)
Pion de jeu en ivoire.

Nous assistons, par ailleurs, au petit lever de Ptahhotep qui se livre aux manipulations expertes de ses « soigneurs ». Ceux-ci sont représentés tout menus, les uns occupés à la tête, les autres aux mains, d'autres encore aux pieds du maître. Le tableau, tel qu'il est composé, nous fait une impression étrange et nous pensons naturellement aux aventures de Gulliver à Lilliput.

Chez Ti, nous pouvons relever une grande variété de ces scènes où le propriétaire du tombeau est un géant parmi son entourage. Dans la cour à piliers, il est assis dans son palanquin porté par ses fidèles, comme plus tard, aux processions, les barques sacrées sur les épaules des prêtres (cf. fig. 171). Dans une tombe de Deir el Gebraoui, on a transcrit la courte chanson dans laquelle les serviteurs expriment d'une manière ingénieuse une flatterie à l'égard de leur maître : « Comme la chaise est lourde quand il n'y est pas ; comme elle est légère quand notre seigneur y est assis. » Au-dessus d'une porte du premier corridor, nous voyons Ti dans les fourrés de papyrus de son lac de plaisance : il s'est avancé sur un esquif conduit par des matelots minuscules (fig. 356). C'est encore le même parti pris lorsque, dans la chapelle, nous le voyons assister au


FIG. 353. (Phot. Daumas.) CHASSE A L'HIPPOPOTAME

sport dangereux de la chasse à l'hippopotame (fig. 353). Nous le retrouvons dans la campagne se passionnant tellement au jeu de la tenderie, qu'il a voulu prendre lui-même le rôle de guetteur et donner le signal de tirer la corde qui ferme le filet (fig. 355).

C'est un plaisir royal, nous le savons, que de se promener en barque sur les lacs, de se réjouir de la vue des belles rives, de cueillir, suivant son caprice, les fleurs de lotus qui émaillent la surface de l'eau ou les tiges de papyrus qui serviront d'ombrelle ou d'éventail. Aussi ne sommes-nous nullement surpris de voir, dans la tombe récemment découverte à Guizeh, la princesse Meresankh III et sa mère Hetep-Heres II, fille de Khéops, côte à côte dans un canot léger qui glisse au milieu des fourrés de roseaux.

Lorsque le nain Seneb est arrivé au faîte de sa carrière par son mariage avec la princesse royale Sentitefes, il a pris soin d'affirmer, par les reliefs de son tom-

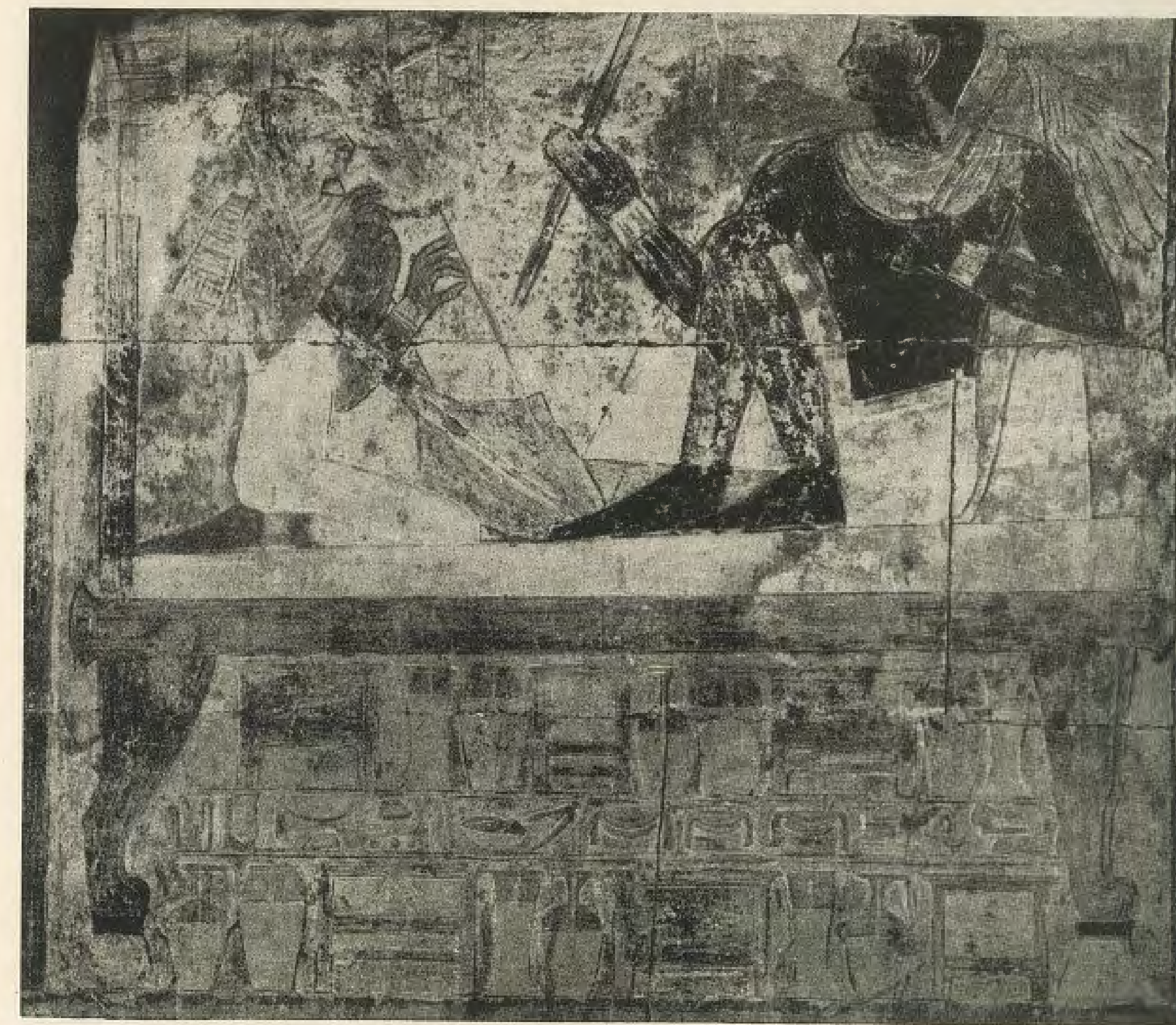

FIG. 354. (Phot. J. Capart.) Séance de musique.



FIG. 355. (Phot. Daumas.) TENDERIE

beau, qu'il est l'égal des plus grands et qu'il jouit des privilèges auxquels ses semblables n'ont pas l'habitude de participer. Lui aussi se livre à la cueillette du papyrus (fig. 358) ; lui aussi se promène en palanquin, alors que d'ordinaire, lorsque nous rencontrons la figure d'un nain dans un relief, c'est dans le rôle de bouffon, chargé du soin des animaux familiers du maître. Chez Ti, nous en

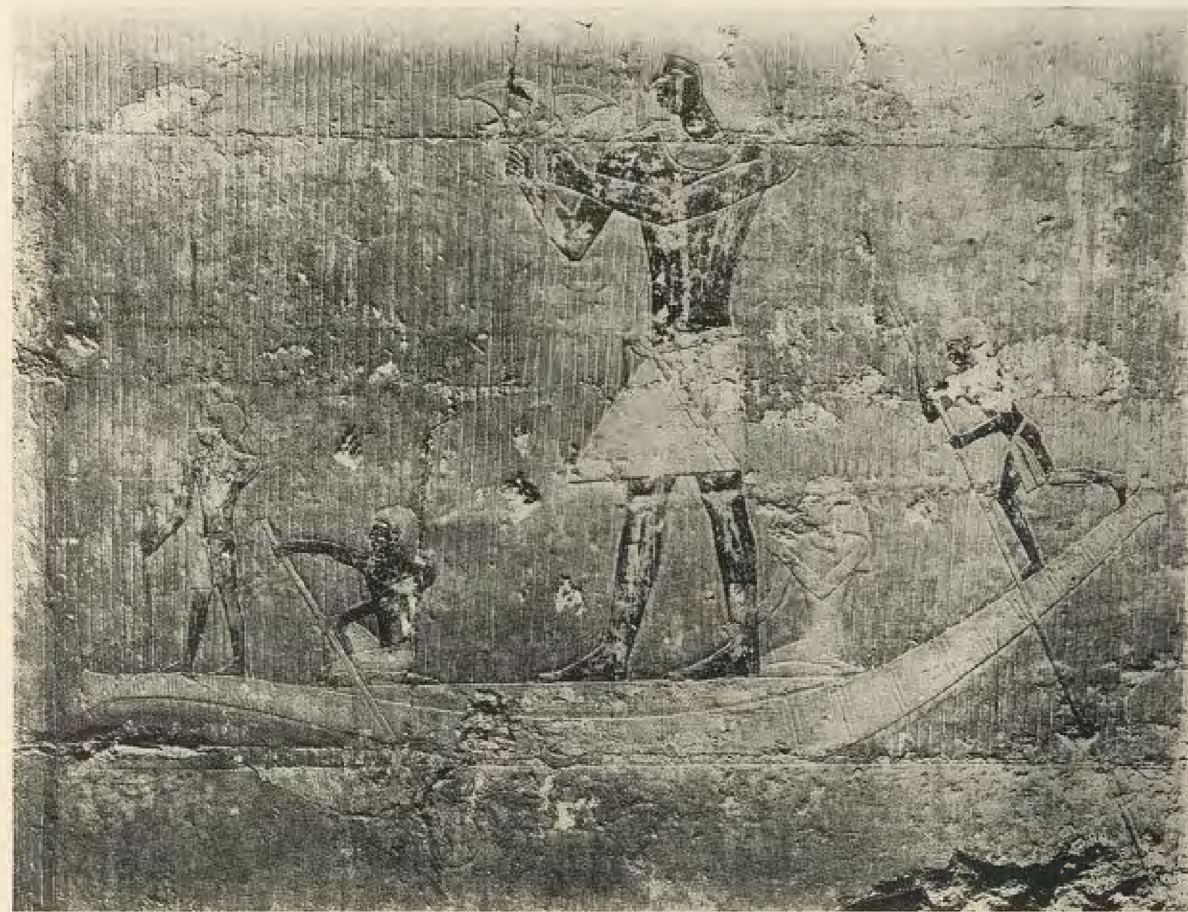


FIG. 356. (Phot. Daumas.) Ti cueillant des roseaux.

trouvons un, marchant à côté du palanquin. C'est sans doute en pensant à ce schéma traditionnel que Seneb aura exigé, dans son tombeau, une scène qui montrât, d'une manière non équivoque, qu'il était vraiment le supérieur des nains, comme l'affirme un de ses titres.

Dans l'un ou l'autre mastaba, le mort lit ou se fait lire un document qu'un petit personnage déploie devant lui (fig. 357). Souvent il s'agit des rapports que les subalternes présentaient périodiquement au maître pour le tenir au courant de la marche des divers services qu'il avait à contrôler. D'autres fois, il s'agit d'un épisode très important de la constitution du domaine d'éternité. On lit — et c'est souvent le fils aîné qui se charge de ce soin — la charte de fondation. Ce



FIG. 357. AKHETHETEP LIT UN DOCUMENT (Phot. Catala.)

document, qui établit les privilèges et les bénéfices et qui, souvent, est un véritable contrat juridique, spécifie les biens de mainmorte dus à la libéralité du roi ou prélevés sur la fortune du défunt.

Une des scènes les mieux réussies et dont nous aurons à considérer les détails au chapitre suivant, est la représentation, parfois combinée en un panneau symétrique, de la chasse et de la pêche (fig. 242). D'une part, le maître abat les oiseaux au moyen de bâtons de jet ; d'autre part, il harponne adroitement les poissons les meilleurs.



FIG. 358. (D'après H. Junker.) Seneb dans les papyrus.

Dans toutes les scènes dont nous venons de parler, la présence du maître est indispensable. Si on avait oublié de le graver, le tableau n'aurait aucune signification. Il n'en est pas de même pour les innombrables scènes où le maître joue seulement un rôle de spectateur. Là, chaque ensemble est formé de deux éléments : d'une part, la grande figure du propriétaire accompagné de sa femme et de ses enfants et, d'autre part, les scènes, souvent très compliquées, qui se passent sous leurs yeux. Les inscriptions sont formulées comme un véritable titre caractérisant chaque action. Par exemple : « Voir les travaux des champs », et ce mot « voir » peut être entendu également dans le sens de surveiller. Le seigneur Ti « voit » l'arrivée des bateaux qui transportent de nombreuses cargaisons d'animaux de toutes espèces. Ti reçoit les rapports de ses intendants ; il visite ses volières au moment où l'on nourrit les oiseaux. A un certain endroit, on le trouve installé avec sa femme sur une belle natte étendue sur le champ ; il contrôle toutes les phases de la récolte (fig. 359). Plus loin, nous le voyons occupé à surveiller les ateliers des métallurgistes, des menuisiers, des sculpteurs, etc. Ou bien encore, il s'intéresse à la revue du bétail appartenant à ses fermes de la terre du Nord et de la terre du Sud (fig. 360).

Dans tous ces cas, la représentation du défunt est plutôt la copie de la statue du double que l'image réelle de l'homme. Rarement on s'est départi de cette intention de mettre le défunt à part ; dans quelques reliefs seulement, une inscription désigne comme propriétaire de la tombe l'une ou l'autre figure d'une scène complexe. On en trouve un exemple chez Ti : dans le chantier



(Phot. Daumas.) FIG. 359.

TI ET SA FEMME AUX CHAMPS

de construction navale, on lit, à côté d'un homme qui se trouve dans un des bateaux auxquels travaillent activement les charpentiers, la brève mention : « L'ami unique Ti » (fig. 197).

On a souvent prétendu que la dimension des figures trouvait son explication dans l'importance sociale relative des modèles. On vient de voir combien une telle appréciation manque de base réelle. Ce sont des raisons de composition artistique qui ont joué le rôle déterminant. Là où le maître est en quelque sorte seul à son plan, il a toute la paroi à sa disposition et on lui a donné une taille naturelle. Sa femme et ses enfants doivent se contenter des espaces disponibles à l'entour. Là où, au contraire, le mort participe à une action, même répartie sur plusieurs registres, comme pour Ti à la tenderie, son image aura, pour elle seule, la hauteur de tous ces registres. Enfin, lorsqu'il se mêle à la foule, il est réduit, comme nous venons de le voir, à la dimension des plus simples ouvriers qui l'entourent.



FIG. 360. (Phot. Daumas.) Teti sa femme inspectant le bétail.

En résumé, nous commençons à saisir clairement la genèse de toutes ces représentations. Le mort se détache difficilement des biens terrestres qui faisaient la joie de son existence. Les survivants craignaient de s'approprier les richesses du défunt, de peur que le revenant ne trouble la quiétude de la jouissance. Rappelons les trésors déposés à côté du corps des rois. Nous avons

dit de quelle manière on avait réussi à remplacer le corps du défunt par une ou plusieurs statues, magiquement animées. Sous le stimulant d'ordre économique, on a très vite imaginé de substituer aux biens réels leurs images d'argile, de bois ou de pierre. Dans certains tombeaux découverts intacts, les explorateurs ont constaté que les figurines de serviteurs, les modèles de bateaux, etc., étaient groupés autour du socle de la statue du mort. Une tombe du Moyen Empire à Deir el Bahari contenait, dans un serdab, une collection extraordinaire de ces groupes pleins d'animation et de vie. Citons la boulangerie et la brasserie, la boucherie, l'atelier de menuiserie, les greniers, les bateaux de transport, de chasse et de pêche, la scène de recensement du bétail et même des modèles du jardin et du portique de la maison du défunt. Ces procédés de substitution étaient forcément restreints par les difficultés de l'exécution technique. Dès qu'on les transporta dans le domaine du dessin ou du relief, il n'y eut plus de raison de s'arrêter au strict indispensable. Mais tout doit rester ordonné en fonction de la statue de culte. C'est ainsi que la conception de la tombe amenait logiquement les artistes — nous l'avons dit au début de ce chapitre — à vouloir enfermer l'humanité tout entière entre les murailles d'une chapelle funéraire. Il nous reste à voir dans quelle mesure ils ont réussi à réaliser ce tour de force.



CHAPITRE VINGTIÈME

 LA VIE POPULAIRE 



CERTAINS arts n'existent que pour les dieux, les héros et les grands de la terre. La foule est oubliée et c'est tout au plus si les simples mortels y jouent, de temps en temps, le rôle de victimes ou de vaincus. Dans les tombes de l'Ancien Empire, tout est calculé, il est vrai, en fonction des nobles Égyptiens dont nous avons décrit les figures dans le chapitre précédent ; mais les petites gens y tiennent aussi leur place. C'est pourquoi, après avoir examiné les images du mort et des membres de sa famille, dont la répétition entraîne fatalement quelque monotonie, nous porterons volontiers nos regards vers les scènes infiniment complexes que nous avons appelées « le panorama de la vie égyptienne ».

Dans l'organisation si développée de l'empire memphite, les individus se groupent, depuis les échelons inférieurs, en une hiérarchie reconnue où chacun travaille pour son supérieur qui, en revanche, assume la charge de l'existence journalière de ses subordonnés. C'est pourquoi, si l'artiste veut dépeindre cette société, ou plutôt, s'il veut enfermer son image dans la chapelle des tombeaux, il faut qu'il arrête ses regards successivement sur tous les échelons de la hiérarchie, sans pouvoir se contenter des grades supérieurs. L'interdépendance de toutes les couches sociales en reçoit une illustration frappante. Par exemple, si, en théorie, la représentation d'un serviteur déposant un pain sur la table du maître peut sembler suffisante, en pratique on préférera commencer par la figuration du labourage et des semailles (fig. 373), sans oublier aucun épisode intermédiaire jusqu'au moment où le défunt tend la main vers la miche. De là, l'infinie variété des scènes des mastabas. Les livres de modèles auxquels nous avons tant de fois fait allusion, devaient ressembler à des manuels de leçons de choses ; c'étaient de véritables encyclopédies.

Retournons au tombeau de Ti, le plus complet, peut-être le plus beau de la nécropole memphite. Dans la chapelle, nous avons vu l'ami unique, assis sur une natte déroulée sur le champ afin qu'il puisse suivre les péripéties de la moisson. A la partie supérieure de la même muraille, on récolte pour lui du lin dont on prend les tiges à pleines gerbes pour les arracher du sol. Au-dessous, et sur plusieurs registres, les moissonneurs coupent les céréales au moyen de faucilles dont la forme a conservé la ligne de demi-mâchoire de vache employée à l'époque préhistorique. De place en place, les surveillants, tenant à la main une petite courbache faite d'une corde pliée en deux, interpellent les ouvriers, cherchant à stimuler leur ardeur. Les paroles qu'ils prononcent et dont le sens n'est pas toujours facile à dégager, sont inscrites à la partie supérieure de


FIG. 361. (Phot. Daumas.) Scènes agricoles. Flûtiste et chanteur.

l'image. A chaque registre il y a, de plus, un flûtiste et un chanteur. Ils font partie de l'équipe normale des moissonneurs, et leurs chants ont pour but de faciliter le travail et de lui donner un rythme plus actif. Devant le flûtiste, dont l'instrument consiste en un roseau percé d'un trou latéral, le virtuose prend une attitude bien connue de tous ceux qui ont observé des chanteurs arabes : la main, placée contre une des joues, a l'air de soutenir la tête du musicien qui trouve cette attitude facile pour ses modulations souvent éperdues. Quelques mots brefs servent de thèmes ; il s'agit d'improviser là-dessus le plus de variations possibles. Un des chanteurs de Ti avait choisi comme motif de ses chants : « Les bœufs » (fig. 361).

Les épis ont été coupés avec un bout de paille assez long pour permettre de les nouer en gerbes. Comme il va falloir transporter celles-ci à une certaine distance, jusqu'à l'aire où les sabots des ânes et des bœufs les écraseront, on enferme les gerbes, bien serrées les unes contre les autres, dans de grands filets dont l'usage s'est conservé de nos jours en Égypte. Les âniers, qui ont fait déjà plusieurs transports, reviennent en courant, poussant devant eux la troupe des ânes ; ils s'amusent parfois à échanger entre eux quelques coups de bâton en manière d'escrime et de divertissement.

Mais les bons petits ânes d'Égypte ne sont pas toujours d'humeur à peiner sans faire quelque résistance. Rien de plus amusant que l'épisode du bourricaut récalcitrant qu'il faut saisir par l'oreille et la patte pour lui rappeler le sérieux


FIG. 362. (Phot. Lehnert et Landrock.) L'âne récalcitrant.

du travail et ponctuer la remarque d'un coup de bâton bien appliqué (fig. 362). Voilà un cas où l'on croirait facilement à la verve personnelle d'un dessinateur visant à introduire du pittoresque au milieu d'une scène stéréotypée. La remarque serait juste à condition de faire remonter cette variante plaisante à un temps déjà lointain, car le thème de l'âne récalcitrant est intercalé comme *leitmotiv* dans la scène agricole de plusieurs tombes d'époques diverses (fig. 363 et 366).

Le paresseux, ramené à une juste évaluation de ses devoirs, a reçu sa charge et se dirige d'un pas alerte vers l'endroit où il pourra la déposer. Mais, tout à coup, les âniers, toujours vigilants lorsqu'il s'agit de s'épargner du travail, s'aperçoivent que le filet plein de gerbes bascule (fig. 364). S'ils hésitent un instant, il leur faudra recommencer le chargement à grand'peine. Aussi, voyez comme ils s'élancent afin de rétablir l'équilibre à la dernière seconde, tandis qu'un des conducteurs a, d'un geste que l'on pourrait appeler classique, arrêté le mouvement de l'animal. Un peu plus loin, on s'amusera du trottinement de l'ânon qui accompagne sa mère. Au-dessous, les ouvriers vident les filets et font les meules. Ensuite, nous voyons les troupes de bœufs et d'ânes tournant en rond sur l'aire soigneusement préparée où les grains sont


FIG. 363. (Phot. Musée de Leyde.) L'âne récalcitrant.



FIG. 364. (Phot. Daumas.)



FIG. 365. (Phot. Lehnert et Landrock.)



FIG. 366. (Phot. Musée de Berlin.) L'âne récalcitrant.

dépiqués (fig. 365). L'ordre est maintenu, dans les bandes d'animaux qui doivent suivre le mouvement circulaire, par quelques hommes qui, d'une parole stimulante ou d'un coup de bâton opportun, maintiennent la discipline parmi les bêtes qu'une tradition, reprise plus tard par le législateur juif, défendait de museler. Au mastaba de Ptah sekhem ankh, au musée de Boston, on a noté le détail amusant de l'ânon, trop petit pour travailler, et qui attend sagement à côté de l'aire (fig. 368).

Enfin, les grains détachés ainsi de la paille et de la balle devaient être nettoyés. C'est à ce dernier travail que s'appliquent les vanneuses, les cribleuses. C'est fini ; il ne reste plus qu'à faire les grands tas de grains, en attendant que les mesureurs, les scribes et les employés du fisc viennent dresser l'inventaire de la récolte avant de la rentrer dans les greniers.

Quand les boulangers et les brasseurs auront besoin de grain pour préparer le pain ou la bière, une nouvelle comptabilité déterminera les prélèvements à faire. Allons suivre toutes ces opérations dans la



FIG. 367. (Phot. Daumas.) Boulangers et brasseurs.



FIG. 368. (Phot. Musée de Boston.) L'ânon et le vieux paysan.

petite chambre de Ti, souvent dénommée « la salle à manger ». Les diverses étapes de la fabrication ont été fixées avec des détails si particuliers, que les modernes n'ont pas réussi à identifier sûrement toutes les scènes représentées (fig. 367). Dans bien des cas, les inscriptions explicatives ont résisté à tous les efforts des philologues. On reconnaît aisément les gens qui écrasent le grain au pilon ou à la meule, ceux qui travaillent les dattes pour en extraire le sucre nécessaire à la fermentation de la bière, ceux qui font chauffer à blanc les vases de terre dans lesquels on déverse la pâte pour qu'elle cuise, etc. ; mais boulangers et brasseurs d'aujourd'hui seraient bien embarrassés de refaire le pain ou la bière en suivant la méthode des serviteurs de Ti.

Les scribes sont attentifs à ce que tout se passe en bon ordre et que rien ne soit gaspillé ou dérobé. Toute malversation est immédiatement déférée devant une sorte de tribunal qui décidera de la peine à infliger au délinquant. Chez Ti, un tribunal de ce genre est représenté dans la grande scène d'inspection du bétail, au mur sud de la chapelle. Cette fois, ce sont les bergers qui ont à rendre compte de leur gestion. Leur attitude trahit l'appréhension avec laquelle ils s'avancent vers « messieurs les scribes ». Si ces derniers rendent un bon témoi-



FIG. 369. (Phot. Daumas.) INSPECTION DU BÉTAIL

gnage, on peut compter sur la bienveillance et même sur les récompenses du maître (fig. 222 et 369). Si leur appréciation est défavorable, ce sera sans aucun doute la bastonnade telle qu'on la voit appliquer au tombeau de Mera (fig. 227). Le délinquant est assis, face au poteau de justice ; on lui tient les deux bras en avant, tandis que le bourreau distribue flegmatiquement les coups de bâton sur l'échine douloureuse du pauvre diable.

Cette vie des paysans aux péripéties variées nous est dépeinte en mille endroits avec une abondance de détails tout à fait surprenante. On voit les hommes occupés à labourer, à semer, à mener les bœufs au pâturage ou à l'inspection (fig. 369) ; on les trouve à la tenderie, à la pêche, à la chasse aux oiseaux qui nichent dans les grands arbres. Souvent, les artistes se sont amusés à traduire exactement leur physionomie rustique qui contraste avec celle des « gens de la ville » (fig. 370). A les contempler dans les bas-reliefs, on a l'impression de les connaître si bien qu'on devine leur caractère ; travailleurs consciencieux, laborieux comme l'abeille, ainsi que dira d'eux le khalife Omar, supportant allègrement les duretés de leur existence, s'amusant de peu, prompts à saisir l'humour d'une situation (fig. 371), la langue bien pendue, rapide à décocher des quolibets, connaissant à ravir les formules toutes-puissantes qui serviront dans les passes dangereuses, honnêtes à condition qu'on les surveille toujours,



FIG. 370. (Phot. Daumas.) Les paysans.



FIG. 371. (Phot. Daumas.) LES BONS CAMARADES



FIG. 372. (Phot. Daumas.) Passage du gué.

et sachant parfaitement ne jamais laisser passer une occasion de friponnerie.

Le berger mène son troupeau à travers les champs qui émergent à peine des eaux de l'inondation ; il passe à gué d'une pièce de terre à l'autre pour faire piétiner et enfoncer dans la boue les grains que le semeur vient de lancer à pleines mains. Écoutez comment on se moque de lui : « Ohé le berger ; le berger est dans l'eau, au milieu des poissons. Il parle au *nar*, il échange des saluts avec le silure. Ohé le berger, où va-t-il ? C'est un berger d'Occident. » Le moqueur présage que le berger appartiendra bientôt à la terre des morts.

On est en plein labour ; les charrues attelées chacune d'une couple de vaches vont et viennent tandis que le laboureur et le conducteur excitent à qui mieux mieux leurs bêtes par des cris et des encouragements appropriés. Mais au bout du champ les hommes ont soif et ils n'ont rien trouvé de mieux que de traire une des vaches qu'on leur a confiées : « Dépêche-toi, dit l'un d'eux, avant que le berger n'arrive » (fig. 373).

Les bêtes reviennent du Delta où elles ont passé la saison des bons pâturages. Le troupeau franchit un canal aux eaux basses (fig. 372 et 374). En tête marchent les vaches, menées par un berger qui a pris sur ses épaules un veau trop petit pour qu'on ose le laisser passer à gué. Le jeune animal se retourne vers sa mère qui tend la langue pour le lécher. Les conducteurs s'amusent de l'incident. Ils échangent des plaisanteries que nous ne comprenons pas, mais les plus savants commentateurs affirment qu'on y trouve déjà une expression grossière, impossible à transcrire. D'autres fois, le bétail qui traverse l'eau doit être protégé des attaques sournoises du crocodile qui pourrait bien happer au passage l'une ou l'autre bête. Le canal est profond ; les bergers le franchissent dans leur petit canot de papyrus, tenant en laisse les veaux. L'homme le plus expérimenté de l'équipe étend le bras, la main serrée dans une position carac-



FIG. 373. (Phot. Lehnert et Landrock.) SCÈNES DE CULTURE. LES VOLEURS DE LAIT. LA CHANSON DU BERGER



FIG. 374. (Phot. Lehnert et Landrock.) Passage du gué.

téristique et il récite l'incantation contre l'ennemi qu'on se garde bien de désigner par son vrai nom et qu'on appelle la « peste d'eau ». Si la formule est dite comme il convient, le crocodile est aveuglé pour un instant et cela suffit pour que le troupeau puisse passer sans accident (fig. 223 et 224).

Ces mêmes fellahs étaient réquisitionnés pour tenir la corde des grands filets employés à la tenderie. Les reliefs nous font assister aux joies diverses de ce sport. Les grandes bandes d'oiseaux migrateurs ont été signalées et s'abattent sur les prairies et les étangs marécageux. C'est le bon temps pour dresser les filets dont la manœuvre nécessite plusieurs hommes vigoureux (fig. 376). La place a été savamment choisie. Un écran fait d'herbes tressées permet au guetteur de s'approcher et d'épier le moment favorable. Des oiseaux apprivoisés volettent à proximité des filets, libres ou attachés par la patte à des piquets fichés en terre. Dès qu'une bande d'oiseaux s'est



FIG. 375. (Phot. J. Capart.) Guetteur au filet.



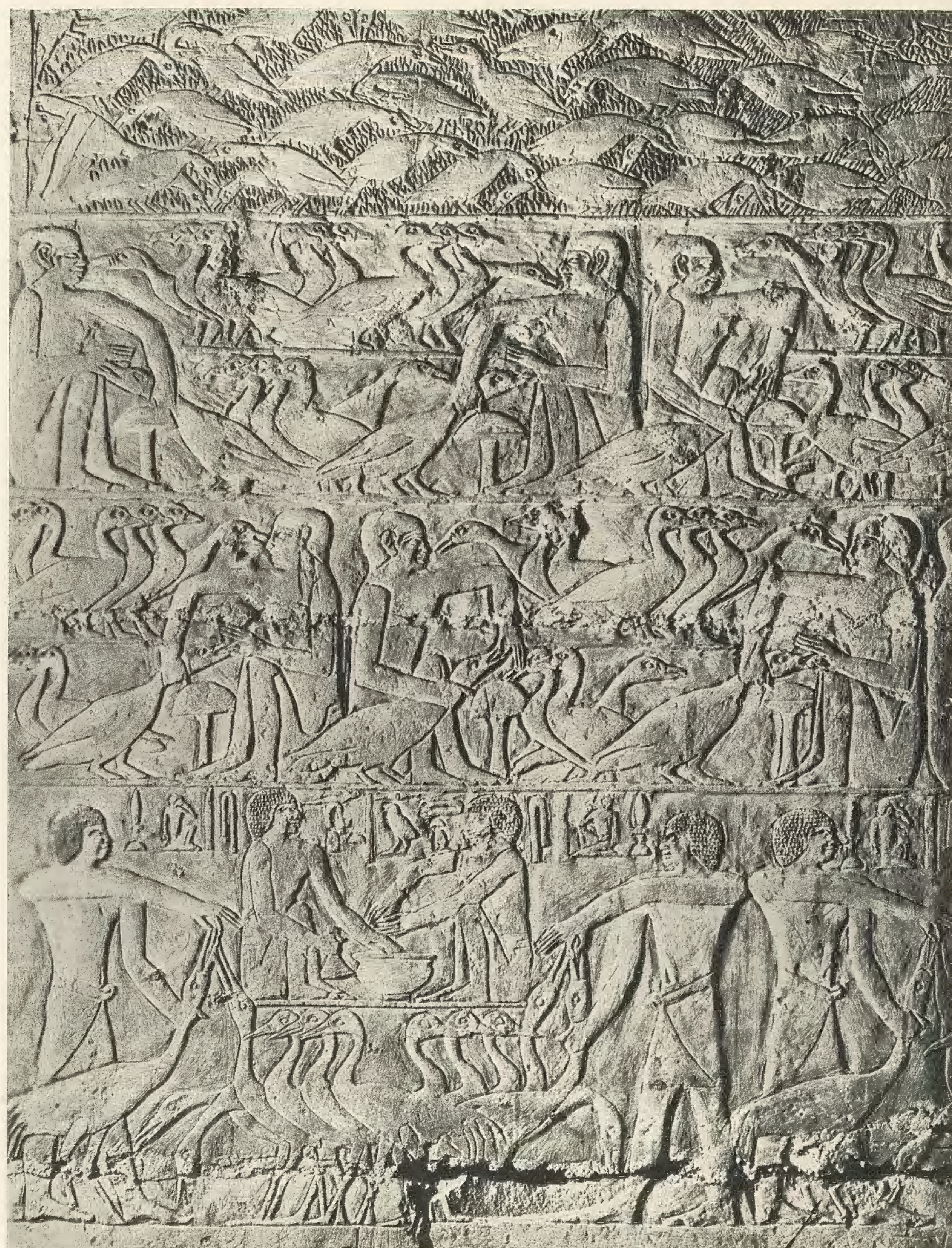
Fig. 376. (Phot. Lehnert et Landrock.) TENDERIE ET BASSE-COUR

posée, le guetteur fait un signe (fig. 375) : il lève la main ou étend une bandelette ; ses aides, qui tenaient la corde avec vigueur, se jettent en arrière, souvent au point de se coucher dos au sol. Dans les mailles du filet s'agitent les captifs qui crient, battent des ailes, cherchent à se glisser sous les lattes de bois qui forment les châssis. Les oiseleurs s'empressent de ramasser leur butin. Les migrateurs n'iront pas plus loin ; on les enferme dans des cages, dans des volières (fig. 378) ; on tord le cou à quelques-uns que l'on se met à plumer, à rôtir incontinent, à moins qu'on préfère les suspendre au soleil après les avoir vidés, pour les mettre en conserve.

La pêche avait aussi ses saisons favorables. Au moment du retrait des eaux, de nombreux poissons restaient dans les grandes mares dont beaucoup se maintiennent, au pied de la falaise, d'une année à l'autre. Les reliefs nous montrent les pêcheurs, dévêtus ou n'ayant que quelques bandelettes flottantes attachées à la ceinture, qui disposent au fond de l'eau des nasses de dimensions diverses. D'autres fois, ils s'avancent en deux équipes au bord de la mare à travers laquelle ils ont tendu de grands filets soutenus, à la partie supérieure, au moyen de flotteurs et alourdis dans le fond par des poids (fig. 377). La capture est bonne et nous fait penser aux pêches miraculeuses. Plus rarement, nous rencontrons un vrai amateur, commodément installé dans un léger esquif, qui s'amuse à pêcher à la ligne. On en trouve un, par exemple, dans la grande scène du tombeau de Ti où le maître assiste à la chasse à l'hippopotame (fig. 353). Ce sport n'était pas sans dangers. Les hippopotames sont souvent figurés par bandes et les artistes, qui semblent avoir eu pour les guider des modèles bien observés, ont noté avec beaucoup de finesse les allures de ces pachydermes. Tantôt ils folâtrent, la femelle s'amusant des ébats de son jeune ; tantôt ils se battent avec leur ennemi acharné, le crocodile, qui, plus d'une fois, dévore les jeunes hippopotames au moment de leur naissance (fig. 380). Lorsque



Fig. 377. (Phot. Catala.) Pêche au filet.



(Phot. Lehnert et Landrock.) Fig. 378.

SCÈNE DE BASSE-COUR



Fig. 379. (Phot. Musée de Berlin.) Ichneumon maraudeur.

l'homme attaque l'hippopotame, les plus vieux mâles font face à l'agresseur; la rage des animaux déjà blessés par plusieurs coups de harpon et que les chasseurs sont parvenus à serrer de près, est vraiment rendue à la perfection.

On examinera en vain toutes les scènes de chasse et de pêche avec l'intention d'y relever des fautes dans le rendu des animaux. Chacun y est décrit avec la précision d'un manuel de zoologie. Les espèces, les variétés, les allures typiques, tout cela a été vu, souvent avec plus d'exactitude que par les dessinateurs modernes. Dans la scène du tombeau de Ti, dont nous venons de parler, on remarquera les attitudes variées des poussins dans leurs nids. Les uns sont au repos, aussi heureux de vivre que peuvent l'être de petits oiseaux qui n'ont



Fig. 380. (Phot. J Capart.) Hippopotame et crocodile.



Fig. 381. (Phot. Daumas.)

LES NIDS DANS LES ROSEAUX



Fig. 382. (Phot. Lehnert et Landrock).

CHASSE AU MARAIS

pas encore essayé leurs ailes. Aucun danger ne les menace, apparemment. D'autres, au contraire, viennent d'avoir une alerte : un gros animal, rat, genette ou ichneumon, en train de marauder dans les papyrus, passe près de leur abri (fig. 379). On les voit, dressés sur leurs petites pattes, la tête tournée; ils ne reprendront leur quiétude que le danger bien écarté. Le nid voisin n'est malheureusement pas épargné. Le brigand est arrivé avec son museau au niveau des pauvres petits qui battent des ailes éperdument en poussant des cris d'alarme.



FIG. 383. (Phot. Lehnert et Landrock.) Construction de barques en papyrus.

Les parents font courageusement face à l'ennemi et se précipitent sur lui, bec en avant (fig. 381). Chez Mera, nous voyons la méchante bête qui revient de son expédition, un oiseau tout pantelant dans la gueule (fig. 382).

Un naturaliste exprimait récemment toute son admiration pour la manière dont les Anciens ont copié les oiseaux. Quelle patience et quel talent n'a-t-il pas fallu pour dégager ainsi les caractères de chaque espèce! Nous sommes toujours ramenés au même problème. Il y eut une période de l'art égyptien pendant laquelle on fit, d'après nature, d'innombrables études. Le fruit de ces observations fut codifié et transmis aux générations suivantes comme un précieux trésor. Les modèles étaient copiés avec plus ou moins de perfection par

des praticiens qui ne se donnaient plus la peine de retourner à l'école de la nature. C'est ainsi seulement qu'on peut expliquer qu'ils ont représenté dans un style excellent des martins-pêcheurs ayant établi leur nid bien haut dans les fourrés de papyrus, malgré les habitudes bien connues de ces oiseaux.



FIG. 384. (Phot. Daumas.) Les bouchers.

Pour décrire, même sommairement, toutes les variétés de scènes des mastabas, il faudrait pouvoir consacrer plus de pages que tout cet ouvrage n'en contient, et l'on peut conseiller, à ceux qui en douteraient, de feuilleter le catalogue où Mme Klebs en a fait l'énumération presque complète. Il ne faudrait pas manquer, en même temps, de voir la savante étude du professeur A. Erman sur les paroles, les cris et les chants relevés dans les mastabas de l'Ancien Empire. A chaque page, on sera frappé de la vivacité des expressions, de l'allure animée des dialogues. Les menuisiers, les bouchers (fig. 384), les gens de toutes professions s'interpellent, se vantent de leur habileté, de leur vigueur. Écoutons un instant les bouchers. Ils viennent d'abattre la bête



FIG. 385. (D'après H.-P. Bremmer.) Le mangeur d'oignons.



Fig. 386. (Phot. Lehnert et Landrock.) INSPECTION DU BÉTAIL. LE BERGER ESTROPIÉ



Fig. 387. (Phot. Lehnert et Landrock.) Danseuses.

destinée au sacrifice et se hâtent de découper les pièces que le prêtre réclamera dans un instant pour la cérémonie de l'ouverture de la bouche. Il s'agit de détacher d'abord la patte de devant : « Tiens-la bien, camarade, mon couteau a soif de sang. — Vas-y, tu m'en féliciteras. — Vite, coupe-moi cette patte, car le prêtre lecteur arrive ! » Le tout ponctué à l'occasion d'un juron bien senti. Un des compagnons se livre seul à une opération qui, d'ordinaire, demande deux hommes. Quelle belle occasion de s'écrier : « Ce n'est pas facile de faire cela tout seul ! » Lorsque, dans les champs, le chef de l'équipe interpelle les moissonneurs, c'est par l'une ou l'autre phrase du genre de celle-ci : « Quel est le gars qui sait parler au bon moment ? » ou : « Qui est ardent de cœur et solide de main ? » La réponse vient, le plus souvent, d'un ouvrier qui suspend son travail et se donne un bon petit moment de repos !

On n'a même pas oublié les enfants, petites figures épisodiques qui viennent se mêler aux scènes de travaux. Dans la construction des bateaux, chez Ptahhotep, l'un d'eux fait du zèle et tend un rouleau de cordes (fig. 383) ; chez Akhet hetep her, au musée de Leyde, on en voit un, parmi les moissonneurs, qui croque à pleines dents un oignon (fig. 385).



Fig. 388. (Phot. J. Capart.) Danseuses.

L'œil attentif du dessinateur s'est porté parfois sur les défauts physiques de ses modèles. Chez Ptahhotep,



FIG. 389. (Phot. Lehnert et Landrock.) Joutes navales.

on relève l'image, frappante de vérité, du berger qui a eu la jambe cassée, sans doute par le coup de corne d'une de ses bêtes, et qui en est resté estropié pour la vie (fig. 386). A plusieurs reprises les reliefs donnent des exemples de hernies fréquentes, chez ces rudes travailleurs.

Mais si nous voyons tout ce peuple de braves gens qui peinent pour leurs maîtres, nous avons la satisfaction de les surprendre aussi au milieu de leurs fêtes. Ils aimaient les exercices gymnastiques, allant presque jusqu'aux tours d'acrobatie. Chez Mera, comme chez Ptahhotep, on a représenté bon nombre de ces jeux. On peut y joindre la lutte dont plusieurs prises ont été figurées avec un grand réalisme. Un peu partout, on rencontre des danseurs et des danseuses (fig. 387 et 388). Il est parfois difficile de discerner s'il s'agit de plaisirs profanes ou de danses funéraires. Qu'importe, puisque les rites du tombeau ne faisaient, généralement, que transposer les plaisirs de l'existence terrestre.



FIG. 390. (Phot. C.-M. Firth.) Les nageurs.

Certaines fêtes se donnaient à l'occasion de l'achèvement des moissons, et c'est peut-être à cela que se rapporte le curieux fragment du British Museum où se trouvent un homme masqué et des jeunes gens se livrant à un jeu qui reste à expliquer.

Plusieurs tombeaux ont reçu, dans leur décoration, la scène vivante, animée, de joutes navales. Les canots de papyrus viennent sans doute d'être construits et on les lance pour la première fois sur le canal. Les hommes, qui se sont parés de fleurs de lotus, manœuvrent leurs embarcations à l'encontre les unes des autres et c'est à qui réussira à jeter son adversaire à l'eau, soit à coups de gaffe, soit même par une lutte corps à corps (fig. 389). Que ceux qui parlent de la raideur de l'art égyptien prennent la peine d'analyser ces figures de nautoniers ou de jouteurs surpris en plein mouvement. Parfois, une touche humoristique : le joueur malchanceux, qui a perdu l'équilibre et va tomber à l'eau malgré les efforts de ses camarades pour le retenir, est dessiné au-dessus de l'image d'un crocodile qui semble attendre son heure avec la sagesse d'un philosophe !



FIG. 391. (Phot. C.-M. Firth.) Les pleureuses.

Au tombeau de Ptahhotep, la joute aquatique a un spectateur imprévu (fig. 240). Bien installé dans un canot spécial, un homme, qui paraît d'un certain âge déjà, se prépare à faire un plantureux repas. En attendant, il se fait verser à boire par un serviteur. C'est A. Erman qui a reconnu qu'il méritait cette place privilégiée dans la scène qui devait lui assurer à perpétuité un vrai banquet élyséen, car c'est Niankhptah, le maître sculpteur, qui avait entrepris la décoration du tombeau. Ce n'est pas une pensée vaniteuse qui l'a poussé à s'immortaliser dans son œuvre ; c'est plutôt une marque de sa foi à l'égard de la signification magique des scènes figurées.

Ce n'est donc que par hasard qu'une figure d'artiste nous apparaît, et cependant, avec nos habitudes d'esprit, quel plaisir n'éprouverions-nous pas à mettre des noms sur toutes ces merveilles que la visite des nécropoles memphites nous a permis d'entrevoir ? On serait déjà satisfait si, par une étude plus attentive, il devenait un jour possible de rattacher une série de reliefs à un même maître ou à un même atelier. A regarder attentivement la maestria avec laquelle ont été gravés les nageurs (fig. 390) ou les pleureuses (fig. 391) du tombeau de Mera, il semble qu'il ne soit pas impossible de retrouver la même main, si l'une quelconque des œuvres qu'on lui doit est parvenue jusqu'à nous.



N commençant ce livre, nous avons suivi les touristes qui, sous la conduite du drogman, parcouraient presque au hasard la grande nécropole memphite. Nous avons dit pourquoi il était impossible qu'ils rapportent de telles excursions plus que des impressions cahotiques. C'est un immense tableau visible à travers un voile qui ne laisserait transparaître que les parties les plus colorées. Petit à petit, nous avons cherché, après avoir décrit les grands sites archéologiques, à mettre en lumière les aspects principaux de la civilisation de l'Ancien Empire. Sans doute, ce travail exige du lecteur plus d'attention que lorsqu'il s'agit de suivre, à Thèbes, la renaissance de la civilisation du Nouvel Empire. Là, les grands temples avec leurs bas-reliefs parlent directement à l'imagination. La nécropole thébaine, avec ses nombreuses tombes facilement accessibles, constitue un vrai panorama de la vie antique. Pour Guizeh et Saqqarah, les conditions sont différentes. Si la masse des pyramides s'impose, les temples ont presque totalement disparu, les mastabas sont noyés sous un linceul de sable ; les statues comme les bas-reliefs sont éparpillés dans le monde entier. Mais pour celui qui a eu la patience de nous suivre, la vieille civilisation memphite, plus grande peut-être que la thébaine, a secoué son manteau de mort et elle ressuscite à nos yeux.

Les découvertes des dernières années nous ont enrichis déjà d'un nombre considérable de documents de premier ordre, provenant de sites divers. Qui pourrait calculer le temps nécessaire à l'épuisement scientifique de ces derniers ?

Le jour où ils nous auront livré tous leurs trésors, il sera possible de présenter une synthèse plus complète de l'Ancien Empire. Le XIXe siècle a vu découvrir bien des mondes inconnus. Celui qui dormait à l'ombre des pyramides est l'une des conquêtes les plus remarquables de l'intelligence humaine sur les puissances de destruction et d'oubli.



TABLES DES MATIÈRES

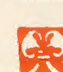
 TABLE DES CHAPITRES 

 TABLE DES ILLUSTRATIONS 

TABLE SYSTÉMATIQUE DES ILLUSTRATIONS

A. Sites archéologiques.

